OEUVRES

COMPLÈTES

DE VOLTAIRE.

TOME LIII.

DE L'IMPRIMERIE DE P. DIDOT, L'AINÉ,
CHEVALIER DE L'ORDRE ROYAL DE SAINT-MICHEL,
IMPRIMEUR DU ROI.

ŒUVRES

COMPLÈTES

DE VOLTAIRE.

CORRESPONDANCE AVEC L'IMPÉRATRICE DE RUSSIE,

PLUSIEURS SOUVERAINS, ET LES PRINCES DE PRUSSE.



PARIS

CHEZ E. A. LEQUIEN, LIBRAIRE,

RUE DES NOYERS, N° 45.

M DCCC XXII.

LETTRES
DE L'IMPÉRATRICE DE RUSSIE
ET DE M. DE VOLTAIRE.

LETTRES
DE L'IMPÉRATRICE DE RUSSIE
ET DE M. DE VOLTAIRE.

I. — DE L'IMPÉRATRICE.

1763.

J'ai mis sous les vers du portrait de Pierre-le-Grand que M. de Voltaire m'a envoyés, par M. de Balk, *Que Dieu le veuille!*

J'ai commis un péché mortel en recevant la lettre adressée au géant [1] : j'ai quitté un tas de suppliques, j'ai retardé la fortune de plusieurs personnes, tant j'étais avide de la lire. Je n'en ai pas même eu de repentir. Il n'y a point de casuistes dans mon empire, et jusqu'ici je n'en étais pas bien fâchée. Mais voyant le besoin d'être ramenée à mon devoir, j'ai trouvé qu'il n'y avait point de meilleur moyen que de céder au tourbillon qui m'emporte, et de prendre la plume pour prier M. de Voltaire, très sérieusement, de ne

[1] M. Pictet, Génevois d'une très grande taille, était alors à Pétersbourg. On n'a point trouvé la lettre dont M. de Voltaire l'avait chargé pour l'impératrice. Les vers sont sans doute les mêmes que ceux de la lettre à M. le comte de Schouvalof. Voyez la *Correspondance générale*, 10 janvier 1761.

me plus louer avant que je l'aie mérité. Sa réputation et la mienne y sont également intéressées. Il dira qu'il ne tient qu'à moi de m'en rendre digne; mais en vérité, dans l'immensité de la Russie, un an n'est qu'un jour comme mille ans devant le Seigneur. Voilà mon excuse de n'avoir pas encore fait le bien que j'aurais dû faire.

Je répondrai à la prophétie de J. J. Rousseau en lui donnant, j'espère, aussi long-temps que je vivrai, un démenti fort impoli. Voilà mon intention; reste à voir les effets. Après cela, monsieur, j'ai envie de vous dire : *Priez Dieu pour moi.*

J'ai reçu aussi, avec beaucoup de reconnaissance, le second tome de *Pierre-le-Grand*. Si dans le temps que vous avez commencé cet ouvrage, j'avais été ce que je suis aujourd'hui, j'aurais fourni bien d'autres mémoires. Il est vrai qu'on ne peut assez s'étonner du génie de ce grand homme. Je vais faire imprimer ses lettres originales, que j'ai ordonné de ramasser de toutes parts. Il s'y peint lui-même. Ce qu'il y avait de plus beau dans son caractère, c'est que, quelque colérique qu'il fût, la vérité avait toujours sur lui un ascendant infaillible : et pour cela seul il mériterait, je pense, une statue.

Je regrette aujourd'hui pour la première fois de ma vie, de ne point faire de vers; je ne peux répondre aux vôtres qu'en prose, mais je peux vous assurer que depuis 1746, que je dispose de mon temps, je vous ai les plus grandes obligations. Avant cette époque je ne lisais que des romans, mais par hasard vos ouvrages me tombèrent dans les mains; depuis je n'ai

cessé de les lire, et n'ai voulu d'aucuns livres qui ne fussent aussi bien écrits et où il n'y eût autant à profiter. Mais où les trouver? Je retournai donc à ce premier moteur de mon goût et de mon plus cher amusement. Assurément, monsieur, si j'ai quelques connaissances, c'est à lui seul que je les dois. Mais puisqu'il se défend par respect de me dire qu'il baise mon billet, il faut par bienséance que je lui laisse ignorer que j'ai de l'enthousiasme pour ses ouvrages. Je lis à present l'*Essai sur l'Histoire générale:* je voudrais savoir chaque page par cœur, en attendant les œuvres du grand Corneille, pour lesquelles j'espère que la lettre de change est expédiée. CATERINE.

2. — DE L'IMPÉRATRICE.

1765.

L'impératrice de Russie est très obligée au neveu de l'abbé Bazin de ce qu'il a bien voulu lui dédier l'ouvrage[1] de son oncle, qui assurément n'a rien de commun avec Abraham Chaumeix, maître d'école à Moscou, où il enseigne l'*a b c* aux petits enfants. Elle a lu ce beau livre d'un bout à l'autre avec beaucoup de plaisir, et ne s'est point trouvée supérieure à ce qu'elle a lu, parcequ'elle fait partie de ce genre humain si enclin à goûter les absurdités les plus étranges; elle est persuadée que ce livre ne manquera pas d'en éprouver sa part, et qu'à Paris il sera infailliblement

[1] La première édition de la *Philosophie de l'histoire*, que l'auteur a fait servir depuis d'introduction à l'*Essai sur les mœurs*, etc.

livré au feu, au pied d'un grand escalier; ce qui lui donnera un lustre de plus.

Comme le neveu de l'abbé Bazin a gardé un profond silence sur le lieu de sa résidence, on a adressé cette réponse à M. de Voltaire, si connu pour protéger et favoriser les jeunes gens dont les talents font espérer qu'ils seront un jour utiles au genre humain. Cet illustre auteur est prié de faire parvenir ce peu de lignes à sa destination; et si par hasard il ne connaissait point ce neveu de l'abbé Bazin, on est persuadé qu'il excusera cette démarche en faveur du mérite éclatant de ce jeune homme. CATERINE.

3. — DE L'IMPÉRATRICE.

Le $\frac{11}{22}$ auguste.

Monsieur, puisque, Dieu merci, le neveu de l'abbé Bazin est trouvé, vous voudrez bien qu'une seconde fois je m'adresse à vous pour lui faire parvenir dans sa retraite le petit paquet ci-joint, en témoignage de ma reconnaissance pour les douceurs qu'il me dit. Je serais très aise de vous voir assister tous les deux à mon carrousel, dussiez-vous vous déguiser en chevaliers inconnus. Vous en auriez tout le temps: la pluie continuelle qui tombe depuis plusieurs semaines m'a obligée de renvoyer cette fête au mois de juin de l'année prochaine.

Ma devise est une abeille qui, volant de plante en plante, amasse son miel pour le porter dans sa ruche, et l'inscription est l'*Utile*. Chez vous les inférieurs instruisent, et il serait facile aux supérieurs d'en faire

leur profit: chez nous c'est tout le contraire; nous n'avons pas tant d'aisance.

L'attachement du neveu Bazin pour feu ma mère lui donne un nouveau degré de considération chez moi: je trouve ce jeune homme très aimable, et je le prie de me conserver les sentiments qu'il me témoigne. Il est très bon et très utile d'avoir de pareilles connaissances. Vous voudrez bien, monsieur, être assuré que vous partagez avec le neveu mon estime, et tout ce que je lui dis est également pour vous aussi.

CATERINE.

P. S. Des capucins qu'on tolère à Moscou, car la tolérance est générale dans cet empire (il n'y a que les jésuites qui ne sont pas soufferts), s'étant opiniâtrés cet hiver à ne vouloir pas enterrer un Français (qui était mort subitement), sous prétexte qu'il n'avait pas reçu les sacrements, Abraham Chaumeix fit un factum contre eux pour leur prouver qu'ils devaient enterrer un mort. Mais ce factum ni deux réquisitions du gouverneur ne purent porter ces pères à obéir. A la fin on leur fit dire de choisir, ou de passer la frontière, ou d'enterrer ce Français. Ils partirent, et j'envoyai d'ici des augustins plus dociles, qui, voyant qu'il n'y avait pas à badiner, firent tout ce qu'on voulut. Voilà donc Abraham Chaumeix devenu raisonnable en Russie; il s'oppose à la persécution. S'il prenait de l'esprit, il ferait croire les miracles aux incrédules. Mais tous les miracles du monde n'effaceront pas la tache d'avoir empêché l'impression de l'*Encyclopédie*.

Les sujets de l'Église souffrant des vexations souvent tyranniques, auxquelles les fréquents changements de maîtres contribuaient encore beaucoup, se révoltèrent vers la fin du régne de l'impératrice Élisabeth, et ils étaient à mon avénement plus de cent mille en armes. C'est ce qui fit qu'en 1762 j'exécutai le projet de changer entièrement l'administration des biens du clergé, et de fixer ses revenus. Arsène, évêque de Rostou, s'y opposa, poussé par quelques uns de ses confrères, qui ne trouvèrent pas à propos de se nommer. Il envoya deux mémoires où il voulait établir le principe absurde des deux puissances. Il avait déjà fait cette tentative du temps de l'impératrice Élisabeth; on s'était contenté de lui imposer silence; mais son insolence et sa folie redoublant, il fut jugé par le métropolitain de Novogorod et par le synode entier, condamné comme fanatique, coupable d'une entreprise contraire à la foi orthodoxe autant qu'au pouvoir souverain, déchu de sa dignité et de la prêtrise, et livré au bras séculier. Je lui fis grace, et je me contentai de le réduire à la condition de moine.

4. — DE M. DE VOLTAIRE.

L'abeille est utile sans doute,
On la chérit, on la redoute,
Aux mortels elle fait du bien,
Son miel nourrit, sa cire éclaire :
Mais quand elle a le don de plaire,
Ce superflu ne gâte rien.

Minerve, propice à la terre,
Instruisit les grossiers humains,

Planta l'olivier de ses mains,
Et battit le dieu de la guerre.
Cependant elle disputa
La pomme due à la plus belle;
Quelque temps Pâris hésita,
Mais Achille eût été pour elle.

Madame, que votre majesté impériale pardonne à ces mauvais vers; la reconnaissance n'est pas toujours éloquente: si votre devise est une abeille, vous avez une terrible ruche; c'est la plus grande qui soit au monde; vous remplissez la terre de votre nom et de vos bienfaits. Les plus précieux pour moi sont les médailles qui vous représentent. Les traits de votre majesté me rappellent ceux de la princesse votre mère.

J'ai encore un autre bonheur, c'est que tous ceux qui ont été honorés des bontés de votre majesté sont mes amis; je me tiens redevable de ce qu'elle a fait si généreusement pour les Diderot, les d'Alembert, et les Calas. Tous les gens de lettres de l'Europe doivent être à vos pieds.

C'est vous, madame, qui faites les miracles; vous avez rendu Abraham Chaumeix tolérant; et, s'il approche de votre majesté, il aura de l'esprit; mais pour les capucins, votre majesté a bien senti qu'il n'était pas en son pouvoir de les changer en hommes, depuis que saint François les a changés en bêtes. Heureusement votre académie va former des hommes qui n'auront pas affaire à saint François.

Je suis plus vieux, madame, que la ville où vous régnez, et que vous embellissez. J'ose même ajouter que je suis plus vieux que votre empire, en datant sa

nouvelle fondation du créateur Pierre-le-Grand, dont vous perfectionnez l'ouvrage. Cependant je sens que je prendrais la liberté d'aller faire ma cour à cette étonnante abeille qui gouverne cette vaste ruche, si les maladies qui m'accablent me permettaient, à moi pauvre bourdon, de sortir de ma cellule.

Je me ferais présenter par M. le comte de Schouvalof et par madame sa femme, que j'ai eu l'honneur de posséder quelques jours dans mon petit ermitage. Votre majesté impériale a été le sujet de nos entretiens, et jamais je n'ai tant éprouvé le chagrin de ne pouvoir voyager.

Oserais-je, madame, dire que je suis un peu fâché que vous vous appeliez Catherine: les héroïnes d'autrefois ne prenaient point de nom de saintes : Homère, Virgile, auraient été bien embarrassés avec ces noms-là ; vous n'étiez pas faite pour le calendrier.

Mais, soit Junon, Minerve, ou Vénus, ou Cérès, qui s'ajustent bien mieux à la poésie en tout pays, je me mets aux pieds de votre majesté impériale, avec reconnaissance et avec le plus profond respect.

5. — DE L'IMPÉRATRICE.

A Pétersbourg, $\frac{17}{28}$ novembre.

Monsieur, ma tête est aussi dure que mon nom est peu harmonieux; je répondrai par de la mauvaise prose à vos jolis vers. Je n'en ai jamais fait, mais je n'en admire pas moins pour cela les vôtres. Ils m'ont si bien gâtée, que je ne puis presque en souffrir d'au-

tres. Je me renferme dans ma grande ruche; on ne saurait faire différents métiers à-la-fois.

Jamais je n'aurais cru que l'achat d'une bibliothèque m'attirerait tant de compliments : tout le monde m'en fait sur celle de M. Diderot. Mais avouez, vous à qui l'humanité en doit pour le soutien que vous avez donné à l'innocence et à la vertu dans la personne des Calas, qu'il aurait été cruel et injuste de séparer un savant d'avec ses livres.

Démétri, métropolite[a] de Novogorod, n'est ni persécuteur, ni fanatique. Il n'y a pas un principe dans le mandement d'Alexis[1] qu'il n'avouât, ne prêchât, ne publiât, si cela était utile ou nécessaire : il abhorre la proposition des *deux puissances*. Plus d'une fois il m'a donné des exemples que je pourrais vous citer. Si je ne craignais de vous ennuyer, je les mettrais sur une feuille séparée, afin de la brûler, si vous ne vouliez pas la lire.

La tolérance est établie chez nous : elle fait loi de l'état, et il est défendu de persécuter. Nous avons, il est vrai, des fanatiques qui, faute de persécution, se brûlent eux-mêmes; mais si ceux des autres pays en fesaient autant, il n'y aurait pas grand mal; le monde n'en serait que plus tranquille, et Calas n'aurait pas été roué. Voilà, monsieur, les sentiments que nous devons au fondateur de cette ville, que nous admirons tous deux.

Je suis bien fâchée que votre santé ne soit pas aussi

[a] Les métropolites ne diffèrent des autres évêques et archevêques que par une cape blanche; celui-ci l'a reçue pour m'avoir couronnée.

[1] Voyez tome XLV, page 221.

brillante que votre esprit : celui-ci en donne aux autres. Ne vous plaignez point de votre âge, et vivez les années de Mathusalem, dussiez-vous tenir dans le calendrier la place que vous trouvez à propos de me refuser. Comme je ne me crois point en droit d'être chantée, je ne changerai point mon nom contre celui de l'envieuse et jalouse Junon : je n'ai pas assez de présomption pour prendre celui de Minerve ; je ne veux point du nom de Vénus, il y en a trop sur le compte de cette belle dame. Je ne suis pas Cérès non plus ; la récolte a été très mauvaise en Russie cette année : le mien au moins me fait espérer l'intercession de ma patronne là où elle est ; et, à tout prendre, je le crois le meilleur pour moi. Mais en vous assurant de la part que je prends à ce qui vous regarde, je vous en éviterai l'inutile répétition.

CATERINE.

6. — DE M. DE VOLTAIRE.

24 janvier 1766.

Madame, la lettre dont votre majesté impériale m'honore m'a tourné la tête ; elle m'a donné des patentes de prophète. Je ne me doutais pas que l'archevêque de Novogorod se fût en effet déclaré contre le système absurde des *deux puissances*. J'avais raison sans le savoir, ce qui est encore un caractère de prophétie. Les incrédules pourront m'objecter que cet archevêque ne s'appelle pas Alexis, mais Démétri. Je pourrai répondre avec tous les commentateurs qu'il faut de l'obscurité dans les prophéties, et que

cette obscurité rend toujours la vérité plus claire. J'ajouterai qu'il n'y a qu'à changer *Alex* en *Démé*, et *is* en *tri*, pour avoir le véritable nom de l'archevêque. Il n'y aura certainement que des impies qui puissent ne se pas rendre à des preuves si évidentes.

Je suis si bien prophéte que je prédis hardiment à votre majesté la plus grande gloire et le plus grand bonheur. Ou les hommes deviendront entièrement fous, ou ils admireront tout ce que vous faites de grand et d'utile; cette prédiction même vient un peu, comme les autres, après l'événement.

Il me semble que si cet autre grand homme, Pierre Ier, s'était établi dans un climat plus doux que sur le lac Ladoga, s'il avait choisi Kiovie, ou quelque autre terrain plus méridional, je serais actuellement à vos pieds en dépit de mon âge. Il est triste de mourir sans avoir admiré de près celle qui préfère le nom de Catherine aux noms des divinités de l'ancien temps, et qui le rendra préférable. Je n'ai jamais voulu aller à Rome; j'ai senti toujours de la répugnance à voir des moines dans le Capitole, et les tombeaux des Scipions foulés aux pieds des prêtres; mais je meurs de regret de ne point voir des déserts changés en villes superbes, et deux mille lieues de pays civilisés par des héroïnes. L'histoire du monde entier n'a rien de semblable; c'est la plus belle et la plus grande des révolutions: mon cœur est comme l'aimant, il se tourne vers le nord.

D'Alembert a bien tort de n'avoir pas fait le voyage, lui qui est encore jeune. Il a été piqué de la petite injustice qu'on lui fesait; mais l'objet qui est fort mince

ne troublait point sa philosophie. Tout cela est réparé aujourd'hui. Je crois que l'*Encyclopédie* est en chemin pour aller demander une place dans la bibliothéque de votre palais.

Que votre majesté impériale daigne recevoir avec bonté ma reconnaissance, mon admiration, mon profond respect. *Feu l'abbé Bazin.*

7. — DE L'IMPÉRATRICE.

A Pétersbourg, le $\frac{29}{9}$ juin. / juillet.

Monsieur, la lueur de l'étoile du nord n'est qu'une aurore boréale.

Les bienfaits répandus à quelques centaines de lieues, et dont il vous plaît de faire mention, ne m'appartiennent pas : les Calas doivent ce qu'ils ont reçu à leurs amis ; M. Diderot, la vente de sa bibliothéque au sien ; mais les Calas et les Sirven vous doivent tout. Ce n'est rien que de donner un peu à son prochain de ce dont on a un grand superflu ; mais c'est s'immortaliser que d'être l'avocat du genre humain, le défenseur de l'innocence opprimée. Ces deux causes vous attirent la vénération due à de tels miracles. Vous avez combattu les ennemis réunis des hommes : la superstition, le fanatisme, l'ignorance, la chicane, les mauvais juges, et la partie du pouvoir qui repose entre les mains des uns et des autres. Il faut bien des vertus et des qualités pour surmonter ces obstacles. Vous avez montré que vous les possédez : vous avez vaincu.

Vous desirez, monsieur, un secours modique pour

les Sirven : le puis-je refuser! me louerez-vous de cette action? y a-t-il de quoi? Je vous avoue que j'aimerais mieux qu'on ignorât ma lettre-de-change. Si cependant vous pensez que mon nom, tout peu harmonieux qu'il est, fasse quelque bien à ces victimes de l'esprit de persécution, je me remets à votre prévoyance, et vous me nommerez, pourvu seulement que cela même ne leur nuise pas. J'ai mes raisons pour le croire. Mes aventures avec l'évêque de Rostou ont été traitées publiquement, et vous en pouvez, monsieur, communiquer le mémoire à votre gré, comme une pièce authentique.

J'ai lu avec beaucoup d'attention l'imprimé qui accompagnait votre lettre. Il est bien difficile de réduire en pratique les principes qu'il contient. Malheureusement le grand nombre y sera long-temps opposé. Il est cependant possible d'émousser la pointe des opinions qui mènent à la destruction des humains. Voici mot à mot ce que j'ai inséré, entre autres choses, à ce sujet dans une instruction au comité qui refondra nos lois :

« Dans un grand empire qui étend sa domination « sur autant de peuples divers qu'il y a de différentes « croyances parmi les hommes, la faute la plus nuisi- « ble au repos et à la tranquillité de ses citoyens serait « l'intolérance de leurs différentes religions. Il n'y a « même qu'une sage tolérance également avouée de « la religion orthodoxe et de la politique qui puisse ra- « mener toutes les brebis égarées à la vraie croyance. « La persécution irrite les esprits; la tolérance les « adoucit et les rend moins obstinés; elle étouffe ces

« disputes contraires au repos de l'état et à l'union des « citoyens. »

Après cela suit un précis du Livre de l'*Esprit des Lois*, *Sur la magie*, etc. *, qu'il serait trop long de rapporter ici. Il y est dit tout ce qu'on peut dire pour préserver d'un côté les citoyens des maux que peuvent produire de pareilles accusations, sans cependant troubler de l'autre la tranquillité des croyances, ni scandaliser les consciences des croyants. J'ai cru que c'était l'unique voie praticable d'introduire le cri de la raison, que de l'appuyer sur le fondement de la tranquillité publique, dont chaque individu sent continuellement le besoin et l'utilité.

Le petit comte de Schouvalof, de retour dans sa patrie, m'a fait le récit de l'intérêt que vous avez bien voulu prendre à tout ce qui me regarde. Je finis par vous en marquer ma gratitude. CATERINE.

8. — DE M. DE VOLTAIRE.

22 décembre.

Madame, que votre majesté impériale me pardonne, non vous n'êtes point l'*Aurore boréale;* vous êtes assurément l'astre le plus brillant du nord, et il n'y en a jamais eu d'aussi bienfesant que vous : Andromède, Persée, et Calisto, ne vous valent pas. Tous ces astres-là auraient laissé Diderot mourir de faim. Il a été persécuté dans sa patrie, et vos bienfaits viennent l'y chercher. Louis XIV avait moins de magnificence que votre majesté; il récompensa le mérite dans les pays

* Livre XII.

étrangers, mais on lui indiquait ce mérite : vous le cherchez, madame, et vous le trouvez. Vos soins généreux pour établir la liberté de conscience en Pologne sont un bienfait que le genre humain doit célébrer, et j'ambitionne bien d'oser parler au nom du genre humain, si ma voix peut encore se faire entendre.

En attendant, madame, permettez-moi de publier ce que vous avez daigné m'écrire au sujet de l'archevêque de Novogorod, et sur la tolérance. Ce que vous écrivez est un monument de votre gloire; nous sommes trois, Diderot, d'Alembert, et moi, qui vous dressons des autels; vous me rendez païen : je suis avec idolâtrie, madame, aux pieds de votre majesté, mieux qu'avec un profond respect, *Le prêtre de votre temple.*

9. — DE L'IMPÉRATRICE.

A Pétersbourg, $\frac{29 \text{ décembre.}}{9 \text{ janvier } 1767.}$

Monsieur, je viens de recevoir votre lettre du 22 décembre, dans laquelle vous me donnez une place décidée parmi les astres. Je ne sais si ces places-là valent la peine qu'on les brigue. Je ne voudrais point être mise au rang de ceux que le genre humain a adorés pendant si long-temps, par tout autre que vous et vos dignes amis dont vous me parlez. En effet, quelque peu d'amour-propre qu'on se sente, il est impossible de desirer de se voir l'égal des ognons, des chats, des veaux, des peaux d'ânes, de bœufs, de serpents, de crocodiles, des bêtes de toute espèce, etc., etc. Après cette énumération, quel est l'homme qui voulût des temples?

Laissez-moi donc, je vous prie, sur la terre; j'y serai plus à portée d'y recevoir vos lettres et celles de vos amis les d'Alembert et les Diderot : j'y serai témoin de la sensibilité avec laquelle vous vous intéressez à tout ce qui regarde les lumières de notre siècle, partageant si parfaitement ce titre avec eux.

Malheur aux persécuteurs ! ils méritent d'être rangés parmi ces divinités. Voilà leur vraie place.

Au reste, monsieur, soyez persuadé que votre approbation m'encourage beaucoup.

L'article dont je vous ai fait part, et qui regarde la tolérance, ne paraîtra au grand jour qu'à la fin de l'été prochain.

Je me souviens de vous avoir écrit dans une lettre précédente ce que je pensais de la publication des pièces qui concernent l'archevêque de Novogorod : cet ecclésiastique a donné depuis peu encore une preuve des sentiments que vous lui connaissez. Un homme qui avait traduit un livre le lui porta : il lui dit qu'il lui conseillait de le supprimer, parcequ'il contenait les principes qui établissent les *deux puissances*.

Soyez assuré, monsieur, que tel titre que vous preniez, il ne nuira jamais chez moi à la considération qui est due à celui qui plaide avec toute l'étendue de son génie la cause de l'humanité. CATERINE.

L'imprimé ci-joint [1] vous fera juger si la justice est de notre côté.

[1] *Manifeste sur les dissensions de Pologne.*

10. — DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 27 février.

Madame, votre majesté impériale daigne donc me faire juge de la magnanimité avec laquelle elle prend le parti du genre humain. Ce juge est trop corrompu et trop persuadé qu'on ne peut répondre que des sottises tyranniques à votre excellent mémoire. Ne pouvoir jouir des droits de citoyen parcequ'on croit que le Saint-Esprit ne procède que du Père me paraît si fou et si sot, que je ne croirais pas cette bêtise, si celles de mon pays ne m'y avaient préparé. Je ne suis pas fait pour pénétrer dans vos secrets d'état; mais je serais bien attrapé si votre majesté n'était pas d'accord avec le roi de Pologne; il est philosophe, il est tolérant par principe; j'imagine que vous vous entendez tous deux comme larrons en foire pour le bien du genre humain, et pour vous moquer des prêtres intolérants.

Un temps viendra, madame, je le dis toujours, où toute la lumière nous viendra du nord : votre majesté impériale a beau dire, je vous fais étoile, et vous demeurerez étoile. Les ténèbres cimmériennes resteront en Espagne; et à la fin même, elles se dissiperont. Vous ne serez ni ognon, ni chatte, ni veau d'or, ni bœuf Apis; vous ne serez point de ces dieux qu'on mange, vous êtes de ceux qui donnent à manger. Vous faites tout le bien que vous pouvez au-dedans et au-dehors. Les sages feront votre apothéose de votre vivant; mais vivez long-temps, madame, cela vaut cent fois mieux que la divinité; si vous voulez faire des miracles, tâchez

seulement de rendre votre climat un peu plus chaud. A voir tout ce que votre majesté fait, je croirai que c'est pure malice à elle, si elle n'entreprend pas ce changement : j'y suis un peu intéressé; car, dès que vous aurez mis la Russie au trentième degré au lieu des environs du soixantième, je vous demanderai la permission d'y venir achever ma vie; mais en quelque endroit que je végète, je vous admirerai malgré vous, et je serai avec le plus profond respect, madame, de votre majesté impériale, etc.

11. — DE L'IMPÉRATRICE.

A Moscou, le $\frac{15}{26}$ mars.

Monsieur, j'ai reçu votre lettre du 27 février, où vous me conseillez de faire un miracle pour changer le climat de ce pays. Cette ville-ci était autrefois très accoutumée à voir des miracles, ou plutôt les bonnes gens prenaient souvent les choses les plus ordinaires pour des effets merveilleux. J'ai lu dans la préface du concile du tzar Ivan Basilewitz, que lorsque le tzar eut fait sa confession publique, il arriva un miracle : le soleil parut en plein midi, ses rayons donnèrent sur lui, et sur tous les pères rassemblés. Notez que ce prince, après avoir fait une confession générale à haute voix, finit par reprocher au clergé, dans des termes très vifs, tous ses désordres, et conjura le concile de le corriger lui et son clergé aussi.

A présent les choses sont changées. Pierre-le-Grand a mis tant de formalités pour constater un miracle, et le synode les remplit si strictement, que je crains d'ex-

poser celui dont il vous plaît de me charger avant votre arrivée. Cependant je ferai tout ce qui sera en mon pouvoir pour procurer à la ville de Pétersbourg un meilleur air. Il y a trois ans qu'on est après à saigner par des canaux les marais qui l'entourent, à abattre les forêts de sapins qui la couvrent au midi ; et à présent il y a déjà trois grandes terres occupées par des colons, là où un homme à pied ne pouvait passer sans avoir de l'eau jusqu'à la ceinture : les habitants ont semé, l'automne dernière, leurs premiers grains.

Comme vous paraissez, monsieur, prendre intérêt à ce que je fais, je joins à cette lettre la moins mauvaise traduction française du *Manifeste* que j'ai signé le 14 décembre de l'année passée, et qui a été si fort estropié dans les gazettes de Hollande, qu'on ne savait pas trop ce qu'il pouvait signifier. En russe c'est une pièce estimée : la richesse et les expressions fortes de notre langue l'ont rendue telle. La traduction en a été d'autant plus pénible. Au mois de juin, cette grande assemblée commencera ses séances, et nous dira ce qui lui manque. Après quoi on travaillera à des lois que l'humanité, j'espère, ne désapprouvera pas. D'ici à ce temps-là j'irai faire un tour dans différentes provinces, le long du Volga ; et au moment peut-être que vous vous y attendrez le moins, vous recevrez une lettre datée de quelque bicoque de l'Asie.

Je serai là, comme partout ailleurs, remplie d'estime et de considération pour le seigneur du château de Ferney. CATERINE.

12. — DE M. DE VOLTAIRE.

26 mai.

Un voyage en Asie! allez-vous l'entreprendre,
Belle et sublime Thalestris?
Que ferez-vous dans ce pays?
Vous n'y verrez point d'Alexandre.

Hélas! votre majesté impériale ferait le tour du globe, qu'elle ne rencontrerait guère de rois dignes d'elle. Elle voyage comme Cérès la législatrice, en fesant du bien au monde. Je ne sais point la langue russe; mais, par la traduction que vous daignez m'envoyer, je vois qu'elle a des inversions et des tours qui manquent à la nôtre. Je ne suis pas comme une dame de la cour de Versailles, qui disait, C'est bien dommage que l'aventure de la tour de Babel ait produit la confusion des langues, sans cela tout le monde aurait toujours parlé français.

L'empereur de la Chine, Kang-hi, votre voisin, demandait à un missionnaire si on pouvait faire des vers dans les langues de l'Europe; il ne pouvait le croire.

Que votre majesté impériale daigne agréer mes sentiments et le très profond respect de ce vieux Suisse, etc.

13. — DE L'IMPÉRATRICE.

A Casan, le $\frac{18}{29}$ mai.

Je vous avais menacé d'une lettre de quelque bicoque de l'Asie, je vous tiens parole aujourd'hui.

Il me semble que les auteurs de l'*Anecdocte sur Bélisaire*[1], et de la *Lettre sur les Panégyriques*[2], sont proches parents du neveu de l'abbé Bazin. Mais, monsieur, ne vaudrait-il pas mieux renvoyer tout panégyrique des gens après leur mort, crainte que tôt ou tard ils ne donnent un démenti, vu l'inconséquence et le peu de stabilité des choses humaines? Je ne sais si, après la révocation de l'édit de Nantes, on a fait beaucoup de cas des panégyriques de Louis XIV: les réfugiés au moins n'étaient pas disposés à leur donner du poids.

Je vous prie, monsieur, d'employer votre crédit auprès du savant du canton d'Uri, pour qu'il ne perde pas son temps à faire le mien avant mon décès.

Ces lois dont on parle tant, au bout du compte, ne sont point faites encore. Eh! qui peut répondre de leur bonté? C'est la postérité, et non pas nous, en vérité, qui sera à portée de décider cette question. Imaginez, je vous prie, qu'elles doivent servir pour l'Europe et pour l'Asie : et quelle différence de climat, de gens, d'habitudes, d'idées même!

Me voilà en Asie; j'ai voulu voir cela par mes yeux. Il y a dans cette ville vingt peuples divers qui ne se ressemblent point du tout. Il faut pourtant leur faire un habit qui leur soit propre à tous. Ils peuvent se bien trouver des principes généraux; mais les détails? Et quels détails! J'allais dire, C'est presque un monde à créer, à unir, à conserver. Je ne finirais pas, et en voilà beaucoup trop de toutes façons.

[1] Volume des *Facéties*, page 245.

[2] *Mélanges littéraires*, tome II, page 318.

Si tout cela ne réussit pas, les lambeaux de lettres que j'ai trouvés cités dans le dernier imprimé paraîtront ostentation (et que sais-je, moi?) aux impartiaux et à mes envieux. Et puis mes lettres n'ont été dictées que par l'estime, et ne sauraient être bonnes à l'impression. Il est vrai qu'il m'est bien flatteur et honorable de voir par quel sentiment tout cela a été cité chez l'auteur de la *Lettre sur les Panégyriques;* mais Bélisaire dit que c'est là justement le moment dangereux pour mon espéce. Bélisaire ayant raison partout, sans doute n'aura pas tort en ceci. La traduction de ce dernier livre est finie, et va être imprimée. Pour faire l'essai de cette traduction, on l'a lue à deux personnes qui ne connaissaient point l'original. L'un s'écria, Qu'on me créve les yeux, pourvu que je sois Bélisaire j'en serai assez récompensé; l'autre dit, Si cela était, j'en serais envieux.

En finissant, monsieur, recevez les témoignages de ma reconnaissance pour toutes les marques d'amitié que vous me donnez; mais, s'il est possible, préservez mon griffonnage de l'impression. Caterine.

14. — DE M. DE VOLTAIRE.

29 janvier 1768.

Madame, on dit qu'un vieillard, nommé Siméon, en voyant un petit enfant, s'écria dans sa joie, Je n'ai plus qu'à mourir *puisque j'ai vu mon salutaire.* Ce Siméon était prophéte, il voyait de loin tout ce que ce petit Juif devait faire.

Moi, qui ne suis ni Juif ni prophète, mais qui suis aussi vieux que Siméon, je n'aurais pas deviné en 1700 qu'un jour la Raison, aussi inconnue au patriarche Nicou qu'au sacré collége, et aussi mal voulue des papas et des archimandrites que des dominicains, viendrait à Moscou, à la voix d'une princesse née en Allemagne, et qu'elle assemblerait dans sa grand'salle des idolâtres, des musulmans, des Grecs, des Latins, des luthériens, qui tous deviendraient ses enfants.

C'est ce triomphe de la Raison qui est mon *salutaire;* et en qualité d'être raisonnable, je mourrai sujet, dans mon cœur, de votre majesté impériale, bienfaitrice du genre humain.

Je suis retiré auprès de la petite ville de Genève, où il n'y a pas vingt mille habitants, et la discorde règne depuis quatre ans dans ce trou, dans le temps que Catherine *seconde*, qui est bien la *première*, réunit tous les esprits dans un empire plus vaste que l'empire romain.

Je ne suis pas en tout de l'avis du respectable auteur de *l'Ordre essentiel des sociétés:* je vous avoue, madame, qu'en qualité de voisin de deux républiques, je ne crois point du tout que la puissance législatrice soit, de droit divin, copropriétaire de mes petites chaumières; mais je crois fermement que, de droit humain, on doit vous admirer et vous aimer.

Feu l'abbé Bazin disait souvent qu'il craignait horriblement le froid, mais que s'il n'était pas si vieux, il irait s'établir au midi d'Astracan, pour avoir le plaisir de vivre sous vos lois.

J'ai rencontré ces jours passés son neveu, qui pense de même. Le professeur en droit Bourdillon[1] est dans les mêmes sentiments; ce pauvre Bourdillon s'est plaint à moi amèrement de ce qu'on l'avait trompé sur l'évêque de Cracovie. Je l'ai consolé en lui disant qu'il avait raison sur tout le reste, et que l'événement l'a bien justifié. Votre majesté impériale ne saurait croire à quel point ce pédant républicain vous est attaché, toute souveraine que vous êtes.

Je ramasse, madame, toutes les sottises sérieuses ou comiques de feu l'abbé Bazin et de son neveu, et même celles qu'on leur attribue; il y en a qu'on n'oserait envoyer au pape, mais qu'on peut mettre hardiment dans la bibliothéque d'une impératrice philosophe. Ce recueil assez gros partira dès qu'il sera relié.

L'empereur Justinien et le grand capitaine Bélisaire ont été impitoyablement déclarés damnés par la Sorbonne. J'en ai été très affligé, car je m'intéressais beaucoup à leur salut. Je ne sais pas encore bien positivement si votre église grecque est damnée aussi; je m'en informerai, madame, car je vous suis encore plus attaché qu'à l'empereur Justinien. Je souhaite que vous viviez encore plus long-temps que lui.

Que votre majesté impériale daigne agréer le profond respect, l'admiration, et l'attachement inviolable du vieux solitaire, moitié Français, moitié Suisse, cousin-germain du neveu de l'abbé Bazin.

[1] Nom sous lequel l'ouvrage sur les dissensions de Pologne a été publié. Voyez tome II des *Mélanges historiques*.

15. — DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 15 novembre.

Madame, j'eus l'honneur de dépêcher à votre majesté impériale, le 15 mars dernier, à l'adresse du sieur B. Le Maistre, à Hambourg, un assez gros ballot, marqué I. D. R., N° 1.

Votre majesté a des affaires un peu plus importantes que celles de ce ballot. D'un côté elle force les Polonais à être tolérants et heureux, en dépit du nonce du pape; et de l'autre, elle paraît avoir affaire aux musulmans, malgré Mahomet. S'ils vous font la guerre, madame, il pourra bien leur arriver ce que Pierre-le-Grand avait eu autrefois en vue, c'était de faire de Constantinople la capitale de l'empire russe. Ces barbares méritent d'être punis, par une héroïne, du peu d'attention qu'ils ont eu jusqu'ici pour les dames. Il est clair que des gens qui négligent tous les beaux arts, et qui enferment les femmes, méritent d'être exterminés. J'espère tout de votre génie et de votre destinée. Moustapha ne doit pas tenir contre Catherine. On dit que Moustapha n'a point d'esprit, qu'il n'aime point les vers, qu'il n'a jamais été à la comédie, et qu'il n'entend point le français; il sera battu, sur ma parole. Je demande à votre majesté impériale la permission de venir me mettre à ses pieds, et de passer quelques jours à sa cour dès qu'elle sera établie à Constantinople; car je pense très sérieusement que si jamais les Turcs doivent être chassés de l'Europe, ce sera par les Russes. L'envie de vous plaire les rendra invincibles.

Que votre majesté daigne agréer les souhaits et le profond respect de votre admirateur, de votre très zélé, très ardent serviteur.

16. — DE L'IMPÉRATRICE.

A Pétersbourg, $\frac{6}{17}$ décembre.

Monsieur, je suppose que vous me croyez un peu d'inconséquence : je vous ai prié, il y a environ un an, de m'envoyer tout ce qui a jamais été écrit par l'auteur dont j'aime le mieux à lire les ouvrages ; j'ai reçu au mois de mai passé le ballot que j'ai desiré, accompagné du buste de l'homme le plus illustre de notre siécle.

J'ai senti une égale satisfaction de l'un et de l'autre envoi : ils font depuis six mois le plus bel ornement de mon appartement, et mon étude journalière ; mais jusqu'ici je ne vous en ai accusé ni la réception, ni fait mes remerciements. Voici comme je raisonnais : un morceau de papier mal griffonné, rempli de mauvais français, est un remerciement stérile pour un tel homme ; il faut lui faire mon compliment par quelque action qui puisse lui plaire. Différents faits se sont présentés ; mais le détail en serait trop long : enfin j'ai cru que le meilleur serait de donner par moi-même un exemple qui pût devenir utile aux hommes. Je me suis souvenue que par bonheur je n'avais pas eu la petite-vérole. J'ai fait écrire en Angleterre pour avoir un inoculateur : le fameux docteur Dimsdale s'est résolu de passer en Russie. Il m'a inoculée le 12 octobre. Je n'ai pas été au lit un seul instant, et j'ai reçu du

monde tous les jours. Je vais tout de suite faire inoculer mon fils unique.

Le grand-maître de l'artillerie, le comte Orlof, ce héros qui ressemble aux anciens Romains du beau temps de la république, et qui en a le courage et la générosité, doutant s'il avait eu cette maladie, est à présent entre les mains de notre Anglais, et le lendemain de l'opération il s'en alla à la chasse dans une très grande neige. Nombre de courtisans ont suivi son exemple, et beaucoup d'autres s'y préparent. Outre cela on inocule à présent à Pétersbourg dans trois maisons d'éducation et dans un hôpital établi sous les yeux de M. Dimsdale.

Voilà, monsieur, les nouvelles du pole. J'espère qu'elles ne vous seront point indifférentes.

Les écrits nouveaux sont plus rares. Cependant il vient de paraître une traduction française de l'instruction russe donnée aux députés qui doivent composer le projet de notre code. On n'a pas eu le temps de l'imprimer. Je me hâte de vous en envoyer le manuscrit, afin que vous voyiez mieux de quel point nous partons. J'espère qu'il n'y a pas une ligne qu'un honnête homme ne puisse avouer.

J'aimerais bien de vous envoyer des vers en échange des vôtres; mais qui n'a pas assez de cervelle pour en faire de bons, fait mieux de travailler de ses mains. Voilà ce que j'ai mis en pratique: j'ai tourné une tabatière que je vous prie d'accepter. Elle porte l'empreinte de la personne qui a pour vous le plus de considération; je n'ai pas besoin de la nommer, vous la reconnaîtrez aisément.

J'oubliais, monsieur, de vous dire que j'ai augmenté le peu ou point de médecine qu'on donne pendant l'inoculation, de trois ou quatre excellents spécifiques que je recommande à tout homme de bon sens de ne point négliger en pareille occasion. C'est de se faire lire l'*Écossaise*, *Candide*, *l'Ingénu*, *l'Homme aux quarante écus*, et *la Princesse de Babylone*. Il n'y a pas moyen, après cela, de sentir le moindre mal.

P. S. La lettre ci-jointe était écrite il y a trois semaines. Elle attendait le manuscrit; on a été si longtemps à le transcrire et à le rectifier, que j'ai eu le temps, monsieur, de recevoir votre lettre du 15 novembre. Si je fais aussi aisément la guerre contre les Turcs que j'ai eu de facilité à introduire l'inoculation, vous courez risque d'être sommé à tenir bientôt la promesse que vous me faites de venir me trouver dans un gîte où, dit-on, se sont perdus tous ceux qui en ont fait la conquête. Voilà de quoi faire passer cette tentation à qui la prendra.

Je ne sais si Moustapha a de l'esprit; mais j'ai lieu de croire qu'il dit, *Mahomet, ferme les yeux!* quand il veut faire des guerres injustes à ses voisins. Si le succès de cette guerre se déclare pour nous, j'aurai beaucoup d'obligation à mes envieux : ils m'auront procuré une gloire à laquelle je ne pensais pas.

Tant pis pour Moustapha s'il n'aime ni la comédie ni les vers. Il sera bien attrapé si je parviens à mener les Turcs au même spectacle auquel la troupe de Paoli joue si bien. Je ne sais si ce dernier parle français,

mais il sait combattre pour ses foyers et son indépendance.

Pour nouvelle d'ici, je vous dirai, monsieur, que tout le monde généralement veut être inoculé, qu'il y a un évêque qui va subir cette opération, et qu'on a inoculé ici dans un mois plus de personnes qu'à Vienne dans huit.

Je ne saurais, monsieur, vous témoigner assez ma reconnaissance pour toutes les choses obligeantes que vous voulez bien me dire, mais surtout pour le vif intérêt que vous prenez à tout ce qui me regarde. Soyez persuadé que je sens tout le prix de votre estime, et qu'il n'y a personne qui ait pour vous plus de considération que CATERINE.

Je prends encore une fois la plume pour vous prier de vous servir de cette fourrure contre le vent de bise et la fraîcheur des Alpes, qu'on m'a dit vous incommoder quelquefois. Adieu, monsieur; lors de votre entrée dans Constantinople j'aurai soin de faire porter à votre rencontre un bel habit à la grecque doublé des plus riches dépouilles de la Sibérie. Cet habit est bien plus commode et plus beau que les habits étriqués dont toute l'Europe fait usage, et dont aucun sculpteur ne veut ni ne peut vêtir ses statues, crainte de les faire paraître ridicules et mesquines.

17. — DE L'IMPÉRATRICE.

8/19 décembre 1769.

Monsieur, le porteur de celle-ci vous remettra de ma part trois paquets numérotés 1, 2, et 3.

En ouvrant le premier, vous saurez ce que contiennent les deux autres. Je vous fais mille excuses d'avoir tardé si long-temps : cent choses ensemble m'ont empêchée de vous envoyer ces papiers. Le prince Kosloftsky, lieutenant de mes gardes, a regardé comme une faveur distinguée d'être envoyé à Ferney. Je lui en sais gré. Si j'étais à sa place, j'en ferais autant.

Adieu, monsieur; portez-vous bien, et soyez assuré que personne ne s'intéresse plus à tout ce qui vous regarde que CATERINE.

18. — DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, février, 1769.

Cette belle et noire pelisse
Est celle que perdit le pauvre Moustapha,
Quand notre brave impératrice
De ses musulmans triompha;
Et ce beau portrait que voilà,
C'est celui de la bienfaitrice
Du genre humain, qu'elle éclaira.

Voilà ce que j'ai dit, madame, en voyant le cafetan dont votre majesté impériale m'a honoré, par les mains de M. le prince Kosloftsky, capigi-bachi de vos janissaires, et surtout cette boîte tournée de vos belles et augustes mains, et ornée de votre portrait.

Qui le voit et qui le touche
Ne peut borner ses sens à le considérer;
Il ose y porter une bouche
Qu'il n'ouvre désormais que pour vous admirer.

Mais quand on a su que la boîte était l'ouvrage de vos propres mains, ceux qui étaient dans ma chambre ont dit avec moi :

Ces mains, que le ciel a formées
Pour lancer les traits des amours,
Ont préparé déjà ces flèches enflammées,
Ces tonnerres d'airain dont vos fières armées
Au monarque sarmate assurent des secours;
Et la Gloire a crié, de la tour byzantine,
Aux peuples enchantés que votre nom soumet :
Victoire à Catherine!
Nazarde à Mahomet!

Qu'est devenu le temps où l'empereur d'Allemagne aurait, dans les mêmes circonstances, envoyé des armées à Belgrade, et où les Vénitiens auraient couvert de vaisseaux les mers du Péloponnèse? Eh bien! madame, vous triompherez seule. Montrez-vous seulement à votre armée vers Kiovie, ou plus loin, et je vous réponds qu'il n'y a pas un de vos soldats qui ne soit un héros invincible. Que Moustapha se montre aux siens, il n'en fera que de gros cochons comme lui.

Quelle fierté imbécile dans cette tête coiffée d'un turban à aigrette! Tous les rois de l'Europe ne devraient-ils pas venger le droit des gens que la Porte ottomane viole tous les jours avec un orgueil si grossier?

Ce n'est pas assez de faire une guerre heureuse contre

ces barbares pour la terminer par une paix telle quelle; ce n'est pas assez de les humilier, il faudrait les reléguer pour jamais en Asie [1].

19. — DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 26 février.

Madame, quoi! pendant que votre majesté impériale se prépare à battre le grand-turc, elle forme un corps de lois chrétiennes. Je lis l'instruction préliminaire qu'elle a eu la bonté de m'envoyer. Lycurgue et Solon auraient signé votre ouvrage, et n'auraient pas été peut-être capables de le faire. Cela est net, précis, équitable, ferme, et humain. Les législateurs ont la première place dans le temple de la gloire, les conquérants ne viennent qu'après. Soyez sûre que personne n'aura dans la postérité un plus grand nom que vous; mais, au nom de Dieu, battez les Turcs, malgré le nonce du pape en Pologne, qui est si bien avec eux.

De tous les préjugés destructrice brillante,
Qui du vrai dans tout genre embrassez le parti,
Soyez à-la-fois triomphante
Et du saint-père et du mufti.

Eh! madame, quelle leçon votre majesté impériale donne à nos petits-maîtres français, à nos sages maîtres de Sorbonne, à nos Esculapes des écoles de médecine! Vous vous êtes fait inoculer avec moins d'appareil

[1] M. de Voltaire avait envoyé à l'impératrice, dans cette même lettre, un mémoire d'un officier français, qui proposait de renouveler dans la guerre des Turcs l'usage des chars de guerre, absolument abandonné par les anciens depuis l'époque de la guerre médique.

qu'une religieuse ne prend un lavement. Le prince impérial a suivi votre exemple. M. le comte Orlof va à la chasse dans la neige après s'être fait donner la petite-vérole : voilà comme Scipion en aurait usé, si cette maladie, venue d'Arabie, avait existé de son temps.

Pour nous autres, nous avons été sur le point de ne pouvoir être inoculés que par arrêt du parlement. Je ne sais pas ce qui est arrivé à notre nation, qui donnait autrefois de grands exemples en tout; mais nous sommes bien barbares en certains cas, et bien pusillanimes dans d'autres.

Madame, je suis un vieux malade de soixante et quinze ans. Je radote peut-être, mais je vous dis au moins ce que je pense ; et cela est assez rare quand on parle à des personnes de votre espèce. La majesté impériale disparaît sur mon papier devant la personne. Mon enthousiasme l'emporte sur mon profond respect.

20. — DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 27 mai.

La lettre dont votre majesté impériale m'honore, en date du 15 avril [1], m'a fait plus de bien que le mois de mai. Le beau temps ranime un peu les vieillards, mais vos succès me donnent des forces. Vous daignez me dire que vous sentez que je vous suis attaché ; oui, madame, je le suis et je dois l'être indépendamment de toutes vos bontés ; il faudrait être bien insensible pour n'être pas touché de tout ce que vous faites de grand

[1] On n'a point trouvé cette lettre.

et d'utile. Je ne crois pas qu'il y ait dans vos états un seul homme qui s'intéresse plus que moi à l'accomplissement de tous vos desseins.

Permettez-moi de vous dire, sans trop d'audace, qu'ayant pensé comme vous sur toutes les choses qui ont signalé votre régne, je les ai regardées comme des événements qui me devenaient en quelque façon personnels. Les colonies, les arts de toute espéce, les bonnes lois, la tolérance, sont mes passions; et cela est si vrai qu'ayant, dans mon obscurité et dans mon hameau, quadruplé le petit nombre des habitants, bâti leurs maisons, civilisé des sauvages, et prêché la tolérance, j'ai été sur le point d'être très violemment persécuté par des prêtres. Le supplice abominable du chevalier de La Barre, dont votre majesté impériale a sans doute entendu parler, et dont elle a frémi, me fit tant d'horreur, que je fus alors sur le point de quitter la France et de retourner auprès du roi de Prusse. Mais aujourd'hui c'est dans un plus grand empire que je voudrais finir mes jours.

Que votre majesté juge donc combien je suis affligé, quand je vois les Turcs vous forcer à suspendre vos grandes entreprises pacifiques pour une guerre qui, après tout, ne peut être que très dispendieuse, et qui prendra une partie de votre génie et de votre temps.

Quelques jours avant de recevoir la lettre dont je remercie bien sensiblement votre majesté, j'écrivis à M. le comte de Schouvalof, votre chambellan, pour lui demander s'il était vrai qu'Azof fût entre vos mains. Je me flatte qu'à présent vous êtes aussi maîtresse de Taganrock.

Plût à Dieu que votre majesté eût une flotte formidable sur la mer Noire! Vous ne vous bornerez pas sans doute à une guerre défensive; j'espère bien que Moustapha sera battu par terre et par mer. Je sais bien que les janissaires passent pour de bons soldats; mais je crois les vôtres supérieurs. Vous avez de bons généraux, de bons officiers, et les Turcs n'en ont point encore : il leur faut du temps pour en former. Ainsi toutes les apparences font croire que vous serez victorieuse. Vos premiers succès décident déjà de la réputation des armes, et cette réputation fait beaucoup. Votre présence ferait encore davantage. Je ne serais point surpris que votre majesté fît la revue de son armée sur le chemin d'Andrinople; cela est digne de vous. La législatrice du nord n'est pas faite pour les choses ordinaires. Vous avez dans l'esprit un courage qui me fait tout espérer.

J'ai revu l'ancien officier qui proposa des chariots de guerre dans la guerre de 1756. Le comte d'Argenson, ministre de la guerre, en fit faire un essai. Mais comme cette invention ne pouvait réussir que dans de vastes plaines, telles que celles de Lutzen, on ne s'en servit pas. Il prétend toujours qu'une demi-douzaine seulement de ces chars, précédant un corps de cavalerie ou d'infanterie, pourraient déconcerter les janissaires de Moustapha, à moins qu'ils n'eussent des chevaux de frise devant eux. C'est ce que j'ignore. Je ne suis point du métier des meurtriers; je ne suis point homme à projets; je prie seulement votre majesté de me pardonner mon zéle. D'ailleurs il est dit, dans un livre qui ne ment jamais, que Salomon avait douze

mille chars de guerre dans un pays où il n'y eut avant lui que des ânes.

Et il est dit encore, dans le beau livre des Juges, qu'Adonaï était victorieux dans les montagnes, mais qu'il fut vaincu dans les vallées, parceque les habitants avaient des chars de guerre.

Je suis bien loin de desirer une ligue contre les Turcs; les croisades ont été si ridicules, qu'il n'y a pas moyen d'y revenir; mais j'avoue que si j'étais Vénitien, j'opinerais pour envoyer une armée en Candie, pendant que votre majesté battrait les Turcs vers Yassi ou ailleurs; si j'étais un jeune empereur des Romains, la Bosnie et la Servie me verraient bientôt, et je viendrais ensuite vous demander à souper à Sophie ou à Philippopolis de Romanie, après quoi nous partagerions à l'amiable.

Je vous supplierais de permettre que le nonce du pape en Pologne, qui a déchaîné si saintement les Turcs contre la tolérance, fût du souper; car je suppose qu'il serait votre prisonnier. Je crois, madame, que votre majesté lui en dirait tout doucement de bonnes sur l'horreur et l'infamie d'avoir excité une guerre civile, pour ravir aux dissidents les droits de la patrie, et pour les priver d'une liberté que la nature leur donnait, et que vos bienfaits leur avaient rendue; je ne sais rien de si honteux et de si lâche dans ce siécle. On dit que les jésuites polonais ont eu une grande part aux Saint-Barthélemi continuelles qui désolent ce malheureux pays. Ma seule consolation est d'espérer que ces turpitudes horribles tourneront à votre gloire: ou je me trompe fort, ou vos ennemis ne seront parve-

nus qu'à faire graver sur vos médailles : *Triomphatrice de l'empire ottoman, et pacificatrice de la Pologne.*

21. — DE L'IMPÉRATRICE.

A Pétersbourg, le $\frac{3}{14}$ juillet.

Monsieur, j'ai reçu le 20 de juin votre lettre du 27 mai. Je suis charmée d'apprendre que le printemps rétablit votre santé, quoique la politesse vous fasse dire que mes lettres y contribuent. Cependant je n'ose leur attribuer cette vertu. Soyez en bien aise ; car d'ailleurs vous pourriez en recevoir si souvent, qu'à la fin elles vous ennuieraient.

Tous vos compatriotes, monsieur, ne pensent pas comme vous sur mon compte ; j'en connais qui aiment à se persuader qu'il est impossible que je puisse faire quelque chose de bien, qui donnent la torture à leur esprit pour en convaincre les autres : et malheur à leurs satellites, s'ils osaient penser autrement qu'ils ne sont inspirés ! Je suis assez bonne pour croire que c'est un avantage qu'ils me donnent sur eux, parce-que celui qui ne sait les choses que par la bouche de ses flatteurs les sait mal, voit dans un faux jour, et agit en conséquence. Comme, au reste, ma gloire ne dépend pas d'eux, mais bien de mes principes, de mes actions, je me console de n'avoir pas leur approbation. En bonne chrétienne, je leur pardonne, et j'ai pitié de ceux qui m'envient.

Vous dites, monsieur, que vous pensez comme moi sur différentes choses que j'ai faites, et que vous vous y intéressez. Eh bien ! monsieur, sachez que ma belle

colonie de Saratof monte à vingt-sept mille ames, et qu'en dépit du gazetier de Cologne, elle n'a rien à craindre des incursions des Turcs, des Tartares, etc.; que chaque canton a des églises de son rite, qu'on y cultive les champs en paix, et que de trente ans ils ne paieront aucune charge.

D'ailleurs nos charges sont si modiques, qu'il n'y a pas de paysan en Russie qui ne mange une poule quand il lui plaît, et que, depuis quelque temps, il y a des provinces où ils préfèrent les dindons aux poules; que la sortie du blé, permise avec certaines restrictions qui précautionnent contre les abus sans gêner le commerce, ayant fait hausser le prix de cette denrée, accommode si bien le cultivateur, que la culture augmente d'année en année, que la population est pareillement augmentée d'un dixième dans beaucoup de provinces depuis sept ans. Nous avons la guerre, il est vrai; mais il y a bien du temps que la Russie fait ce métier-là, et qu'elle sort de chaque guerre plus florissante qu'elle n'y était entrée.

Nos lois vont leur train: on y travaille tout doucement. Il est vrai qu'elles sont devenues causes secondes, mais elles n'y perdront rien. Ces lois seront tolérantes, elles ne persécuteront, ne tueront, ni ne brûleront personne. Dieu nous garde d'une histoire pareille à celle du chevalier de La Barre! On mettrait aux Petites-Maisons les juges qui oseraient faire de pareilles procédures.

Depuis la guerre j'ai fait deux nouvelles entreprises: je bâtis Azof et Taganrock, où il y a un port commencé et ruiné par Pierre Ier. Voilà deux bijoux que je fais

enchâsser, et qui pourraient bien n'être pas du goût de Moustapha. L'on dit que le pauvre homme ne fait que pleurer. Ses amis l'ont engagé dans cette guerre malgré lui et à son corps défendant. Ses troupes ont commencé par piller et brûler leur propre pays ; à la sortie des janissaires de la capitale, il y a eu plus de mille personnes de tuées ; l'envoyé de l'empereur, sa femme, ses filles, battues, volées, traînées par les cheveux, et sous les yeux du sultan et de son visir, sans que personne osât empêcher ce désordre : tant ce gouvernement est faible et mal arrangé !

Voilà donc ce fantôme si terrible, dont on prétend me faire peur !

L'on dirait que l'esprit humain est toujours le même. Le ridicule des croisades passées n'a pas empêché les ecclésiastiques de Podolie, soufflés par le nonce du pape, de prêcher une croisade contre moi, et les fous de soi-disants confédérés ont pris la croix d'une main, et se sont ligués de l'autre avec les Turcs, auxquels ils ont promis deux de leurs provinces. Pourquoi ? afin d'empêcher un quart de leur nation de jouir des droits de citoyen. Et voilà pourquoi encore ils brûlent et saccagent leur propre pays. La bénédiction du pape leur promet le paradis : conséquemment les Vénitiens et l'empereur seraient excommuniés, je pense, s'ils prenaient les armes contre ces mêmes Turcs, défenseurs aujourd'hui des croisés contre quelqu'un qui n'a touché ni en blanc ni en noir à la foi romaine.

Vous verrez encore, monsieur, que ce sera le pape qui mettra opposition au souper que vous me proposez à Sophie. Rayez, s'il vous plaît, Philippopolis du

nombre des villes; elle a été réduite en cendres ce printemps par les troupes ottomanes qui y ont passé, parcequ'on voulait les empêcher de la piller.

Adieu, monsieur; soyez persuadé de la considération toute particulière que j'ai pour vous. CATERINE.

22. — DE L'IMPÉRATRICE.

Pétersbourg, le $\frac{4}{15}$ auguste.

J'ai reçu, monsieur, votre belle lettre du 26 février; je ferai mon possible pour suivre vos conseils. Si Moustapha n'est pas rossé, ce ne sera pas assurément votre faute, ni la mienne, ni celle de mon armée; mes soldats vont à la guerre contre les Turcs comme s'ils allaient à la noce.

Si vous pouviez voir tous les embarras dans lesquels ce pauvre Moustapha se trouve à la suite du pas précipité qu'on lui a fait faire, contre l'avis de son divan et des gens les plus raisonnables, il y aurait des moments où vous ne pourriez vous empêcher de le plaindre comme homme, et comme homme très mal dans ses affaires.

Il n'y a rien qui me prouve plus la part sincère que vous prenez, monsieur, à ce qui me regarde, que ce que vous me dites sur ces chars de nouvelle invention; mais nos gens de guerre ressemblent à ceux de tous les autres pays : les nouveautés non éprouvées leur paraissent douteuses.

Vivez, monsieur, et réjouissez-vous lorsque mes braves guerriers auront battu les Turcs. Vous savez, je pense, qu'Azof, à l'embouchure du Tanaïs, est déjà

occupé par mes troupes. Le dernier traité de paix stipulait que cette place resterait abandonnée de part et d'autre : vous aurez vu par les gazettes que nous avons envoyé promener les Tartares dans trois différents endroits, lorsqu'ils ont voulu piller l'Ukraine : cette fois-ci ils s'en sont retournés aussi gueux qu'ils étaient sortis de la Crimée. Je dis gueux, car les prisonniers qu'on a faits sont couverts de lambeaux, et non d'habits. S'ils n'ont pas réussi selon leurs desirs chez nous, en revanche ils se sont dédommagés en Pologne. Il est vrai qu'ils y ont été invités par leurs alliés les protégés du nonce du pape.

Je suis bien fâchée que votre santé ne réponde pas à mes souhaits : si les succès de mes armées peuvent contribuer à la rétablir, je ne manquerai pas de vous faire part de tout ce qui nous arrivera d'heureux. Jusqu'ici je n'ai encore, Dieu merci, que de très bonnes nouvelles ; de tous côtés on renvoie bien étrillé tout ce qui se montre de Turcs ou de Tartares, mais surtout les mutins de Pologne. J'espère avoir dans peu des nouvelles de quelque chose de plus décisif que des affaires de parti entre troupes légères.

Je suis avec une estime bien particulière, etc.

CATERINE.

23. — DE L'IMPÉRATRICE

A Pétersbourg, $\frac{11}{22}$ septembre.

J'ai vu, monsieur, par votre lettre au comte de Schouvalof, que la prétendue dévastation de la nouvelle Servie, que les gazettes fanatiques ont tant prô-

née, vous avait donné quelque appréhension; cependant il est très vrai que les Tartares, quoiqu'ils aient attaqué nos frontières de trois côtés, ont trouvé partout une résistance convenable, et se sont retirés sans causer de dommages considérables. Toute cette expédition n'a duré que trois jours, durant un froid excessif, mêlé de vent et de neige; ce qui a causé beaucoup de perte aux Tartares, tant en hommes qu'en chevaux.

Mais que direz-vous, monsieur, lorsque vous saurez que les belles Circassiennes, indignées d'être renfermées dans le sérail de Constantinople, comme des animaux dans une écurie, ont persuadé à leurs pères et à leurs frères de se soumettre à la Russie? Le fait est que les Circassiens des montagnes m'ont prêté serment de fidélité. Ce sont ceux qui habitent le pays nommé Cabarda; et c'est une suite de la victoire qu'ont remportée nos Kalmoucs, soutenus de troupes régulières, sur les Tartares du Kouban, sujets de Moustapha, et qui habitent le pays que traverse la rivière de ce nom au-delà du Tanaïs.

Adieu, monsieur, portez-vous bien, et moquons-nous de Moustapha le victorieux. Caterine.

A propos, j'ai entendu dire qu'on avait défendu de vendre à Constantinople et à Paris mon *Instruction pour le Code*.

24. — DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 2 septembre.

Madame, la lettre dont votre majesté impériale m'honore, du 14 juillet, a transporté le vieux chevalier de la guerrière et de la législatrice Tomyris, devant qui l'ancienne Tomyris serait assurément peu de chose. Il est bien beau de faire fleurir une colonie aussi nombreuse que celle de Saratof, malgré les Turcs, les Tartares, la Gazette de Cologne, et le Courrier d'Avignon.

Vos deux bijoux d'Azof et de Taganrock, qui étaient tombés de la couronne de Pierre-le-Grand, seront un des plus beaux ornements de la vôtre, et j'imagine que Moustapha ne dérangera jamais votre coiffure.

Tout vieux que je suis, je m'intéresse à ces belles Circassiennes qui ont prêté à votre majesté serment de fidélité, et qui prêteront sans doute le même serment à leurs amants. Dieu merci, Moustapha ne tâtera pas de celles-là. Les deux parties qui composent le genre humain doivent être vos très obligées.

Il est vrai que votre majesté a deux grands ennemis, le pape et le padisha des Turcs. Constantin ne s'imaginait pas qu'un jour sa ville de Rome appartiendrait à un prêtre, et qu'il bâtissait sa ville de Constantinople pour des Tartares. Mais aussi il ne prévoyait pas qu'il se formerait un jour vers la Moskva et la Néva un empire aussi grand que le sien.

Votre vieux chevalier conçoit bien, madame, qu'il y a dans les confédérés de Pologne quelques fanatiques

ensorcelés par des moines. Les croisades étaient bien ridicules ; mais qu'un nonce du pape ait fait entrer le grand-turc dans sa croisade contre vous, cela est digne de la farce italienne. Il y a là un mélange d'horreur et d'extravagance dont rien n'approche : je n'entends rien à la politique, mais je soupçonne pourtant que parmi ces folies il y a des gens qui ont quelques grands desseins. Si votre majesté ne voulait que de la gloire, on vous en laisserait jouir ; vous l'avez assez méritée ; mais il paraît qu'on ne veut pas que votre puissance égale votre renommée : on dit que c'est trop à-la-fois. On ne peut guère forcer les hommes à l'admiration sans exciter l'envie.

Je vois, madame, que je ne pourrai faire ma cour à votre majesté cette année dans les états de Moustapha, le digne allié du pape. Il faut que je remette mon voyage à l'année prochaine. J'aurai, à la vérité, soixante et dix-sept ans, et je n'ai pas la vigueur d'un Turc ; mais je ne vois pas ce qui pourrait m'empêcher de venir dans les beaux jours saluer l'étoile du nord et maudire le croissant. Notre madame Geoffrin a bien fait le voyage de Varsovie, pourquoi n'entreprendrais-je pas celui de Pétersbourg au mois d'avril ? J'arriverais en juin, je m'en retournerais en septembre ; et si je mourais en chemin, je ferais mettre sur mon petit tombeau, Ci-gît l'admirateur de l'auguste Catherine, qui a eu l'honneur de mourir en allant lui présenter son profond respect.

Je me mets aux pieds de votre majesté impériale.

L'ermite de Ferney.

25. — DE L'IMPÉRATRICE.

A Pétersbourg, $\frac{15}{26}$ septembre.

Monsieur, il n'y a rien de plus flatteur pour moi que le voyage que vous voulez entreprendre pour me venir trouver: je répondrais mal à l'amitié que vous me témoignez, si je n'oubliais en ce moment la satisfaction que j'aurais à vous voir pour ne m'occuper que de l'inquiétude que je ressens en pensant à quoi vous exposerait un voyage aussi long et aussi pénible. La délicatesse de votre santé m'est connue; j'admire votre courage, mais je serais inconsolable si par malheur votre santé était affaiblie par ce voyage; ni moi, ni toute l'Europe, ne me le pardonnerions. Si jamais l'on fesait usage de l'épitaphe qu'il vous a plu de composer, et que vous m'adressez si gaiement, on me reprocherait de vous y avoir exposé. Outre cela, monsieur, il se pourrait, si les choses restent dans l'état où elles sont, que le bien de mes affaires demandât ma présence dans les provinces méridionales de mon empire, ce qui doublerait votre chemin et les incommodités inséparables d'une telle distance.

Au reste, monsieur, soyez assuré de la parfaite considération avec laquelle je suis, etc. CATERINE.

26. — DE M. DE VOLTAIRE.

17 octobre.

Madame, le très vieux et très indigne chevalier de votre majesté impériale était accablé de mille faux

bruits qui couraient et qui l'affligeaient. Voilà tout-à-coup la nouvelle consolante qui se répand de tous côtés que votre armée a battu complètement les esclaves de Moustapha vers le Niester. Je renais, je rajeunis, ma législatrice est victorieuse; celle qui établit la tolérance, et qui fait fleurir les arts, a puni les ennemis des arts: elle est victorieuse, elle jouit de toute sa gloire. Ah! madame, cette victoire était nécessaire; les hommes ne jugent que par le succès. L'envie est confondue. On n'a rien à répondre à une bataille gagnée: des lauriers sur une tête pleine d'esprit et d'une force de raison supérieure font le plus bel effet du monde.

On m'a dit qu'il y avait des Français dans l'armée turque; je ne veux pas le croire. Je ne veux pas avoir à me plaindre de mes compatriotes; cependant j'ai connu un colonel qui a servi en Corse, et qui avait la rage d'aller voir des queues de cheval; je lui en fis honte, je lui représentai combien sa rage était peu chrétienne; je lui mis devant les yeux la supériorité du nouveau Testament sur *l'Alcoran;* mais surtout je lui dis que c'était un crime de lèse-galanterie française de combattre pour de vilaines gens qui enferment les femmes, contre l'héroïne de nos jours. Je n'ai plus entendu parler de lui depuis ce temps-là. S'il est votre prisonnier, je supplie votre majesté impériale de lui ordonner de venir faire amende honorable dans mon petit château, d'assister à mon *Te deum*, ou plutôt à mon *Te Deam*, et de déclarer à haute voix que les Moustapha ne sont pas dignes de vous déchausser.

Aurai-je encore assez de voix pour chanter vos victoires ? J'ai l'honneur d'être de votre académie ; je dois un tribut. M. le comte Orlof n'est-il pas notre président? Je lui enverrais quelque ennuyeuse ode pindarique, si je ne le soupçonnais de ne pas trop aimer les vers français.

Allons donc, héritier des Césars, chef du saint empire romain, avocat de l'église latine, allons donc. Voilà une belle occasion. Poussez en Bosnie, en Servie, en Bulgarie ; allons, Vénitiens ; équipez vos vaisseaux, secondez l'héroïne de l'Europe.

Et votre flotte, madame, votre flotte !..... Que Borée la conduise, et qu'ensuite un vent d'occident la fasse entrer dans le canal de Constantinople !

Léandre et Héro, qui êtes toujours aux Dardanelles, bénissez la flotte de Pétersbourg. Envie, taisez-vous ! peuples, admirez ! C'est ainsi que parle le malade de Ferney ; mais ce n'est pas un transport au cerveau, c'est le transport du cœur.

Que votre majesté impériale daigne agréer le profond respect et la joie de votre très humble et très dévot ermite.

27. — DE L'IMPÉRATRICE.

A Pétersbourg, $\frac{7}{18}$ octobre.

Monsieur, vous direz que je suis une importune avec mes lettres, et vous aurez raison ; mais prenez-vous-en à vous-même : vous m'avez dit plus d'une fois que vous souhaitiez d'apprendre la défaite de Moustapha : eh bien ! ce victorieux empereur des Turcs a

perdu la Moldavie entière. Yassi est pris; le visir s'est enfui en grande confusion au-delà du Danube. Voilà ce qu'un courrier m'annonce ce matin, et ce qui fera taire la Gazette de Paris, le Courrier d'Avignon, et le nonce, qui fait la Gazette de Pologne.

Adieu, monsieur; portez-vous bien, et soyez persuadé que je réponds bien à l'amitié que vous me témoignez. CATERINE.

28. — DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 30 octobre.

Madame, votre majesté impériale me rend la vie, en tuant des Turcs. La lettre dont elle m'honore, du 22 septembre, me fait sauter de mon lit en criant: *Allah, Catharina!* J'avais donc raison, j'étais plus prophète que Mahomet: Dieu et vos troupes victorieuses m'avaient donc exaucé quand je chantais, *Te Catharinam laudamus, te dominam confitemur.* L'ange Gabriel m'avait donc instruit de la déroute entière de l'armée ottomane, de la prise de Choczin, et m'avait montré du doigt le chemin d'Yassi.

Je suis réellement, madame, au comble de la joie; je suis enchanté, je vous remercie, et, pour ajouter à mon bonheur, vous devez toute cette gloire à monsieur le nonce. S'il n'avait pas déchaîné le divan contre votre majesté, vous n'auriez pas vengé l'Europe.

Voilà donc ma législatrice entièrement victorieuse. Je ne sais pas si on a tâché de supprimer à Paris et à Constantinople votre *Instruction pour le code de la Russie;* mais je sais qu'on devrait la cacher aux Français;

c'est un reproche trop honteux pour nous de notre ancienne jurisprudence ridicule et barbare, presque entièrement fondée sur les décrétales des papes, et sur la jurisprudence ecclésiastique.

Je ne suis pas dans votre secret; mais le départ de votre flotte me transporte d'admiration. Si l'ange Gabriel ne m'a pas trompé, c'est la plus belle entreprise qu'on ait faite depuis Annibal.

Permettez que j'envoie à votre majesté la copie de la lettre que j'écris au roi de Prusse : comme vous y êtes pour quelque chose, j'ai cru devoir la soumettre à votre jugement.

Que Dieu me donne de la santé, et certainement je viendrai me mettre à vos pieds l'été prochain pour quelques jours, ou même pour quelques heures, si je ne puis mieux faire.

Que votre majesté impériale pardonne au désordre de ma joie, et agrée le profond respect d'un cœur plein de vous. *L'ermite de Ferney.*

29. — DE L'IMPÉRATRICE.

A Pétersbourg, 29 octobre / 9 novembre.

Monsieur, je suis bien fâchée de voir, par votre obligeante lettre du 17 d'octobre, que mille fausses nouvelles sur notre compte vous aient affligé. Cependant il est très vrai que nous avons fait la plus heureuse campagne dont il y ait d'exemple. La levée du blocus de Choczin, par le manque de fourrages, était le seul désavantage qu'on pouvait nous donner. Mais quelle

suite a-t-elle eue? La défaite entière de la multitude que Moustapha avait envoyée contre nous.

Ce n'est pas le grand-maître de l'artillerie, le comte Orlof, qui a la présidence de l'académie, c'est son frère cadet, qui fait son unique occupation de l'étude. Ils sont cinq frères; il serait difficile de nommer celui qui a le plus de mérite, et de trouver une famille plus unie par l'amitié. Le grand-maître est le second; deux de ses frères sont présentement en Italie. Lorsque j'ai montré au grand-maître l'endroit de votre lettre où vous me dites, monsieur, que vous le soupçonnez de ne pas trop aimer les vers français, il m'a répondu qu'il ne possédait pas assez la langue française pour les entendre. Et je crois que cela est vrai, car il aime beaucoup la poésie de sa langue maternelle.

J'espère, monsieur, que vous me donnerez bientôt des nouvelles de ma flotte. Je crois qu'elle a passé Gibraltar. Il faudra voir ce qu'elle fera: c'est un spectacle nouveau que cette flotte dans la Méditerranée. La sage Europe n'en jugera que par l'événement.

Je vous avoue, monsieur, que ce m'est toujours une satisfaction bien agréable lorsque je vois la part que vous prenez à ce qui m'arrive.

Soyez persuadé que je sens tout le prix de votre amitié. Je vous prie de me la continuer et d'être assuré de la mienne. CATERINE.

30. — DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 28 novembre.

Madame, la lettre du 18 octobre, dont votre majesté impériale m'honore, me rajeunit tout d'un coup de seize ans, de sorte que me voilà un jeune homme de soixante ans, tout propre à faire une campagne dans vos troupes contre Moustapha. J'avais été assez faible pour être alarmé des fausses nouvelles de quelques gazettes qui prétendaient que les Turcs étaient revenus à Choczin, qu'ils s'en étaient rendus maîtres, et qu'ils rentraient en Pologne. Vous ne sauriez croire de quel poids énorme la lettre de votre majesté m'a soulagé.

Par les derniers vaisseaux arrivés de Turquie à Marseille, on apprend que le nombre des mécontents augmente à Constantinople, et que le sérail est obligé d'apaiser les murmures par des mensonges : triste ressource; la fraude est bientôt découverte, et alors l'indignation redouble. On a beau faire tirer le canon des Sept-Tours et de Topana pour de prétendues victoires, la vérité perce à travers la fumée du canon, et vient effrayer Moustapha sur ses tapis de zibeline.

Je ne serais point étonné que ce tyran imbécile (qu'il me pardonne cette expression) ne fût détrôné dans quatre mois, quand votre flotte sera près des Dardanelles, et que son successeur ne demandât humblement la paix à votre majesté. Il ne m'appartient pas de lire dans l'avenir, encore moins même dans le présent; mais je ne saurais m'imaginer que les Véni-

tiens ne profitent pas d'une si belle occasion. Il me semble que votre majesté prend Moustapha de tous les sens.

Quand une fois on a tiré l'épée, personne ne peut prévoir comment les choses finiront; je ne suis point prophète, Dieu m'en garde! mais il y a long-temps que j'ai dit que si l'empire turc est jamais détruit, ce ne sera que par le vôtre. Je me flatte que Moustapha paiera bien cher son amitié chrétienne pour le nonce du pape en Pologne. Tout ce que je sais bien certainement, c'est que, Dieu merci, votre majesté est couverte de gloire. Je ne suis plus indigné contre ceux qui l'ont contestée, car leur humiliation me fait trop de plaisir. Ce n'est pas sur les seuls Turcs que vous remportez la victoire, mais sur ceux qui osaient être jaloux de la fermeté et de la grandeur de votre ame, que j'ai toujours admirée.

Que votre majesté impériale daigne agréer mon remerciement, ma joie, mes vœux, mon enthousiasme pour votre personne, et mon profond respect.

31. — DE L'IMPÉRATRICE.

A Pétersbourg, le $\frac{2}{13}$ décembre.

Monsieur, nous sommes si loin d'être chassés de la Moldavie et de Choczin, comme la Gazette de France le publie, qu'il n'y a que quelques jours que j'ai reçu la nouvelle de la prise de Galatzo, place fortifiée sur le Danube, où un sérasquier et un bacha ont été tués, au dire des prisonniers. Mais, ce qu'il y a de bien vérifié, c'est qu'entre ces derniers se trouve le prince de

Moldavie Maurocordato. Trois jours après, nos troupes légères amenèrent de Bucharest, capitale de la Valachie, le prince hospodar, son frère, et son fils, à Yassi, au lieutenant-général Stoffeln, qui y commande. Tous ces messieurs passeront leur carnaval, non pas à Venise, mais à Pétersbourg. Bucharest est occupé présentement par mes troupes. Il ne reste plus guère de postes aux Turcs dans la Moldavie de ce côté-ci du Danube.

Je vous mande ces détails, monsieur, afin que vous puissiez juger de l'état des choses, qui assurément n'ont point un aspect affligeant pour tous ceux qui, comme vous, veulent bien s'intéresser à mes affaires.

Je crois ma flotte à Gibraltar, si elle n'a pas encore franchi ce détroit: vous saurez plus tôt de ses nouvelles que moi. Que Dieu conserve Moustapha! Il conduit si bien ses affaires, que je ne voudrais point que malheur lui arrivât. Ses amitiés, ses liaisons, tout y contribue: son gouvernement est si aimé de ses sujets, que les habitants de Galatzo se joignirent à nos troupes, au moment même de la prise, pour courir sur le misérable reste du corps turc qui venait de les quitter, et qui fuyait à toutes jambes.

Voilà, monsieur, ce que j'avais à vous dire en réponse à votre lettre, remplie d'amitiés, du 28 novembre. Je vous prie de me continuer ces sentiments, dont je fais un si grand cas, et d'être assuré des miens.

CATERINE.

32. — DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 2 janvier 1770.

Madame, j'apprends que la flotte de votre majesté impériale est en très bon état à Port-Mahon; permettez que je vous en témoigne ma joie. On dit qu'on travaille par les ordres de votre majesté, dans Azof, à préparer des galères et des brigantins. Moustapha sera bien surpris quand il se verra attaqué par le Pont-Euxin et par la mer Égée, lui qui ne sait ce que c'est que la mer Égée et l'Euxin, non plus que son grand-visir ni son mufti. J'ai connu un ambassadeur de la sublime Porte qui avait été intendant de la Romélie; je lui demandai des nouvelles de la Grèce, il me répondit qu'il n'avait jamais entendu parler de ce pays-là. Je lui parlai d'Athènes, aujourd'hui Sétine; il ne la connaissait pas davantage.

Je ne puis me défendre de redire encore à votre majesté que son projet est le plus grand et le plus étonnant qu'on ait jamais formé; que celui d'Annibal n'en approchait pas. J'espère bien que le vôtre sera plus heureux que le sien : en effet que pourront vous opposer les Turcs ? Ils passent pour les plus mauvais marins de l'Europe, et ils ont actuellement très peu de vaisseaux. Léandre et Héro vous favoriseront du haut des Dardanelles.

L'homme qui avait la rage d'aller servir dans l'armée du grand-visir n'a point mis son projet en exécution. Je lui avais conseillé d'aller plutôt faire une campagne dans vos armées : il voulait voir, disait-il, comment

les Turcs font la guerre; il l'aurait bien mieux vu sous vos drapeaux, il aurait été témoin de leur fuite.

Il paraît un manifeste des Géorgiens qui déclare net qu'ils ne veulent plus fournir de filles à Moustapha. Je souhaite que cela soit vrai, et que toutes leurs filles soient pour vos braves officiers, qui le méritent bien; la beauté doit être la récompense de la valeur.

Suis-je assez heureux pour que les troupes de votre majesté aient pénétré d'un côté jusqu'au Danube; et de l'autre, jusqu'à Erzerom? Je bénis Dieu, madame, quand je songe que vous devez tout cela à l'évêque de Rome et à son nonce apostolique; il ne s'attendait pas qu'il vous rendrait de si grands services.

Je remercie votre majesté de m'avoir fait connaître les cinq frères qui sont l'ornement de votre cour. Je commence à croire réellement qu'ils vous accompagneront à Constantinople.

J'ai écrit deux lettres à M. de Schouvalof depuis quatre mois; point de réponse. Il y a bien plus de plaisir à avoir affaire à votre majesté; elle daigne écrire; elle sait de quelle joie elle me comble en m'apprenant ses victoires : j'ai le plaisir de les apprendre tout doucement à ceux qu'on en croit fâchés. Le public fait des vœux pour votre prospérité, vous aime, et vous admire. Puisse l'année 1770 être encore plus glorieuse que 1769!

Je me mets aux pieds de votre majesté impériale.

Le vieillard des Alpes.

33. — DE L'IMPÉRATRICE.

Le $\frac{8}{19}$ janvier.

Monsieur, je suis très sensible de ce que vous partagez ma satisfaction sur l'arrivée de nos vaisseaux au Port-Mahon. Les voilà plus proche des ennemis que de leurs propres foyers : cependant il faut qu'ils aient fait gaiement ce trajet, malgré les tempêtes et la saison avancée, puisque les matelots ont composé des chansons.

Les Géorgiens en effet ont levé le bouclier contre les Turcs, et leur refusent le tribut annuel de recrues pour le sérail. Héraclius, le plus puissant de leurs princes, est un homme de tête et de courage. Il a ci-devant contribué à la conquête de l'Inde sous le fameux Sha-Nadir. Je tiens cette anecdote de la propre bouche du père d'Héraclius, mort ici, à Pétersbourg, en 1762.

Mes troupes ont passé le Caucase cette automne, et se sont jointes aux Géorgiens. Il y a eu par-ci par-là de petits combats avec les Turcs ; les relations en ont été imprimées dans les gazettes. Le printemps nous fera voir le reste.

D'un autre côté nous continuons à nous fortifier dans la Moldavie et la Valachie, et nous travaillons à nettoyer cette rive-ci du Danube. Mais, ce qu'il y a de mieux, c'est qu'on sent si peu la guerre dans l'empire, qu'on ne se souvient pas d'avoir vu un carnaval où généralement tous les esprits fussent plus portés à inventer des amusements que pendant celui de cette

année. Je ne sais si l'on en fait autant à Constantinople. Peut-être y invente-t-on des ressources pour continuer la guerre. Je ne leur envie point ce bonheur; mais je me félicite de n'en avoir pas besoin, et me moque de ceux qui ont prétendu qu'hommes et argent me manquaient. Tant pis pour ceux qui aiment à se tromper; ils trouvent aisément pour de l'argent des flatteurs qui leur en donneront à garder.

Puisque mon exactitude ne vous est point à charge, soyez assuré, monsieur, que je la continuerai pendant cette année 1770, que je vous souhaite heureuse. Que votre santé se fortifie comme Azof et Taganrock le sont déjà.

Je vous prie d'être persuadé de mon amitié et de ma sensibilité. CATERINE.

34. — DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 2 février.

Madame, votre majesté daigne m'apprendre que les hospodars de Valachie et de Moldavie ne feront pas leur carnaval à Venise; mais votre majesté ne pourrait-elle pas les faire souper avec quelque amiral de Tunis et d'Alger? On dit que ces animaux d'Afrique se sont approchés un peu trop près de quelques uns de vos vaisseaux, et que vos canons les ont mis fort en désordre: voilà un bon augure; voilà votre majesté victorieuse sur les mers comme sur la terre, et sur des mers que vos flottes n'avaient jamais vues.

Non, je ne veux plus douter d'une entière révolu-

tion. Les sultanes turques [1] ne résisteront pas plus que les Algériens. Pour les sultanes du sérail de Moustapha, elles appartiennent de droit aux vainqueurs.

On m'assure que votre majesté très impériale est à présent maîtresse de la mer Noire, que M. de Tottleben fait des merveilles avec les Mingreliennes et les Circassiennes, que vous triomphez partout. Je suis plus heureux que vous ne pensez, madame; car, bien que je ne sois ni sorcier ni prophète, j'avais soutenu violemment qu'une partie de ces grands événements arriverait; non pas tout : je ne prévoyais pas qu'une flotte partirait de la Néva pour aller vers la mer de Marmara.

Cette entreprise vaut mieux que les chars de Cyrus, et surtout que ceux de Salomon, qui ne lui servirent à rien; mes chars, madame, baissent pavillon devant vos vaisseaux.

Mais, en fesant la guerre d'un pole à l'autre, votre majesté n'aurait-elle pas besoin de quelques officiers? Le roi de Sardaigne vient de réformer un régiment huguenot qui le sert lui et son père depuis 1689. La religion l'a emporté sur la reconnaissance; peut-être quelques officiers, quelques sergents de ce régiment ambitionneraient la gloire de servir sous vos drapeaux. Ils pourraient servir à discipliner des Monténégrins, si vos belliqueuses troupes ne voulaient pas d'étrangers. Je connais un de ces officiers, jeune, brave, et sage, qui aimerait mieux se battre pour vous que pour

[1] On entend ici par *sultanes* les vaisseaux commandants des flottes ottomanes.

le grand-turc et ses amis, s'il en a. Mais, madame, je ne dois qu'admirer et me taire.

Daignez agréer la joie excessive, la reconnaissance sans bornes, le profond respect du vieil ermite des Alpes.

Votre majesté impériale a trop de justice pour ne pas gronder M. le chambellan, comte de Schouvalof, qui n'a point répondu à mes lettres d'enthousiaste.

35. — DE M. DE VOLTAIRE.

9 février.

Madame, on dit qu'enfin Moustapha se résout à demander grace, qu'il commence à concevoir que votre majesté impériale est quelque chose sur le globe, et que l'étoile du nord est plus forte que son croissant.

Je ne sais si le chevalier de Tott sera le médiateur de la paix. Je me flatte que du moins sa hautesse paiera les frais du procès que sa petitesse vous a intenté si mal à propos; et qu'il se défera de sa belle coutume de loger aux Sept-Tours les ministres des puissances auxquelles il fait la guerre, coutume qui devrait armer l'Europe contre lui.

Votre majesté va reprendre ses habits de législatrice après avoir quitté sa robe d'amazone; elle n'aura pas de peine à pacifier la Pologne; enfin mon étoile du nord sera bien plus brillante que nos soleils du midi.

Je suis toujours fâché que mon étoile n'établisse pas son zénith directement sur le canal de la mer Noire; mais enfin si la paix est écrite dans le ciel, il faut bien que votre belle et auguste main la signe : je me sou-

mets aux ordres du destin. C'est une autre sacrée majesté qui de tout temps a mené les majestés de ce bas monde.

Elle vient d'envoyer le duc de Choiseul, et le duc de Praslin, et le parlement de Paris, à la campagne, au milieu de l'hiver. Elle a fait un cordelier pape. Elle va ôter au pauvre Ali-Bey l'espérance d'être pharaon en Égypte, et pourrait bien le réduire à l'état que Joseph prédit au grand-panetier de Pharaon.

Le destin fait de ces tours-là tous les jours sans y songer; les bons chrétiens comme vous, madame, disent que c'est la Providence, et je le dis aussi pour vous faire ma cour.

Cependant, si votre majesté est prédestinée à ne point convenir des articles avec le divan, je supplie votre Providence de faire passer le Danube à vos troupes victorieuses, et de donner des fêtes à M. le prince Henri dans l'Atméidan.

Je murmure un peu contre ce destin, qui m'a donné soixante et dix-sept ans, et une santé si faible, avec une passion si violente de voir la cour de mon héroïne garnie de ses héros.

J'ai le malheur de me mettre de loin à ses pieds avec le plus profond respect. *L'ermite de Ferney.*

P. S. J'ai écrit une lettre en vers au roi de Danemarck, dans laquelle se trouve le nom de votre majesté impériale; mais je n'ose vous l'envoyer sans votre permission.

36. — DE L'IMPÉRATRICE.

Le $\frac{18 \text{ février.}}{1 \text{ mars.}}$

Monsieur, en réponse à votre lettre du 2 février, je vous dirai que le hospodar de Moldavie est mort; que celui de Valachie, qui se trouve ici, a beaucoup d'esprit; que nous continuons à être les maîtres de ces deux provinces, malgré les gazettes qui nous en chassent souvent.

Le sultan avait fait un nouvel hospodar *in partibus infidelium*, auquel il avait ordonné d'aller avec une armée innombrable se mettre en possession de Bucharest: il ne trouva que six à sept mille hommes, avec lesquels il fut battu, comme il faut, au mois de janvier, et il pensa être fait prisonnier. La semaine passée j'ai reçu la nouvelle de la prise de Giorgione sur le Danube, et de la défaite d'un corps turc de seize mille hommes sous cette place. Nous avons chanté le *Te Deum* pour cet avantage et pour tant d'autres remportés depuis le 4 de janvier.

On dit ma flotte partie de Mahon. Il faut espérer que nous en entendrons parler bientôt, et qu'elle prendra la liberté de donner un démenti à ceux qui soutiennent qu'elle est hors d'état d'agir. Je trouve très plaisant que l'envie ait recours au mensonge pour en imposer au monde. Un pareil associé est toujours prêt à faire banqueroute. Le peu de vaisseaux turcs qui existent manquent de matelots. Les musulmans ont perdu l'envie de se laisser tuer pour les caprices de sa hautesse.

M. Tottleben a passé le Caucase, et il est en quartier

d'hiver en Géorgie. Mais, comme la mauvaise saison est courte dans ces pays, j'espère qu'il ouvrira bientôt la campagne.

Lorsque la première division de ma flotte relâcha en Angleterre, le comte Czernischef, alors ambassadeur à cette cour, était inquiet de ce que quelques vaisseaux avaient besoin de radoub, etc. L'amiral anglais leur dit de n'être point inquiets. Jamais expédition maritime de quelque importance, ajouta-t-il, ne s'est faite sans de pareils inconvénients : cela est neuf pour vous, chez nous c'est l'affaire de tous les jours.

Je souhaite, monsieur, que vous ayez le plaisir de voir vos prophéties s'accomplir : peu de prophètes peuvent se vanter d'un tel avantage.

Soyez assuré, monsieur, de mon amitié et de ma considération la plus distinguée. CATERINE.

37. — DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 10 mars.

Madame, j'aurais eu l'honneur de remercier plus tôt votre majesté impériale, si je n'avais pas été cruellement malade. Je n'ai pas la force de vos sujets ; il s'en faut de beaucoup. Je me flatte surtout qu'ils auront celle de continuer à bien battre les Turcs.

Votre majesté m'a dit un grand mot, Je ne manque ni d'hommes ni d'argent : je m'en aperçois bien, puisqu'elle fait acheter des tableaux à Genève, et qu'elle les paie fort cher. La cour de France ne vous ressemble pas ; elle n'a point d'argent, et elle nous prend le nôtre.

La lettre dont votre majesté a daigné m'honorer m'était bien nécessaire pour confondre tous les bruits qu'on affecte de répandre. Je me donne le plaisir de mortifier les conteurs de mauvaises nouvelles.

Le roi de Prusse vient de m'envoyer cinquante vers français fort jolis; mais j'aimerais mieux qu'il vous envoyât cinquante mille hommes pour faire diversion, et que vous tombassiez sur Moustapha avec toutes vos forces réunies. Toutes les gazettes disent que ce gros cochon va se mettre à la tête de trois cent mille hommes; mais je crois qu'il faut bien rabattre de ce calcul. Trois cent mille combattants, avec tout ce qui suit pour le service et la nourriture d'une telle armée, monteraient à près de cinq cent mille. Cela est bon du temps de Cyrus et de Tomyris, et lorsque Salomon avait quarante mille chars de guerre, avec deux ou trois milliards de roubles en argent comptant, sans parler de ses flottes d'Ophir.

Voici le temps où les flottes de votre majesté, qui sont un peu plus réelles que celles de Salomon, vont se signaler. La terre et les mers vont retentir, ce printemps, de nouvelles vraies et fausses. J'ose supplier votre majesté impériale de daigner ordonner qu'on m'envoie les véritables. Écrire un code de lois d'une main, et battre Moustapha de l'autre, est une chose si neuve et si belle, que vous excusez sans doute, madame, mon extrême curiosité.

J'ai encore une autre grace à vous demander, c'est de vouloir bien vous dépêcher d'achever ces deux grands ouvrages, afin que j'aie le plaisir d'en parler à

Pierre-le-Grand, à qui je ferai bientôt ma cour dans l'autre monde.

J'espère lui parler aussi d'un jeune prince Gallitzin qui me fait l'honneur de coucher ce soir dans ma chaumière de Ferney. Je suis toujours enchanté de l'extrême politesse de vos sujets. Ils ont autant d'agrément dans l'esprit que de valeur dans le cœur. On n'était pas si poli du temps de Catherine Ire. Vous avez apporté dans votre empire toutes les graces de madame la princesse votre mère, que vous avez embellies.

Vivez heureuse, madame; achevez tous vos ouvrages; soyez la gloire du siècle et de l'Europe. Je recommande Moustapha à vos braves troupes : ne pourrait-il pas aller passer le carnaval de 1771 à Venise avec Candide?

Je reçois une lettre de M. le comte de Schouvalof, votre chambellan, qui me fait voir qu'il a reçu les miennes, et que la pétaudière polonaise ne les a pas arrêtées.

Que votre majesté impériale daigne toujours agréer mon profond respect, mon admiration, et mon enthousiasme pour elle.

38. — DE L'IMPÉRATRICE.

A Pétersbourg, $\frac{20}{31}$ mars.

Monsieur, j'ai reçu, il y a trois jours, votre lettre du 10 de mars. Je souhaite que celle-ci trouve votre santé tout-à-fait rétablie, et que vous parveniez à un âge plus avancé que celui de Mathusalem. Je ne sais pas au juste si les années de cet honnête homme avaient douze mois;

mais je veux que les vôtres en aient treize, comme l'année de la liste civile en Angleterre.

Vous verrez, monsieur, par la feuille ci-jointe, ce que c'était que notre campagne d'été et celle d'hiver, sur le compte desquelles je ne doute point qu'on ne débite mille faussetés. C'est la ressource d'une cause faible et injuste que de faire flèche de tout bois. Les gazettes de Paris et de Pologne ayant mis sur notre compte tant de combats perdus, et l'événement leur ayant donné le démenti, elles se sont avisées de faire mourir mon armée par la peste. Ne trouvez-vous pas cela très plaisant? Au printemps apparemment les pestiférés ressusciteront pour combattre. Le vrai est qu'aucun des nôtres n'a eu la peste.

Je ne puis qu'être très sensible à votre amitié, monsieur; vous voudriez armer toute la chrétienté pour m'assister. Je fais grand cas de l'amitié du roi de Prusse, mais j'espère que je n'aurai pas besoin des cinquante mille hommes que vous voulez qu'il me donne contre Moustapha.

Puisque vous trouvez trop fort le compte de trois cent mille hommes à la tête desquels on prétend que le sultan marchera en personne, il faut que je vous parle de l'armement turc de l'année passée; il vous fera juger de ce fantôme selon sa vraie valeur. Au mois d'octobre Moustapha trouva à propos de déclarer la guerre à la Russie; il n'y était pas plus préparé que nous. Lorsqu'il apprit que nous nous défendions avec vigueur, cela l'étonna; car on lui avait fait espérer beaucoup de choses qui n'arrivèrent pas. Alors il ordonna que des différentes provinces de son empire, un

million cent mille hommes se rendraient à Andrinople pour prendre Kiovie, passer l'hiver à Moscou, et écraser la Russie.

La Moldavie seule eut ordre de fournir un million de boisseaux de grains pour l'armée innombrable des musulmans. Le hospodar répondit que la Moldavie dans l'année la plus fertile n'en recueillait pas tant, et que cela lui était impossible. Mais il reçut un second commandement d'exécuter les ordres donnés; et on lui promit de l'argent.

Le train d'artillerie pour cette armée était à proportion de la multitude. Il devait consister en six cents piéces de canon qu'on assigna des arsenaux; mais lorsqu'il s'agit de les mettre en mouvement, on laissa là le plus grand nombre, et il n'y eut qu'une soixantaine de piéces qui marchèrent.

Enfin, au mois de mars, plus de six cent mille hommes se trouvèrent à Andrinople; mais comme ils manquaient de tout, la désertion commença à s'y mettre. Cependant le visir passa le Danube avec quatre cent mille hommes. Il y en avait cent quatre-vingt mille sous Choczin le 28 d'auguste. Vous savez le reste. Mais vous ignorez peut-être que le visir repassa, lui septième, le pont du Danube, et qu'il n'avait pas cinq mille hommes lorsqu'il se retira à Balada. C'était tout ce qui lui restait de cette prodigieuse armée. Ce qui n'avait pas péri, s'était enfui dans la résolution de retourner chez soi.

Notez, s'il vous plaît, qu'en allant et en venant, ils pillaient leurs propres provinces, et qu'ils brûlèrent les endroits où ils trouvèrent de la résistance. Ce que

je vous dis est vrai; et j'ai plutôt diminué qu'augmenté les choses, de peur qu'elles ne parussent fabuleuses.

Tout ce que je sais de ma flotte, c'est qu'une partie est sortie de Mahon, et qu'une autre va quitter l'Angleterre où elle a hiverné. Je crois que vous en aurez plus tôt des nouvelles que moi. Cependant je ne manquerai pas de vous faire part, en son temps, de celles que je recevrai, avec d'autant plus d'empressement que vous le souhaitez.

Vous me priez, monsieur, d'achever incessamment et la guerre et les lois, afin que vous en puissiez porter la nouvelle à Pierre-le-Grand dans l'autre monde : permettez que je vous dise que ce n'est pas le moyen de me faire finir de sitôt. A mon tour, je vous prie bien sérieusement de remettre cette partie le plus longtemps que faire se pourra. Ne chagrinez pas vos amis de ce monde pour l'amour de ceux qui sont dans l'autre. Si là-bas, ou là-haut, chacun a le choix de passer son temps avec telle compagnie qu'il lui plaira, j'y arriverai avec un plan de vie tout prêt, et composé pour ma satisfaction. J'espère bien d'avance que vous voudrez m'accorder quelques quarts d'heure de conversation dans la journée : Henri IV sera de la partie, Sulli aussi, et point Moustapha.

Je vois toujours avec bien du plaisir le souvenir que vous avez de ma mère, qui est morte bien jeune, et à mon grand regret.

Soyez assuré, monsieur, de tous les sentiments que vous me connaissez, et de l'estime distinguée que je ne cesserai d'avoir pour vous. CATERINE.

39. — DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 10 avril.

Madame, mon enthousiasme a redoublé par la lettre du premier mars, dont votre majesté impériale a daigné m'honorer. Il n'y a point de prêtre grec qui soit plus enchanté de votre supériorité continuelle sur les circoncis, que moi misérable baptisé dans l'église romaine. Je me crois né dans les anciens temps héroïques, quand je vois une de vos armées au-delà du Caucase; les autres, sur les bords du Danube; et vos flottes, dans la mer Égée. Je plains fort le hospodar de la Moldavie. Ce pauvre Gète n'a pas joui long-temps de l'honneur de voir Tomyris. Pour le hospodar de la Valachie, puisqu'il a de l'esprit, il restera à votre cour.

Il ne reste plus d'autre ressource à vos ennemis que de mentir.

Les gazetiers ressemblent à M. de Pourceaugnac, qui disait: Il m'a donné un soufflet, mais je lui ai bien dit son fait.

Je m'imagine très sérieusement que la grande armée de votre majesté impériale sera dans les plaines d'Andrinople au mois de juin. Je vous supplie de me pardonner si j'ose insister encore sur les chars de Tomyris. Ceux qu'on met à vos pieds sont d'une fabrique toute différente de ceux de l'antiquité. Je ne suis point du métier des homicides. Mais hier deux excellents meurtriers allemands m'assurèrent que l'effet de ces chars était immanquable dans une première bataille, et qu'il serait impossible à un bataillon ou à un escadron de

résister à l'impétuosité et à la nouveauté d'une telle attaque. Les Romains se moquaient des chars de guerre, et ils avaient raison; ce n'est plus qu'une mauvaise plaisanterie quand on y est accoutumé; mais la première vue doit certainement effrayer et mettre tout en désordre. Je ne sais d'ailleurs rien de moins dispendieux et de plus aisé à manier. Un essai de cette machine, avec trois ou quatre escadrons seulement, peut faire beaucoup de bien sans aucun inconvénient.

Il y a très grande apparence que je me trompe, puisqu'on n'est pas de mon avis à votre cour; mais je demande une seule raison contre cette invention. Pour moi, j'avoue que je n'en vois aucune.

Daignez encore faire examiner la chose; je ne parle qu'après les officiers les plus expérimentés. Ils disent qu'il n'y a que les chevaux de frise qui puissent rendre cette manœuvre inutile; car pour le canon, le risque est égal des deux côtés; et, après tout, on ne hasarde de perdre, par escadron, que deux charrettes, quatre chevaux, et quatre hommes.

Encore une fois, je ne suis point meurtrier, mais je crois que je le deviendrais pour vous servir.

Il y a quinze jours que les officiers du régiment de Montfort, que j'avais engagés à servir votre majesté impériale, ont pris parti: les uns sont rentrés au service savoyard, les autres sont allés en France; il y en a un qui a l'honneur d'être capitaine dans l'armée de Genève, consistant en six cents hommes. Genève est actuellement le théâtre de la plus cruelle guerre endeçà du Rhin. Il y a eu même quatre personnes assassinées par-derrière dans l'église militante de Calvin.

Je m'imagine que dorénavant l'église grecque en usera ainsi, et qu'elle ne verra plus que le dos des musulmans; en ce cas, les chars ne seront bons qu'à courir après eux.

Je me mets aux pieds de votre majesté, comme le hospodar de Valachie, et j'envie sa destinée.

Que votre majesté impériale daigne toujours agréer le profond respect, la reconnaissance, et l'admiration du vieil ermite de Ferney.

J'ai reçu une belle lettre de M. le comte de Schouvalof, votre chambellan; mais il ne me dit point le jour où votre cour sera dans Stamboul.

40. — DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, ce 18 mai.

Madame, les glaces de mon âge me laissent encore quelque feu; il s'allume pour votre cause. On est un peu Moustapha à Rome et en France; je suis Catherin, et je mourrai Catherin. La lettre dont votre majesté impériale daigne m'honorer, du 31 mars, me comblait de joie; les nouvelles qu'on répand aujourd'hui m'accablent d'affliction.

On parle de vicissitudes, et je n'en voulais pas; on dit que les Turcs ont repassé le Danube en force, et qu'ils ont repris la Valachie; il faudra donc les battre encore: mais c'était dans les plaines d'Andrinople que je voulais une victoire; ils envoient, dit-on, une flotte dans la Morée. On ajoute que les Lacédémoniens sont en petit nombre; enfin on me donne mille inquiétudes. Pour toute réponse, je maudis Moustapha, et je prie

la sainte Vierge de secourir les fidèles. Je suis sûr que vos mesures sont bien prises en Grèce, que l'on a donné des armes aux Spartiates, que les Monténégrins se joignent à eux, que la haine contre la tyrannie turque les anime, que vos troupes marchant à leur tête les rendront invincibles.

Pour les Vénitiens, ils joueront votre jeu, mais quand vous aurez gagné la partie.

Si l'Égypte a secoué le joug de Moustapha, je ne doute pas que votre majesté n'ait quelque part à cette révolution; celle qui a pu faire venir des flottes de la Néva dans le Péloponèse aura bien envoyé un habile négociateur dans le pays des pyramides. La mer Noire doit être couverte de vos saïques; ainsi Stamboul peut ne recevoir de vivres ni de l'Égypte, ni de la Grèce, ni du Voncara d'Enghis. Vous assaillez ce vaste empire depuis Colchos jusqu'à Memphis. Voilà mes idées; elles sont moins grandes que ce que votre majesté a fait jusqu'ici. Le revers annoncé de la Valachie m'ôte le sommeil sans m'ôter l'espérance: le roman des chars de Cyrus me plaît toujours dans un terrain sec comme les plaines d'Andrinople et le voisinage de Stamboul.

Je ne trouve point que les tableaux génevois soient trop chers, je trouve seulement votre majesté impériale généreuse; mais j'oserais desirer cent capitaines de plus au lieu de cent tableaux. Je voudrais que tout fût employé à vous faire triompher, et que vous achevassiez votre code, plus beau que celui de Justinien, dans la ville où il le signa. Si votre majesté veut me rendre la santé et prolonger ma vie, je la conjure de vouloir bien me faire parvenir quelque bonne nouvelle

qui ne plaira pas à frère Ganganelli, mais qui réjouira beaucoup le capucin de Ferney, tout prêt à étrangler les Turcs avec son cordon.

Je redouble mes vœux; mon ame est aux pieds de votre majesté impériale.

41. — DE L'IMPÉRATRICE.

Le $\frac{9}{20}$ mai.

Monsieur, vos deux lettres, la première du 10, et la seconde du 14 d'avril, me sont parvenues l'une après l'autre avec leurs incluses. Tout de suite j'ai commandé deux chars selon le dessin et la description que vous avez bien voulu m'envoyer, et dont je vous suis bien obligée. J'en ferai faire l'épreuve en ma présence, bien entendu qu'ils ne feront mal à personne dans ce moment-là. Nos militaires conviennent que ces chars feraient leur effet contre des troupes rangées: ils ajoutent que la façon d'agir des Turcs dans la campagne passée était d'entourer nos troupes en se dispersant, et qu'il n'y avait jamais un escadron ou un bataillon ensemble. Les janissaires seuls choisissaient des endroits couverts, comme bois, chemins creux, etc., pour attaquer par troupes, et alors les canons font leur effet. En plusieurs occasions nos soldats les ont reçus à coups de baïonnette, et les ont fait rétrograder.

Vous avez raison, monsieur, l'église grecque voit jusqu'ici partout le dos des musulmans, et même en Morée. Quoique je n'aie point encore de nouvelle directe de ma flotte, cependant les nouvelles publiques répètent tant qu'elle s'est emparée du Péloponèse,

qu'à la fin il faudra bien croire qu'il en est quelque chose. La moitié de la flotte n'y était point encore lorsque la descente s'est faite.

Soyez assuré, monsieur, que je fais un cas infini de votre amitié, et des témoignages réitérés que vous m'en donnez. Je suis très sensible encore à la part que vous prenez à cette guerre, qui finira comme elle pourra. Nous aurons affaire à Moustapha de près ou de loin, comme la Providence le jugera à propos.

Quoi qu'il en soit, je vous prie d'être persuadé que Caterine II ne cessera jamais d'avoir une estime et une considération particulière pour l'illustre ermite de Ferney.

42. — DE L'IMPÉRATRICE.

Le $\frac{16}{27}$ mai.

Monsieur, un courrier parti de devant Coron en Morée, de la part du comte Féodor Orlof, m'a apporté l'agréable nouvelle qu'après que ma flotte eut abordé le 17 février à Porto-Vitello, mes troupes se joignirent aux Grecs, qui desiraient de recouvrer leur liberté. Ils se partagèrent en deux corps, dont l'un prit le nom de légion orientale de Sparte; et le second, celui de légion du nord de Sparte. La première s'empara dans peu de jours de Passava, de Berdoni, et de Misistra, qui est l'ancienne Sparte. La seconde s'en alla prendre Calamata, Léontari, et Arcadie. Ils firent quatre mille prisonniers Turcs dans ces différentes places, qui se rendirent après quelque défense; celle de Misistra surtout fut plus sérieuse que les autres.

La plupart des villes de la Morée sont assiégées. La flotte s'était portée de Porto-Vitello à Coron; mais cette dernière ville n'était point prise encore le 29 de mars, jour du départ du courrier. Cependant on en attendait si bien la réduction dans peu, qu'on avait déjà dépêché trois vaisseaux pour s'emparer de Navarin. Le 28, on avait reçu la nouvelle devant Coron d'une affaire qui s'était passée entre les Grecs et les Turcs, au passage de l'isthme de Corinthe. Le commandant turc a été fait prisonnier en cette occasion.

Je me hâte de vous donner ces bonnes nouvelles, monsieur, parceque je sais qu'elles vous feront plaisir, et que cela est bien authentique, puisqu'elles me viennent directement. Je m'acquitte aussi par là de la promesse que je vous ai faite de vous communiquer les nouvelles aussitôt que je les aurais reçues. Soyez assuré, monsieur, de l'invariabilité de mes sentiments.

CATERINE.

Voilà la Grèce au point de redevenir libre, mais elle est bien loin encore d'être ce qu'elle a été: cependant on entend avec plaisir nommer ces lieux dont on nous a tant rebattu les oreilles dans notre jeunesse.

43.—DE L'IMPÉRATRICE.

A ma maison de campagne de Czarskozélo, le $\frac{26 \text{ mai.}}{6 \text{ juin.}}$

Monsieur, je me hâte de répondre à votre lettre du 18 mai, que j'ai reçue hier au soir, parceque je vous vois en peine. Les vicissitudes que les adhérents de Moustapha répandent que mon armée doit avoir es-

suyées, la perte de la Valachie, sont des contes dont je n'ai senti d'autre chagrin que celui de vous voir appréhender que cela ne soit vrai. Dieu merci, rien de tout cela n'existe. Je vous ai mandé, la poste passée, les nouvelles que j'ai reçues de la Morée, qui, pour premier début, paraissent assez satisfesantes. J'espère que par votre intercession la sainte Vierge n'abandonnera pas les fidèles.

Dormez tranquillement, monsieur; les affaires de votre favorite (après ce que vous me dites, et l'amitié que vous ne cessez de me témoigner, je prends hardiment ce titre) vont un train très honnête : elle-même en est contente, et ne craint les Turcs ni par terre ni par mer.

Cette flotte turque, dont on fait tant de bruit, est merveilleusement équipée! Faute de matelots, on a mis sur les vaisseaux de guerre les jardiniers du sérail.

Après avoir bien bataillé, viendra la paix; temps pendant lequel j'espère achever mon code.

Adieu, monsieur; portez-vous bien, et soyez assuré qu'on ne saurait ajouter à la sensibilité que j'ai pour toutes les marques d'amitié que vous me donnez. Rien aussi n'égale l'estime que j'en fais. CATERINE.

44. — DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 4 juillet.

Madame, j'ai reçu la lettre dont votre majesté impériale m'honore, en date du 27 mai. Je vous admire en tout; mon admiration est stérile, mais elle voudrait vous servir : encore une fois je ne suis pas du métier,

mais je parierais ma vie que dans une plaine ces chars armés, soutenus par vos troupes, détruiraient tout bataillon ou tout escadron ennemi qui marcherait régulièrement; vos officiers en conviennent: le cas peut arriver. Il est difficile que dans une bataille tous les corps turcs attaquent en désordre, dispersés, et voltigeant vers les flancs de votre armée; mais s'ils combattent d'une manière si irrégulière, en sauvages sans discipline, vous n'aurez pas besoin des chars de Tomyris; il suffira de leur ignorance et de leur emportement pour les faire battre comme vous les avez toujours battus.

Je ne conçois pas comment votre majesté n'est pas encore maîtresse de Brahilof et de Bender, au moment que je vous écris; mais peut-être ces deux places sont-elles prises, et nous n'en avons pas encore la nouvelle.

Les gazettes me font toujours une peine égale à mon attachement; je crains que les Turcs ne soient en force dans le Péloponèse.

Je n'entends plus parler de la révolution prétendue arrivée en Égypte; tout cela m'inquiéte pour mes chers Grecs et pour vos armées victorieuses qui ne me sont pas moins chères.

La France envoie une flotte contre Tunis; j'aimerais encore mieux qu'elle envoyât trente vaisseaux de ligne contre Constantinople.

Votre entreprise sur la Grèce est sans contredit la plus belle manœuvre qu'on ait faite depuis deux mille ans; mais il faut qu'elle réussisse pleinement: ce n'est pas assez qu'elle vous fasse un honneur infini. *Où est*

le profit, là est la gloire, disait notre roi Louis XI, qui ne vous égalait en rien.

Je donnerais tout ce que j'ai au monde pour voir votre majesté impériale sur le sopha de Moustapha. Son palais est assez vilain, ses jardins aussi; vous auriez bientôt fait de cette prison le lieu le plus délicieux de la terre. Daignez, je vous en conjure, me dire si vous espérez y parvenir. Il me semble qu'il ne faudrait qu'une bataille; elle serait décisive.

Je ne reviens point de ma surprise. Votre majesté est obligée de diriger des armées en Valachie, en Pologne, dans la Bessarabie, dans la Géorgie; et elle trouve encore du temps pour daigner m'écrire : je suis stupéfait et confus autant que reconnaissant. Daignez toujours agréer mon profond respect et mon enthousiasme pour votre majesté impériale.

Le très vieux ermite de Ferney.

45. — DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 20 juillet.

Madame, votre lettre du 6 juin, que je soupçonne être du nouveau style, me fait voir que votre majesté impériale prend quelque pitié de ma passion pour elle. Vous me donnez des consolations, mais aussi vous me donnez quelques craintes, afin de tenir votre adorateur en haleine. Mes consolations sont vos victoires, et ma crainte est que votre majesté ne fasse la paix l'hiver prochain.

Je crois que les nouvelles de la Grèce nous viennent

quelquefois un peu plus tôt par la voie de Marseille qu'elles n'arrivent à votre majesté par les courriers. Selon ces nouvelles, les Turcs ont été quatre fois battus, et tout le Péloponèse est à vous.

Si Ali-Bey s'est en effet emparé de l'Égypte, comme on le dit, voilà deux grandes cornes arrachées au croissant des Turcs; et l'étoile du nord est certainement beaucoup plus puissante que leur lune. Pourquoi donc faire la paix quand on peut pousser si loin ses conquêtes?

Votre majesté me dira que je ne pense pas assez en philosophe, et que la paix est le plus grand des biens. Personne n'est plus convaincu que moi de cette vérité; mais permettez-moi de desirer très fortement que cette paix soit signée de votre main dans Constantinople. Je suis persuadé que si vous gagnez une bataille un peu honnête en-deçà ou en-delà du Danube, vos troupes pourront marcher droit à la capitale.

Les Vénitiens doivent certainement profiter de l'occasion; ils ont des vaisseaux et quelques troupes. Lorsqu'ils prirent la Morée, ils n'étaient appuyés que par la diversion de l'empereur en Hongrie: ils ont aujourd'hui une protection bien plus puissante; il me paraît que ce n'est pas le temps d'hésiter.

Moustapha doit vous demander pardon, et les Vénitiens doivent vous demander des lois.

Ma crainte est encore que les princes chrétiens, ou soi-disant tels, ne soient jaloux de l'étoile du nord: ce sont des secrets dans lesquels il ne m'est pas permis de pénétrer.

Je crains encore que vos finances ne soient déran-

gées par vos victoires mêmes; mais je crois celles de Moustapha plus en désordre par ses défaites. On dit que votre majesté fait un emprunt chez les Hollandais; le padisha turc ne pourra emprunter chez personne, et c'est encore un avantage que votre majesté a sur lui.

Je passe de mes craintes à mes consolations. Si vous faites la paix, je suis bien sûr qu'elle sera très glorieuse, que vous conserverez la Moldavie, la Valachie, Azof, et la navigation sur la mer Noire, au moins jusqu'à Trébisonde. Mais que deviendront mes pauvres Grecs? que deviendront ces nouvelles légions de Sparte? Vous renouvellerez, sans doute, les jeux isthmiques, dans lesquels les Romains assurèrent aux Grecs leur liberté par un décret public; et ce sera l'action la plus glorieuse de votre vie. Mais comment maintenir la force de ce décret, s'il ne reste des troupes en Grèce? Je voudrais encore que le cours du Danube et que la navigation sur ce fleuve vous appartinssent le long de la Valachie, de la Moldavie, et même de la Bessarabie. Je ne sais si j'en demande trop ou si je n'en demande pas assez: ce sera à vous de décider, et de faire frapper une médaille qui éternisera vos succès et vos bienfaits. Alors Tomyris se changera en Solon, et achèvera ses lois tout à son aise. Ces lois seront le plus beau monument de l'Europe et de l'Asie; car, dans tous les autres états, elles sont faites après coup, comme on calfate des vaisseaux qui ont des voies d'eau; elles sont innombrables, parcequ'elles sont faites sur des besoins toujours renaissants; elles sont contradictoires, attendu que ces besoins ont toujours changé; elles sont très mal rédigées, parcequ'elles ont presque toujours été

écrites par des pédants, sous des gouvernements barbares. Elles ressemblent à nos villes bâties irrégulièrement au hasard, mêlées de palais et de chaumières dans des rues étroites et tortueuses.

Enfin que votre majesté donne des lois à deux mille lieues de pays, après avoir donné sur les oreilles à Moustapha!

Voilà les consolations du vieux ermite qui, jusqu'à son dernier moment, sera pénétré pour vous du plus profond respect, de l'admiration la plus juste, et d'un dévouement sans bornes pour votre majesté impériale.

46. — DE L'IMPÉRATRICE.

A Pétersbourg, le $\frac{10}{21}$ juillet.

Monsieur, en réponse à votre lettre et à vos questions du 4 juillet, je vous annonce que, selon vos souhaits, le comte Romanzof, qui commande mon armée en Moldavie, a remporté la victoire la plus complète sur nos ennemis, le 7 de ce mois, à douze lieues environ du Danube. Notre droite était appuyée au Pruth. Le camp turc était retranché de quatre retranchements qui furent tous emportés à la pointe du jour, la baïonnette à la main. Le carnage dura quatre heures, après lesquelles mes troupes se trouvèrent maîtresses du champ de bataille, du camp des Turcs, de trente canons de fonte, d'une grande quantité de provisions de bouche et de munitions de guerre, et de beaucoup de prisonniers.

Notre perte n'est point considérable : il n'y a pas

même eu un officier de marque blessé ou tué. Au départ du courrier on poursuivait encore les fuyards. L'armée turque était de quatre-vingt mille hommes commandés par le kan de Crimée et par trois bachas.

Le comte Romanzof me marque qu'il a fait chanter le *Te Deum* dans la propre tente du kan de Crimée, qui doit être la plus belle des tentes possibles. Le siége de Bender doit être commencé dans ce moment, et puis nous verrons.

Je ne vous entretiendrais point de tous ces faits de guerre, si vous ne m'aviez paru desirer d'en être informé.

Soyez persuadé du cas que je fais de votre amitié; j'y répondrai toujours avec empressement, quelque affaire que j'aie. CATERINE.

47. — DE L'IMPÉRATRICE.

Le $\frac{22 \text{ juillet.}}{2 \text{ auguste.}}$

Monsieur, je vous ai mandé, il y a dix jours, que le comte Romanzof avait battu le kan de Crimée, combiné avec un corps considérable de Turcs; qu'on leur avait pris tentes, artillerie, etc., sur la petite rivière nommée Larga : j'ai le plaisir aujourd'hui de vous informer qu'hier au soir un courrier du comte m'a apporté la nouvelle que mon armée a remporté, le jour même que je vous écrivis (le 21 juillet), une victoire complète sur celle du seigneur Moustapha, commandée par le visir Ali-Bey, par l'aga des janissaires, et par sept ou huit bachas. Ils ont été forcés dans leurs retranchements: leur artillerie au nombre de cent trente

canons, leur camp, leurs bagages, les munitions en tout genre, sont tombés entre nos mains. Leur perte est considérable; la nôtre, si modeste que je crains d'en faire mention, afin que le fait ne paraisse fabuleux. Cependant le combat a duré cinq heures.

Le comte de Romanzof, que je viens de faire maréchal pour cette victoire, me mande que, tels que les anciens Romains, mon armée ne demande jamais combien il y a d'ennemis, mais seulement où sont-ils? Cette fois-ci les Turcs étaient au nombre de cent cinquante mille, retranchés sur les hauteurs que baigne le Kogul, ruisseau à vingt-cinq werstes du Danube, ayant Ismaïlof derrière eux.

Mais, monsieur, mes nouvelles ne se bornent pas là : j'ai des avis certains, quoiqu'ils ne soient pas directs, que ma flotte a battu celle des Turcs devant Napoli de Romanie, et qu'elle a dispersé les vaisseaux ennemis qu'elle n'a pas coulés à fond.

Le siége de Bender a été ouvert encore le 21 juillet. Le prince Prosorofski a fait un butin immense en bestiaux de toute espéce, entre Oczakof et Bender. Ma flotte d'Azof croît en grandeur et en espérance en face du seigneur Moustapha.

Je ne puis rien vous dire de Brahilof, sinon que c'est un vieux château sur le bord du Danube, que le général Renne avait pris le jour même de la bataille du Pruth, année 1711.

Il ne dépend que des Grecs de faire revivre la Gréce. J'ai fait mon possible pour orner les cartes géographiques de la communication de Corinthe à Moscou. Je ne sais ce qui en sera.

Pour vous faire rire, je vous dirai que le sultan a eu recours aux prophètes, aux sorciers, aux devins, et aux fous, qui passent pour saints chez les musulmans. Ils lui ont prédit que le 21 serait un jour extrêmement fortuné pour l'empire ottoman. Tout de suite sa hautesse a envoyé un courrier au visir, pour lui dire de passer le Danube ce jour-là, et de profiter de l'heureuse constellation. Nous verrons un peu si les revers pourront ramener ce prince à la raison, et s'ils ne le désabuseront pas des tromperies et des mensonges.

Vos chers Grecs ont donné dans plusieurs occasions des preuves de leur ancien courage, et l'esprit ne leur manque pas.

Adieu, monsieur; portez-vous bien: continuez-moi votre amitié, et soyez assuré de la mienne.

CATERINE.

48. — DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 11 auguste.

Madame, chaque lettre dont votre majesté impériale m'honore me guérit de la fièvre que me donnent les nouvelles de Paris. On prétendait que vos troupes avaient eu partout de grands désavantages; qu'elles avaient évacué entièrement la Morée et la Valachie; que la peste s'était mise dans vos armées; que tous les revers avaient succédé à vos succès: votre majesté est mon médecin; elle me rend une pleine santé. Je ne manque pas d'écrire sur-le-champ l'état des choses, dès que j'en suis instruit; j'alonge les visages de ceux qui attristaient le mien.

Daignez donc, madame, avoir la bonté de me conserver cette santé que vous m'avez rendue ; il ne faut pas abandonner son malade dans sa convalescence.

J'ai encore de petits ressentiments de fièvre quand je vois que les Vénitiens ne se décident pas, que les Géorgiens n'ont pas formé une armée, et qu'on n'a nulle nouvelle positive de la révolution de l'Égypte.

Il y a un Brahilof, un Bender, qui me causent encore des insomnies ; je vois dans mes rêves leurs garnisons prisonnières de guerre, et je me réveille en sursaut.

Votre majesté dira que je suis un malade bien impatient, et que les Turcs sont beaucoup plus malades que moi. Sans mes principes d'humanité, je dirais que je voudrais les voir tous exterminés, ou du moins chassés si loin qu'ils ne revinssent jamais.

Nous autres Français, madame, nous valons mieux qu'eux : nous disons prodigieusement de sottises, nous en fesons beaucoup, mais tout cela passe bien vite ; on ne s'en souvient plus au bout de huit jours. La gaieté de la nation semble inaltérable. On apprend à Paris le tremblement de terre qui a bouleversé trente lieues de pays à Saint-Domingue ; on dit, C'est dommage ; et on va à l'opéra. Les affaires les plus sérieuses sont tournées en ridicule.

Nous sommes actuellement dans la plus belle saison du monde : voilà un temps charmant pour battre les Turcs. Est-ce que ces barbares-là attaqueront toujours comme des houssards ? ne se présenteront-ils jamais bien serrés, pour être enfilés par quelques uns de mes chars babyloniques ?

Je voudrais du moins avoir contribué à vous tuer quelques Turcs; on dit que pour un chrétien c'est une œuvre fort agréable à Dieu. Cela ne va pas à mes maximes de tolérance; mais les hommes sont pétris de contradictions : et d'ailleurs votre majesté me tourne la tête.

Encore une fois, madame, quelques nouvelles, par charité, de cinq ou six villes prises et de cinq ou six combats gagnés, quand ce ne serait que pour faire taire l'envie.

Je me mets aux pieds de votre majesté impériale, avec le plus profond respect et la plus vive impatience.

L'ermite de Ferney.

49. — DE L'IMPÉRATRICE.

Le $\frac{9}{20}$ auguste.

Monsieur, vous me dites dans votre lettre du 20 de juillet que je vous donne des craintes pour vous tenir en haleine, et que mes victoires sont vos consolations : voici une petite dose de ces dernières que j'ai à vous donner.

Je viens de recevoir un courrier qui m'a apporté les suites de la bataille du Kogul. Mes troupes se sont avancées sur le Danube, et ont pris poste sur le bord de ce fleuve, vis-à-vis d'Isacki. Le visir et l'aga des janissaires se sont sauvés sur l'autre bord; mais le reste, qui a voulu les imiter, a été tué, noyé, et dispersé. Il a fait abattre le pont, et près de deux mille janissaires ont été faits prisonniers. Vingt canons, cinq mille chevaux, un butin immense, et une grande quan-

tité de vivres de toute espèce, sont tombés entre nos mains. Les Tartares ont envoyé sur-le-champ prier le maréchal comte de Romanzof de les laisser passer en Crimée : il leur a fait répondre qu'il exigeait leur hommage, et il a envoyé un corps considérable sur la gauche, vers Ismaïlof, pour leur faire une douce violence. Il y a long-temps que nous savons qu'ils ne demandent pas mieux.

Vous ne voulez point de paix, monsieur; soyez tranquille, jusqu'ici on n'en entend point parler. Je conviens avec vous que c'est une bonne chose que la paix : lorsqu'elle existait, je croyais que c'était le *non plus ultrà* du bonheur : me voilà depuis près de deux ans en guerre, je vois que l'on s'accoutume à tout. La guerre, en vérité, a des moments bien bons. Je lui trouve un grand défaut, c'est qu'on n'y aime point son prochain comme soi-même. J'étais accoutumée à penser qu'il n'est pas honnête de faire du mal aux gens; je me console cependant un peu aujourd'hui en disant à Moustapha, *Tu l'as voulu, George Dandin!* Et après cette réflexion je suis à mon aise comme ci-devant.

Les grands événements ne m'ont jamais déplu, et les conquêtes ne m'ont jamais tentée. Je ne vois point aussi que le moment de la paix soit bien proche. Il est plaisant qu'on fasse accroire aux Turcs que nous ne pourrons point soutenir long-temps la guerre. Si la passion n'inspirait ces gens-là, comment pourraient-ils avoir oublié que Pierre-le-Grand soutint, pendant trente ans, la guerre, tantôt contre ces mêmes Turcs, tantôt contre les Suédois, les Polonais, les Persans, sans que l'empire en fût réduit à l'extrémité. Au con-

traire, la Russie est toujours sortie de chacune de ces guerres plus florissante qu'auparavant; et ce sont les guerres qui ont mis l'industrie en branle. Chaque guerre chez nous a été la mère de quelque nouvelle ressource qui donnait plus de vivacité au commerce et à la circulation.

Votre projet de paix, monsieur, me paraît ressembler un peu au partage du lion de la fable; vous gardez tout pour votre favorite. Il ne faut point exclure de cette paix les légions de Sparte; nous parlerons après des jeux isthmiques.

Au moment que j'allais finir cette lettre, je reçois la nouvelle de la prise d'Ismaïlof avec quelques circonstances assez singulières.

Le visir, avant de passer le Danube, harangua ses troupes, et leur dit qu'il était impossible de résister plus long-temps aux Russes; que lui visir se voyait dans la nécessité de passer de l'autre côté du Danube; qu'il leur enverrait autant de bâtiments qu'il pourrait pour les sauver; mais qu'en cas qu'il ne pût effectuer sa promesse, si les troupes russes venaient à les attaquer, il leur conseillait de mettre bas les armes, et qu'il les assurait que l'impératrice de Russie les ferait traiter avec humanité; que tout ce qu'on leur avait fait accroire jusqu'ici des Russes avait été imaginé par les ennemis des deux empires.

Dès que mes troupes se présentèrent devant Ismaïlof, les Turcs en sortirent, et ceux qui y restèrent mirent bas les armes. La capitulation de la ville fut faite dans une demi-heure. On y prit quarante-huit canons et des magasins considérables de toute espéce. On

compte, depuis le 21 jusqu'au 27 juillet, c'est-à-dire depuis la bataille de Kogul, près de huit mille prisonniers; et depuis l'année passée nous avons pris à l'ennemi près de cinq cents canons.

Le comte Romanzof a envoyé un corps à droite vers votre Brahilof, qui sera pris selon votre intention, et un autre à gauche, qui doit s'emparer de Kilia.

Eh bien, monsieur, êtes-vous content? Je vous prie de l'être autant de mon amitié que je le suis de la vôtre.

CATERINE.

50. — DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 28 auguste.

Madame, mes craintes sont dissipées, malgré tous les efforts des dissidents de Pologne et des gazetiers des autres pays; votre victoire complète remportée sur les Ottomans auprès du Pruth est une terrible réponse.

Que votre majesté impériale me permette de lui témoigner l'excès de ma joie. Je ne suis plus en peine de la Grèce, sur laquelle on me donnait tant d'alarmes. Je vous crois toujours maîtresse de Navarin et de plusieurs autres places. Il n'est pas croyable que vos troupes aient évacué ce pays, comme on le dit, lorsque vous battez les Turcs sur mer comme sur terre; et quand même la division de vos forces vous obligerait de différer ou même d'abandonner la conquête de la Grèce, ce serait toujours une entreprise qui vous comblerait de gloire. Je maintiens qu'il ne s'est rien fait de si grand depuis Annibal; et cet Annibal, qui fut

enfin contraint de retourner en Afrique, n'en a pas moins de réputation. Quand vous n'auriez réussi qu'à porter la terreur aux portes de Constantinople, à mener vos troupes jusqu'auprès de Corinthe, et à peupler vos états d'un grand nombre de familles grecques, vous auriez eu encore un grand avantage; mais votre dernière victoire me fait tout espérer.

Si vous voulez pousser vos conquêtes, vous les étendrez, je pense, où il vous plaira; et si vous voulez la paix, vous la dicterez. Pour moi, je veux toujours que votre majesté aille se faire couronner à Constantinople. Pardonnez-moi cette opiniâtreté; elle est presque aussi forte que celle avec laquelle je suis attaché à votre personne et à votre gloire: et puisque vous êtes devenue ma passion dominante, je me flatte que votre majesté impériale daignera toujours recevoir avec bonté le profond respect et le dévouement inviolable du vieux ermite de Ferney.

51. — DE L'IMPÉRATRICE.

Le $\frac{18}{29}$ auguste.

Monsieur, au risque de vous importuner trop souvent, il faut que je vous dise qu'hier je reçus la nouvelle que le général-major, comte Tottleben, a pris aux Turcs les deux forts situés au-delà du mont Caucase, nommés Schéripan et Bagdat. Il tient bloqué le fort et la ville de Cotatis, en langue du pays Koutai, sur le Phase, qui tombe dans la mer Noire. Mes troupes ne sont plus qu'à soixante werstes de cette mer. L'ancienne Trébisonde est à leur gauche. Salo-

mon, prince d'Immirette, agit de concert avec le comte. L'épouse de ce prince vint dans le camp russe, et pria le général de permettre qu'à la prise de Bagdat, elle pût jouir de l'honneur d'entrer dans la ville la première. Vous jugez bien qu'elle ne fut point refusée.

Ce Bagdat n'est ni aussi beau ni aussi grand que celui des *Mille et une Nuits*. Ne trouvez-vous pas, monsieur, Moustapha bien accommodé, et les gazettes bien menteuses?

J'oubliais de vous dire qu'avant la prise de ces villes, le prince Héraclius a battu les Turcs sous Acalziké.

Je me recommande à votre amitié et à vos prières: on n'en saurait faire un plus grand cas qu'en fait votre favorite, CATERINE.

52. — DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 5 septembre.

Madame, j'étais si plein des victoires de votre majesté impériale, et si bouffi d'enthousiasme et de gloire, que j'oubliai de vous envoyer les vers que le roi de Prusse m'écrivait sur votre respectable personne, et sur le peu respectable Moustapha; voici ces vers:

Si monsieur le mamamouchi
Ne s'était point mêlé des troubles de Pologne,
Il n'aurait point avec vergogne
Vu ses saphis mis en hachi;
Et de certaine impératrice
(Qui vaut seule deux empereurs)
Reçu pour prix de son caprice
Des leçons qui devraient rabaisser ses hauteurs.
Vous voyez comme elle s'acquitte

De tant de devoirs importants :
J'admire avec le vieil ermite
Ses immenses projets, ses exploits éclatants :
Quand on possède son mérite,
On peut se passer d'assistants.

Je n'ai pas l'honneur de penser comme les têtes couronnées. Je crois fermement que cent mille hommes de troupes auxiliaires en Grèce et sur le Danube n'auraient fait nul mal. Il valait mieux, dans votre situation, être secourue qu'être louée. Votre gloire en a augmenté, mais les conquêtes ont été retardées.

Les dernières lettres de Venise disent que, dans une émeute populaire, les fidèles musulmans se sont déchaînés contre tous les Francs, qu'ils ont tué l'ambassadeur de France et presque tous ses domestiques; que l'ambassadeur d'Angleterre n'a pu échapper à la fureur du peuple qu'en se déguisant en matelot; que le baile de Venise s'est long-temps défendu dans sa maison; et qu'à la fin le grand-seigneur lui a envoyé une garde de mille hommes.

Si ces nouvelles étaient vraies (ce que je ne veux pas croire), quels princes de l'Europe n'armeraient pas sur-le-champ pour venger le droit des gens? Vous seule le soutenez, madame: aussi vous seule jouirez d'une gloire immortelle.

Que votre majesté impériale me permette de me mettre à ses pieds. *Le vieil ermite de Ferney.*

53. — DE L'IMPÉRATRICE.

A Pétersbourg, 31 auguste. / 11 septembre.

Monsieur, quoique cette fois-ci, en réponse à votre lettre du 11 d'auguste, je n'aie point à vous donner de grands faits de guerre, j'espère ne pas nuire à votre convalescence en vous disant qu'après la prise d'Ismaïlof, les Tartares du Bourjak et de Belgorod se sont séparés de la Porte. Ils ont envoyé des délégués aux deux généraux de mes armées pour capituler, et se sont rangés ensuite sous la protection de la Russie. Ils ont donné des otages, et ont prêté serment sur l'Alcoran de ne plus seconder les Turcs ni le kan de Crimée, et de ne point reconnaître le kan, à moins qu'il ne se soumette aux mêmes conditions, c'est-à-dire de vivre tranquille sous la protection de la Russie, et de se détacher de la Porte. On ne sait pas ce qu'est devenu ce kan. Cependant il y a apparence que, sinon lui, du moins une grande partie de son monde, embrassera le même parti.

Les Tartares, dès le commencement de cette guerre, la regardaient comme injuste; ils n'avaient aucun sujet de plainte; le commerce, interrompu avec l'Ukraine, leur causait une perte plus réelle qu'ils ne pouvaient espérer d'avantages par les rapines.

Les musulmans disent que les deux dernières batailles leur coûtent près de quarante mille hommes: cela fait horreur, j'en conviens; mais quand il s'agit de coups, il vaut mieux battre que d'être battu.

Je n'oserais, d'après cela, vous demander, mon-

sieur, si vous êtes content, parceque, quelque amitié que vous ayez pour moi, je suis persuadée que vous ne sauriez voir le malheur de tant d'hommes sans en ressentir de la peine. J'espère pourtant que cette même amitié vous consolera du malheur des Turcs : vous serez tolérant et humain, et il n'y aura aucune contradiction dans vos sentiments. Il est impossible que vous aimiez les ennemis des arts.

Conservez-moi, je vous prie, votre amitié, et soyez assuré que j'y suis très sensible. CATERINE.

P. S. Il faut que je vous parle d'un phénomène nouveau : un grand nombre de déserteurs turcs viennent à notre armée. On prétend que c'est une chose dont il n'y a jamais eu d'exemple. Ces déserteurs assurent qu'ils sont mieux traités chez nous qu'ils ne le sont chez eux.

54. — DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 14 septembre.

Madame, nous savions, par Venise et par Marseille, la nouvelle de vos deux victoires navales, remportées à Napoli de Romanie et à Scio. Je reçois dans l'instant, aux acclamations de cent mille bouches, le détail que votre majesté impériale daigne me faire de la victoire de M. le maréchal de Romanzof sur le visir Ali-Bey, et sur tant de bachas suivis de cent cinquante mille hommes.

Si je meurs des maladies qui m'accablent, je mourrai à demi content, puisque Moustapha est à demi détrôné. Je lui sais bon gré de consulter à-la-fois des

prophètes et des fous. Ces gens-là ont été, de tout temps, de la même espèce; la seule différence est que les prophètes ont été des fous plus dangereux. Les rigides musulmans en admettent quatre cent quarante mille, en comptant tous les héros de l'ancien Testament: cela ferait une armée beaucoup plus forte que celle d'Ali-Beg ou Ali-Bey.

Je vois plus que jamais que les chars de Cyrus sont fort inutiles à vos troupes victorieuses. Si elles rencontrent Ali-Bey une seconde fois, elles le battront infailliblement; mais il faut traverser le Danube en présence d'une armée qui est encore nombreuse. Il n'y a rien que je ne croie M. le comte de Romanzof capable de faire; mais osera-t-on tenter ce passage, après lequel il faudrait absolument ou prendre Constantinople, ou n'avoir point de retraite? Je lève les mains au ciel, je fais des vœux, et je me tais.

Ceux qui souhaitaient des revers à votre majesté seront bien confondus. Eh! pourquoi lui souhaiter des disgraces dans le temps qu'elle venge l'Europe? Ce sont apparemment des gens qui ne veulent pas qu'on parle grec; car si vous étiez souveraine de Constantinople, votre majesté établirait bien vite une belle académie grecque. On vous ferait une Cateriniade; les Zeuxis et les Phidias couvriraient la terre de vos images; la chute de l'empire ottoman serait célébrée en grec; Athènes serait une de vos capitales; la langue grecque deviendrait la langue universelle; tous les négociants de la mer Égée demanderaient des passeports grecs à votre majesté.

Je n'aime point les Vénitiens, qui attendent si tard à se faire Grecs. Je suis aussi un peu fâché contre cet Ali d'Égypte, qui ne remue pas plus qu'une momie. Mais enfin, je n'ai point à me plaindre; deux victoires sur mer et deux victoires sur terre sont des faveurs bien honnêtes dont je remercie votre majesté impériale du fond de mon cœur. Je chante des *Te Deum* dans mon lit, et un *De profundis* pour Moustapha.

Que votre majesté impériale soit toujours aussi heureuse qu'elle mérite de l'être, et qu'elle daigne agréer le profond respect, la joie, et l'attachement inviolable du vieil ermite des Alpes.

55. — DE L'IMPÉRATRICE.

Le $\frac{10}{21}$ septembre.

Monsieur, vous m'avez dit, dans votre dernière lettre, que je devais vous mander la prise d'une demi-douzaine de villes : je pense vous avoir déjà dit la nouvelle de la prise d'Ismaïlof sur le Danube; j'y ajoute aujourd'hui celle de la forteresse de Kilia-Nova. Après plusieurs jours de tranchée ouverte, la garnison turque de cinq mille hommes a été renvoyée sur l'autre rive de la rivière.

Les lettres de Malte m'ont apporté la confirmation du grand combat naval donné dans le canal de Scio; et le lendemain de cette action ma flotte a réduit en cendres trente-trois vaisseaux ennemis qui s'étaient retirés dans le port de Liberno en Asie.

J'espère, monsieur, que vous ne serez pas fâché d'apprendre que ceux qui prennent plaisir à nous faire

battre sur le papier, sont bien loin de leur compte. Je vous prie de me conserver votre amitié, et d'être assuré, etc. CATERINE.

56. — DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 21 septembre.

Madame, vive l'auguste, l'adorable Catherine! Vivent ses troupes victorieuses! Sa lettre du 20 auguste, nouveau style, est du plus beau style dont on ait jamais écrit. L'armée d'Alexandre forcera enfin les Athéniens à dire du bien d'elle. L'envie est contrainte d'admirer.

Votre majesté a bien raison; la guerre est très utile à un pays quand on la fait avec succès sur les frontières. La nation devient alors plus industrieuse, plus active, comme plus terrible. Les Turcs sont battus de tous côtés chez eux, et chaque victoire augmente encore le courage et l'espérance de vos troupes. Les échos ont dit à nos Alpes que, tandis que le visir repasse le Danube en désordre, le général Tottleben a vaincu un corps considérable de Turcs vers Erzerom, et s'est même emparé de cette ville.

Si la chose est vraie, il me semble que votre majesté ne peut hésiter à suivre sa destinée qui l'appelle à si haute voix. La plus grande des révolutions est commencée; votre génie l'achèvera. J'ai dit, il y a longtemps, que si jamais l'empire turc est détruit, ce sera par la Russie; mon auguste impératrice accomplira ma prédiction. Je ne crains plus la paix, après la lettre dont elle m'honore.

Un grand monarque m'avait mandé que non seulement votre majesté ferait la paix, mais qu'elle la ferait avec modération ; je ne vois pas pourquoi tant se modérer avec ce Moustapha, qui ne se modèrerait point s'il était vainqueur.

Quand je parlais de paix, en la redoutant, quand je disais que vous en dicteriez les conditions, j'étais bien loin d'imaginer que votre majesté abandonnerait ces braves Spartiates. Dieu me préserve de l'en soupçonner! mais, après tant de victoires, il ne s'agit pas d'obtenir leur grace auprès de leur vilain maître : il est temps qu'ils n'aient d'autre maître que ma protectrice, ou plutôt qu'ils soient libres sous ses drapeaux.

J'ai craint quelque temps que votre armée ne passât le Danube et ne s'exposât à quelques revers. J'ai cru le Danube très difficile à traverser en présence des Turcs, et la retraite plus difficile ; mais à présent tout me paraît aisé ; la terreur s'est emparée d'eux, et cette terreur combat pour vous. Je suis persuadé que dix mille de vos soldats battraient cinquante mille osmanlis.

Je ne suis pas surpris que votre ame, faite pour toutes les grandes choses, prenne goût à une pareille guerre. Je crois vos troupes de débarquement revenues en Grèce, et votre flotte de la mer Noire menaçant les environs de Constantinople. Si cette révolution de l'Égypte, dont on m'avait tant flatté, pouvait s'effectuer, je croirais l'empire turc détruit pour jamais.

Il me semble qu'il a manqué aux Vénitiens la première des qualités en politique, la hardiesse. La finesse n'a jamais réussi à personne dans les grandes choses ; elle n'est bonne que pour les moines.

Mais devant qui osé-je me livrer à mes idées? Je parle au génie tutélaire du Nord; je dois me taire, imposer silence à mon enthousiasme, et rester dans les bornes du profond respect et de l'attachement qui me met aux pieds de votre majesté impériale, pour le peu que j'ai à vivre. *L'ermite de Ferney.*

57. — DE L'IMPÉRATRICE.

A Pétersbourg, le $\frac{16}{27}$ septembre.

Monsieur, que de choses j'ai à vous dire aujourd'hui! je ne sais par où commencer.

Ma flotte, non pas sous le commandement de mes amiraux, mais sous celui du comte Alexis Orlof, après avoir battu la flotte ennemie, l'a brûlée tout entière dans le port de Chesme, anciennement Clazomène. J'en ai reçu, il y a trois jours, la nouvelle directe. Près de cent vaisseaux de toute espèce ont été réduits en cendres. Je n'ose dire le nombre des musulmans qui ont péri : on le fait monter jusqu'à vingt mille.

Un conseil général de guerre avait terminé la désunion des deux amiraux, en déférant le commandement au général des troupes de terre, qui se trouvait sur cette flotte, et qui au reste était leur ancien dans le service. Le résultat fut unanimement approuvé de tous, et dès ce moment l'union fut rétablie. Je l'ai toujours dit, les héros sont nés pour les grands événements.

La flotte turque fut poursuivie depuis Napoli de Romanie, où elle avait été déjà harcelée à deux reprises, jusqu'à Scio. Le comte Orlof savait qu'un renfort était

parti de Constantinople; il crut qu'il préviendrait la jonction en attaquant l'ennemi sans perte de temps. Arrivé dans le canal de Scio, il vit que cette jonction s'était faite. Il se trouvait avec neuf vaisseaux de haut-bord en présence de seize vaisseaux de ligne ottomans : le nombre des frégates et autres bâtiments était encore plus inégal. Il ne balança pas, et trouva la disposition des esprits telle qu'il n'y eut qu'un avis, qui fut de vaincre ou de mourir. Le combat commença : le comte Orlof se tint au centre; l'amiral Spiridof, qui avait à son bord le comte Féodor-Orlof, commanda l'avant-garde; le contre-amiral Elphinston l'arrière-garde.

L'ordre de bataille des Turcs était tel qu'une de leurs ailes se trouvait appuyée contre une île pierreuse, et l'autre à des bas-fonds, de façon qu'ils ne pouvaient être tournés.

Le feu fut terrible de part et d'autre pendant plusieurs heures; les vaisseaux s'approchèrent de si près, que le feu de la mousqueterie se joignit à celui des canons. Le vaisseau de l'amiral Spiridof avait affaire à trois vaisseaux de guerre et un chebec turcs. Il accrocha malgré cela le capitan pacha qui portait quatre-vingt-dix canons; il y jeta tant de grenades et de matières combustibles que le feu prit au vaisseau, se communiqua au nôtre, et tous deux sautèrent en l'air, un moment après que l'amiral Spiridof et le comte Féodor-Orlof avec environ quatre-vingt-dix personnes en furent descendus.

Le comte Alexis, voyant dans le plus fort du combat les vaisseaux amiraux voler en l'air, crut son frère péri. Il sentit alors qu'il était homme; il s'évanouit : mais

un moment après reprenant ses esprits, il ordonna de lever toutes les voiles, et se jeta avec ses vaisseaux entre les ennemis. A l'instant de la victoire, un officier lui apporta la nouvelle que son frère et l'amiral étaient vivants; il dit qu'il ne saurait décrire ce qu'il sentit en ce moment, le plus heureux de sa vie. Le reste de la flotte turque se jeta sans ordre ni régle dans le port de Chesme.

Le lendemain fut employé à préparer les brûlots, et à canonner l'ennemi dans le port; à quoi celui-ci répondit. Mais dans la nuit les brûlots furent lâchés, et firent si bien leur devoir qu'en moins de six heures la flotte turque fut consumée tout entière. La terre et l'onde tremblaient, dit-on, de la grande quantité de vaisseaux ennemis qui sautaient en l'air. On l'a senti jusqu'à Smyrne, qui est à douze lieues de Chesme.

Les nôtres, pendant cet incendie, tirèrent du port un vaisseau turc de soixante canons, qui se trouvait sur le vent, et qui, par cette raison, n'avait pas été consumé. Ils s'emparèrent ensuite d'une batterie que les Turcs avaient abandonnée.

La guerre est une vilaine chose, monsieur! Le comte Orlof me dit que le lendemain de l'incendie de la flotte, il vit avec effroi que l'eau du port de Chesme, qui n'est pas fort grand, était teinte de sang, tant il y était péri de Turcs.

Cette lettre, monsieur, servira de réponse à la vôtre du 26 d'auguste, où vos alarmes à notre sujet commençaient déjà à se dissiper. J'espère qu'à présent vous n'en avez plus. Mes affaires, ce me semble, vont assez bien. Pour ce qui regarde la prise de Constantinople,

je ne la crois pas si prochaine. Cependant il ne faut, dit-on, désespérer de rien. Je commence à croire que cela dépend plus de Moustapha que de tout autre. Ce prince s'y est si bien pris jusqu'ici, que s'il continue dans l'opiniâtreté que ses amis lui inspirent, il exposera son empire à de très grands dangers. Il a oublié son rôle d'agresseur.

Adieu, monsieur; portez-vous bien. Si des combats gagnés peuvent vous plaire, vous devez être bien content de nous. Soyez assuré de l'estime et de la considération que je vous porte. CATERINE.

58. — DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 2 octobre.

Madame, je ne vis pas dans le dix-huitième siécle, je me trouve transporté dans les Alpes du temps de la fondation de Babylone. Je vois une héroïne de la maison d'Ascanie, portée sur le trône des Roxelans, qui triomphe sur le Scirus, sur le Phase, sur le Pont-Euxin, sur la mer Égée, sur les rives du Danube. M. d'Alembert, qui est actuellement à Ferney, est dans le même enthousiasme que moi, et la seule différence est qu'il l'exprime mieux. Nous haïssons également Moustapha; nous ne cherchons parmi les arbustes de nos montagnes que des lauriers pour en orner le portrait de votre majesté impériale, mais nous n'en trouvons point. Tous les naturalistes disent qu'on n'en trouve plus qu'en Russie.

Après la lettre du 29 auguste, dont votre majesté impériale m'honore, nous nous attendons fermement

que votre armée victorieuse aura passé le Danube; que le visir aura été battu *iterùm* vers Andrinople; que la ville de ce méchant Constantin, qui a été baptisé si tard, aura ouvert ses portes; que les dames du sérail auront été tirées d'esclavage; que la flotte de la mer Égée aura donné la main à la flotte du Pont-Euxin; que Moustapha sera parti pour Damas ou pour Alep, etc., etc., etc.

Vous aviez bien raison, madame, de dire, au commencement de cette guerre, que ceux qui vous l'avaient suscitée travaillaient à votre gloire : certainement votre majesté leur a une grande obligation.

Nous ne laissons pas d'avoir de la gloire aussi. Il y a dans Paris de très jolis carrosses à la nouvelle mode, et on a inventé des surtouts pour le dessert qui sont de très bon goût : on a même exécuté depuis peu un motet à grands chœurs qui a fait beaucoup de bruit, du moins dans la salle où l'on chantait; enfin nous avons une danseuse dont on dit des merveilles.

Malgré nos triomphes, l'ame de M. d'Alembert et la mienne volent aux Dardanelles, au Danube, à la mer Noire, à Bender, en Crimée, et surtout à Pétersbourg : c'est là qu'elles sont aux pieds de votre majesté, pénétrées d'admiration, de respect, de joie, et remplies de l'espérance de lui écrire à Stamboul.

De votre majesté impériale, l'adorateur de latrie, VOLTAIRE, enseveli dans Ferney et criant : *Gloire dans les hauts!*

59. — DE L'IMPÉRATRICE.

Le $\frac{7}{18}$ octobre.

Monsieur, l'arrivée du prince Henri de Prusse à Pétersbourg a été suivie de la prise de Bender, que je vous annonce. L'un et l'autre m'a empêché de répondre à vos trois lettres, que j'ai reçues consécutivement. Les nouvelles publiques assurent aussi que le comte Orlof s'est emparé de Lemnos. Nous voilà entièrement dans le pays des fables : je crains qu'avec le temps cette guerre ne paraisse fabuleuse elle-même.

Si le mamamouchi ne fait pas la paix cet hiver, je ne réponds point de ce qui lui arrivera l'année prochaine. Encore un peu de ce bonheur dont nous avons vu des essais, et l'histoire des Turcs pourra fournir un nouveau sujet de tragédie pour les siècles futurs.

Vous direz, monsieur, que depuis le succès de cette campagne, je suis dans les grands airs; mais c'est que, depuis que j'ai du bonheur, l'Europe me trouve beaucoup d'esprit. Cependant à quarante ans on n'augmente guère, devant le Seigneur, en esprit et en beauté.

Je pense effectivement avec vous que bientôt il sera temps que j'aille étudier le grec dans quelque université : en attendant, on traduit Homère en russe; c'est toujours quelque chose, pour commencer. Nous verrons, d'après les circonstances, s'il sera nécessaire d'aller plus loin. L'esprit du peuple turc se range de notre côté; ils disent que leur sultan est insensé d'exposer son empire à tant de revers, et que les conseils de ses amis deviendront funestes aux musulmans.

Adieu, monsieur; portez-vous bien, et priez Dieu pour nous. CATERINE.

60. — DE L'IMPÉRATRICE.

Ce $\frac{28}{9}$ septembre. octobre.

Monsieur, vous aimez les belles ames : voyez comme celle du comte Alexis Orlof s'est peinte dans la réponse qu'il a faite aux consuls chrétiens de Smyrne! Je suis persuadée que vous serez content de lui (l'imprimé ci-joint la contient). Ai-je tort, quand je dis que ces Orlof sont nés pour les grandes choses?

Vous me demandez, dans votre lettre du 21 septembre, si le général Tottleben s'est emparé d'Erzerom. Je vous ai informé, je pense, que sa dernière conquête était la ville de Cotatis. On ne va pas si vite en guerre, parcequ'il faut faire deux repas par jour, et que, pour que cela se fasse, il faut avoir ou trouver de quoi.

Je veux sincèrement la paix, non parceque les ressources me manquent pour faire la guerre, mais parceque je hais l'effusion du sang humain. Si M. Moustapha fait de l'opiniâtre, j'espère qu'il nous trouvera l'année qui vient partout où nous pourrons le persuader qu'il vaut mieux céder aux circonstances pour sauver son empire que de pousser l'entêtement jusqu'à l'extrémité.

Les Grecs, les Spartiates, ont bien dégénéré; ils aiment la rapine mieux que la liberté. Ils sont à jamais perdus s'ils ne profitent point des dispositions et des conseils du héros que je leur ai envoyé. Je ne parle point des Vénitiens : je trouve qu'il n'y a que le pape et le roi de Sardaigne qui aient du mérite en Italie.

Soyez assuré, monsieur, qu'on ne saurait sentir plus de satisfaction que j'en ressens chaque fois que je reçois de vos lettres; elles contiennent tant de témoignages de votre amitié, que je ne puis que vous en être très obligée. CATERINE.

P. S. Dans ce moment on vient de m'apporter la nouvelle que Belgorod, en turc *Akkermann*, sur le Dniester, s'est rendu le 26 de septembre par capitulation. Bientôt, je pense, vous entendrez parler de votre Brahilof.

61. — DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 12 octobre.

Madame, la lettre de votre majesté impériale, du 11 septembre, me confirme dans ma joie continue, mais sans redoublement. Je suis persuadé que si Moustapha, son visir Azem, et son mufti, étaient informés de l'intérêt que je prends à eux, ils m'en remercieraient en me fesant empaler.

Béni soit leur Allah, si en effet Ali est roi d'Égypte; mais cette nouvelle grace de la Providence en faveur de Moustapha me paraît bien douteuse. Nous le saurions à Marseille, qui envoie continuellement des vaisseaux au port d'Alexandrie; nous en aurions eu des nouvelles certaines par Venise; personne n'en parle. On ne se fait pas roi d'Égypte incognito. J'ose dire plus : votre majesté aurait déjà, dans ce pays de Pharaon et de Moïse, quelque bon Israélite qui encouragerait la révolution au nom du Seigneur, et qui vous en rendrait compte. Je me borne donc à faire les plus tendres vœux

pour que mon cher Moustapha soit chassé à jamais des bords du Nil et de ceux du Danube.

Que votre majesté me permette seulement de plaindre ces pauvres Grecs, qui ont le malheur d'appartenir encore à des gens qui parlent turc. Ce sont de petites mortifications que j'éprouve au milieu des plaisirs que me donnent toutes vos victoires. C'est bien assez qu'en aussi peu de temps vous soyez maîtresse absolue de la Moldavie, de la Valachie, de presque toute la Bessarabie, des deux rivages de la mer Noire, d'un côté vers Azof, et de l'autre vers le Caucase.

Quand votre majesté fesait ses belles lois, dont la première était la tolérance, elle ne se doutait pas qu'une aussi bonne chrétienne deviendrait la protectrice des circoncis du Budziak, tous descendants en droite ligne de Tamerlan et de Gengis-kan. Mais, puisque vous êtes tous enfants de Noé (quoiqu'il n'ait jamais été connu de personne, excepté des Juifs), il est clair que vous êtes tous cousins, et que vous devez vous supporter les uns les autres. Cette tolérance de votre majesté pour messieurs les Tartares bessarabes engagera sans doute l'invincible Moustapha à vous demander la paix. Mais que deviendra ma pauvre Grèce? Aurai-je la douleur de voir les enfants du galant Alcibiade obéir à d'autres qu'à Catherine-la-Grande?

Je remets toujours, madame, au premier congrès, les intérêts des jeux olympiques et du théâtre d'Athènes entre vos mains; mais j'aime mieux m'en rapporter à une bataille qu'à une assemblée de plénipotentiaires. Vous êtes si bien servie par MM. les comtes Orlof et par M. le maréchal de Romanzof, que, malgré mon hu-

meur pacifique, je préfère sans contredit des victoires nouvelles à un accommodement.

Je suis un peu pressé, je l'avoue, parceque, étant fort vieux et malade, je veux jouir au plus tôt. Pour peu que vous tardiez à vous asseoir sur le trône de Stamboul, il n'y aura pas moyen que je sois témoin de ce petit triomphe.

Que votre majesté impériale daigne toujours agréer le profond respect, et la reconnaissance, et les desirs honnêtes du vieil ermite de Ferney.

62. — DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 25 octobre.

Madame, Clazomène était autrefois une très belle ville : Alexandre l'augmenta ; les Turcs l'ont dévastée ; mais sous votre empire elle redeviendrait florissante.

La lettre de votre majesté impériale du $\frac{16}{27}$ septembre, me fait tressaillir de joie et frémir d'horreur. Tous ces comtes Orlof sont des héros, et je vous vois la plus heureuse ainsi que la première princesse de l'univers. Je plains beaucoup M. le prince de Kosloffsky. Comment ne pleurerais-je pas celui qui m'a apporté le portrait de mon héroïne? mais enfin il est mort en vous servant.

Quel fruit tirera à la fin votre majesté impériale de tout ce carnage dont Moustapha est la seule cause, et dont il doit être aussi las qu'intimidé? Il faut que ce prince soit ensorcelé, si de son sopha il ne demande pas la paix à votre trône.

Les Anglais et les Espagnols sont prêts à se faire la

guerre dans les deux mondes, pour une petite île déserte; mais votre majesté combat à présent pour l'empire d'Orient.

On mande de Marseille qu'Ali-Bey s'est donné en effet en Égypte un pouvoir dont le padisha Moustapha ne peut plus le priver; mais qu'il n'a pas entièrement rompu avec la Porte ottomane. Cependant je persiste toujours à croire que les provisions ne peuvent plus venir d'Égypte à Constantinople devant votre flotte victorieuse.

Je crois votre majesté impériale maîtresse de la mer Noire; ainsi je ne vois que la Natolie qui puisse fournir des vivres et des secours à la capitale de votre ennemi.

Je n'en sais certainement pas assez pour oser examiner seulement si votre armée peut passer ou non le Danube; il ne m'appartient que de faire des souhaits. Le bruit se répand que le prince Repnin et le général Bawer ont traversé ce fleuve avec des troupes légères pour reconnaître les Turcs et les inquiéter. Je m'en rapporte à la prudence et au zèle de vos généraux; mais j'ose être presque sûr que les Turcs ne tiendront pas devant vos troupes. Quand une fois la terreur s'est emparée d'une nation, elle ne fait qu'augmenter, à moins que le temps ne la rassure. Jamais les conquérants du pays que les Turcs occupent aujourd'hui n'ont donné à leurs ennemis le temps de respirer.

Je vois que votre majesté les imite parfaitement: il n'y a point d'ailleurs de saisons pour vos soldats; ils peuvent prendre Bender en octobre, et marcher vers Andrinople en novembre.

Plus vos succès sont grands, plus mon étonnement

redouble qu'on ne les ait pas secondés, et que la race des Turcs ne soit pas déjà chassée de l'Europe.

Je pense que les plus grands princes se trompent souvent en politique beaucoup plus que les particuliers dans leurs affaires de famille. Ils aiment fort leurs intérêts, ils les entendent; et, par une fatalité trop commune, ils ne les suivent presque jamais.

Quoi qu'il en soit, voici le temps de la plus belle et de la plus noble révolution, depuis les conquêtes des premiers califes. Si cette révolution ne vous est pas réservée, elle ne l'est à personne. Je serais très affligé que votre majesté ne retirât de tant de travaux que de la gloire. Votre ame forte et généreuse me dira que c'est beaucoup, et moi je prendrai la liberté de répondre qu'après tant de sang et de trésors prodigués, il faut encore quelque autre chose: les rayons de la gloire des souverains, dans de pareilles circonstances, se comptent par le nombre des provinces qu'ils acquièrent.

Pardon de mes inutiles réflexions. Votre majesté les excusera, puisque le cœur les dicte, et vous vous en direz plus en deux mots que je ne vous en dirais en cent pages.

Que votre majesté impériale daigne agréer avec sa bonté ordinaire ma joie de vos succès, mon admiration pour messieurs les comtes Orlof, pour vos généraux et vos braves troupes, mes vœux pour des succès encore plus grands, mon profond respect, mon enthousiasme, et mon attachement inviolable. *Le vieil ermite.*

63. — DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 6 novembre.

Madame, si Bender est pris l'épée à la main, comme on le dit, j'en rends de très humbles actions de graces à votre majesté impériale; car, dans mon lit, où je suis malade, je n'ai d'autre plaisir que celui de vos victoires, et chacune de vos conquêtes est mon restaurant.

On confirme encore de Marseille qu'Ali-Bey est roi d'Égypte, et qu'il s'est emparé d'Alexandrie, où il établit déjà un commerce considérable avec toutes les nations trafiquantes. Plaise à la vierge Marie, à qui Ali-Bey ne croit point du tout, que tout cela soit exactement vrai!

Ce qui me fait une peine extrême, c'est que vos troupes victorieuses ne sont point encore dans Andrinople. Votre majesté dira que je suis un vieillard bien impétueux, que rien ne peut me satisfaire, que vous avez beau, pour me faire plaisir, battre Moustapha tous les jours, que je ne serai content que lorsque vous serez sur les bords de l'Euphrate. Eh bien! madame, cela est vrai. La Mésopotamie est un pays admirable; on peut s'y faire transporter en litière, ce qu'on ne peut pas faire à Pétersbourg vers le mois de novembre. Monseigneur le prince Henri y est bien! Oui; mais c'est un héros, quoiqu'il ne soit pas un géant: il est juste qu'il voie l'héroïne du nord, car il est aussi aimable qu'il est grand général.

Au reste, madame, je suppose qu'Ali-Bey garde

l'Égypte en dépôt à votre majesté impériale; car ma passion veut encore vous donner l'Égypte, afin que votre académie des sciences, dont j'ai l'honneur d'être, connaisse bien les antiquités de ce pays-là; et c'est ce que probablement on ne fera jamais sous un Ali-Bey.

On dit que la peste est à Constantinople. Il faut que Moustapha ait fait le dénombrement de son peuple; car Dieu d'ordinaire envoie la peste aux rois qui ont voulu savoir leur compte. Il en coûta soixante et dix mille Juifs au bon roi David, et il n'y avait pas grande perte. J'espère que votre majesté chassera bientôt de Stamboul la peste et les Turcs.

Je me mets aux pieds de votre majesté impériale, du fond de mon désert et de mon néant, avec le plus profond respect, et une passion qui ne fait que croître et embellir.

64. — DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 20 novembre.

Madame, votre majesté impériale l'avait bien prévu, vos ennemis n'ont servi qu'à votre gloire; et de quelque manière que vous finissiez cette grande guerre, votre gloire ne sera point passagère. Victorieuse et législatrice à-la-fois, vous avez assuré l'immortalité à votre nom. Je suis un peu affligé, en qualité de Français, d'entendre dire que c'est un chevalier de Tott qui fortifie les Dardanelles. Quoi! c'est ainsi que finissent les Français qui ont commencé autrefois la première croisade! Que dirait Godefroi de Bouillon, si

cette nouvelle pouvait parvenir jusqu'à lui dans le pays où l'on ne reçoit de nouvelles de personne?

On parle toujours de peste en Allemagne; on la craint, on exige partout des billets de santé; et l'on ne songe pas que si on avait aidé votre majesté à chasser cette année les Turcs de l'Europe, on aurait pour jamais chassé la peste avec eux. On oublie les plus grands, les plus véritables intérêts, pour un intérêt chimérique, pour une politique qui me paraît bien déraisonnable. Il me semble que l'on fait bien des fautes de plus d'un côté: c'est le sort de la plupart des ministères.

On se prépare à la guerre en France, et on espère la paix, dont on a le plus grand besoin. Il serait trop ridicule qu'on éprouvât le plus grand des fléaux pour une méchante île inhabitée; il ne faut jamais faire la guerre qu'avec l'extrême probabilité d'y gagner beaucoup. Puisse la guerre contre Moustapha finir par le détrôner, ou du moins par l'appauvrir pour trente ans! Puisse votre majesté impériale jouir d'un triomphe très durable, et pacifier la Pologne après avoir écrasé la Turquie!.

Vous avez deux voisins qui font des vers, le roi de Prusse et le roi de la Chine; Frédéric en a déjà fait pour vous, j'en attends de Kien-Long.

Je me mets à vos pieds victorieux et plus blancs que ceux de Moustapha, avec le plus profond respect et la plus grande passion.

65. — DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 26 novembre.

Madame, il faut vouloir ce qu'on ne peut empêcher. Je vois qu'on obligera ce gros Moustapha à vous demander la paix ; mais, au nom de Jésus-Christ notre sauveur, faites-la-lui payer bien cher. Quand votre majesté impériale sera devenue son amie, je l'appellerai sa Hautesse. On a débité qu'il voyait familièrement l'ambassadeur d'Angleterre deux fois par semaine, et qu'il lui parlait en italien; j'ai bien de la peine à le croire; les Turcs apprennent l'arabe tout au plus. Je connais des souveraines fort supérieures en tout aux Moustapha, qui parlent plusieurs langues en perfection; mais pour le padisha de Stamboul, je doute fort qu'il ait ce mérite, et qu'il ait chez lui une académie.

On dit aussi qu'il va confier ses armées invincibles à son frère, ce qui contredit un peu les desseins pacifiques qu'on lui attribue; mais son frère en sait-il plus que lui? et puisqu'il est padisha, pourquoi ne commande-t-il pas ses armées lui-même?

Je m'imagine qu'il tremblerait de peur devant l'un des quatre Orlof, qui valent mieux que les quatre fils Aymon, et qui sont des héros plus réels. Je plains beaucoup plus l'anarchie polonaise que l'insolence ottomane: toutes les deux sont dans la détresse qu'elles méritent. Vive le roi de la Chine, qui fait des vers, et qui est en paix avec tout le monde!

J'avoue à votre majesté que je déteste le gouverne-

ment papal; je le trouve ridicule et abominable; il a abruti et ensanglanté la moitié de l'Europe pendant trop de siècles. Mais le Ganganelli, qui règne aujourd'hui, est un homme d'esprit, qui sent apparemment combien il est honteux de laisser la ville de Constantin à des barbares, ennemis de tous les arts; et qu'il faut préférer des Grecs, quoique schismatiques, à des mahométans.

Le roi de Sardaigne, qui a des droits à l'île de Chypre, n'aime point ces barbares. Mais, encore une fois, je ne comprends pas l'indifférence des Vénitiens, qui pouvaient reprendre Candie en trois mois; encore moins l'impératrice-reine, à qui Belgrade, la Bosnie, et la Servie étaient ouvertes. On est devenu bien modéré avec les Turcs, et bien honnête. Pardon, madame, de mes réflexions; mais vous avez daigné m'accoutumer à dire ce que je pense, et on pardonne tout aux grandes passions.

66. — DE L'IMPÉRATRICE.

A Pétersbourg, le $\frac{2}{13}$ décembre.

Monsieur, les répétitions deviennent ennuyeuses. Je vous ai si souvent mandé telle ou telle ville prise, les Turcs battus, etc.! Pour amuser, il faut, dit-on, de la diversité: eh bien! apprenez que votre cher Brahilof a été assiégé, qu'on a donné un assaut, que cet assaut a été repoussé, et le siége levé.

Le comte de Romanzof s'est fâché: il a envoyé une seconde fois le général-major Glébof, avec un renfort vers ce Brahilof. Vous croirez peut-être que les Turcs,

encouragés par la levée du siége, se sont défendus comme des lions? point du tout. A la seconde approche de nos troupes ils ont abandonné la place, le canon, et les magasins qui y étaient. M. Glébof y est entré et s'y est établi. Un autre corps est allé réoccuper la Valachie.

J'ai reçu avant-hier la nouvelle que Bucharest, la capitale de cette principauté, a été prise le 15 de novembre, après un petit combat avec la garnison turque.

Mais ce qui va vraiment vous divertir, parceque vous souhaitiez que le Danube fût franchi, c'est que le maréchal Romanzof envoya, dans le même temps, de l'autre côté du fleuve, quelques centaines de chasseurs et des troupes légères qui partirent d'Ismaïlof sur des bateaux, et s'emparèrent du fort de Soulthcha, qui est à quinze werstes de l'endroit où le visir était campé. Ils envoyèrent la garnison dans l'autre monde, emmenèrent plusieurs prisonniers, et treize pièces de canon; ils enclouèrent le reste, et revinrent heureusement à Kilia. Le visir, ayant appris cette petite incartade, leva son camp et s'en fut avec son monde à Babadaki.

Voilà où nous en sommes, et, s'il plaît à Moustapha, nous continuerons, quoique pour le bien de l'humanité il serait bien temps que ce seigneur-là se rangeât à la raison.

M. Tottleben est allé attaquer Potis sur la mer Noire. Il ne dit pas grand bien des successeurs de Mithridate; mais en revanche il trouve le climat de l'ancienne Ibérie le plus beau du monde.

Les dernières lettres d'Italie disent ma dernière es-

cadre à Mahon. Si le sultan ne se ravise, je lui en enverrai encore une demi-douzaine : on dirait qu'il y prend plaisir.

La maladie présente des Anglais ne saurait être guérie que par une guerre : ils sont trop riches et désunis : une guerre les appauvrira et réunira les esprits. Aussi la nation la veut-elle, mais la cour n'en veut qu'au gouverneur de Buénos-Ayres.

Vous voyez, monsieur, que je réponds à plusieurs de vos lettres par celle-ci. Les fêtes auxquelles le séjour du prince Henri de Prusse, qui part aujourd'hui pour voir Moscou, a donné lieu, ont un peu dérangé mon exactitude à vous répondre. Je lui en ai donné plusieurs qui ont paru lui plaire : il faut que je vous conte la dernière.

C'était une mascarade à laquelle il se trouva trois mille six cents personnes. A l'heure du souper, entrée d'Apollon, des *quatre Saisons*, et des *douze Mois* de l'année; c'étaient des enfants de huit à dix ans, choisis dans les instituts d'éducation que j'ai établis pour les nobles des deux sexes. Apollon, par un petit discours, invita la compagnie de se rendre dans le salon préparé par les Saisons, puis il ordonna à sa suite de présenter leurs dons à ceux à qui ils étaient destinés.

Ces enfants s'acquittèrent au mieux de ce qu'ils avaient à dire et à faire. Vous trouverez ci-joint leurs petits compliments, qui, il est vrai, ne sont que des enfantillages.

Les cent vingt personnes qui devaient souper dans la salle des *Saisons* s'y rendirent. Elle était ovale, et contenait douze niches, dans chacune desquelles il y

avait une table pour dix personnes. Chaque niche représentait un mois de l'année, et l'appartement était orné en conséquence. Sur les niches on avait pratiqué une galerie qui régnait autour de la salle, et sur laquelle il y avait, outre la foule des masques, quatre orchestres.

Lorsqu'on fut placé à table, les quatre Saisons, qui avaient suivi Apollon, se mirent à danser un ballet avec leur suite : ensuite arriva Diane et ses nymphes. Lorsque le ballet fut fini, la musique, composée par Traïetto pour cette fête, se fit entendre, et les masques entrèrent. A la fin du souper, Apollon vint dire qu'il priait la compagnie de se rendre au spectacle qu'il avait préparé. Dans un appartement attenant à la salle, on avait dressé un théâtre où ces mêmes enfants jouèrent la petite comédie de *l'Oracle*, après laquelle l'assemblée trouva tant de plaisir à la danse, qu'on ne se retira qu'à cinq heures du matin. Toute cette fête avait été préparée avec tant de mystère, qu'on ignorait qu'il y eût autre chose qu'un bal masqué. Vingt et un appartements étaient remplis de masques : la salle des Saisons avait dix-neuf toises de long, et elle était large à proportion.

Je pense qu'Ali-Bey ne pourra que trouver son compte dans la continuation de la guerre. On dit que les chrétiens et les Turcs sont très contents de lui, qu'il est tolérant, brave, et juste.

Ne trouvez-vous pas singulière cette frénésie qui a pris à toute l'Europe de voir la peste partout, et les précautions prises en conséquence, tandis qu'elle n'est qu'à Constantinople, où elle n'a jamais cessé? J'ai pris

mes précautions aussi. On parfume tout le monde jusqu'à étouffer, et cependant il est très douteux que cette contagion ait passé le Danube.

Adieu, monsieur; portez-vous bien, et continuez-moi votre amitié; personne n'en connaît mieux le prix que moi. CATERINE.

67. — DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 22 décembre.

Madame, ma passion commence à être un peu malheureuse. Je ne sais plus de nouvelles ni de votre majesté impériale ni de mon ennemi Moustapha. Tout ce que je puis faire cette fois-ci, c'est de vous ennuyer de mon petit commerce avec le roi de la Chine votre voisin [1].

Je me suis imaginé que les pluies du mois de décembre, la crainte de la peste, et celle de la famine, pourraient suspendre le cours de vos conquêtes, et que votre majesté aurait peut-être le temps de s'amuser d'une espèce de petite *Encyclopédie* nouvelle qui paraît devers le mont Jura. Il y est parlé de votre très admirable personne, dès la page 17 du premier tome, à propos de l'*alphabet*. Il faut que l'auteur soit bien plein de vous, puisqu'il vous met partout où il peut.

Je ne sais pas quel est cet auteur, mais sans doute c'est un homme à qui vous avez marqué de la bonté, et qui doit parler de votre majesté au mot *Reconnaissance*.

Il y a, dit-on, en France, des gens qui trouvent cela

[1] *Épître au roi de la Chine*, tome XIII.

mauvais; mais l'univers entier devrait le trouver bon, et si j'étais un peu votre victime, j'en serais bien glorieux.

Il n'y a encore que trois volumes d'imprimés. On les a envoyés par les voitures publiques à votre surintendant des postes, avec l'adresse de votre majesté impériale.

Je prends la liberté de vous parler d'une fabrique de montres établie à Ferney, et de vous offrir ses services lorsque votre majesté, en accordant la paix à Moustapha, voudra lui faire la faveur de lui envoyer une montre avec son portrait. Il pourra trembler, mais aussi il pourra être attendri. En un mot, ma fabrique de montres est à votre service; si j'étais jeune, je la conduirais moi-même à Saratof.

Le roi de Prusse prétend qu'Ali-Bey n'est point du tout roi d'Égypte; c'est encore une raison pour faire la paix avec cette maudite puissance ottomane, dont tant de gens prennent le parti. Je mourrai certainement de douleur de ne vous pas voir sur le trône de Constantinople. Je sais bien que la douleur ne fait mourir que dans les romans; mais aussi vous m'avez inspiré une passion un peu romanesque, et il faut qu'avec une impératrice telle que vous mon roman finisse noblement. J'emporterai avec moi la consolation de vous avoir vue souveraine des deux bords de la mer Noire et de ceux de la mer Égée.

Daignez agréer, malgré toutes mes déclarations, le très profond respect de l'ermite de Ferney.

68. — DE L'IMPÉRATRICE.

Ce $\frac{12}{23}$ décembre.

Monsieur, jamais mensonge ne fut plus complet que celui de cette prétendue lettre de l'ambassadeur d'Angleterre Murray (datée de Constantinople), où il est dit qu'il voit le padisha deux fois par semaine, et que celui-ci lui parle italien. Aucun ministre étranger ne voit le sultan que dans les audiences publiques. Moustapha ne sait que le turc, et il est douteux qu'il sache lire et écrire. Ce prince est d'un naturel farouche et sanguinaire: on prétend qu'il est né avec de l'esprit; cela se peut, mais je lui dispute la prudence; il n'en a point marqué dans cette guerre. Son frère est moins imprudent que lui; c'est un dévot. Il lui a déconseillé la guerre, et je ne crois pas qu'on l'envoie jamais commander.

Mais ce qui vous fera rire peut-être, c'est que ces deux princes ont une sœur qui était la terreur de tous les bachas. Elle avait, avant la guerre, au-delà de soixante ans; elle avait été mariée quinze fois; et lorsqu'elle manquait de mari, le sultan, qui l'aimait beaucoup, lui donnait le choix de tous les bachas de son empire. Or, quand un bacha épouse une princesse de la maison impériale, il est obligé de renvoyer tout son harem. Cette sultane, outre son âge, était méchante, jalouse, capricieuse, et intrigante. Son crédit, chez monsieur son frère, était sans bornes, et souvent les bachas qu'elle épousait, sans têtes: ce qui n'était point

du tout plaisant pour eux; mais cela n'en est pas moins vrai.

Ah! monsieur, vous avez dit tant de belles choses sur la Chine, que je n'ose disputer le mérite des vers du roi de ce pays. Cependant, par les affaires que j'ai avec ce gouvernement, je pourrais fournir des notions qui détruiraient beaucoup de l'opinion qu'on a de leur savoir-vivre, et qui les feraient passer pour des rustres ignorants; mais il ne faut pas nuire à son prochain. Ainsi je me tais, et j'admire les relations des délégués de la *Propagande* sans les contredire. Au bout du compte, j'ai affaire au gouvernement tartare qui a conquis la Chine et non pas aux Chinois originaires.

Continuez-moi, monsieur, votre amitié et votre confiance; et soyez assuré que personne ne vous estime plus que moi. CATERINE.

P. S. Les gazettes ont débité que j'avais fait arrêter nombre de personnes de qualité; je dois vous dire qu'il n'en est rien, et qu'ame qui vive, ni grand ni petit, n'a perdu la liberté. Le prince Henri de Prusse m'en est témoin. Je m'en rapporte à lui.

69. — DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 22 janvier 1771.

MADAME,

L'univers admire vos fêtes;
Nos Français en sont confondus:
Et je les admire encor plus
A la suite de vos conquêtes.

Ce qui est encore au-dessus de la magnificence,

c'est l'esprit; il n'y a jamais eu de fête imaginée avec plus de génie, mieux ordonnée, plus galante, et plus noble. Nous avons eu à Paris des fusées et une illumination pour le mariage du dauphin de France et de la fille d'une impératrice. Il n'y a pas un prodigieux effort de génie dans des bouts de chandelles et dans des fusées volantes. Mais en récompense il y régnait tant d'ordre, qu'il y eut plus de monde tué et blessé que vous n'en avez eu dans votre première victoire remportée sur les Turcs.

Il est vrai que j'aurais voulu qu'Apollon eût présenté à votre majesté impériale l'étendard de Mahomet et l'aigrette de héron que le gros Moustapha porte à son gros turban; mais ce sera pour cette année, à la fin de la campagne.

Les choses sont bien changées chez nous. Les croisades furent autrefois commencées en France. Nous sommes à présent les meilleurs amis des infidèles.

La France à l'Église échappe:
Nous avons pris le parti
De secourir le mufti,
Et de dépouiller le pape.

Pour moi, qui suis trop peu de chose pour oser décider entre les églises grecque, latine, et musulmane, je ne m'occupe que de votre gloire dans ma retraite. J'aime mieux vos fêtes que celles de saint Nicolas et de saint Basile, de saint Barjone, surnommé Pierre, et même que celle du Bairam.

Si j'ai pour sainte Catherine
Un peu plus de dévotion,

C'est parceque mon héroïne
Descend jusqu'à porter son nom.

Passe pour Hercule, voilà un digne saint celui-là; aussi est-il le patron d'un comte Orlof, et de tous les quatre. On dit qu'un de ces saints vient de faire encore une de ces actions qu'on ne trouve pas dans la *Légende;* qu'ayant pris un vaisseau turc où étaient les meubles et les domestiques d'un bacha, il les a renvoyés à leur maître. Non seulement vos courtisans sont les maîtres des Turcs dans l'art de la guerre, mais ils leur apprennent à être polis; voilà du véritable héroïsme, et c'est vous qui l'inspirez.

Vous voilà, madame, à mon avis, la première puissance de l'univers; car je vous mets sans difficulté au-dessus du roi de la Chine, votre proche voisin, quoiqu'il fasse des vers, et que je lui aie écrit une épître qu'il ne lira pas. Que votre majesté impériale jouisse long-temps de sa gloire et de son bonheur.

Sans les soixante-dix-huit ans qui me talonnent, Apollon m'est témoin que je n'aurais pas établi une colonie d'horlogers dans mon village. Elle serait actuellement vers Astracan, où je l'aurais conduite; elle ne travaillerait que pour votre majesté.

Ma colonie fait réellement d'excellents ouvrages; elle vous en fera parvenir quelques uns incessamment, et vous verrez qu'on ne peut travailler mieux ni à meilleur compte. Vous dépensez trop en canons et en vaisseaux pour ne pas joindre à vos magnificences une juste économie, qui est au fond la source de la grandeur.

Vivez, régnez, madame, pour la gloire de la Russie, et pour l'exemple du monde.

Que votre majesté impériale daigne conserver ses bontés à son admirateur et à son sujet par le cœur. Je reçois dans ce moment la lettre dont votre majesté impériale m'honore, du 12 décembre, vieux style. Je me doutais bien que la lettre de l'ambassadeur d'Angleterre en Turquie était de l'imagination d'un pensionnaire de nos gazetiers. Je remercie plus que jamais vos bontés, qui me fournissent de quoi faire taire nos badauds welches.

Quoi! ce brutal de Sardanapale turc veut encore faire une campagne! Ah! madame, Dieu soit béni! il ne vous faudra qu'une seule victoire sur le chemin d'Andrinople pour détrôner cet homme indigne du trône, et que j'ai entendu vanter par quelques uns de nos Welches comme un génie. Mais où ira-t-il? Voilà un Ali-Bey ou Beg qui ne le recevra pas dans le pays d'Osiris; voilà un bacha d'Acre qui se révolte. Il y a une destinée; la vôtre est sensible. Votre empire est dans la vigueur de son accroissement, et celui de Moustapha dans sa décadence; le chevalier de Tott ne le sauvera pas de sa ruine.

Je me mets aux pieds de votre majesté impériale, plein de joie et d'espérance, avec le plus profond respect, et la reconnaissance la plus vive.

L'ermite de Ferney.

70. — DE L'IMPÉRATRICE.

A Pétersbourg, $\frac{12}{23}$ janvier.

Monsieur, si vous vous trouvez malheureux lorsque Moustapha n'est pas battu coup sur coup, les mois d'hiver ne peuvent que vous donner de l'humeur. Cependant j'ai reçu la consolante nouvelle que Creigova en Valachie, sur la rivière Olta, a été occupé par mes troupes dans le courant du mois dernier.

Il me semble que vous devriez être content de l'année 1770, et qu'il n'y a pas encore de quoi coqueter avec le roi de la Chine mon voisin, à qui, malgré ses vers et votre passion naissante (n'allez pas vous en fâcher), je dispute à peu près le sens commun. Vous direz que c'est jalousie toute pure de ma part; point du tout: je ne troquerai point mon nez à la romaine contre sa face large et plate; je n'ai aucune prétention à son talent de faire de mauvais vers: je n'aime à lire que les vôtres.

L'épître à mon rival est charmante; j'en ai d'abord fait part au prince Henri de Prusse, à qui elle a fait un égal plaisir. Mais si le destin veut que j'aie un rival auprès de vous, au nom de la vierge Marie, que ce ne soit point le roi de la Chine, contre qui j'ai une dent. Prenez plutôt monseigneur Ali-Bey d'Égypte, qui est tolérant, juste, affable, humain. Il est parfois un peu pillard; mais il faut passer quelques défauts à son prochain. Les lampes d'or de la Mecque l'ont tenté: eh bien! il en saura faire un bon usage. Il en reviendra

de la besogne à Moustapha *gazi*, qui ne sait faire ni la paix ni la guerre[1].

Vous direz peut-être que je cherche à gêner vos goûts, et que l'inclination ne se commande point: je ne prétends pas vous gêner, je vous présente seulement une pétition ou remontrance en faveur d'Ali d'Égypte, contre le nez camus et les mauvais vers de mon sot voisin, avec lequel, Dieu merci, je n'ai plus de démêlés.

J'ai reçu vos livres, monsieur; je les dévore; je vous en suis bien redevable, et aussi pour la page 17. Je serais au désespoir si cela fesait tort à l'auteur dans sa patrie. Ce seigneur, qui m'avait prise en grippe[2], n'a plus de voix au chapitre; peut-être ses successeurs distingueront-ils mieux les affaires d'avec les passions personnelles, du moins faut-il l'espérer pour le bien des affaires. Je vous prie instamment de me faire tenir la suite de votre *Encyclopédie*, lorsqu'elle paraîtra.

Dites-moi si vous avez reçu la volumineuse description de la fête que j'ai donnée au prince de Prusse. Il y a six jours qu'il nous a quittés; il a paru se plaire ici plus que l'abbé Chappe, qui, courant la poste dans un traîneau bien fermé, a tout vu en Russie.

Pour ce qui regarde la manufacture de Ferney, je vous ai déjà écrit de nous envoyer des montres de toute espèce, pour quelques milliers de roubles: je les prendrai toutes.

Le roi de Prusse a beau dire, Ali-Bey est souverain maître de l'Égypte. Si je vais à Stamboul, je le prierai d'y venir, afin que vous puissiez le voir de vos yeux.

[1] *Gazi*, en turc, signifie *vainqueur*. — [2] Le duc de Choiseul.

Et comme je ne doute point que vous ne me fassiez le plaisir d'accepter la place de patriarche, vous aurez la consolation d'administrer le sacrement de baptême à Ali-Bey, par immersion ou autrement.

Jusque-là, monsieur, vous voudrez bien ne point mourir de douleur de ce que je ne suis pas encore dans Constantinople. Quelle est la pièce qui finit avant le troisième acte? quel est le roman qui abandonne son héros à moitié chemin, en quartier d'hiver au bord d'une rivière?

Je suis toujours avec beaucoup d'amitié la plus sincère de vos amies. CATERINE.

71. — DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 12 mars.

Madame, vous êtes bénie par-dessus toutes les impératrices et par-dessus toutes les femmes. On m'assure qu'un gros corps de vos troupes a passé le Danube; que le peu qui restait en Valachie de mes ennemis les Turcs a été exterminé; que vos vaisseaux bloquent les Dardanelles, et qu'enfin je pourrai me faire transporter en litière à Constantinople vers la fin d'octobre, si je suis en vie.

Il est vrai que le visir français, qui n'est plus visir, n'avait à se reprocher que son peu de coquetterie avec votre majesté impériale. Il était d'autant plus coupable en cela, qu'il est d'ailleurs très galant, et qu'il aime les actions nobles, généreuses, et hardies. Je ne l'ai pas reconnu à ce procédé; j'ai eu avec lui de grandes disputes. Je n'ai jamais cédé; je lui ai toujours mandé que je vous

serais fidèle, que vous seriez triomphante, et que son Moustapha n'était qu'un gros bœuf appelé *sultan*. Mes disputes avec lui n'ont point altéré la bienveillance qu'il m'a toujours témoignée; et actuellement qu'il est malheureux, je lui suis attaché plus que jamais; comme je suis plus que jamais *catherinien*, contre ceux qui sont assez malavisés pour être *moustaphites*.

Votre majesté impériale aura, dans le nouveau roi de Suède, un voisin qui est en tout fort au-dessus de son âge, et qui joint beaucoup d'esprit et de graces à de grandes connaissances. Les voisins ne sont pas toujours amis intimes; mais celui-ci, jusqu'à présent, paraît digne d'être le vôtre. Je ne crois pas qu'il fasse encore des vers comme Kien-long, mais il paraît valoir beaucoup mieux que votre voisin oriental.

Ma colonie aura l'honneur d'envoyer, avant un mois, quelques montres, puisque votre majesté daigne le permettre; elle est à vos pieds ainsi que moi.

Mon imagination ne s'occupe à présent que du Danube, de la mer Noire, d'Andrinople, de l'Archipel, et de la figure que fera Moustapha avec son eunuque noir dans son harem.

Je supplie votre majesté impériale de bien agréer le profond respect, la reconnaissance, et l'enthousiasme du vieil ermite de Ferney.

72. — DE L'IMPÉRATRICE.

A Pétersbourg, $\frac{3}{14}$ mars.

Monsieur, en lisant vos *Questions sur l'Encyclopédie*, je répétais ce que j'ai dit mille fois : qu'avant vous

personne n'écrivit comme vous, et qu'il est très douteux qu'après vous quelqu'un vous égale jamais. C'est dans ces réflexions que me trouvèrent vos deux dernières lettres du 22 de janvier et du 3 de février.

Vous jugez bien, monsieur, du plaisir qu'elles m'ont fait. Vos vers et votre prose ne seront jamais surpassés : je les regarde comme le *non plus ultrà* de la littérature française, et je m'y tiens. Quand on vous a lu, l'on veut vous relire encore, et l'on est dégoûté des autres lectures.

Puisque la fête que j'ai donnée au prince Henri a eu votre approbation, je vais la croire belle : avant celle-là je lui en avais donné une à la campagne, où les bouts de chandelles et les fusées ne furent pas épargnés. Il n'y eut personne de blessé; les précautions avaient été bien prises. L'horrible désastre arrivé à Paris l'an passé nous a rendus prudents. Outre cela, je ne me souviens pas d'avoir vu depuis long-temps un carnaval plus animé : depuis le mois d'octobre jusqu'au mois de février il n'y a eu que fêtes, danses, spectacles, etc.

Je ne sais si c'est la campagne passée qui me l'a fait paraître tel, ou si véritablement la joie régnait parmi nous. J'apprends qu'il n'en est pas de même ailleurs, quoiqu'on y jouisse de la douceur d'une paix non interrompue depuis huit ans. J'espère que ce n'est pas la part chrétienne qu'on prend aux malheurs des infidèles qui en est la cause; ce sentiment serait indigne de la postérité des premiers croisés.

Il n'y a pas long-temps que vous aviez en France un nouveau saint Bernard qui prêchait une croisade contre nous autres, sans, je crois, qu'il sût bien au juste

lui-même pour quel objet. Mais ce saint Bernard s'est trompé dans ses prophéties comme le premier. Rien n'est arrivé de ce qu'il avait prédit; il n'a fait qu'aigrir les esprits. Si c'était là son but, il faut avouer qu'il a réussi. Ce but cependant ne paraît pas digne d'un aussi grand saint.

Vous, monsieur, qui êtes si bon catholique, persuadez à ceux de votre croyance que l'Église grecque, sous Caterine II, n'en veut point à l'Église latine, ni à aucune autre, et qu'elle ne fait que se défendre.

Avouez, monsieur, que cette guerre a fait briller nos guerriers. Le comte Alexis Orlof ne cesse de faire des actions honorables : il vient d'envoyer quatre-vingt-six prisonniers algériens et salétins au grand-maître de Malte, en le priant de les faire échanger à Alger contre des esclaves chrétiens. Il y a bien long-temps qu'aucun chevalier de Saint-Jean de Jérusalem n'a délivré autant de chrétiens des mains des infidèles.

Avez-vous lu, monsieur, la lettre de ce comte aux consuls européans de Smyrne, qui intercédaient auprès de lui pour qu'il épargnât cette ville après la défaite de la flotte turque? Vous me parlez du renvoi qu'il a fait d'un vaisseau turc où étaient les meubles, les domestiques, etc., d'un bacha; voici le fait :

Peu de jours après la bataille navale de Chesme, un trésorier de la Porte revenait du Caire sur un vaisseau, avec ses femmes, ses enfants, et tout son bien, et s'en allait à Constantinople : il apprit en chemin la fausse nouvelle que la flotte turque avait battu la nôtre; il se hâta de descendre à terre pour porter le premier cette nouvelle au sultan. Pendant qu'il courait à toute bride

à Stamboul, un de nos vaisseaux amena son navire au comte Orlof, qui défendit sévèrement que personne entrât dans la chambre des femmes, et qu'on touchât à la charge du vaisseau. Il se fit amener la plus jeune des filles du Turc, âgée de six ans, et lui fit présent d'une bague de diamants et de quelques fourrures, et la renvoya, avec toute sa famille et leurs biens, à Constantinople.

Voilà ce qui a été imprimé à peu près dans les gazettes. Mais ce qui ne l'a pas été jusqu'ici, c'est que le comte Romanzof ayant envoyé un officier au camp du visir, cet officier fut mené d'abord au kiaga du visir; le kiaga lui dit, après les premiers compliments : « Y « a-t-il quelqu'un des comtes Orlof à l'armée? » L'officier lui répondit que non. Le Turc lui demanda avec empressement : « Où sont-ils donc? » Le major lui dit que deux servaient sur la flotte, et que les trois autres étaient à Pétersbourg. « Eh bien! répliqua le Turc, sa- « chez que leur nom m'est en vénération, et que nous « sommes tous étonnés de ce que nous voyons. C'est « envers moi surtout que leur générosité s'est signalée. « Je suis ce Turc qui doit ses femmes, ses enfants, « ses biens, au comte Orlof. Je ne puis jamais m'ac- « quitter envers eux; mais si pendant ma vie je puis « leur rendre service, je le compterai pour un bon- « heur. » Il ajouta beaucoup d'autres protestations, et dit entre autres choses que le visir connaissait sa reconnaissance, et l'approuvait. En disant ces paroles, les larmes coulaient de ses yeux.

Voilà donc les Turcs touchés jusqu'aux larmes de la générosité des Russes de la religion grecque. Le tableau

de cette action du comte Orlof pourra faire un jour, dans ma galerie, le pendant de celui de Scipion.

Les sujets de mon voisin le roi de la Chine, depuis que celui-ci a commencé à lever quelques entraves injustes, commercent avec les miens. Ils ont échangé pour trois millions de roubles d'effets les premiers quatre mois que ce commerce a été ouvert.

Les fabriques royales de mon voisin sont occupées à faire des tapisseries pour moi, tandis que mon voisin demande du blé et des moutons.

Vous me parlez souvent de votre âge, monsieur : mais quel qu'il soit, vos ouvrages sont toujours les mêmes ; témoin cette *Encyclopédie* remplie de choses nouvelles. Il ne faut que la lire pour voir que votre génie est dans toute sa force ; à votre égard, les accidents attribués à l'âge deviennent préjugés.

Je suis très curieuse de voir les ouvrages de vos horlogers : si vous alliez établir une colonie à Astracan, je chercherais un prétexte pour vous y aller voir. A propos d'Astracan, je vous dirai que le climat de Taganrock est, sans comparaison, plus beau et plus sain que celui d'Astracan. Tous ceux qui en reviennent disent qu'on ne saurait assez louer cet endroit sur lequel, à l'imitation de la vieille dont il est parlé dans Candide, je vais vous conter une anecdote.

Après la première prise d'Azof par Pierre-le-Grand, ce prince voulut avoir un port sur cette mer, et il choisit Taganrock. Ce port fut construit. Ensuite il balança long-temps s'il bâtirait Pétersbourg sur la Baltique, ou une ville à Taganrock. Enfin les circonstances le décidèrent pour la Baltique. Nous n'y avons pas gagné

du côté du climat : il n'y a presque point d'hiver là-bas, tandis que le nôtre est très long.

Les Welches, monsieur, qui vantent le génie de Moustapha, vantent-ils aussi ses prouesses? Pendant cette guerre je n'en connais d'autres, sinon qu'il a fait couper la tête à quelques visirs, et qu'il n'a pu contenir la populace de Constantinople, qui a roué de coups, sous ses yeux, les ambassadeurs des principales puissances de l'Europe, lorsque le mien était renfermé aux Sept-Tours : l'internonce de Vienne est mort de ses blessures. Si ce sont là des traits de génie, je prie le ciel de m'en priver à jamais, et de le réserver tout entier pour Moustapha et le chevalier Tott son soutien. Ce dernier sera étranglé à son tour : le visir Mahomet l'a bien été, quoiqu'il eût sauvé la vie au sultan, et qu'il fût le beau-fils de ce prince.

La paix n'est pas si prochaine que les papiers publics l'ont débité. La troisième campagne est inévitable, et monsieur Ali-Bey aura encore gagné du temps pour s'affermir. Au bout du compte, s'il ne réussit pas, *il ira passer le carnaval à Venise* avec vos exilés.

Je vous prie, monsieur, de m'envoyer l'épître que vous avez adressée au jeune roi de Danemarck, et dont vous me parlez : je ne veux pas perdre une seule ligne de ce que vous écrivez. Jugez par là du plaisir que j'ai à lire vos ouvrages, du cas que j'en fais, et de l'estime et de l'amitié que j'ai pour le saint ermite de Ferney, qui me nomme sa favorite : vous voyez que j'en prends les airs.

73. — DE L'IMPÉRATRICE.

Le $\frac{5}{16}$ mars.

Monsieur, j'ai reçu vos deux lettres du 14 et 27 février presque en même temps. Vous desirez que je vous dise un mot sur les grossièretés et les sottises des Chinois, dont j'ai fait mention dans une de mes lettres: nous sommes voisins, comme vous le savez; nos lisières, de part et d'autre, sont bordées de peuples pasteurs, tartares, et païens. Ces peuplades sont très portées au brigandage. Ils s'enlèvent (souvent par représailles) des troupeaux, et même du monde. Ces querelles sont terminées par des commissaires envoyés sur les frontières.

Messieurs les Chinois sont si grands chicaneurs, que c'est la mer à boire de finir même des misères avec eux; et, plus d'une fois, il est arrivé que, n'ayant plus rien à demander, ils exigeaient les os des morts; non pour leur rendre des honneurs, mais uniquement pour chicaner.

Des misères pareilles leur ont servi de prétexte pour interrompre le commerce pendant dix années; je dis de prétexte, parceque la vraie raison était que sa majesté chinoise avait donné en monopole, à un de ses ministres, le commerce avec la Russie. Les Chinois et les Russes s'en plaignaient également; et comme tout commerce naturel est très difficile à gêner, les deux nations échangeaient leurs marchandises là où il n'y avait point de douane établie, et préféraient la nécessité aux risques.

Lorsque d'ici on leur écrivait l'état des choses, on recevait en réponse de très amples cahiers de prose mal arrangée, où l'esprit philosophique et la politesse ne se fesaient pas même entrevoir, et qui, d'un bout à l'autre, n'étaient qu'un tissu d'ignorance et de barbarie. On leur a dit ici qu'on n'avait garde d'adopter leur style, parcequ'en Europe et en Asie ce style passait pour impoli.

Je sais qu'on peut répondre à cela que les Tartares, qui ont fait la conquête de la Chine, ne valent pas les anciens Chinois; je le veux croire : mais toujours cela prouve que les conquérants n'ont point adopté la politesse des conquis; et ceux-ci courent risque d'être entraînés par les mœurs dominantes.

Je viens à présent à l'article Lois, que vous avez bien voulu me communiquer, et qui est si flatteur pour moi. Assurément, monsieur, sans la guerre que le sultan m'a injustement déclarée, une grande partie de ce que vous dites serait fait; mais, pour le présent, on ne peut parvenir encore qu'à faire des projets pour les différentes branches du grand arbre de la législation, d'après mes principes, qui sont imprimés, et que vous connaissez. Nous sommes fort occupés à nous battre; et cela nous donne trop de distraction pour mettre toute l'application convenable à cet immense ouvrage.

J'aime mieux vos vers, monsieur, qu'un corps de troupes auxiliaires : celles-ci pourraient tourner le dos dans un moment décisif. Vos vers feront les délices de la postérité, qui ne sera que l'écho de vos contemporains : ceux que vous m'avez envoyés s'impriment dans la mémoire, et le feu qui y règne est étonnant; il me

donne l'enthousiasme de prophétiser : vous vivrez deux cents ans.

On espère volontiers ce que l'on souhaite : accomplissez, s'il vous plaît, ma prophétie ; c'est la première que je fais. CATERINE.

74. — DE L'IMPÉRATRICE.

Ce $\frac{\text{31 mars.}}{\text{11 avril.}}$

Monsieur, vos bénédictions me feront prospérer, malgré le grand froid, la guerre, Moustapha, et son eunuque noir.

L'on vous a dit vrai, monsieur ; un détachement de l'armée du comte Romanzof a passé le Danube, et a causé beaucoup d'effroi sur l'autre rive. Il est vrai encore que vos ennemis les Turcs ont été chassés de la Valachie ; il ne leur reste qu'un seul endroit de ce côté-ci du Danube, nommé Turno. Il y a eu un combat très vif à Gorgora : deux mille musulmans y ont mordu la poussière, et quatre mille au moins ont été noyés dans le Danube ; après quoi, le château, qui est situé sur une île de ce fleuve, s'est rendu, par capitulation, au comte Olitz.

Le sultan, très fâché de ces nouvelles pertes, et ne sachant apparemment à qui s'en prendre, a envoyé chercher la tête du hospodar *in partibus* qu'il fit l'année passée. Celui-ci, soit dit en passant, a trouvé la Valachie presque entière entre nos mains.

On me confirme de toutes parts le bien que vous me dites du nouveau roi de Suède : proche parent ; proche voisin, il faut espérer que nous vivrons en paix.

Tout se prépare pour vous satisfaire et donner de la besogne au sultan. Le comte Orlof, qui était venu ici pour un moment, est reparti pour Livourne avec son prince Dolgorouky : ils s'embarqueront pour Paros ; les troupes y campent, et entre autres un gros détachement du régiment des gardes Préotrajeusky.

On ne saurait ajouter, monsieur, aux sentiments d'estime et d'amitié que j'ai pour vous. CATERINE.

75. — DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 30 avril.

Madame, j'envoie à votre majesté impériale, selon ses ordres, l'épître au roi de Danemarck. Il me paraît qu'elle ne vaut pas celle que j'ai adressée à l'héroïne du Nord. Il semble que j'aie proportionné mon peu de force à la grandeur du sujet. Car, bien que le roi de Danemarck fasse aussi le bonheur de ses peuples, bien qu'il ait tiré des coups de canon contre les pirates d'Alger, il n'a point humilié l'orgueil ottoman, il n'a point triomphé de Moustapha ; il n'a pas encore joint le goût des lettres à la gloire des conquêtes.

A l'égard des Welches, qui sont à l'occident de l'Allemagne, et vis-à-vis l'Angleterre, ils ne font actuellement nulle conquête depuis qu'ils ont perdu la fertile contrée du Canada ; ils font toujours beaucoup de livres sans qu'il y en ait un seul de bon ; ils ont de mauvaise musique, et point d'argent. Les parlements du royaume, qui se croyaient le parlement d'Angleterre, à cause de l'équivoque du nom, bataillent contre le gouvernement à coups de brochures ; les théâtres retentissent de mau-

vaises pièces qu'on applaudit; et tout cela compose le premier peuple de l'univers, la première cour de l'univers, les premiers singes de l'univers. Ils ont une guerre civile par écrit qui ne ressemble pas mal à la guerre civile des rats et des grenouilles.

Je ne sais si le chevalier de Tott sera le premier canonnier de l'univers, mais je me flatte que le trône ottoman, pour lequel j'ai très peu d'inclination, ne sera pas le premier trône.

J'entends dire dans mes déserts que l'ouverture de la campagne est déjà signalée par une de vos victoires. Je supplie votre majesté impériale de daigner m'instruire si je dois commander ma litière, cette année ou l'année prochaine, pour m'aller promener sur le Bosphore.

Ma colonie travaille en attendant, et profite des bontés de votre majesté; elle compte faire partir dans huit jours trois ou quatre petites caisses de montres, depuis la valeur d'environ huit louis jusqu'à celle de quatre-vingts. Il y en a en diamants avec votre portrait peint par un excellent peintre; toutes les montres sont bonnes et bien réglées. On a travaillé avec le zèle qu'on doit avoir quand il faut vous servir; tous les prix sont d'un grand tiers meilleur marché qu'en Angleterre; et cependant rien n'est épargné.

Nous souhaitons tous bien ardemment, dans mon canton, que toutes les heures de ces montres vous soient favorables, et que Moustapha passe toujours de mauvais quarts d'heure.

Que l'héroïne du nord daigne toujours agréer le pro-

fond respect et la reconnaissance du vieux malade du mont Jura.

76. — DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 6 mai.

Madame, je me ferai donc porter en litière à Taganrock, puisque le climat est si doux; mais je crois que l'air de votre cour serait beaucoup plus sain pour moi. J'aurais le plaisir de ne mourir ni à la grecque ni à la romaine. Votre majesté impériale permet que chacun s'embarque pour l'autre monde selon sa fantaisie. On ne me proposera point de billet de confession.

Mais je n'irai point à Nipchou; ce n'est pas là qu'on rencontre des Chinois de bonne compagnie; ils sont tous occupés dans Pékin à transcrire les vers du roi de la Chine en trente-deux caractères.

Je soupçonne vos chers voisins orientaux d'être fort peu instruits, très vains, et un peu fripons; mais vos autres voisins les Turcs sont plus ignorants et plus vains. On les dit moins fripons, parcequ'ils sont plus riches.

Je crois que vos troupes battraient plus aisément encore les suivants de Confucius que ceux de Mahomet.

Je mets à vos pieds le quatrième et le cinquième tome des *Questions sur l'Encyclopédie;* je ne puis m'empêcher d'y parler de temps en temps de mon gros Moustapha; et, tandis que vos braves troupes prennent des villes et chassent les janissaires, je prends la liberté

de donner quelques croquignoles à leur maître, en me couvrant de votre égide.

Je suis persuadé que le grand poëte Kien-long n'aurait pas violé le droit des gens dans la personne de votre ministre. On dit que le grand sultan le tient toujours prisonnier, comme s'il l'avait pris à la guerre. J'espère qu'il sera délivré à la première bataille.

Mon étonnement est toujours que les princes et les républiques de la religion de Christ souffrent tranquillement les affronts que leurs ambassadeurs essuient à la Porte ottomane, eux qui sont souvent si pointilleux sur ce qu'on appelle le point d'honneur.

Je fais toujours des vœux pour Ali-Bey; mais je ne sais pas plus de nouvelles de l'Égypte que n'en savaient les Hébreux qui en ont raconté tant de merveilleuses choses.

Comme on allait faire le petit paquet des *Questions* d'un ignorant *sur l'Encyclopédie*, mes colons de Ferney, qui se regardent comme appartenants à votre majesté impériale, sont arrivés avec deux caisses de leurs montres; je les ai trouvées si grosses que je n'ai pas osé les faire partir toutes deux à-la-fois. J'ai mis les *Questions encyclopédiques* dans la caisse qui partira demain par les voitures publiques.

Je l'ai envoyée au bureau des coches de Suisse, avec cette simple adresse:

A sa majesté impériale, l'impératrice de Russie.

A ce nom, tout doit respecter la caisse, et il n'y a point de confédéré polonais qui ose y toucher. Votre majesté est trop bonne, trop indulgente, et, en vérité,

trop magnifique, de daigner tant dépenser en bagatelles par pure bienfesance, lorsqu'elle dépense si prodigieusement en canons, en vaisseaux, et en victoires.

Il me semble que si vos Tartaro-Chinois de Nipchou avaient du bon sens, ils achèteraient des montres communes qu'ils revendraient ensuite dans tout leur empire avec avantage. Les Génevois ont un comptoir à Kanton, et y gagnent considérablement. Ne pourrait-on pas en établir un sur votre frontière? Ma colonie fournirait des montres d'argent du prix de douze à treize roubles, des montres d'or qui ne passeraient pas trente à quarante roubles; et elle répondrait d'en fournir pour deux cent mille roubles par an, s'il était nécessaire.

Mais il paraît que les Chinois sont trop soupçonneux et trop soupçonnables, pour qu'on entame avec eux un grand commerce qui demande de la générosité et de la franchise.

Quoi qu'il en soit, je ne suis que le canal par lequel passent ces envois et ces propositions.

J'admire autant votre grandeur d'ame que je chéris vos succès et vos conquêtes.

Je suis aux pieds de votre majesté impériale avec le plus profond respect et la plus inviolable reconnaissance.

P. S. Je rouvre mon paquet pour dire à votre majesté impériale que je reçois dans l'instant de Paris un livre *in*-4° intitulé, *Manifeste de la République confédérée de Pologne*, *du* 15 *novembre* 1769; la date de l'édition est 1770.

On croirait, à la beauté des caractères, qu'il vient de l'imprimerie royale de Paris : cet ouvrage ne mérite pourtant pas les honneurs du Louvre. Voici ce qui se trouve à la page 5 : « La sublime Porte, notre bonne « voisine et fidèle alliée, excitée par les traités qui la « lient à la république, et par l'intérêt même qui l'at- « tache à la conservation de nos droits, a pris les ar- « mes en notre faveur ; tout nous invite donc à réunir « nos forces pour nous opposer à la chute de notre « sainte religion. »

Ne voilà-t-il pas une conclusion bien plaisante ? nous avons obtenu, à force d'intrigue, que les mahométans fissent insolemment la guerre la plus injuste ; donc nous devons prévenir la chute de la sainte Église catholique, dont tout le monde se moque, mais que personne ne veut détruire, du moins à présent.

Je pense que c'est un bedeau d'une paroisse de Paris qui a écrit cette belle apologie. Votre majesté la connaît sans doute. Elle a fait beaucoup d'impression sur le ministère de France.

On impute à vos troupes, dans cet écrit, pages 240 et 241, des cruautés qui, si elles étaient vraies, seraient capables de soulever tous les esprits.

Ce manifeste se répand dans toute l'Europe. Votre majesté y répondra par des victoires, et par des générosités qui rendent la victoire encore plus respectable.

77. — DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 15 mai.

Madame, il faut vous dire d'abord que j'ai eu l'honneur d'avoir dans mon ermitage madame la princesse Daschkof. Dès qu'elle est entrée dans le salon, elle a reconnu votre portrait en *mezzo-tinto*, fait à la navette sur un satin, entouré d'une guirlande de fleurs. Votre majesté impériale l'a dû recevoir du sieur Lasalle; c'est un chef-d'œuvre des arts que l'on exerce dans la ville de Lyon, et qu'on cultivera bientôt à Pétersbourg, ou dans Andrinople, ou dans Stamboul, si les choses vont du même train.

Il faut qu'il y ait quelque vertu secrète dans votre image; car je vis les yeux de madame la princesse Daschkof fort humides en regardant cette étoffe. Elle me parla quatre heures de suite de votre majesté impériale; et je crus qu'elle ne m'avait parlé que quatre minutes.

Je tiens d'elle le sermon de l'archevêque de Twer, Platon, prononcé devant le tombeau de Pierre-le-Grand le lendemain que votre majesté eut reçu la nouvelle de la destruction entière de la flotte turque par la vôtre. Ce discours, adressé au fondateur de Pétersbourg et de vos flottes, est à mon gré un des plus beaux monuments qui soient dans le monde. Je ne crois pas que jamais aucun orateur ait eu un sujet aussi heureux. Le Platon des Grecs n'en traita point de pareil. Je regarde cette cérémonie auguste comme le plus beau jour de votre vie: je dis de votre vie pas-

sée, car je compte bien que vous en aurez de plus beaux encore.

Puisque vous avez déjà un Platon à Pétersbourg, j'espère que MM. les comtes Orlof vont former des Miltiades et des Thémistocles en Grèce.

J'ai l'honneur, madame, d'envoyer à votre majesté impériale la traduction d'un sermon lithuanien [1] en échange de votre sermon platonicien: c'est une réponse modeste aux mensonges un peu grossiers et ridicules que les confédérés de Pologne ont fait imprimer à Paris.

C'est un grand bonheur d'avoir des ennemis qui ne savent pas mentir avec esprit. Ces pauvres gens ont dit dans leur manifeste que vos troupes n'osaient regarder les Turcs en face. Ils ont raison, elles n'ont presque jamais vu que leur dos.

Je ne sais pas quel sermon les Autrichiens vont prêcher en Hongrie. C'est peut-être la paix, c'est peut-être une croisade. On nous conte que le sultan Ali-Bey est demeuré court dans un de ses sermons en Syrie, et qu'il a presque perdu la parole. Je n'en crois rien: vous le rendrez plus éloquent que jamais. Moustapha sera prêché à droite et à gauche; il finira par se confesser à l'évêque Platon, et par avouer qu'il est un gros cochon qui a grommelé contre mon auguste héroïne fort mal à propos. J'ai toujours l'honneur de haïr son croissant autant que j'ai d'attachement, de respect, et de reconnaissance, pour la brillante étoile du nord. *Le vieil ermite de Ferney.*

[1] Voyez le *Sermon* du papa Nicolas Charisteschi, vol. XXIX, *Politique et Législation*, tom. II, page 23.

78. — DE M. DE VOLTAIRE.

25 mai.

Madame, j'ai actuellement dans mon ermitage un de vos sujets de votre royaume de Cazan, c'est M. Polianski. Je n'ai jamais vu tant de politesse, de circonspection, et de reconnaissance, pour les bontés de votre majesté impériale : on dit qu'Attila était originaire de Cazan ; si la chose est vraie, il se peut fort bien que le fléau de Dieu ait été un très aimable homme ; je n'en doute pas même, puisque Honoria, la sœur d'un sot empereur, Valentinien III, devint amoureuse de lui, et voulut à toute force l'épouser.

La cour du roi d'Espagne admire la générosité de M. le comte Alexis Orlof, et la reconnaissance du bacha. Pour la cour de Versailles, elle n'est occupée que des tracasseries des cours de justice.

Pendant que ces pauvretés welches amusent sérieusement l'oisiveté de toute la France, peut-être dans ce moment votre flotte détruit celle des Turcs, peut-être vos troupes ont-elles passé le Danube.

On dit cependant que votre majesté impériale, à qui le Turc a déjà rendu M. Obreskof, est en train d'écouter des propositions de paix ; pour moi, je crois qu'elle n'est en train que de vaincre.

Je me mets à ses pieds avec le plus profond respect et la plus tendre reconnaissance.

Le vieil ermite de Ferney.

79. — DE L'IMPÉRATRICE.

Ce $\frac{20}{31}$ mai.

Monsieur, les puissances du nord vous ont sans doute beaucoup d'obligation pour les belles épîtres que vous leur avez adressées; je trouve la mienne admirable; chacun de mes jeunes confrères, j'en suis sûre, en dira autant de la sienne. Je suis très fâchée de ne pouvoir vous donner en revanche que de la mauvaise prose. De ma vie je n'ai su faire ni vers ni musique, mais je ne suis point privée du sentiment qui fait admirer les productions du génie.

La description que vous me faites du premier peuple de l'univers ne donnera d'envie à aucun autre sur l'état présent des Welches. Ils crient beaucoup en ce moment, sans, ce me semble, savoir pourquoi : on dit que c'est la mode, et qu'à Paris elle tient souvent lieu de raison. On veut un parlement, on en a un; la cour a exilé les membres qui composaient l'ancien, et personne ne dispute au roi le pouvoir d'exiler ceux qui ont encouru sa disgrace.

Ces membres, il faut l'avouer, étaient devenus tracassiers, et rendaient l'état anarchique. Il paraît que tout le bruit qu'on a fait ne méne à rien, et qu'il y a beaucoup plus de grands mots que de principes fondés sur des autorités dans tous les écrits du parti opposé à la cour. Il est vrai aussi qu'il est difficile de juger de l'état des choses à la distance d'où je les vois.

Apparemment que les Turcs ne font pas grand fond sur les canons du sieur Tott, puisqu'ils ont enfin re-

lâché mon résident, lequel, si on en peut croire les discours du ministre de la Porte, doit se trouver à présent sur le territoire autrichien.

Y a-t-il un exemple dans l'histoire que les Turcs aient relâché, au milieu de la guerre, le ministre d'une puissance qu'ils avaient offensée par une telle enfreinte du droit des gens? On croirait que le comte Romanzof et le comte Orlof leur ont appris à vivre.

Voilà un pas vers la paix, mais elle n'est pas faite pour cela. L'ouverture de la campagne nous a été très favorable, comme on vous l'a dit, monsieur. Le général-major Weismann a passé le Danube à deux reprises : la première avec sept cents, la seconde avec deux mille hommes. Il a défait un corps de six mille Turcs, s'est emparé d'Isacki, où il a brûlé les magasins ennemis, le pont que l'on commençait à construire, les frégates, les galères, et les bateaux qu'il n'a pu emmener avec lui : il a fait un grand butin et beaucoup de prisonniers, outre cinquante-un canons de bronze, dont il a encloué la moitié. Il est revenu sur cette rive-ci sans que personne l'en empêchât, quoique le visir, avec soixante mille hommes, ne fût qu'à six heures de chemin d'Isacki.

Si la paix ne se fait pas cette année, vous pourrez commander votre litière. N'oubliez pas, monsieur, d'y faire mettre une pendule de votre fabrique de Ferney; nous la placerons dans Sainte-Sophie, et elle fournira aux futurs antiquaires le sujet de quelques savantes dissertations. CATERINE.

80. — DE L'IMPÉRATRICE.

Le $\frac{24}{4}$ mai. juin.

Monsieur, si vous vous faites porter en litière à Taganrock, comme votre lettre du 6 de mai me l'annonce, vous ne pourrez éviter Pétersbourg. Je ne sais si l'air de ma cour vous conviendrait, et si huit mois d'hiver vous rendraient la santé. Il est vrai que si vous aimez à être au lit, le froid vous en fournirait un prétexte spécieux, mais vous n'auriez nul besoin de prétexte: vous ne seriez point gêné, je vous assure, et j'ose dire qu'il n'y a guère d'endroits où on le soit moins. A l'égard des billets de confession, nous en ignorons jusqu'au nom. Nous compterions pour un ennui mortel de parler de ces disputes rebattues, et sur lesquelles on prescrit le silence par édit dans d'autres pays. Nous laissons volontiers croire à chacun ce qui lui plaît. Tous les Chinois de bonne compagnie planteraient là le roi de la Chine et ses vers pour se rendre à Nipchou, si vous y veniez, et ils ne feraient que leur devoir en rendant hommage au premier lettré de notre siècle.

Le croiriez-vous, monsieur, mes voisins orientaux, tels que vous les décrivez, sont les meilleurs voisins possibles; je l'ai toujours dit, et la guerre présente m'a confirmée dans cette opinion.

J'attends, avec une impatience que je n'ai que pour vos ouvrages, le quatrième et le cinquième tome des *Questions sur l'Encyclopédie*. Je vous en remercie d'a-

vance. Continuez, je vous prie, à m'envoyer vos excellentes productions, et battons Moustapha. Les croquignoles que vous lui donnez devraient le rendre sage; il en est temps.

Je vous ai mandé dans ma précédente qu'il y a apparence que mon résident est relâché. Les princes et les républiques chrétiennes sont eux-mêmes la cause des affronts que leurs ambassadeurs essuient à Constantinople; ils en font trop accroire à ces barbus; se montrer ou intrigants ou rampants n'est pas le moyen de se faire estimer. Voilà la régle à peu près que l'Europe a suivie, et c'est aussi ce qui a gâté ces barbares. Le roi Guillaume d'Angleterre disait qu'*il n'y a point d'honneur à garder avec les Turcs*.

Les Italiens ont traité leurs prisonniers de guerre avec dureté, mais ils ont donné l'exemple de la souplesse envers la Porte.

Les nouvelles d'Ali-Bey portent qu'il fait des progrès en Syrie, et qui alarment d'autant plus le sultan qu'il n'a que peu de troupes à lui opposer.

Je connais le manifeste *in*-4° dont vous me parlez. Le duc de Choiseul, qui n'était pas prévenu en notre faveur, l'avait fait supprimer à cause de son absurdité et des calomnies ridicules qu'il contenait: vous pouvez juger par là du mérite de la piéce. Les cruautés qu'on y reproche à mes troupes sont des mensonges pitoyables. C'est aux Turcs qu'il faut demander des nouvelles de l'humanité des troupes russes pendant cette guerre. La populace même de Constantinople et tout l'empire turc en ont été si affectés, qu'ils attribuent

toutes nos victoires à la bénédiction du ciel, obtenue par l'humanité avec laquelle on en a usé avec eux en toute occasion.

D'ailleurs ce n'est pas aux brigands de Pologne à parler sur cette matière; ce sont eux qui commettent tous les jours des férocités épouvantables envers tous ceux qui ne se joignent pas à leur clique pour piller et brûler leur propre pays.

Vous voudrez bien, monsieur, que je vous remercie particulièrement pour le ton d'amitié et d'intérêt qui régne en général dans votre dernière lettre. J'en suis bien reconnaissante et véritablement touchée. Continuez-moi votre amitié, et soyez assuré que la mienne vous est sincèrement acquise. CATERINE.

81. — DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 19 juin.

Madame, sur la nouvelle d'une paix prochaine entre votre majesté impériale et sa hautesse Moustapha, j'ai renoncé à tous mes projets de guerre et de destruction, et je me suis mis à relire votre *Instruction* pour le code de vos lois. Cette lecture m'a fait encore plus d'effet que les premières. Je regarde cet écrit comme le plus beau monument du siècle. Il vous donnera plus de gloire que dix batailles sur les bords du Danube, car enfin c'est votre ouvrage; votre génie l'a conçu, votre belle main l'a écrit; et ce n'est pas votre main qui a tué des Turcs. Je supplie votre majesté, si elle fait la paix, de garder Taganrock, que vous dites être un si beau climat, afin que je puisse m'y aller établir pour

y achever ma vie sans voir toujours des neiges comme au mont Jura. Pourvu qu'on soit à l'abri du vent du nord à Taganrock, je suis content.

J'apprends dans ce moment que ma colonie vient de faire partir encore une énorme caisse de montres. J'ai extrêmement grondé ces pauvres artistes; ils ont trop abusé de vos bontés; l'émulation les a fait aller trop loin. Au lieu d'envoyer des montres pour trois ou quatre milliers de roubles tout au plus, comme je le leur avais expressément recommandé, ils en ont envoyé pour environ huit mille: cela est très indiscret. Je ne crois pas que votre majesté ait intention de donner tant de montres aux Turcs, quoiqu'ils les aiment beaucoup; mais voici, madame, ce que vous pouvez faire. Il y en a de très belles avec votre portrait, et aucune n'est chère. Vous pouvez en prendre pour trois à quatre mille roubles, qui serviront à faire vos présents, composés de montres depuis environ quinze roubles jusqu'à quarante ou cinquante; le reste pourrait être abandonné à vos marchands, qui pourraient y trouver un très grand profit.

Je prends la liberté surtout de vous prier, madame, de ne point faire payer sur-le-champ la somme de trente-neuf mille deux cent trente-huit livres de France à quoi se monte le total des deux envois. Vous devez d'ailleurs faire des dépenses si énormes, qu'il faut absolument mettre un frein à votre générosité. Quand on ferait attendre un an mes colons pour la moitié de ce qu'ils ont fourni, je les tiendrais trop heureux, et je me chargerais bien de leur faire prendre patience.

Au reste ils m'assurent, et plusieurs connaisseurs m'ont dit que tous ces ouvrages sont à beaucoup meilleur marché qu'à Genève, et à plus d'un grand tiers au-dessous du prix de Londres et de Paris. On dit même qu'ils seraient vendus à Pétersbourg le double de la facture qu'on trouvera dans les caisses, ce qui est aisé à faire examiner par des hommes intelligents.

Si votre majesté était contente de ces envois et des prix, mes fabricants disent qu'ils exécuteraient tout ce que vous leur feriez commander. Ce serait un détachement de la colonie de Saratof établi à Ferney en attendant que je le menasse à Taganrock. J'aurais mieux aimé qu'ils vous eussent envoyé quelques carillons pour Sainte-Sophie ou pour la mosquée d'Achmet; mais, puisque vous n'avez pas voulu cette fois-ci vous emparer du Bosphore, le grand-turc et son grand-visir seront trop honorés de recevoir de vous des montres avec votre portrait, et d'apprendre à vous respecter toutes les heures de la journée.

Pour moi, madame, je consacre à votre majesté impériale toutes les heures qui me restent à vivre. Je me mets à vos pieds avec le plus profond respect et l'attachement le plus inviolable.

Le vieux malade du mont Jura.

82. — DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 4 juillet.

Républiques, grands potentats,
Qui craignîtes que Catherine
N'achevât bientôt la ruine
Du plus pesant des Moustaphas :

Vous, qui du moins ne voulez pas
Seconder son ardeur divine,
Je n'irai point dans vos états;
Je ne veux voir que les climats
Honorés par mon héroïne.

Votre majesté impériale doit être bien persuadée que mon projet est de passer l'été à Pétersbourg, avant d'aller jouir des douceurs de l'hiver à Taganrock. Elle daigne me dire, dans sa lettre du 23 mai, que je pourrais avoir bien froid pendant huit mois; mais, madame, avez-vous comme nous cent vingt milles de montagnes de glaces éternelles, sur lesquelles un aigle et un vautour n'oseraient voler? Voilà pourtant ce qui forme la frontière de cette belle Italie; voilà ce que M. le comte de Schouvalof a vu, ce que tous vos voyageurs ont vu, et ce qui fait ma perspective vis-à-vis mes fenêtres. Il est vrai que l'éloignement est assez grand pour que le froid en soit diminué; et il faut avouer qu'on mange des petits pois peut-être un peu plus tard auprès de Pétersbourg que dans nos vallées; mais ma passion, madame, augmente tous les jours tellement que je commence à croire que votre climat est plus beau que celui de Naples.

Je me flatte que votre majesté doit avoir reçu actuellement les quatrième et cinquième tomes du questionneur.

Si je questionnais le chevalier de Boufflers, je lui demanderais comment il a été assez follet pour aller chez ces malheureux confédérés, qui manquent de tout, et surtout de raison, plutôt que d'aller faire sa cour à celle qui va les mettre à la raison.

Je supplie votre majesté de le prendre prisonnier de guerre ; il vous amusera beaucoup ; rien n'est si singulier que lui, et quelquefois si aimable. Il vous fera des chansons ; il vous dessinera ; il vous peindra, non pas si bien que mes colons de Ferney vous ont peinte sur leurs montres, mais il vous barbouillera. Le voilà donc, ainsi que M. de Tott, protecteur de Moustapha et de l'Alcoran. Pour moi, madame, je suis fidèle à l'Église grecque, d'autant plus que vos belles mains tiennent en quelque façon l'encensoir, et qu'on peut vous regarder comme le patriarche de toutes les Russies.

Si votre majesté impériale a une correspondance suivie avec Ali-Beg ou Ali-Bey, j'implore votre protection auprès de lui. J'ai une petite grace à lui demander ; c'est de faire rebâtir le temple de Jérusalem, et d'y rappeler tous les Juifs, qui lui paieront un gros tribut, et qui feront de lui un très grand seigneur ; il faut qu'il ait toute la Syrie jusqu'à Alep, et que, depuis Alep jusqu'au Danube, tout le reste soit à vous, à moins que vous n'aimiez mieux faire la paix cette année, pour redevenir législatrice et donner des fêtes.

Le malheureux manifeste des confédérés n'a pas fait grande fortune en France. Tous les gens sensés conviennent que la Pologne sera toujours le plus malheureux pays de l'Europe, tant que l'anarchie y régnera. J'ai un petit démon familier qui m'a dit tout bas à l'oreille qu'en humiliant d'une main l'orgueil ottoman, vous pacifieriez la Pologne de l'autre. En vérité, madame, vous voilà la première personne de l'univers, sans contredit ; je n'en excepte pas votre voisin Kien-long, tout poëte qu'il est. Comment faites-

vous après cela pour n'être pas d'une fierté insupportable? Comment daignez-vous descendre à écrire à un vieux radoteur comme moi?

Vous avez la bonté de me demander à qui on a adressé les caisses de montres: à vous, madame, point d'autre adresse qu'*à sa majesté impériale*, le tout recommandé aux soins de monsieur le gouverneur de Riga et de monsieur le directeur-général de vos postes.

Je réitère à votre majesté que je suis très indigné contre mes colons, qui ont abusé de vos bontés, malgré mes déclarations expresses; et je la supplie encore une fois très instamment de les faire attendre tant qu'il lui conviendra, et de ne se point gêner pour eux.

Il est vrai que cette colonie se perfectionne tous les jours; votre nom seul lui porte bonheur. Ces artistes viennent de faire des montres d'un travail admirable. Vous y êtes gravée en or, ce sont des ouvrages parfaits; ils sont destinés, je crois, pour l'Allemagne.

Je ne m'attendais pas que mon village, caché au pied des Alpes, et qui ne contenait qu'environ quarante misérables quand j'y arrivai, travaillerait un jour pour le vaste empire de Russie, et pour celle qui fait la gloire de cet empire.

Je me mets à vos pieds, et je me sens tout glorieux d'exister encore dans le beau siècle que vous avez fait naître.

Que votre majesté impériale agrée plus que le profond respect du très vieux et très passionné Welche du mont Jura.

83. — DE L'IMPÉRATRICE.

Le $\frac{26 \text{ juin.}}{7 \text{ juillet.}}$

Monsieur, le 14 juin Moustapha reçut une nouvelle croquignole : le prince Dolgorouky, à la tête de son armée, força les lignes de Pérécop, et entra dans la Crimée. Le kan, avec cinquante mille Tartares et sept mille Turcs, la défendait : ils prirent la fuite lorsqu'ils apprirent qu'un autre corps détaché allait les couper ; et au départ du courrier, les députés de la forteresse de Pérécop étaient dans notre camp pour régler leur accord. J'attends de moment en moment la nouvelle de la réduction de cette place.

L'amiral Sinevin est parti de Taganrock, et se promène présentement sur la mer d'Azof, peut-être aussi plus loin ; je ne puis vous dire au juste, vu que cela dépend du temps, de la mer, et des vents.

Voilà, monsieur, tout ce que j'ai à vous dire pour le présent. Je me recommande à vos prières et à votre amitié. CATERINE.

84. — DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 10 juillet.

Madame, votre majesté impériale trouvera que le vieux des montagnes écrit trop souvent ; mais mon cœur est trop plein, il faut que mes sentiments débordent sur le papier.

J'avais lu, dans une critique assez vive du grand ouvrage de l'abbé Chappe, que dans une contrée de

l'occident appelée le pays des Welches le gouvernement avait défendu l'entrée du meilleur livre et du plus respectable que nous ayons; qu'en un mot il n'était pas permis de faire passer à la douane des pensées, l'Instruction sublime et sage signée *Caterine;* je ne pouvais le croire. Cette extravagance barbare me semblait trop absurde. J'ai écrit à un commis des feuilles de papier: j'ai su de lui que rien n'est plus vrai. Voici le fait; un libraire de Hollande imprime cette Instruction, qui doit être celle de tous les rois et de tous les tribunaux du monde; il en dépêche à Paris une balle de deux mille exemplaires. On donne le livre à examiner à un cuistre, censeur des livres, comme si c'était un livre ordinaire, comme si un polisson de Paris était juge des ordres d'une souveraine, et de quelle souveraine! Ce maroufle imbécile trouve des propositions téméraires, malsonnantes, offensives d'une oreille welche; il le déclare à la chancellerie comme un livre dangereux, comme un livre de philosophie; on le renvoie en Hollande sans autre examen.

Et je suis encore chez les Welches! et je respire leur atmosphère! et il faut que je parle leur langue! Non, on n'aurait pas commis cette insolence imbécile dans l'empire de Moustapha, et je suis persuadé que Kien-long ferait mandarin du premier degré le lettré qui traduirait votre Instruction en bon chinois.

Madame, il est vrai que je ne suis qu'à un mille de la frontière des Welches, mais je ne veux point mourir parmi eux. Ce dernier coup me conduira dans le climat tempéré de Taganrock.

Avant de faire partir ma lettre, je relis l'Instruction.

« Il faut qu'un gouvernement soit tel qu'un citoyen « ne puisse pas craindre un autre citoyen ; mais que « tous craignent les lois.

« Il ne faut défendre par les lois que ce qui peut être « nuisible à chacun en particulier, ou à la société en « général, etc. »

Sont-ce donc ces maximes divines que les Welches n'ont pas voulu recevoir? Ils méritent... ils méritent... ils méritent... tout ce qu'ils ont.

Je demande pardon à votre majesté impériale, je suis trop en colère ; les vieillards doivent être moins impétueux. Si je vais me fâcher à-la-fois contre la Turquie et contre la Welcherie, cela est capable de suffoquer ce pauvre cacochyme, qui se met, en toussant, aux pieds de votre majesté impériale.

85. — DE L'IMPÉRATRICE.

Le $\frac{16}{27}$ juillet.

Monsieur, je crois vous avoir mandé la prise des lignes de Pérécop par assaut, et la fuite du kan de Crimée à la tête de soixante mille hommes, et la réduction du fort d'Orka, qui s'est rendu par accord le 14 juin. Après cela, mon armée entra sur trois colonnes en Crimée ; celle de la droite s'empara de Koslof, port sur la mer Noire ; celle du milieu, que commandait le prince Dolgorouky, en personne, marcha vers Karasbasar, où il reçut une députation des chefs des ordres de la Crimée, qui proposèrent une capitulation pour toute la presqu'île. Mais comme leurs députés tardèrent à revenir, le prince Dolgorouky s'avança

vers Caffa, autre port sur la mer Noire. Là, il attaqua le camp turc, dans lequel il y avait vingt-cinq mille combattants, qui s'enfuirent sur les vaisseaux qui les avaient amenés. Le sérasquier Ibrahim pacha, étant resté presque seul, envoya pour capituler; mais le prince lui fit dire qu'il devait se rendre prisonnier de guerre, ce qu'il fit.

Nos troupes entrèrent donc dans Caffa, tambour battant, le 29 juin. En attendant, la colonne gauche avait traversé la langue de terre qui est entre la mer d'Azof et la Crimée, d'où l'on envoya un détachement qui s'empara de Kertz et de Senikale, ce qui se fit tout de suite: de façon que notre flotte d'Azof, qui se tenait dans le détroit, prête à le passer, doit être à l'heure qu'il est à Caffa. Le prince Dolgorouky m'écrit qu'à la vue du port il y a trois pavillons russes qui croisent.

Je me hâte de vous mander ces bonnes nouvelles que j'ai reçues ce matin, sachant la part que vous y prendrez. Vous excuserez aussi, en faveur de ces nouvelles, le peu d'ordre que j'ai mis dans cette lettre que je vous écris fort à la hâte.

Il ne reste à l'ennemi, dans la Crimée, que deux ou trois méchants petits forts: les places de conséquence sont emportées, et je dois recevoir incessamment la capitulation signée par les Tartares.

Si après cela, monsieur, le sultan n'en a pas assez, on pourra lui en donner encore, et d'une autre espéce.

Soyez assuré de mon amitié et de l'estime distinguée que j'ai pour vous. CATERINE.

86. — DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 30 juillet.

Madame, est-il vrai que vous ayez pris toute la Crimée? Votre majesté impériale daignait me mander, par sa lettre du 10 juin, que M. le prince Dolgorouky était devant Pérécop ou Précop. La déesse aux cent bouches, qui arrive tous les jours du nord au midi, et qui depuis long-temps n'apporte que des sottises du midi au nord, débite que la Crimée entière est sous votre puissance, et qu'elle ne s'est pas fait beaucoup prier.

C'est du moins une consolation d'avoir le royaume de Thoas, où la belle Iphigénie fut si long-temps religieuse, et où son frère Oreste vint voler une statue, au lieu de se faire exorciser.

Mais si, après avoir pris cette Chersonèse taurique, vous accordez la paix à Moustapha, que deviendra ma pauvre Gréce, que deviendra ce beau pays de Démosthène et de Sophocle? J'abandonne volontiers Jérusalem aux musulmans; ces barbares sont faits pour le pays d'Ézéchiel, d'Élie, et de Caïphe. Mais je serai toujours douloureusement affligé de voir le théâtre d'Athènes changé en potagers, et le lycée en écuries. Je m'intéressais fort au sultan Ali-Bey; je me fesais un plaisir de le voir négocier avec vous du haut d'une pyramide; faudra-t-il que je renonce à toutes mes belles illusions? Il est bien dur pour moi que vous n'ayez conquis que la Moldavie, la Valachie, la Bessarabie, la Scythie, le pays des Amazones, et celui de Médée;

cela fait environ quatre cents lieues ; ces bagatelles-là ne me suffisent pas.

Je comptais bien que vous feriez rebâtir Troie, et que votre majesté impériale se promènerait en bateau sur les bords du Scamandre. Je vois qu'il faut que je modère mes desirs, puisque vous modérez les vôtres.

Je suis devenu aveugle, mais j'entends toujours la trompette qui m'annonce vos victoires, et je me dis, Si tu ne peux jouir du bonheur de la voir, tu auras au moins celui d'entendre parler d'elle tous les moments de ta vie.

Si votre majesté impériale garde la Chersonèse, comme je le crois, elle ajoutera un nouveau chapitre à son code, en faveur des musulmans qui habitent cette contrée. Son église grecque, la seule catholique et la seule véritable, sans doute, n'y fera pas beaucoup de conversions ; mais elle pourra y établir un grand commerce. Il y en avait un autrefois entre cette Scythie et la Gréce. Apollon même fit présent au Tartare Abaris d'une fléche qui le portait d'un bout du monde à l'autre, à la manière de nos sorciers. Si j'avais cette fléche, je serais aujourd'hui à Pétersbourg, au lieu de présenter sottement du pied des Alpes mon profond respect et mon attachement inviolable à la souveraine d'Azof, de Caffa, et de mon cœur. *Le vieux malade.*

87. — DE L'IMPÉRATRICE.

Le 22 juillet. / 2 auguste.

Monsieur, je ne saurais mieux répondre à vos deux lettres du 19 juin et 6 juillet qu'en vous mandant que

Taman et trois autres petites villes, savoir Temruk, Achaï, et Althon, situées sur une grande île qui forme l'autre côté du détroit de la mer d'Azof, dans la mer Noire, se sont rendues à mes troupes dans les premiers jours de juillet. Cet exemple a été suivi par plus de deux cent mille Tartares qui demeurent dans ces îles et en terre ferme.

L'amiral Sinevin, qui est sorti du canal avec sa flottille, a donné la chasse à quatorze bâtiments ennemis pour s'amuser; un brouillard cependant les a sauvés de ses griffes.

N'est-il pas vrai que voilà bien des matériaux pour corriger et augmenter les cartes géographiques? Dans cette guerre, on a entendu nommer des endroits dont on n'avait jamais ouï parler auparavant, et que les géographes disaient déserts. N'est-il pas vrai aussi que nous fesons des conquêtes comme quatre? Vous me direz qu'il ne faut pas beaucoup d'esprit pour s'emparer de villes abandonnées. Voilà aussi peut-être la raison qui m'empêche d'être, comme vous dites, d'une fierté insupportable.

A propos de fierté, j'ai envie de vous faire sur ce point ma confession générale. J'ai eu de grands succès durant cette guerre; je m'en suis réjouie très naturellement; j'ai dit: La Russie sera bien connue par cette guerre; on verra que cette nation est infatigable, qu'elle possède des hommes d'un mérite éminent, et qui ont toutes les qualités qui forment les héros; on verra qu'elle ne manque point de ressources, et qu'elle peut se défendre et faire la guerre avec vigueur lorsqu'elle est injustement attaquée.

Toute pleine de ces idées, je n'ai jamais fait réflexion à Caterine, qui, à quarante-deux ans, ne saurait croître ni de corps ni d'esprit, mais qui, par l'ordre naturel des choses, doit rester, et restera comme elle est. Ses affaires vont-elles bien, elle dit tant mieux; si elles allaient moins bien, elle emploierait toutes ses facultés à les remettre dans la meilleure des lisières possibles.

Voilà mon ambition, et je n'en ai point d'autre; ce que je vous dis est vrai. J'irai plus loin: je vous dirai que, pour épargner le sang humain, je souhaite sincèrement la paix; mais cette paix est très éloignée encore, quoique les Turcs, par d'autres motifs, la desirent ardemment. Ces gens-là ne savent pas la faire.

Je souhaite également la pacification des querelles déraisonnables de la Pologne. J'ai affaire là à des têtes écervelées, dont chacune, au lieu de contribuer à la paix commune, y nuit au contraire par caprice et par légèreté. Mon ambassadeur a publié une déclaration qui devrait leur ouvrir les yeux; mais il est à présumer qu'ils s'exposeront plutôt à la dernière extrémité que de prendre incessamment un parti sage et convenable. Les tourbillons de Descartes n'existèrent jamais qu'en Pologne. Là, chaque tête est un tourbillon qui tourne sans cesse sur lui-même; le hasard seul l'arrête, et jamais la raison ou le jugement.

Je n'ai point encore reçu ni vos *Questions*, ni vos montres de Ferney: je ne doute pas que l'ouvrage de vos fabricants ne soit parfait, puisqu'ils travaillent sous vos yeux.

Ne grondez pas vos colons de m'avoir envoyé un

surplus de montres; cette dépense ne me ruinera pas. Il serait bien malheureux pour moi si j'étais réduite à n'avoir pas, à point nommé, d'aussi petites sommes chaque fois qu'il me les faut. Ne jugez point, je vous prie, de nos finances par celles des autres états de l'Europe ruinés; vous me feriez tort. Quoique nous ayons la guerre depuis trois ans, nous bâtissons, et tout le reste va comme en pleine paix. Il y a deux ans qu'aucun nouvel impôt n'a été créé; la guerre présentement a son état fixé; une fois réglé, il ne dérange en rien les autres parties. Si nous prenons encore un ou deux Caffa, la guerre est payée.

Je serai contente de moi toutes les fois que j'aurai votre approbation, monsieur. J'ai relu aussi mes instructions pour le code, il y a quelques semaines, parceque je croyais alors la paix plus prochaine qu'elle ne l'est, et j'ai trouvé que j'avais raison en l'écrivant. J'avoue que ce code, pour lequel beaucoup de matériaux se préparent et d'autres sont déjà prêts, me donnera encore bien de la tablature avant qu'il parvienne au degré de perfection où je souhaite de le voir; mais il n'importe, il faut qu'il s'achève, quoique Taganrock ait la mer au midi et des hauteurs au nord.

Cependant vos projets sur cette place ne pourront avoir lieu avant que la paix n'ait assuré ses environs contre toute appréhension du côté de la terre et de la mer; car, jusqu'à la prise de la Crimée, c'était la place frontière vis-à-vis les Tartares. Peut-être m'aménera-t-on dans peu le kan de Crimée en personne. J'apprends dans ce moment qu'il n'a pas passé la mer avec les Turcs, mais qu'il est resté dans les mon-

tagnes, avec une très petite suite, à peu près comme le prétendant en Écosse après la défaite de Culloden. S'il me vient, nous travaillerons à le dégourdir cet hiver; et pour me venger de lui, je le ferai danser, et il ira à la comédie française.

Adieu, monsieur; continuez-moi votre amitié, et soyez assuré des sentiments que j'ai pour vous.

CATERINE.

P. S. J'allais fermer cette lettre lorsque je reçois la vôtre du 10 juillet, dans laquelle vous me mandez l'aventure arrivée à mon *Instruction* en France. Je savais cette anecdote, et même l'appendice, en conséquence de l'ordre du duc de Choiseul. J'avoue que j'en ai ri quand je l'ai lu dans les gazettes, et j'ai trouvé que j'étais assez vengée.

L'incendie arrivé à Pétersbourg a consumé en tout cent quarante maisons, selon les rapports de la police, parmi lesquelles il y en avait une vingtaine bâties en pierres; le reste n'était que des baraques de bois. Le grand vent avait porté la flamme et les tisons de tous côtés, ce qui renouvela l'incendie le lendemain, et lui donna un air surnaturel; mais il n'est pas douteux que le grand vent et l'excessive chaleur ont causé tout ce mal, qui sera bientôt réparé. Chez nous on construit avec plus de célérité que dans aucun autre pays de l'Europe. En 1762, il y eut un incendie deux fois aussi considérable, qui consuma un grand quartier bâti en bois; il fut reconstruit en briques en moins de trois ans.

88. — DE M. DE VOLTAIRE.

7 auguste.

Madame, est-il bien vrai, suis-je assez heureux pour qu'on ne m'ait pas trompé? Quinze mille Turcs tués ou faits prisonniers auprès du Danube, et cela dans le même temps que les troupes de votre majesté impériale entrent dans Pérécop! Cette nouvelle vient de Vienne; puis-je y compter? mon bonheur est-il certain?

Je veux aussi, madame, vous vanter les exploits de ma patrie. Nous avons depuis quelque temps une danseuse excellente à l'opéra de Paris. On dit qu'elle a de très beaux bras. Le dernier opéra comique n'a pas eu un grand succès, mais on en prépare un qui fera l'admiration de l'*univers*; il sera exécuté dans la première ville de l'*univers* par les meilleurs acteurs de l'*univers*.

Notre contrôleur-général, qui n'a pas l'argent de l'*univers* dans ses coffres, fait des opérations qui lui attirent des remontrances et quelques malédictions.

Notre flotte se prépare à voguer de Paris à Saint-Cloud.

Nous avons un régiment dont on a fait la revue; les politiques en présagent un grand événement.

On prétend qu'on a vu un détachement de jésuites vers Avignon, mais qu'il a été dissipé par un corps de jansénistes qui était fort supérieur; il n'y a eu personne de tué: mais on dit qu'il y aura plus de quatre convulsionnaires d'excommuniés.

Je ne manquerai pas, madame, si votre majesté

impériale le juge à propos, de lui rendre compte de la suite de ces grandes révolutions.

Pendant que nous fesons des choses si mémorables, votre majesté s'amuse à prendre des provinces en terre ferme, à dominer sur la mer de l'Archipel et sur la mer Noire, à battre des armées turques. Voilà ce que c'est que de n'avoir rien à faire, et de n'avoir qu'un petit état à gouverner.

Je n'en suis pas moins attaché à votre majesté impériale avec un profond respect et un inviolable dévouement qui ne finira qu'avec ma vie.

Le vieux malade de Ferney.

89. — DE L'IMPÉRATRICE.

Le $\frac{14}{25}$ auguste.

Monsieur, je vois par le contenu de votre lettre du 30 juillet qu'alors vous n'aviez point encore reçu mes lettres, qui vous annonçaient la soumission de toute la Crimée. Elle a fait son accord avec le prince Dolgorouki. Aujourd'hui j'ai reçu un courrier qui m'annonce que les ambassadeurs tartares sont en chemin pour me demander la confirmation du kan qu'ils ont élu à la place de Sélim Ghérai, trop attaché intérieurement aux Turcs, parcequ'il avait des possessions personnelles en Romélie. Les Mourza lui ont persuadé de s'en aller, et lui ont fourni à cet effet quelques esquifs. Je m'en vais donc faire distribuer des sabres, des aigrettes, des kaftans, et j'aurai un faux air de Moustapha.

Ces Tartares ont fait quelques efforts pour secouer

l'oppression ottomane; d'ailleurs nous n'en aurions pas eu aussi bon marché. Je défierais à présent Oreste de voler une statue en Crimée: il n'y a pas l'ombre des beaux arts chez ces gens-là; mais ils n'en conservent pas moins le goût de prendre ce qui ne leur appartient pas.

Laissez faire sultan Ali-Bey: vous verrez qu'il deviendra joli garçon après avoir pris Damas le 6 juin. Si votre chère Grèce, qui ne sait que faire des vœux, agissait avec autant de vigueur que le seigneur des pyramides, le théâtre d'Athènes cesserait bientôt d'être un potager, et le lycée une écurie. Mais si cette guerre continue, mon jardin de Czarskozélo ressemblera bientôt à un jeu de quilles, car à chaque action d'éclat j'y fais élever quelque monument. La bataille de Kogul, où dix-sept mille combattants en battirent cent cinquante mille, y a produit un obélisque avec une inscription qui ne contient que le fait et le nom du général: la bataille navale de Tchesme a fait naître dans une très grande pièce d'eau une colonne rostrale: la prise de la Crimée y sera perpétuée par une grosse colonne; la descente dans la Morée, et la prise de Sparte, par une autre.

Tout cela est fait des plus beaux marbres qu'on puisse voir, et que les Italiens mêmes admirent. Ces marbres se trouvent les uns sur les bords du lac Ladoga, les autres à Caterinimbourg, en Sibérie, et nous les employons comme vous voyez: il y en a presque de toutes couleurs.

Outre cela, derrière mon jardin, dans un bois, j'ai imaginé de faire bâtir un temple de mémoire, auquel on arrivera par un arc de triomphe. Tous les faits im-

portants de la guerre présente y seront gravés sur des médaillons avec des inscriptions simples et courtes en langue du pays, avec la date et les noms de ceux qui les ont effectués. J'ai un excellent architecte italien qui fait les plans de ce bâtiment, qui, j'espère, sera beau, de bon goût, et fera l'histoire de cette guerre. Cette idée m'amuse beaucoup, et je crois que vous ne la trouverez point déplacée.

Jusqu'à ce que je sache que la promenade que vous me proposez sur le Scamandre soit plus agréable que celle de la belle Néva, vous voudrez bien que je préfère cette dernière. Je m'en trouve si bien! Je renonce aussi à la réédification de Troie : j'ai à rebâtir ici tout un faubourg qu'un incendie a ruiné ce printemps.

Je vous prie, monsieur, d'être persuadé de ma sensibilité pour toutes les choses obligeantes et heureuses que vous me dites : rien ne me fait plus de plaisir que les marques de votre amitié. Je regrette de ne pouvoir être sorcière, j'emploierais mon art à vous rendre la vue et la santé. CATERINE.

90. — DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 31 auguste.

Madame, j'ose dire que votre majesté impériale me devait la lettre dont elle m'honore du 16 juillet. J'avais besoin de cette douce consolation après deux détestables gazettes consécutives, dans lesquelles on disait que les troupes de notre invincible sultan Moustapha étaient partout pleinement victorieuses. Je ne conçois pas ce qu'on gagne à débiter de si impudents menson-

ges, qui ne peuvent séduire les peuples que cinq ou six jours. Quand on trompe les hommes, il faut les tromper long-temps, comme on a fait à Rome. Il n'en est pas de même en fait d'exploits militaires.

Je présume que tous les Tartares de Crimée sont actuellement vos sujets. Je vous vois marcher de conquête en conquête : on m'assure que vos troupes, véritablement victorieuses, ont passé le Danube, et que vous avez cent vaisseaux dans les mers de l'Archipel.

Je bénis Dieu d'être né pour voir cette grande révolution. Personne ne s'attendait, lorsque Pierre-le-Grand était de mon temps à Sardam, qu'un jour votre majesté impériale dominerait sur la mer Noire, sur l'Archipel, et sur le Danube.

On m'assure que mon cher ami Ali-Bey a pris Damas, et qu'il a mis le siége devant Alep, afin d'essayer jusqu'où l'invincible Moustapha peut porter la vertu de la résignation. Si cela est vrai, comme je le souhaite du fond de mon cœur, jamais la patience d'un sultan n'a été plus exercée. Mais il faut que cet invincible héros soit un homme bien opiniâtre pour ne pas vous demander la paix à genoux.

Nous avons eu un roi, nommé Louis XI, qui disait : « *Quand orgueil marche devant, dommage marche derrière.* » Moustapha ne s'est pas souvenu de cette maxime : il vous avait ordonné de vider la Podolie ; vous avez fort mal obéi. J'ose me flatter à la fin que vous lui ordonnerez de vider Constantinople, et qu'il vous obéira.

Si vous daignez encore, madame, trouver dans tout ce fracas quelques moments pour lire mes rêveries, les

quatrième et cinquième volumes des *Questions sur l'Encyclopédie* doivent être actuellement entre vos belles mains. Voici, en attendant, une feuille du tome septième, qui n'est pas encore mise au net. L'auteur a pris la liberté de dire un petit mot de votre majesté à la page 356.

Je me mets à vos pieds, je les baise beaucoup plus respectueusement que ceux du pape: il se croit le premier personnage du monde; Moustapha croyait aussi l'être, mais je sais bien à qui ce nom est dû.

Que ma souveraine agrée le profond respect de sa vieille créature.

91. — DE L'IMPÉRATRICE.

Le $\frac{4}{15}$ septembre.

Monsieur, vous me demandez s'il est vrai que dans le temps même que mes troupes entrèrent dans Pérécop il y a eu sur le Danube une action au désavantage des Turcs; je vous répondrai qu'on n'a donné cet été, du côté du Danube, qu'un seul combat où le lieutenant-général, prince Repnin, a battu avec son corps détaché un corps de Turcs qui s'était avancé après que le commandant de Giurgi leur eut rendu cette place, à peu près comme Lauterbourg passa aux Autrichiens lorsque M. de Noailles commandait l'armée française après la mort de l'empereur Charles VI. Le prince Repnin étant tombé malade, le lieutenant-général Essen a voulu reprendre Giurgi, mais il a été repoussé à l'assaut. Cependant, quoi qu'en disent les gazettes, Bucharest est toujours entre nos mains avec toutes les places de

la rive du Danube, depuis Giurgi jusqu'à la mer Noire.

Je ne porte aucune envie aux exploits que vous me mandez de votre patrie. Si les beaux bras de la belle danseuse de l'opéra de Paris, et l'opéra comique, qui fait l'admiration de l'univers, consolent la France de la destruction de ses parlements, et des nouveaux impôts après huit ans de paix, il faut convenir que voilà des services essentiels qu'ils ont rendus au gouvernement. Mais lorsque ces impôts auront été perçus, les coffres du roi seront-ils remplis, et l'état libéré?

Vous me dites, monsieur, que votre flotte se prépare à voguer de Paris à Saint-Cloud : je vous donnerai nouvelles pour nouvelles. La mienne est venue d'Azof à Caffa. A Constantinople on est très affligé de la perte de la Crimée: pour les dissiper, il faudrait leur envoyer l'opéra comique; et les marionnettes aux mutins de Pologne, au lieu de cette foule d'officiers français qu'on envoie s'y perdre. Ceux de mes troupes qui aiment le spectacle peuvent assister aux drames de M. Soumarokof à Tobolsk, où il y a de fort bons acteurs.

Adieu, monsieur; combattons les méchants, qui ne veulent point rester en repos, et battons-les puisqu'ils le desirent. Aimez-moi, et portez-vous bien. CATERINE.

92. — DE M. DE VOLTAIRE.

17 septembre.

Madame, me trompé-je cette fois-ci? Une flotte tout entière de mes amis les Turcs, réduite en cendres dans le port de Lemnos! le comte Alexis Orlof, maître de cette île! c'est ce qu'on me mande de Venise. Ces nou-

velles retentissent dans les échos des Alpes, et nous répétons les noms de votre majesté impériale et du comte Orlof. Il me semble que c'est à peu près dans le même temps qu'une autre flotte turque fut consumée dans cette mer l'année passée; voilà un bel anniversaire. On voit bien que Lemnos était en effet l'île de Vulcain; ce dieu brûle vos ennemis.

Ah, Moustapha! Moustapha! Eh bien! votre hautesse se jouera-t-elle encore à mon impératrice? lui ordonnerez-vous de vider sans délai la Podolie? trouverez-vous fort impertinent qu'elle n'ait pas obéi aux ordres de votre sublime Porte? mettrez-vous encore ses ministres en prison? voilà mon auguste souveraine en possession de votre Tartarie-Crimée, maîtresse de tous vos états au-delà du Danube, maîtresse de toute votre mer Noire. Vous n'êtes point galant, Moustapha; vous deviez venir lui faire la cour, et baiser ses belles mains au lieu de lui faire la guerre. Croyez-moi, demandez-lui très humblement pardon; c'est ce que vous avez de mieux à faire.

Savez-vous bien, monsieur Moustapha, que mon héroïne, occupée continuellement à vous battre, trouve encore le temps de m'écrire des lettres pleines d'esprit et de graces? vous douteriez-vous, par hasard, de ce que signifient ces mots, *graces* et *esprit?* Elle a daigné me mander du 22 juillet, 2 auguste, qu'on lui aurait l'obligation d'une carte géographique de la Crimée; on n'en a jamais eu de passables jusqu'à présent; vous n'êtes pas géographes, vous autres Turcs: vous possédez un beau pays, mais vous ne le connaissez pas. Mon impératrice vous le fera connaître.

Savez-vous seulement où était le paradis terrestre? Moi, je le sais. Il est partout où est Catherine II; prosternez-vous avec moi à ses pieds.

Donné à Ferney, le 3 de la lune de Schéval.

93. — DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 2 octobre.

Seigneur Moustapha, je demande pardon à votre hautesse du dernier compliment que je vous ai fait sur votre flotte, prétendue brûlée par ces braves Orlof; ce qui est vraisemblable n'est pas toujours vrai. On m'avait mal informé, mais vous avez encore de plus fausses idées que je n'ai de fausses nouvelles.

Vous vous êtes plus lourdement trompé que moi, quand vous avez commencé cette guerre contre ma belle impératrice. Vous êtes bien payé d'avoir été un ignorant qui, du fond de votre sérail, ne saviez point à qui vous aviez affaire! Plus vous étiez ignorant, et plus vous étiez orgueilleux. C'est une grande leçon pour tous les rois. Il y a près de trois ans que je vous prédis malheur. Mes prédictions se sont accomplies; et, quant à votre flotte brûlée, ce qui est différé n'est pas perdu. Comptez sur MM. les comtes Orlof.

D'ailleurs il est bien plus agréable de vous prendre la Crimée que de vous brûler quelques vaisseaux. Ne soyez plus si glorieux, mon bon Moustapha. Il est vrai que mon impératrice vous donne une place dans son temple de mémoire; mais vous y serez placé comme les rois vaincus l'étaient au Capitole.

On m'écrit que vous entendez enfin raison, et que

vous demandez la paix. Je ne sais si vous êtes assez raisonnable pour faire cette démarche, et si on m'a trompé sur cette affaire comme sur votre flotte.

J'ignore encore s'il est vrai que vos troupes aient battu mon cher ami Ali-Bey en Syrie. J'ai peur que ce petit succès ne vous enivre; mais, prenez-y garde, les Russes ne ressemblent pas aux Égyptiens; ils vous donnent sur les oreilles depuis trois ans, et vous les frotteront encore si vous persistez à ne pas demander pardon à l'auguste Catherine. J'ai été très fâché que vous l'ayez forcée d'interrompre son beau code de lois pour vous battre. Elle aurait mieux aimé être Thémis que Bellone; mais, grace à vous, elle est montée au temple de la gloire par tous les chemins. Restez dans votre temple de l'orgueil et de l'oisiveté, et croyez que je serai toujours tout à vous. *L'ermite de Ferney.*

Je prends la liberté d'envoyer ma lettre à sa majesté impériale de Russie, qui ne manquera pas de vous la faire rendre.

94. — DE L'IMPÉRATRICE.

A Pétersbourg, $\frac{6}{17}$ octobre.

Monsieur, j'ai à vous fournir un petit supplément à l'article FANATISME, qui ne figurera pas mal aussi dans celui des CONTRADICTIONS, que j'ai lu avec la plus grande satisfaction dans le livre des *Questions sur l'Encyclopédie*. Voici de quoi il s'agit.

Il y a des maladies à Moscou : ce sont des fiévres pourprées, des fiévres malignes, des fiévres chaudes avec taches et sans taches, qui emportent beaucoup

de monde, malgré toutes les précautions qu'on a prises. Le grand-maître comte Orlof m'a demandé en grace d'y aller pour voir sur les lieux quels seraient les arrangements les plus convenables à prendre pour arrêter ce mal. J'ai consenti à cette action si belle et si zélée de sa part, non sans sentir une vive peine sur le danger qu'il va courir.

A peine était-il en chemin depuis vingt-quatre heures, que le maréchal Soltikof m'écrivit la catastrophe suivante, qui s'est passée à Moscou du 15 au 16 septembre, vieux style.

L'archevêque de cette ville, nommé Ambroise, homme d'esprit et de mérite, ayant appris qu'il y avait depuis quelques jours une grande affluence de populace devant une image qu'on prétendait qui guérissait les malades (lesquels expiraient aux pieds de la sainte Vierge), et qu'on y portait beaucoup d'argent, envoya mettre son sceau sur cette caisse, pour l'employer ensuite à quelques œuvres pieuses : arrangement économique que chaque évêque est très en droit de faire dans son diocèse. Il est à supposer qu'il avait intention d'ôter cette image, comme cela s'est pratiqué plus d'une fois, et que ceci n'était qu'un préambule. Effectivement cette foule de monde rassemblée dans un temps d'épidémie ne pouvait que l'augmenter. Mais voici ce qui arriva.

Une partie de cette populace se mit à crier, *L'ar-* « *chevêque veut voler le trésor de la sainte Vierge ; il faut* « *le tuer.* » L'autre prit parti pour l'archevêque. Des paroles ils en vinrent aux coups. La police voulut les séparer, mais la police ordinaire n'y put suffire. Mos-

cou est un monde, non une ville. Les plus furieux se mirent à courir vers le Krémelin; ils enfoncèrent les portes du couvent où réside l'archevèque; ils pillèrent ce couvent, s'enivrèrent dans les caves, où beaucoup de marchands tiennent leurs vins, et n'ayant point trouvé celui qu'ils cherchaient, une partie s'en alla vers le couvent nommé Donskoi, d'où ils tirèrent ce respectable vieillard, qu'ils massacrèrent inhumainement; l'autre resta à se battre en partageant le butin.

Enfin le lieutenant-général Jérapkin arriva avec une trentaine de soldats qui les obligèrent bien vite à se retirer. Les plus mutins furent pris. En vérité ce fameux dix-huitième siécle a bien là de quoi se glorifier! nous voilà devenus bien sages! Mais ce n'est pas à vous qu'il faut parler sur cette matière : vous connaissez trop les hommes pour vous étonner des contradictions et des extravagances dont ils sont capables. Il suffit de lire vos *Questions sur l'Encyclopédie* pour être persuadé de la profonde connaissance que vous avez de l'esprit et du cœur des humains.

Je vous dois mille remerciements, monsieur, de la mention que vous voulez bien faire de moi dans divers endroits de ce dictionnaire très utile et très agréable : je suis étonnée d'y trouver souvent mon nom à la fin d'une page où je l'attendais le moins.

J'espère que vous aurez reçu, à l'heure qu'il est, la lettre-de-change pour le paiement des fabricants qui m'ont envoyé leurs montres.

La nouvelle du combat naval donné à Lemnos est fausse. Le comte Alexis Orlof était encore à Paros le 24 juillet, et la flotte turque n'ose montrer ses beaux

yeux en-deçà des Dardanelles. Votre lettre au sujet de ce combat est unique. Je sens, comme je le dois, les marques d'amitié qu'il vous plaît de me donner, et je vous ai les plus grandes obligations pour vos charmantes lettres.

J'ai trouvé, monsieur, dans les *Questions sur l'Encyclopédie*, si remplies de choses aussi excellentes que nouvelles, à l'article ÉCONOMIE PUBLIQUE, page 61 de la cinquième partie, ces paroles : « Donnez à la Sibérie « et au Kamtschatka réunis, qui font quatre fois l'é« tendue de l'Allemagne, un Cyrus pour souverain, « un Solon pour législateur, un duc de Sulli, un Col« bert pour surintendant des finances, un duc de Choi« seul pour ministre de la guerre et de la paix, un An« son pour amiral ; ils y mourront de faim avec tout « leur génie. »

Je vous abandonne tout le pays de la Sibérie et du Kamtschatka, qui est situé au-delà du soixante-troisième degré ; en revanche je plaide chez vous la cause de tout le terrain qui se trouve entre le soixante-troisième et le quarante-cinquième degré : il manque d'hommes en proportion de son étendue, de vins aussi. Non seulement il est cultivable, mais même très fertile. Les blés y viennent en si grande abondance, qu'outre la consommation des habitants, il y a des brasseries immenses d'eau-de-vie ; et il en reste encore assez pour en mener par terre en hiver, et par les rivières en été, jusqu'à Archangel, d'où on l'envoie dans les pays étrangers. Et peut-être en a-t-on mangé dans plus d'un endroit, en disant que les blés ne mûrissent jamais en Sibérie.

Les animaux domestiques, le gibier, les poissons, se trouvent en grande abondance dans ces climats; et il y en a d'espèce excellente qu'on ignore dans les autres pays de l'Europe.

Généralement les productions de la nature en Sibérie sont d'une richesse extraordinaire: témoin la grande quantité de mines de fer, de cuivre, d'or, et d'argent, les carrières d'agates de toutes couleurs, de jaspe, de cristaux, de marbre, de talc, etc., etc., qu'on y trouve.

Il y a des districts entiers couverts de cèdres d'une épaisseur extraordinaire, aussi beaux que ceux du mont Liban, et des fruitiers sauvages de beaucoup d'espèces différentes.

Si vous êtes curieux, monsieur, de voir des productions de la Sibérie, je vous en enverrai des collections de différentes espèces qui ne sont communes qu'en Sibérie, et rares partout ailleurs. Mais une chose qui démontre, je pense, que le monde est un peu plus vieux que nos nourrices ne nous le disent, c'est qu'on trouve dans le nord de la Sibérie, à plusieurs toises sous terre, des ossements d'éléphants, qui, depuis fort long-temps, n'habitent plus ces contrées.

Les savants, plutôt que de convenir de l'antiquité de notre globe, ont dit que c'était de l'ivoire fossile; mais, ils ont beau dire, les fossiles ne croissent point en forme d'éléphant très complet.

Ayant plaidé ainsi devant vous la cause de la Sibérie, je vous laisse le jugement du procès, et me retire en vous réitérant les assurances de la plus haute considération, et de l'amitié et de l'estime la plus sincère.

CATERINE.

95. — DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 18 octobre.

Madame, je n'écris point par cette poste à Moustapha; permettez-moi de donner la préférence à votre majesté impériale; il n'y a pas moyen de parler à ce gros cochon, quand on peut s'adresser à l'héroïne du siécle.

J'ai le cœur navré de voir qu'il y a de mes compatriotes parmi ces fous de confédérés. Nos Welches n'ont jamais été trop sages, mais du moins ils passaient pour galants; et je ne sais rien de si grossier que de porter les armes contre vous. Cela est contre toutes les lois de la chevalerie. Il est bien honteux et bien fou qu'une trentaine de blancs-becs de mon pays aient l'impertinence de vous aller faire la guerre, tandis que deux cent mille Tartares quittent Moustapha pour vous servir. Ce sont les Tartares qui sont polis, et les Français sont devenus des Scythes. Daignez observer, madame, que je ne suis point Welche; je suis Suisse, et si j'étais plus jeune, je me ferais Russe.

Votre majesté impériale m'a bien consolé par sa lettre du 4 septembre; elle a daigné m'apprendre le véritable état des affaires vers le Danube. La France, ma voisine, retentissait des plus fausses nouvelles; mais je reste toujours dans ma surprise que Moustapha ne demande point la paix. Est-ce qu'il aurait quelques succès contre mon cher Ali-Bey?

Ah! madame, qu'une paix glorieuse serait belle après toutes vos victoires!

Tandis que vous avez la bonté de perdre quelques moments à lire le quatrième et le cinquième volume des *Questions*, le questionneur a fait partir le sixième et le septième; mais il a bien peur de ne pouvoir continuer. Il n'en peut plus, il est bien malade; et voilà pourquoi il desirait que votre majesté allât bien vite à Constantinople, car assurément il n'a pas le temps d'attendre.

Ma colonie est à vos pieds; je voudrais qu'elle pût envoyer des montres à la Chine par vos caravanes, mais elle est beaucoup plus glorieuse d'en avoir envoyé à Pétersbourg. Votre majesté impériale est trop bonne; je suis toujours étonné de tout ce que vous faites. Il me semble que le roi de Prusse en est tout aussi surpris et presque aussi aise que moi. Rien n'égale l'admiration pour votre personne, la reconnaissance, et le profond respect du vieux malade de Ferney.

96. — DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 2 novembre.

Madame, j'aime toujours mieux prendre la liberté d'écrire à mon héroïne qu'à Moustapha, qui n'est point du tout mon héros. J'aurais, à la vérité, beaucoup de plaisir à lui rire au nez sur la belle reprise de Giurgi, ou Giorgiova, et sur la défaite totale de ce terrible Oginski.

J'ai bien peur qu'on n'ait trouvé quelques uns de nos Welches parmi leurs prisonniers: *Que diable allaient-ils faire dans cette galère?*

Apparemment que votre majesté impériale avait

donné le mot à mon cher Ali-Bey, pour qu'il reprît Damas et la sainte Jérusalem, pendant que votre majesté reprendrait Giorgiova. Si cette aventure de Damas est vraie, je n'ai plus d'inquiétude que pour le sérail de mon cher Moustapha. On me flatte que M. le comte Alexis Orlof est maître de Négrepont; cela me donne des espérances pour Athènes, à laquelle je suis toujours attaché en faveur de Sophocle, d'Euripide, de Ménandre, et du vieil Anacréon mon confrère, quoique les Athéniens soient devenus les plus pauvres poltrons du continent. Mais d'où vient que Raguse, l'ancienne Épidaure (à ce qu'on dit), laquelle appartint si long-temps à l'empire d'orient, c'est-à-dire au vôtre, se met-elle sous la protection de l'empire d'occident? Y a-t-il donc d'autre protection à présent que celle de mon héroïne? Que font les *savii grandi* de Venise? Pourquoi ne reprennent-ils pas le royaume de Minos, pendant que les braves Orlof prennent le royaume de Philoctéte? C'est qu'il n'y a actuellement rien de grand dans l'Europe que mon auguste Catherine II, à qui j'ai voué mes derniers soupirs.

J'étais bien malade; la nouvelle de Giorgiova m'a ressuscité pour quelque temps, et je respire encore avec le plus profond respect et la plus vive reconnaissance pour votre majesté impériale.

Le vieux malade de Ferney.

97. — DE M. DE VOLTAIRE.

12 novembre.

Madame, les malheurs ne pouvaient arriver à votre majesté impériale ni par vos braves troupes, ni par votre sublime et sage administration; vous ne pouviez souffrir que par les fléaux qui ont de tout temps désolé la nature humaine. La maladie contagieuse qui afflige Moscou et ses environs est venue, dit-on, de vos victoires mêmes. On débite que cette contagion a été apportée par des dépouilles de quelques Turcs vers la mer Noire. Moustapha ne pouvait donner que la peste, dont son beau pays est toujours attaqué. C'était assurément une raison de plus pour tous les princes vos voisins de se joindre à vous, et d'exterminer sous vos auspices les deux grands fléaux de la terre, la peste et les Turcs. Je me souviens qu'en 1718 nous arrêtâmes la peste à Marseille; je ne doute pas que votre majesté impériale ne prenne encore de meilleures mesures que celles qui furent prises alors par notre gouvernement. L'air ne porte point cette contagion, le froid la diminue, et vos soins maternels la dissiperont; l'infame négligence des Turcs augmenterait votre prévoyance, si quelque chose pouvait l'augmenter.

On parle d'une disette qui se fait sentir dans votre armée navale. Mais je ne la crois pas, puisque c'est un des braves comtes Orlof qui la commande. C'en serait trop que d'éprouver à-la-fois les trois faveurs dont le prophète Gad en donna une à choisir à votre petit pré-

tendu confrère David, pour avoir fait le dénombrement de sa chétive province.

J'éprouve aussi des fléaux dans mes villages; le malheur se fourre dans les trous de souris, comme il marche la tête levée dans les grands empires. Ma colonie d'horlogers a essuyé des persécutions, mais je les ai tirés d'affaire à force d'argent, et j'espère toujours qu'ils pourront vous servir à établir un commerce utile entre vos états et la Chine. En vérité j'aurais mieux aimé les faire travailler sur les bords du Volga que sur ceux du lac de Genève.

Chassez à jamais la peste et les Ottomans au-delà du Danube; et recevez, madame, avec votre bonté ordinaire, le profond respect et l'attachement inviolable du vieil ermite de Ferney pour votre majesté impériale.

98. — DE L'IMPÉRATRICE.

A Pétersbourg, 18/29 novembre.

Monsieur, pour faire tenir votre lettre au seigneur Moustapha, le maréchal Romanzof a envoyé, le mois passé, le général-major Veismann au-delà du Danube. Après avoir fait sauter en l'air deux petits forts qui barraient son chemin, il a marché vers Balada, où le grand-visir était campé; il a pris cette place, a battu les troupes du visir, s'est emparé du canon fondu l'an passé par M. Tott à Constantinople; ensuite il est entré poliment dans le camp du visir pour le voir et lui parler, mais il ne l'y a pas trouvé.

Nos troupes légères se sont portées jusqu'au mont

Hémus sans rencontrer à qui s'adresser. Alors M. Veismann, croyant sa commission achevée, retourna vers Isacki, qu'il rasa. Pendant ce temps-là un autre général-major a pris les forts de Matelina et de Girsova; et le lieutenant-général Essen s'amusait à battre quarante mille Turcs commandés par Moussou-Ouglou, ci-devant visir, qui s'était avancé en Valachie.

Après la défaite de Moussou, Giurgi fut repris. Les deux rives du Danube, depuis cet endroit jusqu'à la mer Noire, sont présentement nettoyées de Turcs, comme une maison hollandaise l'est de la poussière. Tout ceci s'est passé du 20 au 27 octobre, vieux style.

Consolez-vous, monsieur; votre cher Ali-Bey est maître de Damas. Mais quelle honte pour vos compatriotes, pour cette noblesse française si remplie d'honneur, de courage, et de générosité, de se trouver parmi les bandits de Pologne, qui font serment, devant des images miraculeuses, d'assassiner leur roi, quand ils ne savent pas combattre! Si après ce coup M. de Vioménil et ses compagnons ne quittent pas ces gens-là, que faudra-t-il penser?

Nous avons ici présentement le halga sultan, frère du kan indépendant de la Crimée, par la grace de Dieu et des armes de la Russie: c'est un jeune homme de vingt-cinq ans, plein d'esprit et du desir de s'instruire.

J'ai à vous dire que les maladies à Moscou sont réduites, par les soins infatigables du comte Orlof, à un dixième de ce qu'elles étaient. Ses frères ont fait le diable à quatre dans l'Archipel: ils ont partagé leur

flotte en deux : l'aîné a fait plusieurs descentes depuis le cap Matapan jusqu'à Lemnos, a enlevé à l'ennemi des magasins et des bâtiments, et a détruit ce qu'il n'a pu emporter; le cadet en a fait autant sur les côtes d'Asie et d'Afrique; mais sa maladie, très sérieuse, l'a obligé de revenir à Livourne.

Si ces nouvelles, monsieur, peuvent vous rendre la santé, elles auront un nouveau mérite à mes yeux, parcequ'on ne saurait s'intéresser plus vivement que je le fais à tout ce qui vous regarde.

Dites-moi, je vous prie, si l'édition de l'*Encyclopédie* qu'on fait à Genève est avouée par les auteurs de la première; les éditeurs nouveaux m'ont demandé des mémoires sur la Russie pour les y insérer.

CATERINE.

99. — DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 18 novembre.

Madame, je vois par la lettre dont votre majesté impériale m'honore du 6 octobre, vieux style, que vous êtes née pour instruire les hommes autant que pour les gouverner.

La populace sera difficilement instruite; mais tous ceux qui auront reçu une éducation seulement tolérable profiteront de plus en plus des lumières que vous répandez. Il est triste que l'archevêque de Moscou ait été le martyr de la *bonne Vierge;* les barbares imbéciles, superstitieux, et ivrognes, qui l'ont tué, méritent sans doute un châtiment qui fasse impression sur ces têtes de buffles. Je suis persuadé que, depuis la

mort du fils de la *sainte Vierge*, il n'y a presque point eu de jour où quelqu'un n'ait été assassiné à son occasion ; et à l'égard des assassinats en front de bandière, dont le fils et la mère ont été le prétexte, ils sont en grand nombre et trop connus. Le meurtre de l'archevêque est bien punissable; je trouve celui du chevalier de La Barre plus horrible, parcequ'il a été commis de sang froid par des hommes qui devaient avoir du sens commun et de l'humanité.

Je rends graces à la nature de ce que la maladie épidémique de Moscou n'est point la peste. Ce mot effrayait nos pays méridionaux. Chacun débitait des contes funestes. Les mensonges imprimés qui courent tous les jours sur votre empire font bien voir comment l'histoire était écrite autrefois. Si le roi d'Égypte avait perdu une douzaine de chevaux, on disait que l'*Ange exterminateur* était venu tuer tous les quadrupèdes du pays.

M. le grand-maître Orlof est un ange *consolateur*, il a fait une action héroïque. Je conçois qu'elle a dû bien émouvoir votre cœur partagé entre la crainte et l'admiration ; mais vous devez être moins surprise qu'une autre : les grandes actions sont de votre compétence. Je remercie votre majesté impériale de tout ce qu'elle daigne m'apprendre sur la Sibérie méridionale ; elle m'en dit plus en dix lignes que l'abbé Chappe dans un *in-folio*. Si vous le permettez, cela entrera dans un supplément aux *Questions*, qu'on prépare à présent au mont Krapack. J'avoue que je suis fort étonné des squelettes d'éléphants trouvés dans le nord de la Sibérie. Je crois difficilement à l'ivoire fossile, et j'ai

aussi beaucoup de peine à croire à de véritables dents d'éléphants enterrés trente pieds sous les glaces; mais je crois la nature capable de tout, et il se pourrait bien faire (en expliquant les choses respectueusement) que l'Adam des Hébreux, connu jadis d'eux seuls, fût de très fraîche date: six mille ans sont en effet bien peu de chose.

Votre majesté, qui m'a déjà donné tant de marques de bonté, veut m'envoyer quelques productions de la Sibérie. J'oserais lui demander de la graine de ces beaux cèdres, qui n'ont pas de peine à surpasser ceux du Liban, car le Liban n'en a presque plus; je les planterais dans mon ermitage, où il fait quelquefois presque aussi froid qu'en Sibérie. Je sais bien que je ne les verrai pas croître; mais la postérité les verra, et elle dira: Voilà les bienfaits de celle qui érigea le temple de Mémoire.

Les artistes de Ferney ont reçu l'argent que votre majesté a eu la bonté de leur envoyer. Ils sont à vos pieds comme moi. Je ne me souvenais pas de vous avoir parlé d'une pendule, mais si vous en voulez, vous en aurez incessamment: votre majesté n'aurait qu'à fixer le prix, je lui réponds qu'elle serait bien servie, et à bon compte. Ce n'est peut-être pas le temps de proposer un commerce de pendules et de montres avec la Chine; mais votre universalité fait tout à-la-fois. C'est là, selon mon avis, la vraie grandeur, la vraie puissance.

Les Génevois ont bien établi un petit commerce de montres à Kanton; votre majesté pourrait en établir un dans l'endroit où les Russes commercent avec les

Chinois. Un homme de confiance pourrait envoyer de Pétersbourg à Ferney les ordres auxquels on se conformerait; mais j'ai bien peur que ce plan ne tienne un peu de la proposition des chars de guerre de Cyrus. Vous avez très bien battu les Turcs sans le secours de ces beaux chars de guerre à la nouvelle mode.

Je me flatte qu'à présent le comte Alexis Orlof leur a pris le Négrepont sans aucun char: il ne vous faut que des chars de triomphe. Je me mets de loin derrière eux, et je crie *io trionfo* d'une voix très faible et très cassée, mais qui part d'un cœur pénétré de tout ce que votre majesté impériale peut inspirer à l'ermite, etc.

100. — DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 3 décembre.

Madame, voilà sans doute une belle action que les confédérés ont faite. Je ne doute pas que le révérend père Ravaillac et le révérend père Poignardini n'aient été les confesseurs de ces messieurs, et qu'ils ne les aient munis du pain des forts, comme le dit le révérend père Strada, en parlant du bienheureux Balthasar Gérard, assassin du prince d'Orange. Du moins votre pauvre archevêque de Moscou n'a été tué que par des gueux ivres, par une populace effrénée que la raison ne peut jamais gouverner, et qu'il faut emmuseler comme des ours; mais le roi de Pologne a été trahi, assailli, frappé par des gentilshommes qui parlent latin, qui lui avaient juré obéissance.

On dit qu'on a imprimé dans les états de votre ma-

jesté impériale une relation de cette conspiration étonnante. Oserais-je vous supplier de daigner m'en faire parvenir un exemplaire? Il pourrait me servir en temps et lieu, supposé que j'aie encore quelque temps à vivre. J'avoue que j'ai la faiblesse d'aimer la vie quand ce ne serait que pour voir l'estampe de votre temple de Mémoire, et celle de votre statue érigée vis-à-vis celle de Pierre-le-Grand.

Nous sommes inondés de tant de nouvelles que je n'en crois aucune. La renommée est une déesse qui n'acquiert le sens commun qu'avec le temps; encore même ne l'acquiert-elle pas toujours. L'histoire la plus vraie est mêlée de mensonges, comme l'or dans la mine est souillé par des métaux étrangers; mais les grandes actions, les grands monuments, restent à la postérité. La gloire se dégage des lambeaux dont on la couvre, et paraît à la fin dans toute sa splendeur. Heureux l'écrivain qui donnera dans un siècle l'histoire de Catherine II!

Nous avons toujours dans notre voisinage un comte Orlof, en Suisse, avec sa famille; tandis que les autres vous servent sur terre et sur mer. M. Polianski nous fait l'honneur de venir quelquefois à Ferney; il nous enchante par tout ce qu'il nous dit de la magnificence de votre cour, de votre affabilité, de votre travail assidu, de la multiplicité des grandes choses que vous faites en vous jouant. Enfin il me met au désespoir d'avoir près de quatre-vingts ans, et de ne pouvoir être témoin de tout cela. M. Polianski a un desir extrême de voir l'Italie, où il apprendrait plus à servir votre majesté impériale que dans le voisinage de la Suisse

et de Genève; il attend sur cela vos ordres et vos bontés depuis long-temps. C'est un très bon esprit et un très bon-homme, dont le cœur est véritablement attaché à votre majesté.

Nous voici dans un temps, madame, où il n'y a pas moyen de prendre de nouvelles provinces à mon cher ami Moustapha. J'en suis fâché; mais je le prie d'attendre au printemps.

Je renouvelle mes vœux pour la constante prospérité de vos armes, pour votre santé, pour votre gloire, pour vos plaisirs. Je me mets aux pieds de votre majesté impériale avec la plus sensible reconnaissance et le plus profond respect. *Le vieux malade de Ferney.*

101. — DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 16 décembre.

Madame, j'importune votre majesté impériale de mes félicitations, et de mes battements de main : on n'a jamais fait avec elle. Une ville n'est pas plus tôt prise, qu'une autre est rendue. A peine les Turcs sont-ils battus sur la rive gauche du Danube, qu'ils sont défaits sur la rive droite; si on leur prend cent canons à Giorgiova, on leur en prend cent cinquante dans une bataille. Voilà du moins ce qu'on me dit, et ce qui me comble de joie.

J'espère, par-dessus tout cela, que l'attentat des confédérés sera pour vous un nouveau sujet de gloire.

Votre majesté me permettrait-elle de joindre à ce petit billet une requête de mes colons? Vous vous souvenez que vous trouvâtes dans leurs caisses plus de

montres qu'ils n'en avaient spécifié dans leurs factures. Les artistes qui, par l'oubli de leur facture, n'ont pas été compris dans le paiement ordonné par votre majesté, se jettent à vos pieds; ce sont des gens dont toute la fortune est dans leurs doigts. Il ne s'agit que de deux cent quarante-sept roubles, à ce que je crois.

Il y a un de mes artistes qui fait des montres en bagues, à répétition, à secondes, quart et demi-quart, et à carillon. C'est un prodige bien singulier; mais ces bagatelles difficiles ne sont pas dignes de l'héroïne qui venge l'Europe de l'insolence des Turcs, malgré une partie de l'Europe.

Le roi de Prusse s'est amusé à faire un poème épique contre les confédérés. Je crois que M. l'abbé d'Oliva paiera les frais de l'impression.

Que votre majesté impériale daigne agréer le profond respect, l'attachement, l'admiration, la reconnaissance du vieux malade de Ferney.

102. — DE L'IMPÉRATRICE.

Ce $\frac{3}{14}$ décembre.

Monsieur, je viens de recevoir votre lettre du 18 novembre. Grace aux arrangements pris par le comte Orlof à Moscou, il n'y avait, le 28 de ce même mois, que deux personnes de mortes, dans cette ville, de la contagion dont vos pays méridionaux ont si grand effroi, et avec raison. Mais il y a encore des malades; les médecins assurent que les deux tiers en réchapperont. Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'aucune personne de qualité n'en a été attaquée, et qu'il est mort plus de

femmes que d'hommes. Dans les corps disséqués on a trouvé que le sang s'était réfugié dans le cœur et les poumons; qu'il n'y en avait pas une goutte dans les veines; que tous les remèdes étaient mortels, hors ceux qui provoquaient la sueur.

Je vous enverrai incessamment des noix de cèdre de Sibérie; j'ai fait écrire au gouverneur de m'en envoyer de toutes fraîches. Vous les aurez vers le printemps.

Les contes de l'abbé Chappe ne méritent guère de croyance. Je ne l'ai jamais vu; et cependant il prétend dans son livre avoir mesuré, dit-on, des bouts de bougie dans ma chambre, où il n'a jamais mis le pied. Ceci est un fait.

Votre lettre me tire d'inquiétude au sujet de l'argent des montres, puisque enfin il est arrivé. Pour ce qui regarde le commerce des montres à la Chine, je crois qu'il ne serait pas impossible d'y parvenir en s'adressant à quelque comptoir d'ici, qui trouvera bien le moyen de les faire parvenir à la frontière de la Chine; car, quoi qu'en disent certains écrivains, la couronne ne fait plus ce commerce.

Les tableaux que j'ai fait acheter en Hollande, de la collection de Braamcamp, ont tous péri sur les côtes de Finlande. Il faudra s'en passer. J'ai eu du guignon cette année; en pareil cas, il n'y a d'autre ressource que de s'en consoler.

Je vous ai mandé les nouvelles que j'ai reçues de mes armées de terre et de mer : il ne me reste donc en ce moment, monsieur, que de vous renouveler tous les sentiments que vous me connaissez. CATERINE.

103. — DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 1er janvier 1772.

Madame, je souhaite à votre majesté impériale, pour l'année 1772, non pas augmentation de gloire, car il n'y a plus moyen, mais augmentation de croquignoles sur le nez de Moustapha et de ses visirs, quelques victoires nouvelles, votre quartier général à Andrinople, et la paix.

La lettre de votre majesté impériale, du 18 novembre v. st., peut me faire vivre encore pour le moins cette année bissextile. Si vous aviez pris la mode des anciens Romains en tout, vos lettres seraient toujours farcies de lauriers. Je voudrais que le frère du nouveau Thoas de la Tauride pût voyager dans nos climats, et que je pusse l'entendre. Je serais bien charmé d'apprendre à nos Welches qu'il y a un bel-esprit dans le pays où Iphigénie égorgeait, en qualité de religieuse, tous les étrangers en l'honneur d'une vilaine statue de bois, toute semblable à Notre-Dame miraculeuse de Czenstokova.

Je ne sais encore, madame, si c'était la vraie peste qui s'était emparée de Moscou; mais elle est dans notre voisinage. Elle a envoyé devant Dieu cinq cent cinquante personnes à Crémone en un jour, à ce que dit la renommée. Pour peu qu'elle ait duré huit jours, il n'y a plus personne dans cette ville. On prétend qu'elle est venue de la foire de Sinigaglia, pays appartenant à mon saint-père le pape, sur la côte de la mer Adriatique. Les papes ne pouvant plus détrôner les princes,

leur envoient ce fléau de Dieu pour les amener à résipiscence. Mais la peste étant venue par le voisinage de Notre-Dame-de-Lorette, elle pourra bien passer par Rome. Il serait triste que le grand-inquisiteur et le sacré collége eussent le charbon.

Le fait est que Genève, ma voisine, tremble de tout son cœur, attendu qu'elle a plus de commerce avec Crémone qu'avec Rome; mais sûrement les processions des catholiques auront purifié l'air avant que la peste vienne à Ferney, qui est tout au beau milieu des hérétiques.

Une autre peste est celle des confédérés de Pologne; je me flatte que votre majesté impériale les guérira de leur maladie contagieuse. Nos chevaliers welches, qui ont été porter leur inquiétude et leur curiosité chez les Sarmates, doivent mourir de faim s'ils ne meurent pas du charbon. Voilà une plaisante croisade qu'ils ont été faire. Cela ne servira pas à faire valoir la prudence et la galanterie de ma chère nation.

Votre majesté me demande si les auteurs de l'*Encyclopédie* avouent l'édition de Genève : ils la souffrent, mais ils n'en sont pas les maîtres. Elle devait se faire à Paris; notre inquisition ne l'a pas permis. Les libraires de Paris se sont associés avec ceux de Genève pour cet ouvrage, qui ne sera fait de plusieurs années. Ils en sont les maîtres, et ils font travailler des auteurs à tant la feuille, comme je fais travailler mes manœuvres dans mon jardin à tant la toise. Ils ont fait écrire à M. le prince Gallitzin à La Haye, et lui ont demandé sa protection pour obtenir des suppléments; ils ont raison : les articles de Russie donneront du lustre à leur édi-

tion, en dépit des canons fondus par M. de Tott. Ce M. de Tott, au reste, est un homme de beaucoup d'esprit; c'est dommage qu'il ait pris le parti de Moustapha.

Je suis fâché qu'Ali-Bey, le prince Héraclius, le prince Alexandre, ne connaissent point les fêtes de nos remparts, nos admirables opéra comiques, notre fax-hall perfectionné, et qu'ils ne sachent pas danser le menuet proprement.

Je me mets aux pieds de votre majesté impériale pour l'année 1772, dont je compte voir le premier jour, car elle commence aujourd'hui, et personne n'est sûr du second.

Votre admirateur et votre très humble et très passionné serviteur, *le vieux malade de Ferney*.

La peste de Crémone vient de cesser; on dit que ce n'est rien; peut-être demain recommencera-t-elle.

104. — DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 14 janvier.

Madame, quoi! votre ame partagée entre la Crimée, la Moldavie, la Valachie, la Pologne, la Bulgarie, occupée à rosser le grave Moustapha, et à faire occuper une douzaine d'îles dans l'Archipel par vos Argonautes, daigne s'abaisser jusqu'à être en peine si les horlogers de mon village ont reçu l'argent de leurs montres? Vous êtes comme Tamerlan qui, le jour de la bataille d'Ancyre, ne put s'endormir jusqu'à ce que son nain eût soupé.

J'ai mandé cependant à votre majesté impériale qu'ils avaient tous été très bien payés, excepté trois

ou quatre pauvres diables dont on avait oublié la facture. Ma lettre est du mois de novembre. Je me flatte qu'elle n'a pas été interceptée par M. Pulawski. En tout cas il aura vu qu'une impératrice qui entre dans les plus petits détails comme dans les plus grands est une personne qui mérite quelques considérations et quelques ménagements.

Je me souviens même de vous avoir proposé dans une de mes lettres un commerce de montres avec le roi de la Chine, ce qui serait plus convenable qu'un commerce de vers, tout grand poéte qu'il est.

Le roi de Prusse, qui a fait un poème contre les confédérés, et qui fait assurément mieux des vers que tous les Chinois ensemble, peut lui envoyer ses écrits, mais moi je ne lui enverrai que des montres.

J'avouerai même que, malgré la guerre, mon village a fait partir des caisses de montres pour Constantinople; ainsi me voilà en correspondance à-la-fois avec les battants et les battus.

Je ne sais pas encore si Moustapha a acheté de nos montres: mais je sais qu'il n'a pas trouvé avec vous l'heure du berger, et que vous lui faites passer de très mauvais quarts d'heure. On dit qu'il a fait pendre un évêque grec qui avait pris votre parti. Je vous recommande le mufti à la première occasion.

Permettez-moi de dire à votre majesté que vous êtes incompréhensible. A peine la mer Baltique a-t-elle englouti pour soixante mille écus de tableaux, que vous fesiez venir pour vous de la Hollande, que vous en faites venir de France pour quatre cent cinquante mille livres. Vous achetez encore mille raretés en Italie. Mais, en

conscience, où prenez-vous tout cet argent? Est-ce que vous auriez pillé le trésor de Moustapha sans que les gazettes en eussent parlé? Nos Français sont en pleine paix, et nous n'avons pas le sou. Dieu nous préserve de la guerre! Il y a quatre ans qu'on recommande à nos charités les soldats et les officiers français pris par les troupes de l'empereur de Maroc. Il y a un an qu'une petite frégate du roi, établie sur le lac de Genève, à quatre pas de mon village, fut confisquée pour dettes dans un port de Savoie : je sauvai l'honneur de notre marine en rachetant la frégate; le ministère ne me l'a point payée. Si vous avez le courage de Tomyris, il faut que je vous soupçonne d'avoir les trésors de Crésus, supposé pourtant que Crésus fût aussi riche qu'on le dit, car je me défie toujours des exagérations de l'antiquité, à commencer par Salomon, qui possédait environ six milliards de roubles, et qui n'avait pas d'ouvriers chez lui pour bâtir son temple de bois.

Je n'ai pas répondu sur-le-champ aux deux dernières lettres dont votre majesté impériale m'a honoré, parceque les neiges dont je suis entouré me tuent. Voilà pourquoi je voulais m'établir sur quelque côte méridionale du Bosphore de Thrace; mais vous n'avez pas voulu encore aller jusque-là, et j'en suis bien fâché.

Je me mets à vos pieds; permettez-moi de les baiser en toute humilité, et même vos mains, qu'on dit que vous avez les plus belles du monde. C'est à Moustapha de venir les baiser avec autant d'humilité que moi.

Le vieux malade de Ferney.

105. — DE L'IMPÉRATRICE.

Le $\frac{30 \text{ janvier.}}{10 \text{ février.}}$

Monsieur, vous me demandez un exemplaire imprimé de l'attentat des révérends pères poignardins confédérés pour l'amour de Dieu; mais il n'y a point eu de relation de cette détestable scène imprimée ici. J'ai ordonné de remettre à M. Polianski, votre protégé, l'argent pour son voyage d'Italie; j'espère qu'il l'aura reçu à l'heure qu'il est, de même que vos colons, auxquels j'ai dit d'envoyer deux cent quarante-sept roubles qui manquent au compte qui leur a été payé ci-devant.

Dans une de vos lettres vous me souhaitez, entre autres belles choses que votre amitié pour moi vous inspire, une augmentation de plaisirs : je vais vous parler d'une sorte de plaisir bien intéressant pour moi, et sur lequel je vous prie de me donner vos conseils.

Vous savez, car rien ne vous échappe, que cinq cents demoiselles sont élevées dans une maison ci-devant destinée à trois cents épouses de notre Seigneur. Ces demoiselles, je dois l'avouer, surpassent notre attente : elles font des progrès étonnants, et tout le monde convient qu'elles deviennent aussi aimables qu'elles sont remplies de connaissances utiles à la société. Elles sont de mœurs irréprochables, sans avoir cependant l'austérité minutieuse des recluses. Depuis deux hivers on a commencé à leur faire jouer des tragédies et des comédies; elles s'en acquittent mieux que ceux qui en font profession ici : mais j'avoue qu'il n'y

a que très peu de pièces qui leur conviennent, parce-que leurs supérieures veulent éviter de leur en faire jouer qui remuassent trop tôt les passions. Il y a trop d'amour, dit-on, dans la plupart des pièces françaises, et les meilleurs auteurs même ont été souvent gênés par ce goût ou caractère national. En faire composer, cela est impossible; ce ne sont pas là des ouvrages de commande, c'est le fruit du génie. Des pièces mauvaises et insipides nous gâteraient le goût. Comment faire donc? je n'en sais rien, et j'ai recours à vous. Faut-il ne choisir que des scènes? mais cela est beaucoup moins intéressant, à mon avis, que des pièces suivies.

Personne ne saurait mieux en juger que vous, monsieur; aidez-moi, je vous prie, de vos conseils.

J'allais finir cette lettre, lorsque je reçois la vôtre du 14 janvier. Je vois à regret que je n'ai point répondu à quatre de vos lettres; cette dernière est écrite avec tant de vivacité et de chaleur, qu'il semble que chaque nouvelle année vous rajeunit. Je fais des vœux pour que votre santé se rétablisse dans le cours de celle-ci.

Plusieurs de nos officiers, que vous avez eu la complaisance d'admettre à Ferney, sont revenus enchantés et de vous, et de l'accueil que vous leur avez fait. En vérité, monsieur, vous me donnez des preuves bien sensibles de votre amitié; vous l'étendez jusqu'à nos jeunes gens avides de vous voir et de vous entendre : je crains qu'ils n'abusent de votre complaisance. Vous direz peut-être que je ne sais ce que je veux et ce que je dis, et que le comte Théodore Orlof a été à Genève sans entrer à Ferney; mais j'ai bien grondé le comte Théodore de n'être point allé vous voir, au lieu de passer

quatorze heures à Genève : et, s'il faut tout dire, c'est une mauvaise honte qui l'a retenu. Il prétend qu'il ne s'explique pas en français avec assez de facilité. A cela je lui ai répondu qu'un des principaux mobiles de la bataille de Tchesme était dispensé de savoir exactement la grammaire française, et que l'intérêt que M. de Voltaire veut bien prendre à tout ce qui regarde la Russie, et l'amitié qu'il me marque, me fait supposer que peut-être il n'aurait point eu de regret (quoiqu'il n'aime pas le carnage) d'entendre les détails de la prise de la Morée, et des deux journées mémorables du 24 et 26 juin 1770, de la bouche même d'un officier-général aussi aimable qu'il est brave; et qu'il lui aurait pardonné de ne pas s'expliquer exactement dans une langue étrangère que bien des naturels commencent à ignorer, s'il en faut juger par tant d'ouvrages insipides et mal écrits qu'on imprime tous les jours.

Vous vous étonnez de mes emplettes de tableaux : je ferais mieux peut-être d'en acheter moins, mais des occasions perdues ne se retrouvent plus. Mes deniers d'ailleurs ne sont pas confondus avec ceux de l'état; et avec de l'ordre on vient à bout de bien des choses. Je parle par expérience.

Je m'aperçois que ma lettre devient trop longue. Je finis en vous priant de me continuer votre amitié, et d'être persuadé que, si la paix n'a point lieu, je ferai tout mon possible pour vous donner le plaisir de voir Moustapha encore mieux accommodé qu'il ne l'a été ci-devant. J'espère que tous les bons chrétiens s'en réjouiront avec nous, et que, de façon ou d'autre, ceux qui ne le sont point se rangeront à la raison par des

démonstrations aussi convaincantes que deux et deux font quatre.

106. — DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 12 février.

Madame, j'ai peur que votre majesté impériale ne soit bien lasse des lettres d'un vieux raisonneur suisse qui ne peut vous servir à rien, qui n'a pour vous qu'un zéle inutile, qui déteste cordialement Moustapha, qui n'aime point du tout les confédérés polaques, et qui se borne à crier, dans son désert, aux truites du lac de Genève : Chantons Catherine II.

Il m'est tombé entre les mains une petite piéce de vers d'un jeune Courlandais ou Courlandois qui est venu dans mon ermitage, et que j'aime beaucoup, parcequ'il pense comme moi. Il m'a dit qu'il n'osait pas mettre à vos pieds ce rogaton; mais que, puisque j'avais la hardiesse de vous ennuyer quelquefois en prose, il ne m'en coûterait pas davantage d'ennuyer votre majesté impériale en vers.

Je céde donc à l'empressement qu'a ce bon Courlandais de vous faire bâiller; vous recevrez son ode au milieu de cent paquets qui vous arriveront de la Valachie, des îles de l'Archipel, d'Archangel, et de l'Italie; mais les vers ne veulent être lus que quand on n'a rien à faire; et je ne pense pas que ce soit jamais le cas de votre majesté.

Après tout, elle ne doit pas être surprise qu'un Courlandais fasse des vers, puisque le roi de Prusse et l'empereur de la Chine en font tous les jours. Il est vrai que

les vers de l'empereur de la Chine ne sont pas sur les confédérés, mais c'est aux confédérés que le roi de Prusse et mon Courlandais s'adressent.

Au reste, madame, nos nouvellistes disent que, voyant enfin qu'il ne paraissait aucun Godefroi de Bouillon, aucun Renaud, aucun Tancréde pour seconder vos héros, et que personne ne voulait gagner des indulgences plénières en allant reprendre Jérusalem, vous vous amusez à négocier une tréve avec ces vilains Turcs. Tout ce que vous ferez sera bien fait; mais je voudrais qu'ils fussent tous au fond de la mer Égée.

Je ne vous parle point des autres nouvelles qu'on débite; elles me déplairaient beaucoup si elles étaient vraies; mais je ne crois point à cette bavarde qu'on appelle la *Renommée*, je ne crois qu'à la gloire; elle est toujours auprès de vous : elle sait de quoi il s'agit, elle bâtit le temple de Mémoire à Pétersbourg, et je l'encense du fond de ma chaumière.

Je me mets aux pieds de la déesse et de la fondatrice du temple, avec la reconnaissance, le profond respect, et l'attachement que mon cœur lui doit.

107. — DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 6 mars.

Madame, j'ai été sur le point de délivrer pour jamais votre majesté impériale de l'ennui de mes inutiles lettres: et tandis que le roi de Prusse achevait son poème contre les confédérés; tandis qu'un de nos Français entrait, dit-on, par un trou comme un blaireau dans Cracovie; tandis que Moustapha s'obstinait à se

faire battre, et que l'aventure de Copenhague étonnait toute l'Europe, je me mourais tout doucement dans mon ermitage, et je partais pour aller saluer ce Pierre-le-Grand qui prépara tous les prodiges que vous faites, et qui ne se doutait pas qu'ils dussent aller si loin.

Permettez qu'en recouvrant ma faible santé pour un temps bien court, je mette à vos pieds mes respects et mes chagrins. Ces chagrins sont que des gens de ma nation s'avisent d'aller combattre chez des Sarmates contre un roi légitimement élu, plein de vertu, de sagesse, et de bonté, avec lequel ils n'ont rien à démêler, et qui ne les connaît pas. Cela me paraît le comble de l'absurdité, du ridicule, et de l'injustice.

Mon autre chagrin, c'est que les Grecs soient indignes de la liberté, qu'ils auraient recouvrée s'ils avaient eu le courage de vous seconder. Je ne veux plus lire ni Sophocle, ni Homère, ni Démosthène. Je détesterais jusqu'à la religion grecque, si votre majesté impériale n'était pas à la tête de cette église.

Je vois bien, madame, que vous n'êtes pas iconoclaste, puisque vous achetez tant de tableaux, tandis que Moustapha n'en a pas un. Il y a dans le monde un portrait que je préfère à toute la collection des tableaux dont vous allez embellir votre palais; je l'ai mis sur ma poitrine lorsque j'ai cru mourir, et j'imagine que ce topique m'a conservé un peu de vie. J'emploie le peu qui m'en reste à gémir sur la Pologne, à faire des vœux pour Ali-Bey, à dire des injures à Moustapha, à vous souhaiter une longue file de prospérités, tous les plaisirs possibles, et tous les lauriers, dont vous avez déjà une collection plus grande que celle de vos tableaux.

Que votre majesté impériale daigne agréer, avec sa bonté ordinaire, le profond respect, l'attachement, et les bavarderies de l'ermite du mont Jura.

J'apprends dans le moment que mes horlogers de Ferney ont eu la hardiesse d'écrire à votre majesté; je ne doute pas qu'elle ne pardonne à la liberté qu'ils ont prise de la remercier.

108. — DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 12 mars.

Madame, la lettre de votre majesté impériale du 30 janvier vieux style, bien ou mal datée, semble m'avoir ranimé, comme vos lettres à vos généraux d'armée semblent devoir faire tomber Moustapha en faiblesse.

L'article de vos cinq cents demoiselles m'intéresse infiniment. Notre Saint-Cyr n'en a pas deux cent cinquante. Je ne sais si vous leur faites jouer des tragédies; tout ce que je sais, c'est que la déclamation, soit tragique, soit comique, me paraît une éducation excellente, qui donne de la grace à l'esprit et au corps, qui forme la voix, le maintien, et le goût; on retient cent passages qu'on cite ensuite à propos, cela répand des agréments dans la société, cela fait tous les biens du monde.

Il est vrai que toutes nos pièces roulent sur l'amour: c'est une passion pour laquelle j'ai le plus profond respect; mais je pense, comme votre majesté, qu'il ne faut pas qu'elle se développe de très bonne heure. On pourrait, ce me semble, retrancher de quelques comédies choisies les morceaux les plus dangereux pour de

jeunes cœurs, en laissant subsister l'intérêt de la pièce; il n'y aurait peut-être pas vingt vers à changer dans *le Misanthrope*, et pas quarante lignes dans *l'Avare.*

Si ces demoiselles jouent des tragédies, un jeune homme de mes amis en a fait une depuis peu, dans laquelle on ne peut pas dire que l'amour joue un rôle: ce sont deux espèces de Tartares qui se regardent plutôt comme époux que comme amants, je l'enverrai à votre majesté impériale dès qu'elle sera imprimée. Si elle juge qu'on puisse former un théâtre de nos meilleurs auteurs pour l'éducation de votre Saint-Cyr, je ferai venir de Paris des tragédies et des comédies en feuilles; je les ferai brocher avec des pages blanches, sur lesquelles je ferai écrire les changements nécessaires pour ménager la vertu de vos belles demoiselles. Ce petit travail sera pour moi un amusement et ne nuira pas à ma santé, toute faible qu'elle est. Je serai d'ailleurs soutenu par le plaisir de faire quelque chose qui puisse vous plaire.

Je suppose que votre bataillon de cinq cents filles est un bataillon d'amazones, mais je ne suppose pas qu'elles bannissent les hommes; il faut bien qu'en jouant des pièces de théâtre la moitié pour le moins de ces jeunes héroïnes fasse des personnages de héros; mais comment feront-elles celui de vieillard dans les comédies! En un mot j'attends les instructions et les ordres de votre majesté sur tout cela.

Je doute que Moustapha donne une si bonne éducation aux filles de son sérail. Je le crois d'ailleurs, en comique, un fort mauvais plaisant; et, en tragique, je ne le crois pas un Achille.

Ce que j'admire, madame, c'est que vous satisfaites à tout; vous rendez votre cour la plus aimable de l'Europe, dans le temps que vos troupes sont les plus formidables. Ce mélange de grandeur et de graces, de victoires et de fêtes, me paraît charmant. Tout mon chagrin est d'être dans un âge à ne pouvoir être témoin de tous vos triomphes en tant de genres, et d'être obligé de m'en rapporter à la voix de l'Europe.

J'ai bien un autre chagrin, c'est que mes compatriotes soient dans Cracovie, au lieu d'être à Paris. Je ne peux pas dire que je souhaite qu'ils vous soient présentés avec le grand-visir par quelques uns de vos officiers : cela ne serait pas honnête, et on dit qu'il faut être bon citoyen; j'attends le dénouement de cette affaire, et celui de la pièce que l'on joue actuellement en Danemarck.

Le vieux malade se met aux pieds de votre majesté impériale avec le profond respect et l'attachement qu'il conservera jusqu'au dernier moment de sa vie.

109. — DE L'IMPÉRATRICE.

Le $\frac{19}{30}$ mars.

Monsieur, j'ai reçu successivement vos deux lettres du 12 février et du 6 mars. Je n'y ai pas répondu plus tôt à cause d'une blessure que je me suis faite par maladresse à la main droite, ce qui m'a empêchée d'écrire pendant quelques semaines; à peine pouvais-je signer.

Votre dernière lettre m'a vraiment alarmée sur l'état où vous avez été; j'espère que celle-ci vous trouvera rétabli. L'ode de M. Dastec n'est point l'ouvrage d'un

malade. Si les hommes pouvaient devenir sages, il y a long-temps que vous les auriez rendus tels. Oh! que j'aime vos écrits! il n'y a rien de mieux selon moi. Si ces fous de confédérés étaient des êtres capables de raison, vous les auriez persuadés, vous les auriez ramenés au droit sens; mais je sais un remède qui les guérira. J'en ai un aussi pour les petits-maîtres sans aveu qui abandonnent Paris pour venir servir de précepteurs à des brigands. Ce dernier remède vient en Sibérie; ils le prendront sur les lieux. Ces secrets sont efficaces, et ne sont point d'un charlatan.

Si la guerre continue, il ne nous restera guère plus que Byzance à prendre, et, en vérité, je commence à croire que cela n'est pas impossible; mais il faut être sage, et dire avec ceux qui le sont que la paix vaut mieux que la plus belle guerre du monde. Tout cela dépend du seigneur Moustapha. Je suis prête à l'une comme à l'autre : et quoiqu'on vous dise que la Russie est sur les dents, n'en croyez rien; elle n'a pas encore touché à mille ressources que d'autres puissances ont épuisées, même en temps de paix. De trois ans elle n'a imposé aucune nouvelle taxe : non que cela ne fût fesable, mais parceque nous avons suffisamment ce qu'il nous faut.

Je sais que les chansonniers de Paris ont débité que j'avais fait enrôler le huitième homme : c'est un mensonge grossier et qui n'a pas le sens commun. Apparemment qu'il y a chez vous des gens qui aiment à se tromper; il faut leur laisser ce plaisir, parceque tout est au mieux dans ce meilleur des mondes possibles, selon le docteur Pangloss.

Les procédés de M. Tronchin envers moi sont les plus honnêtes du monde. Je suis comme l'impératrice Théodora, j'aime les images, mais il faut qu'elles soient bien peintes. Elle les baisait, c'est ce que je ne fais pas; il pensa lui en arriver malheur.

J'ai reçu la lettre de vos horlogers. Je vous envoie ces noisettes qui contiennent le germe de l'arbre qu'on appelle cèdre de Sibérie. Vous pouvez les faire planter en terre; ils ne sont rien moins que délicats. Si vous en voulez plus que ce paquet n'en contient, je vous en enverrai.

Recevez mes remerciements de toutes les amitiés que vous me témoignez, et soyez assuré de toute mon estime. CATERINE.

110. — DE L'IMPÉRATRICE.

Le $\frac{23 \text{ mars.}}{3 \text{ avril.}}$

Monsieur, votre lettre du 12 mars m'a causé un contentement bien grand. Rien ne saurait arriver de plus heureux à notre communauté que ce que vous me proposez. Nos demoiselles jouent la comédie et la tragédie: elles ont donné *Zaïre* l'année passée, et pendant ce carnaval elles ont représenté *Zémire,* tragédie russe, et la meilleure de M. Soumarocof, dont vous aurez entendu parler. Ah! monsieur, vous m'obligerez infiniment si vous entreprenez en faveur de ces aimables enfants, le travail que vous nommez un amusement, et qui coûterait tant de peine à tout autre. Vous me donnerez par là une marque bien sensible de cette amitié dont je fais un cas si distingué.

D'ailleurs ces demoiselles, je dois l'avouer, sont charmantes, et tous ceux qui les voient l'avouent aussi. Il y en a de quatorze à quinze ans. Si vous les voyiez, je suis persuadée qu'elles s'attireraient votre approbation. J'ai été plus d'une fois tentée de vous envoyer quelques uns des billets que j'ai reçus d'elles, et qui assurément n'ont pas été composés par leurs maîtres; ils sont trop naturels et trop enfantins. On y voit répandus sur chaque ligne l'innocence, l'agrément, et la gaieté de leur esprit.

Je ne sais si ce bataillon de filles, comme vous le nommez, produira des amazones; mais nous sommes très éloignés, je vous l'avoue, d'en faire des religieuses, et de les rendre étiques à force de brailler la nuit à l'église, comme cela se pratique à Saint-Cyr. Nous les élevons au contraire, pour les rendre les délices des familles où elles entreront; nous ne les voulons ni prudes ni coquettes, mais aimables, et en état d'élever leurs enfants, d'avoir soin de leur maison.

Voici comment on s'y prend pour distribuer les rôles des pièces de théâtre; on leur dit qu'une telle pièce sera jouée, et on leur demande qui veut jouer tel rôle; il arrive souvent qu'une chambrée entière apprend ce rôle; après quoi on choisit celle qui s'en acquitte le mieux. Celles qui jouent les rôles d'hommes portent dans les comédies une espèce de frac long, que nous appelons la mode de ce pays-là. Dans la tragédie, il est aisé d'habiller nos héros convenablement, et pour la pièce, et pour leur état. Les vieillards sont les rôles les plus difficiles et les moins bien rendus: une grande perruque et un bâton ne rident

point l'adolescence; ces rôles ont été un peu froids jusqu'ici. Nous avons eu ce carnaval un petit-maître charmant, un Blaise original, une dame de Croupillac admirable, deux soubrettes et un avocat patelin à ravir, et un Jasmin très intelligent.

Je ne sais pas comment Moustapha pense sur l'article de la comédie; mais il y a quelques années, il donna au monde le spectacle de ses défaites, sans pouvoir se résoudre à changer de rôle. Nous avons ici le kalga sultan, frère du kan, très indépendant, de la Crimée, par la grace de Dieu et les armes de la Russie. Ce jeune prince tartare est d'un caractère doux; il a de l'esprit, il fait des vers arabes; il ne manque aucun de nos spectacles; il s'y plaît; il va à ma communauté les dimanches après-dîner (lorsqu'il est permis d'y entrer) pendant deux heures, pour voir danser les demoiselles. Vous direz que c'est mener le loup au bercail; mais ne vous effarouchez point: voici comme on s'y prend.

Il y a une très grande salle, dans laquelle on a placé un double rang de balustrades; les enfants dansent dans l'intérieur; le monde est rangé autour des balustrades: et c'est l'unique occasion que les parents ont de voir nos demoiselles, auxquelles il n'est point permis de sortir de douze ans de la maison.

N'ayez pas peur, monsieur; vos Parisiens, qui sont à Cracovie, ne me feront pas grand mal; ils jouent une mauvaise farce, qui finira comme les comédies italiennes.

Il est à appréhender que cette malheureuse histoire du Danemarck ne soit pas la seule qui s'y passe. Je

crois avoir répondu, monsieur, à toutes vos questions. Donnez-moi au plus tôt des nouvelles satisfesantes sur votre santé, et soyez persuadé que je suis toujours la même. CATERINE.

111. — DE M. DE VOLTAIRE.

29 mai.

Madame, le vieux malade de Ferney a reçu presque en même temps de votre majesté impériale les deux lettres dont elle l'a honoré; l'une en date du 19 de mars, et l'autre, du 3 avril, avec le paquet contenant les fruits du cédre du Liban, que les dix tribus chassées par le bon Salmanazar ont sans doute transplanté en Sibérie.

Votre majesté me comble toujours de faveurs. Je vais semer ces petites féves dès que la saison le permettra. Ces cédres-là ombrageront peut-être un jour des Génevois; mais, du moins, ils n'auront pas sous leurs ombrages des rendez-vous de confédérés sarmates.

J'ai enfin eu l'honneur de voir un des cinq Orlof; les héros qu'on appelle les fils Aymon ne sont qu'au nombre de quatre, ceux-ci sont cinq. J'ai vu celui qui ne se mêle de rien, et qui est philosophe : il m'a étonné, et mes regrets ont redoublé de n'avoir pu jouir de l'honneur de voir les quatre autres; mais votre majesté sait que je mourrai avec un regret bien plus cuisant.

Nos extravagants de chevaliers errants, qui ont couru sans mission vers la zone glaciale combattre

pour le *liberum veto*, méritent assurément toute votre indignation; mais les dévots à Notre-Dame de Czenstokova sont cent fois plus coupables. Du moins nos don Quichotte welches ne peuvent se reprocher ni bassesse, ni fanatisme: ils ont été très mal instruits, très imprudents, et très injustes.

J'étais moi-même bien mal instruit, ou plutôt aussi aveugle des yeux de l'ame que de ceux du corps, de ne pas comprendre ce que le roi de Prusse m'écrivait, il y a environ un an: « Vous verrez un dénouement « auquel personne ne s'attend. » J'avais toujours mon Moustapha en tête; ma chimère sur les frontières de ma Suisse était que, grace à mon héroïne, il n'y eût plus de Turcs en Turquie. Elle prenait dès ce temps-là même un parti encore plus noble et plus utile, celui de détruire l'anarchie en Pologne, en rendant à chacun ce que chacun croit lui appartenir, et en commençant par elle-même.

Mais qui sait si, après avoir exécuté ce grand projet, elle n'achèvera pas l'autre, et si un jour elle n'aura pas trois capitales, Pétersbourg, Moscou, et Byzance. Cette Byzance est plus agréablement située que les deux autres. Il en sera de votre séjour sur le Bosphore de Thrace comme de mes cèdres du Liban; je ne les verrai pas, mais au moins mes héritiers les verront.

Je ne verrai pas non plus votre Saint-Cyr, qui est fort au-dessus de notre Saint-Cyr. Nos demoiselles seront très dévotes et très honnêtes, mais les vôtres joindront à ces deux bonnes qualités, celle de jouer la comédie, comme elles fesaient autrefois chez nous.

L'article de la barbe vous embarrasse ; mais si Esther n'avait point de barbe, Mardochée en avait. On prétend même que lorsque la Mardochée, ornée d'une très courte barbe blonde, vint un jour répéter son rôle avec Esther, tête à tête dans sa chambre, cette Esther, tout étonnée, lui dit : Eh, mon Dieu ! ma sœur, pourquoi avez-vous mis votre barbe à votre menton ? Quoi qu'il en soit, votre majesté impériale allie à merveille le temporel et le spirituel. Elle envoie d'un côté des plénipotentiaires, et de l'autre, des troupes victorieuses ; ainsi elle donnera la paix à main armée ; on ne la donne guère autrement.

Enfin je triomphe aussi dans mon coin. J'ai toujours soutenu contre mes contradicteurs opiniâtres que vous viendriez à bout de tout. Il semble que votre courage avait passé dans ma tête. Aucun de mes antiraisonneurs ne m'a intimidé pendant quatre ans. J'ai enfin gagné obscurément ma gageure, quand vous êtes montée au faîte de la gloire et de la félicité, et quand Moustapha, Kien-long, Ganganelli, et le grand-lama, ne peuvent vous disputer d'être la première personne de notre globe. Cela me rend bien fier.

Mais je n'en suis ni plus ni moins attaché à votre majesté impériale avec le respect que tout le monde vous doit comme moi. *Le vieux malade.*

112. — DE L'IMPÉRATRICE.

A Pétershoff, $\frac{25}{6}$ juin. juillet.

Monsieur, je vois avec plaisir, par votre lettre du 29 mai, que mes noisettes de cèdres vous sont parve-

nues : vous les sémerez à Ferney; j'en ai fait autant ce printemps à Czarskozélo. Ce nom vous paraîtra peut-être un peu dur à prononcer; cependant c'est un endroit que je trouve délicieux, parceque j'y plante et que j'y sème. La baronne de Thunder-ten-tronk trouvait bien son château le plus beau des châteaux possibles. Mes cèdres sont déjà de la hauteur du petit doigt; que sont les vôtres? J'aime à la folie présentement les jardins à l'anglaise, les lignes courbes, les pentes douces, les étangs en forme de lacs, les archipels en terre ferme, et j'ai un profond mépris pour les lignes droites, les allées jumelles. Je hais les fontaines qui donnent la torture à l'eau pour lui faire prendre un cours contraire à sa nature; les statues sont reléguées dans les galeries, les vestibules, etc.; en un mot, l'anglomanie domine dans ma plantomanie.

C'est au milieu de ces occupations que j'attends tranquillement la paix. Mes ambassadeurs sont à Yassi depuis six semaines, et l'armistice pour le Danube, la Crimée, la Géorgie, et la mer Noire, a été signé le 19 de mai, vieux style, à Giurgevo. Les plénipotentiaires turcs sont en chemin au-delà du Danube; leurs équipages, faute de chevaux, sont traînés par la race du dieu Apis. A la fin de chaque campagne, j'ai fait proposer la paix à ces messieurs; ils ne se sont plus apparemment crus en sûreté derrière le mont Hémus, puisque cette fois ils ont parlementé tout de bon. Nous verrons s'ils sont assez sensés pour faire la paix à temps.

Les chalands de la vierge de Czenstokova se cacheront sous le froc de saint François, et ils auront tout

le temps de méditer un grand miracle par l'intercession de cette dame. Vos petits-maîtres prisonniers retourneront chez eux débiter avec suffisance, dans les ruelles de Paris, que les Russes sont des barbares qui ne savent pas faire la guerre.

Ma communauté, qui n'est point barbare, se recommande à vos soins. Ne nous oubliez point, je vous en prie. Moi, de mon côté, je vous promets de faire de mon mieux, afin de continuer à donner le tort à ceux qui, contre votre opinion, ont soutenu pendant quatre ans que je succomberais.

Soyez assuré que je suis bien sensible à tous les témoignages d'amitié que vous me donnez. Mon amitié et mon estime pour vous ne finiront qu'avec ma vie.

CATERINE.

113. — DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 31 juillet.

Madame, il y a bien long-temps que je n'ai osé importuner votre majesté impériale de mes inutiles lettres. J'ai présumé que vous étiez dans le commerce le plus vif avec Moustapha et les confédérés de Pologne. Vous les rangez tous à leur devoir, et ils doivent vous remercier tous, de leur donner, à quelque prix que ce soit, la paix dont ils avaient très grand besoin.

Votre majesté a peut-être cru que je la boudais, parcequ'elle n'a pas fait le voyage de Stamboul et d'Athènes, comme je l'espérais. J'en suis affligé, il est vrai; mais je ne peux être fâché contre vous; et d'ailleurs si votre majesté ne va pas sur le Bosphore, elle

ira du moins faire un tour vers la Vistule. Quelque chose qui arrive, Moustapha a toujours le mérite d'avoir contribué pour sa part à votre grandeur, s'il vous a empêchée de continuer votre beau code ; et Pallas la guerrière, après l'avoir bien battu, va redevenir Minerve la législatrice.

Il n'y a plus que ce pauvre Ali-Bey qui soit à plaindre; on le dit battu et en fuite: c'est dommage. Je le croyais paisible possesseur du beau pays où l'on adorait autrefois les chats et les chiens; mais, comme vous êtes plus voisine de la Prusse que de l'Égypte, je pense que vous vous consolez du petit malheur arrivé à mon cher Aly-Bey. Je présume aussi que votre majesté n'a point fait faire le voyage de Sibérie à nos étourdis de Français qui ont été en Pologne; où ils n'avaient que faire. Puisqu'ils aimaient à voyager, il fallait qu'ils vinssent vous admirer à Pétersbourg; cela eût été plus sensé, plus décent, et beaucoup plus agréable. Pour moi, c'est ainsi que j'en userais si je n'étais pas octogénaire. J'estime fort Notre-Dame de Czenstokova; mais j'aurais donné dans mon pélerinage la préférence à Notre-Dame de Pétersbourg. Je n'ai plus qu'un souffle de vie, je l'emploierai à vous invoquer, en mourant, comme ma sainte, et la plus sainte assurément que le nord ait jamais portée.

Le vieux malade de Ferney se met à vos pieds avec le plus profond respect et une reconnaissance qui ne finira qu'avec sa vie.

114. — DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 21 auguste

Madame, je ne cesse d'admirer celle qui, ayant tous les jours à écrire en Turquie, à la Chine, en Pologne, trouve encore du temps pour daigner écrire au vieux malade du mont Jura. Il y a long-temps que je sais que vous avez plusieurs ames, en dépit des théologiens, qui aujourd'hui n'en admettent qu'une. Mais enfin votre majesté impériale n'a pas plusieurs mains droites; elle n'a qu'une langue pour dicter, et la journée n'a que vingt-quatre heures pour vous ainsi que pour les Turcs, qui ne savent ni lire ni écrire; en un mot, vous m'étonnez toujours, quoique je me sois promis depuis long-temps de n'être plus étonné de rien.

Je ne suis pas même étonné que mes cèdres n'aient point germé, tandis que ceux de votre majesté sont déjà de quelques lignes hors de terre. Il n'est pas juste que la nature me traite aussi bien que vous. Si vous plantiez des lauriers au mois de janvier, je suis sûr qu'ils vous donneraient au mois de juin de quoi mettre autour de votre tête.

Je ne sais pas s'il est vrai que les dames de Cracovie fassent bâtir en France un château pour nos officiers. Je doute que les Polonaises aient assez d'argent de reste pour payer ce monument. Ce château pourrait bien être celui d'Armide, ou quelque château en Espagne.

Ce qui doit paraître plus fabuleux à nos Français,

et qui cependant est très vrai, à ce qu'on m'assure, c'est que votre majesté, après quatre ans de guerre, et par conséquent de dépenses prodigieuses, augmente la paie de ses armées d'un cinquième. Notre ministre des finances doit tomber à la renverse en apprenant cette nouvelle.

Je me flatte que Falconet en dira deux mots sur la base de votre statue; je me flatte encore que ce cinquième sera pris dans les bourses que mon cher Moustapha sera obligé de vous payer pour les frais du procès qu'il vous a intenté si maladroitement.

Je vous annonce aujourd'hui un gentilhomme flamand, jeune, brave, instruit, sachant plusieurs langues, voulant absolument apprendre le russe, et être à votre service; de plus, bon musicien: il s'appelle le baron de Pellemberg. Ayant su que je devais avoir l'honneur de vous écrire, il s'est offert pour courrier, et le voilà parti; il en sera ce qu'il pourra: tout ce que je sais, c'est qu'il en vienda bien d'autres, et que je voudrais bien être du nombre.

Voici le temps, madame, où vous devez jouir de vos beaux jardins, qui, grace à votre bon goût, ne sont point symétrisés. Puissent tous les cèdres du Liban y croître avec les palmes!

Le vieux malade de Ferney se met aux pieds de votre majesté impériale, avec le plus profond respect et la plus sensible reconnaissance.

115. — DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 28 auguste.

Madame, pardon; mais, non seulement votre majesté impériale me protége, elle m'instruit; elle a bien voulu me défaire de quelques erreurs françaises sur la Sibérie; elle me permet les questions.

Je prends donc la liberté de lui demander s'il est vrai qu'il y ait en Sibérie une espéce de héron tout blanc, avec les ailes et la queue couleur de feu, et surtout s'il est vrai que, par la paix du Pruth, Pierre-le-Grand se soit obligé à envoyer tous les ans un de ces oiseaux avec un collier de diamants à la Porte ottomane. Nos livres disent que cet oiseau s'appelle chez vous *kratsshot*, et chez les Turcs, *chungar*.

Je doute fort, madame, que votre majesté impériale paie désormais un tribut de chungar et de diamants au seigneur Moustapha. Les gazettes disent qu'elle achéte un diamant d'environ trois millions à Amsterdam; j'espère que Moustapha paiera ce brillant en signant le traité de paix, s'il sait écrire.

Votre extrême indulgence m'a accoutumé à la hardiesse de questionner une impératrice: cela n'est pas ordinaire; mais, en vérité, il n'y a rien de si extraordinaire dans le monde entier que votre majesté, aux pieds de laquelle se met, avec le plus profond respect,

Le vieux malade de Ferney.

116. — DE L'IMPÉRATRICE.

Le $\frac{1}{12}$ septembre.

Monsieur, j'ai à vous annoncer, en réponse à votre lettre du 21 d'auguste, que je vais commencer avec Moustapha une nouvelle correspondance à coups de canon. Il lui a plu d'ordonner à ses plénipotentiaires de rompre le congrès de Fokschan; la tréve finit avec lui. C'est apparemment l'ame qui a ce département-là qui vous a dit cette nouvelle. Je vous prie de m'instruire de ce que font les autres ames que vous me donnez, tandis que je pense à Moustapha. Il m'a toujours paru que je n'avais à-la-fois qu'une seule idée. J'espère au moins que messieurs les théologiens me feront un compliment en cérémonie au premier concile œcuménique où je présiderai, pour avoir soutenu leur opinion en cette occasion.

Je crois qu'il faut ranger le château que les dames polonaises prétendent bâtir aux officiers français engagés au service des prétendus confédérés, au nombre de beaucoup d'autres bâtiments pareils, élevés dans l'imagination de l'une et l'autre nation depuis plusieurs années, et qui se sont évaporés en particules si subtiles, que personne ne les a pu apercevoir. Il n'y a pas jusqu'aux miracles de la Dame de Czenstokova qui n'aient eu ce sort depuis que les moines de ce couvent se trouvent en compagnie d'un beau régiment d'infanterie russe, lequel occupe maintenant cette forteresse.

On ne vous a point trompé, monsieur, lorsqu'on vous a dit que j'ai augmenté, ce printemps, d'un cin-

quième la paie de tous mes officiers militaires, depuis le maréchal jusqu'à l'enseigne. J'ai acheté en même temps la collection de tableaux de feu M. de Crozat, et je suis en marché d'un diamant de la grosseur d'un œuf.

Il est vrai qu'en augmentant ainsi ma dépense, d'un autre côté mes possessions se sont aussi accrues un peu par un accord fait entre la cour de Vienne, le roi de Prusse, et moi. Nous n'avons point trouvé d'autre moyen de garantir nos frontières des incursions des prétendus confédérés commandés par des officiers français que de les étendre.

A propos, que dites-vous de la révolution de Suède? Voilà une nation qui perd, en moins d'un quart d'heure, sa forme de gouvernement et sa liberté. Les états, entourés de troupes et de canons, ont délibéré vingt minutes sur cinquante-sept points qu'ils ont signés, comme de raison. Je ne sais si cette violence est douce; mais je vous garantis la Suède sans liberté, et son roi aussi despotique que celui de France, et cela, deux mois après que le souverain et la nation s'étaient juré réciproquement la stricte conservation de leurs droits.

Le père Adam ne trouve-t-il pas que voilà bien des consciences en danger?

Adieu, monsieur; souvenez-vous de moi en bien, et soyez assuré du sensible plaisir que me font vos lettres. Vous pourriez m'en faire un plus grand encore, ce serait de vous bien porter en dépit de vos années.

CATERINE.

117. — DE M. DE VOLTAIRE.

Septembre.

Madame, votre rhinocéros n'est pas ce qui me surprend; il se peut très bien que quelque Indien ait amené autrefois un rhinocéros en Sibérie, comme on en a conduit en France et en Hollande. Si Annibal fit passer les Alpes à travers les neiges à des éléphants, votre Sibérie peut avoir vu autrefois les mêmes tentatives, et les os de ces animaux peuvent s'être conservés dans les sables. Je ne crois pas que la position de l'équateur ait jamais changé; mais je crois que le monde est bien vieux.

Ce qui m'étonne davantage, c'est votre inconnu, qui fait des comédies dignes de Molière; et, pour dire encore plus, dignes de faire rire votre majesté impériale; car les majestés rient rarement, quoiqu'elles aient besoin de rire. Si un génie tel que le vôtre trouve des comédies plaisantes, elles le sont sans doute. J'ai demandé à votre majesté des cèdres de Sibérie, j'ose lui demander à présent une comédie de Pétersbourg. Il serait aisé d'en faire une traduction. Je suis né trop tard* pour apprendre la langue de votre empire. Si les Grecs avaient été dignes de ce que vous avez fait pour eux, la langue grecque serait aujourd'hui la langue universelle; mais la langue russe pourrait bien prendre sa place. Je sais qu'il y a beaucoup de plaisanteries dont le sel n'est convenable qu'aux temps et aux lieux, mais il y en a aussi qui sont de tous pays,

* Peut-être faut-il lire *trop tôt*, comme à la page 234, ligne 22.

et ce sont sans contredit les meilleures. Je suis sûr qu'il y en a beaucoup de cette espèce dans la comédie qui vous a plu davantage; c'est celle-là dont je prends la liberté de demander la traduction. Il est assez beau, ce me semble, de faire traduire une pièce de théâtre quand on joue un si grand rôle sur le théâtre de l'univers. Je ne demanderai jamais une traduction à Moustapha, encore moins à Pulauski.

Le dernier acte de votre grande tragédie paraît bien beau; le théâtre ne sera pas ensanglanté, et la gloire fera le dénouement.

118. — DE L'IMPÉRATRICE.

Le $\frac{6}{17}$ octobre.

Monsieur, je ne vous dispute point la possibilité de la venue des rhinocéros et des éléphants des Indes en Sibérie: cela se peut. Je ne vous ai envoyé le récit de notre savant que comme un simple objet de curiosité, et nullement pour appuyer mon opinion. Je vous avoue que j'aimerais que l'équateur changeât de position: l'idée riante que dans vingt mille ans la Sibérie, au lieu de glaces, pourra être couverte d'orangers et de citronniers, me fait plaisir dès à présent.

Dès que la traduction de la comédie russe qui nous a fait le plus rire sera achevée, elle prendra le chemin de Ferney. Vous direz peut-être, après l'avoir lue, qu'il est plus aisé de me faire rire que les autres majestés, et vous aurez raison: le fond de mon caractère est extrêmement gai.

On trouve ici que l'auteur anonyme de ces nouvelles

comédies russes, quoiqu'il annonce du talent, a de grands défauts; qu'il ne connaît point le théâtre, que ses intrigues sont faibles, mais qu'il n'en est pas de même des caractères qu'il trace; que ceux-ci sont soutenus et pris dans la nature qu'il a devant les yeux; qu'il a des saillies, qu'il fait rire, que sa morale est pure, et qu'il connaît bien sa nation, mais je ne sais si tout cela soutiendra la traduction.

En vous parlant de comédies, permettez, monsieur, que je rappelle à votre mémoire la promesse que vous avez bien voulu me faire, il y a près d'un an, d'accommoder quelques bonnes pièces de théâtre pour mes instituts d'éducation. Je ne vous parle point aujourd'hui de la grande tragédie de la guerre, du congrès rompu, du congrès renoué, de la trève prolongée; j'espère vous mander dans peu la fin de tout ceci. Vous serez un des premiers instruits de la signature du traité définitif; après quoi nous nous réjouirons.

Je suis, comme je serai toujours, monsieur, avec l'estime et la considération la plus distinguée,

CATERINE.

119. — DE M. DE VOLTAIRE.

2 novembre.

Madame, il me paraît, par votre dépêche du 12 septembre, qu'il y a une de vos ames qui fait plus de miracles que Notre-Dame de Czenstokova, nom très difficile à prononcer. Votre majesté impériale m'avouera que la *Santa-Casa di Loretta* est beaucoup plus douce à l'oreille, et qu'elle est bien plus miraculeuse, puis-

qu'elle est mille fois plus riche que votre *sainte Vierge* polonaise. Du moins les musulmans n'ont pas de semblables superstitions, car leur sainte maison de la Mecque, ou Mecca, est beaucoup plus ancienne que le mahométisme, et même que le judaïsme. Les musulmans n'adorent point, comme nous autres, une foule de saints, dont la plupart n'ont point existé, et parmi lesquels il n'y en a pas quatre peut-être avec qui vous eussiez daigné souper.

Mais aussi voilà tout ce que vos Turcs ont de bon. Je suis très content, puisque mon impératrice reprend l'habitude de leur donner sur les oreilles.

Je remercie de tout mon cœur votre majesté de vous être avancée vers le midi; je vois bien qu'à la fin je serai en état de faire le voyage que j'ai projeté depuis long-temps; vous accourcissez ma route de jour en jour. Voilà trois belles et bonnes têtes dans un bonnet: la vôtre, celle de l'empereur des Romains, et celle du roi de Prusse.

Le dernier m'a envoyé sa belle médaille de *regno redintegrato*. Ce mot de *redintegrato* est singulier, j'aurais autant aimé *novo*. Le *redintegrato* conviendrait mieux à l'empereur des Romains, s'il voulait monter à cheval avec vous, et reprendre une partie de ce qui appartenait autrefois, si légitimement, par usurpation, au trône des Césars, à condition que vous prendriez tout le reste, qui ne vous appartint jamais, toujours en allant vers le midi, pour la facilité de mon voyage.

Il y a environ quatre ans que je prêche cette petite croisade. Quelques esprits creux, comme moi, pré-

tendent que le temps approche où sainte Marie-Thérèse, de concert avec sainte Catherine, exaucera mes ferventes prières; ils disent que rien n'est plus aisé que de prendre en une campagne la Bosnie, la Servie, et de vous donner la main à Andrinople. Ce serait un spectacle charmant de voir deux impératrices tirer les deux oreilles à Moustapha, et le renvoyer en Asie.

Certainement, disent-ils, puisque ces deux braves dames se sont si bien entendues pour changer la face de la Pologne, elles s'entendront encore mieux pour changer celle de la Turquie.

Voici le temps des grandes révolutions, voici un nouvel univers créé, d'Archangel au Borysthène; il ne faut pas s'arrêter en si beau chemin. Les étendards portés de vos belles mains sur le tombeau de Pierre-le-Grand (par ma foi moins grand que vous), doivent être suivis de l'étendard du grand prophète.

Alors je demanderai une seconde fois la protection de votre majesté impériale pour ma colonie, qui fournira de montres votre empire, et les coiffures de blondes aux dames de vos palais.

Quant à la révolution de Suède, j'ai bien peur qu'elle ne cause un jour quelque petit embarras; mais la cour de France n'aura de long-temps assez d'argent pour seconder les bonnes intentions qu'on pourrait avoir avec le temps dans cette partie du nord, qui n'est pas la plus fertile, à moins qu'on ne vous vende le diamant nommé *le pitt* ou *le régent;* mais il n'est gros que comme un œuf de pigeon, et le vôtre est plus gros qu'un œuf de poule.

Je me mets à vos pieds avec l'enthousiasme d'un

jeune homme de vingt ans, et les rêveries d'un vieillard de près de quatre-vingts.

120. — DE L'IMPÉRATRICE.

Le $\frac{11}{22}$ novembre.

Monsieur, j'ai reçu votre lettre du 2 de novembre, lorsque je répondais à une belle et longue lettre que M. d'Alembert m'écrit après un silence de cinq ou six ans, et dans laquelle il réclame, au nom des philosophes et de la philosophie, les Français faits prisonniers en différents endroits de la Pologne. Le billet ci-joint contient ma réponse.

Je suis fâchée que la calomnie ait induit les philosophes en erreur. M. de Moustapha revient de la sienne; il fait travailler de très bonne foi, à Bucharest, son reis-effendi au rétablissement de la paix, après quoi il pourra renouveler les pèlerinages de la Mecque, que le seigneur Ali-Bey avait un peu dérangés depuis sa levée de bouclier. Je ne sais pas jusqu'où les Turcs poussent le respect pour leurs saints; mais je suis témoin oculaire qu'ils en ont. Voici le fait :

Lors de mon voyage sur le Volga, je descendis de ma galère à vingt verstes plus bas que la ville de Casan, pour voir les ruines de l'ancienne Bulgar, que Tamerlan avait bâtie pour son petit-fils. J'y trouvai en effet sept à huit maisons de pierre, et autant de minarets construits très solidement. Je m'approchai d'une masure, près de laquelle se tenaient une quarantaine de Tartares. Le gouverneur de la province me dit que cet endroit était un lieu de dévotion pour ces gens-là, et

que ceux que je voyais y étaient venus en pèlerinage. Je voulus savoir en quoi consistait cette dévotion; pour cet effet, je m'adressai à un de ces Tartares dont la physionomie me parut prévenante : il me fit signe qu'il n'entendait pas le russe et se mit à courir pour appeler un homme qui se tenait à quelques pas de là. Cet homme s'approcha, et je lui demandai qui il était. C'était un iman qui parlait assez bien notre langage : il me dit que dans cette masure avait habité un homme d'une vie sainte, qu'ils venaient de fort loin pour faire leurs prières sur son tombeau, lequel était près de là. Ce qu'il me conta me fit conclure que c'était assez l'équivalent du culte de nos saints.

C'est le roi de Suède qui donnera lieu au moyen de raccourcir votre voyage, s'il s'empare de la Norvége, comme on le débite. La guerre pourrait bien devenir générale par cette escapade politique. Si la France n'a pas d'argent, l'Espagne en a suffisamment; et il faut avouer qu'il n'y a rien de plus commode qu'un autre paie pour nous.

Adieu, monsieur; conservez-moi votre amitié. Je vous souhaite de tout mon cœur les années de l'Anglais Jean Kings, qui a vécu jusqu'à cent soixante-neuf ans. Le bel âge! CATERINE.

Dans peu, je vous enverrai la traduction française de deux comédies russes. On les transcrit au net.

121. — DE M. DE VOLTAIRE.

1er décembre.

Madame, j'avoue qu'il est assez singulier qu'en donnant la paix aux Turcs, et des lois à la Pologne, on me donne aussi une traduction d'une comédie. Je vois bien qu'il y a certaines ames qui ne sont pas embarrassées de leur universalité; je n'en suis pas moins fâché contre votre majesté impériale de l'église grecque, et contre la majesté impériale de l'église romaine, qui pouvaient souffleter toutes deux, de leurs mains blanches, la majesté de Moustapha, rendre la liberté à toutes les dames du sérail, et rebénir Sainte-Sophie. Je ne vous pardonnerai jamais, mesdames, de ne vous être pas entendues pour faire ce beau coup. On aurait cessé à jamais de parler de Clorinde et d'Armide; il ne serait plus question de Goffredo. Il valait certainement mieux prendre Constantinople qu'une vilaine ville de Jérusalem; le Bosphore vaut mieux que le torrent de Cédron. J'ai essuyé là une mortification terrible; mais enfin je m'en console par la gloire que vous avez acquise, et par tout le solide attaché à votre gloire, et même encore par l'espérance que ce qui est différé n'est pas perdu.

Oserais-je, madame, tout fâché que je suis contre vous, demander une grace à votre majesté impériale? Elle ne regarde ni Moustapha ni son grand-visir : c'est pour un ingénieur de mon pays, qui est, comme moi, moitié Français, moitié Suisse. C'est un bon physicien, qui fait actuellement dans nos Alpes des expériences sur la glace; car nous avons des glaces ici tout comme

à Pétersbourg. Cet ingénieur se nomme Aubry; il est peu connu, mais il mérite de l'être. Ce serait une nouvelle grace dont j'aurais une obligation infinie à votre majesté, si elle daignait lui faire accorder une patente d'associé à votre illustre académie. Il est vrai que nous n'avons pas de glace à présent, ce qui est fort rare, mais nous en aurons incessamment.

Je demande très humblement pardon de ma hardiesse; votre indulgence m'a depuis long-temps accoutumé à de telles libertés.

C'est une chose bien ridicule et bien commune que tous les bruits qui courent dans la bavarde ville de Paris sur votre congrès de Fokschan et sur tout ce qui peut y avoir quelque rapport. Les rois sont comme les dieux; les peuples en font mille contes, et les dieux boivent leur nectar sans se mettre en peine de la théologie des chétifs mortels. Je suis, par exemple, très sûr que vous ne vous souciez point du tout de la colère où je suis que vous n'alliez point passer l'hiver sur le Bosphore. Je suis tout aussi sûr que je mourrai inconsolable de ne m'être point jeté à vos pieds à Pétersbourg; mon cœur y est, si mon corps n'y est pas. Ce pauvre corps de près de quatre-vingts ans n'en peut plus, et ce cœur est pénétré pour votre majesté impériale du plus profond respect et de la plus sensible reconnaissance.

122. — DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 11 décembre.

Madame, votre oiseau qu'on appelle *flamant*, ressemble assez aux caricatures que mon ami M. Huber a faites de moi; il m'a donné le cou et les jambes, et même un peu de la physionomie de ce prétendu héron blanc. Je me doutais bien que jamais Pierre-le-Grand n'avait payé un pareil tribut au seigneur de Stamboul.

On doit assurément un tribut de louanges à votre majesté impériale, pour vos beaux établissements de garçons et de filles. Je ne sais pas pourquoi on ose encore parler de Lycurgue et de ses Lacédémoniens, qui n'ont jamais rien fait de grand, qui n'ont laissé aucun monument, qui n'ont point cultivé les arts, qui sont depuis si long-temps esclaves des barbares que vous avez vaincus pendant quatre années de suite.

La lettre qui est venue dans le paquet de la part de M. de Betzky est bien précieuse; je la crois de notre Falconet; mais ce que votre majesté impériale a daigné m'écrire sur votre institution du *plus que Saint-Cyr*, est bien au-dessus de la lettre imprimée de Falconet, qui pourtant est bonne.

Étant né trop tôt, et ne pouvant être témoin de tout ce que fait ma grande impératrice, j'ai saisi l'occasion de lui envoyer ce jeune baron de Pellemberg, qui est un tiers d'allemand, un tiers de flamand, et un tiers d'espagnol, et qui voulait changer ces trois tiers pour une totalité russe. Je ne le connais, madame,

que par son enthousiasme pour votre personne unique; je ne l'ai vu qu'en passant : il m'a demandé une lettre, j'ai pris la liberté de la lui donner, comme j'en donnerai, si vous le permettez, à quiconque voudra faire le pélerinage de Pétersbourg par pure dévotion pour sainte Catherine II.

On me dit une triste nouvelle pour moi, que ce Polianski, que votre majesté impériale a fait voyager, et dont j'ai tant aimé et estimé le caractère, s'est noyé dans la Néva, en revenant à Pétersbourg; si cela est, j'en suis extrêmement affligé. Il y aura toujours des malheurs particuliers, mais vous faites le bonheur public. Le mien est dans les lettres dont vous m'honorez. J'attends la comédie; je la ferai jouer dans ma petite colonie le jour que je ferai un feu de joie pour la paix de Fokschan ou de Bucharest, supposé que vous gardiez par cette paix trois ou quatre provinces, et l'empire de la mer Noire. Mais je proteste toujours contre toute paix qui ne vous donnera pas Stamboul. Ce Stamboul était l'objet de mes vœux, comme sainte Catherine II l'objet de mon culte. Puisse ma sainte goûter toutes les sortes de plaisirs comme elle a toute sorte de gloire!

Le vieux malade de Ferney, qui n'a ni gloire, ni plaisir.

123. — DE M. DE VOLTAIRE.

Le 3 janvier 1773.

Madame, je serais bien fâché qu'on ne fût pas philosophe vers la Norvége. Cette équipée me paraîtrait fort prématurée; elle pourrait fournir quelques nou-

veaux lauriers à votre couronne; mais ils sont un peu secs dans cette partie du monde, et je les aimais mieux vers le Danube.

Ma philosophie pacifique prend la liberté de présenter à votre majesté impériale une consultation. Sous Pierre-le-Grand, votre académie demandait des lumières, et on a recours aux siennes sous Catherine-la-Grande.

C'est un ingénieur un peu Suisse comme moi, qui cherche à prévenir les ravages que font continuellement les eaux dans les branches de nos Alpes. Il a jugé que vous vous connaissez encore mieux en glace que nous. Il est vrai pourtant qu'avec notre quarante-sixième degré, et la douceur inouïe de notre présent hiver, nous éprouvons quelquefois des froids aussi cruels que les vôtres. J'ai imaginé de faire passer cette consultation par vos très belles mains, dont on m'a tant parlé, et que mon extrême jeunesse et mon respect me défendent de baiser.

Cet ingénieur, nommé Aubry, mourra d'ailleurs de la jaunisse, s'il n'est pas associé de l'académie: j'ai l'honneur d'en être depuis long-temps: de qui emploierai-je la protection, si ce n'est de notre souveraine!

M. Polianski m'apprend qu'il n'est point noyé, comme on l'avait dit; qu'au contraire il est dans le port, et que votre majesté l'a fait secrétaire de l'académie. Je présume que vous pourrez avoir la bonté de lui donner la consultation. Nous avons assez près de nous Notre-Dame-des-Neiges, que j'aurais pu employer dans cette affaire qui la regarde; mais je ne

prie jamais que Notre-Dame de Pétersbourg, dont je baise les pieds en toute humilité avec la plus sincère dévotion.

124. — DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 13 février.

Madame, ce qui m'a principalement étonné de vos deux comédies russes, c'est que le dialogue est toujours vrai et toujours naturel, ce qui est à mon avis un des premiers mérites dans l'art de la comédie; mais un mérite bien rare, c'est de cultiver ainsi tous les arts, lorsque celui de la guerre occupait toute la nation. Je vois que les Russes ont bien de l'esprit et du bon esprit; votre majesté impériale n'était pas faite pour gouverner des sots; c'est ce qui m'a toujours fait penser que la nature l'avait destinée à régner sur la Gréce. J'en reviens toujours à mon premier roman; vous finirez par là. Il arrivera que dans dix ans Moustapha se brouillera avec vous, il vous chicanera sur la Crimée, et vous lui prendrez Byzance. Vous voilà tout accoutumée à des partages; l'empire turc sera partagé, et vous ferez jouer l'*OEdipe* de Sophocle dans Athènes.

Je me borne à me réjouir de voir que les dissidents, pour lesquels je m'étais tant intéressé, aient enfin gagné leur procès. J'espère même que les sociniens auront bientôt en Lithuanie quelque conventicule public, où Dieu le père ne partagera plus avec personne le trône qu'il occupa tout seul jusqu'au concile de Nicée. Il est bien plaisant que les Juifs, qui ont cru-

cifié le *logos*, aient tant de synagogues chez les Polonais, et que ceux qui diffèrent d'opinions avec la cour romaine sur le *logos* ne puissent avoir un trou pour fourrer leurs têtes.

J'aurai bientôt quelque chose à mettre aux pieds de votre majesté impériale sur les horreurs de toutes ces disputes ecclésiastiques: c'est là mon objet; je ne m'en écarte point; c'est la tolérance que je veux, c'est la religion que je prêche, et vous êtes à la tête du synode dans lequel je ne suis qu'un simple moine. Si ma strangurie m'emporte, vous n'en recevrez pas moins ma bagatelle.

Nous avons actuellement l'honneur d'avoir autant de neiges et de glaces que vous. Un corps aussi faible que le mien n'y peut pas résister. Bienheureux sont les enfants de Rurick! encore plus heureux les Lapons et leurs rangifères, qui ne peuvent vivre que dans leur climat! Cela me prouve que la nature a fait chaque épée pour sa gaîne, et qu'elle a mis des Samoïèdes au septentrion, comme des Nègres au midi, sans que les uns soient venus des autres.

Je vous avais bien dit que je radotais, madame: vivez heureuse et comblée de gloire, sans oublier les plaisirs; cela n'est pas si radoteur.

Je me mets aux pieds de votre majesté impériale, avec le plus profond respect et le plus sincère attachement. *Le vieux malade de Ferney.*

125. — DE L'IMPÉRATRICE.

A Pétersbourg, le $\frac{20}{3}$ février. mars.

Monsieur, j'espère qu'il n'est plus question de la colère que vous aviez, le premier décembre, contre les majestés impériales de l'église grecque et romaine.

Le prince Orlof, qui aime la physique expérimentale, et qui naturellement est doué d'une perspicacité particulière sur toutes ces matières-là, est peut-être celui qui a fait la plus curieuse de toutes les expériences sur la glace. La voici :

Il a fait creuser en automne les fondements d'une porte cochère, et pendant les plus fortes gelées de l'hiver, il a fait remplir d'eau ces fondements, afin qu'elle s'y convertît en glace. Lorsqu'ils furent remplis à la hauteur convenable, on les garantit soigneusement des rayons du soleil, et au printemps on éleva dessus une porte cochère voûtée en briques et très solide. Elle existe depuis quatre ans, et elle existera, je crois, jusqu'à ce qu'on l'abatte. Il est bon de remarquer que le terrain sur lequel cette porte est bâtie est marécageux, et que la glace tient lieu du pilotis qu'on aurait été obligé d'employer à son défaut.

L'expérience de la bombe remplie d'eau, et exposée à la gelée, a été faite en ma présence; elle a crevé en moins d'une heure avec beaucoup de fracas.

Quand on vous a dit que la gelée élève des maisons hors de terre, on aurait dû ajouter que cela arrive à de mauvaises baraques de bois, mais jamais à des maisons de pierres. Il est vrai que des murs de jardin

assez minces, et dont les fondements sont mal assis, ont été levés de terre et renversés peu-à-peu par la gelée. Les pilotis que la glace peut accrocher se soulèvent aussi à la longue.

Si les Turcs continuent de suivre les bons conseils de leurs soi-disants amis, vous pouvez être sûr que vos souhaits de nous voir sur le Bosphore seront bien près de leur accomplissement, et cela viendra peut-être fort à propos pour votre convalescence; car j'espère que vous vous êtes défait de cette vilaine fièvre continue que vous m'annoncez, et dont jamais je ne me serais doutée en voyant la gaieté qui règne dans vos lettres.

Je lis présentement les œuvres d'Algarotti. Il prétend que tous les arts et toutes les sciences sont nés en Grèce. Dites-moi, je vous prie, cela est-il bien vrai? Pour de l'esprit, ils en ont encore, et du plus délié; mais ils sont si abattus qu'il n'y a plus de nerf chez eux. Cependant je commence à croire qu'à la longue on pourrait les aguerrir : témoin cette nouvelle victoire de Patras remportée sur les Turcs après la fin du second armistice. Le comte Alexis me mande qu'il y en a qui se sont admirablement comportés.

Il y a eu aussi quelque chose de pareil sur les côtes d'Égypte, dont je n'ai point encore les détails; et c'était encore un capitaine grec qui commandait. Votre baron Pellemberg est à l'armée. M. Polianski est secrétaire de l'académie des beaux arts. Il n'est pas noyé, quoiqu'il passe souvent la Néva en carrosse, mais chez nous il n'y a pas de danger à cela en hiver.

Je suis bien aise d'apprendre que mes deux comédies ne vous ont pas paru tout-à-fait mauvaises. J'attends avec impatience le nouvel écrit que vous me promettez; mais j'en ai encore plus de vous savoir rétabli.

Soyez assuré, monsieur, de mon extrême sensibilité pour tout ce que vous me dites d'obligeant et de flatteur. Je fais des vœux sincères pour votre conservation; et suis toujours avec l'amitié et tous les sentiments que vous me connaissez. CATERINE.

126. — DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 25 mars.

Madame, permettez qu'un de vos sujets, qui demeure entre les Alpes et le mont Jura, et qui vient de ressusciter pour quelques jours, après cinquante-deux accès de fièvre, dise quelques nouvelles de l'autre monde à votre majesté impériale. J'ai trouvé sur les bords du Styx les Tomyris, les Sémiramis, les Penthésilée, les Élisabeth d'Angleterre: elles m'ont toutes dit qu'elles n'approchaient pas de la véritable Catherine, de cette seule Catherine qui attirera les regards de la postérité; mais elles m'ont appris que vous n'étiez pas au bout de vos travaux, et qu'il fallait que vous prissiez encore la peine de bien battre mon cher Moustapha.

Le roi de Prusse me paraît croire que vos négociations sont rompues avec ce gros musulman; mais les choses peuvent changer d'un moment à l'autre, en fait de négociations comme en fait de guerre. J'at-

tends très humblement de la destinée et de votre génie le débrouillement de tout ce chaos où la terre est plongée de Dantzick aux embouchures du Danube, bien persuadé que, quand la lumière succédera à ces ténèbres, il en résultera pour vous de l'avantage et de la gloire.

Si votre guerre recommence, je n'en verrai pas la fin, par la raison que je serai probablement mort avant que vous ayez gagné cinq ou six batailles contre les Turcs.

Je me suis borné, dans ma dernière lettre, à demander la protection de votre majesté impériale, pour savoir quelles précautions on prend dans votre zone illustre et glaciale pour assurer les levées des terres et des murailles contre les efforts de la glace; je me suis restreint à la physique, les affaires politiques ne sont pas de ma compétence.

On dit que, parmi les Français, il y a des Welches qui sont grands amis de Moustapha, et qui se trémoussent pour embarrasser mon impératrice; je ne veux point le croire; je ne suis qu'un pauvre Suisse qui se défie de tous les bruits qui courent, et qui est incrédule comme Thomas Didyme l'apôtre. Mais je crois fermement à votre gloire, à votre magnificence, à la supériorité que vous avez acquise sur le reste du monde depuis que vous gouvernez, à votre génie noble et mâle: j'ose croire aussi à vos bontés pour moi. Je me mets aux pieds de votre majesté impériale pour le peu de temps que j'ai encore à vivre: agréez le profond respect et le sincère attachement du vieux malade de Ferney.

127. — DE M. DE VOLTAIRE.

20 avril.

Madame, c'est à présent plus que jamais que votre majesté impériale est mon héroïne, et fort au-dessus de la majesté. Comment! au milieu de vos négociations avec Moustapha, au milieu de vos nouveaux préparatifs pour le bien battre, qnand la moitié de votre génie doit être vers la Pologne, et l'autre vers Bucharest, il vous reste encore un autre génie qui en sait plus que les membres de votre académie des sciences, et qui daigne donner à mon ingénieur les leçons qu'il attendait d'eux! Combien avez-vous donc de génies? ayez la bonté de me faire cette confidence. Je ne vous demande pas de me dire si vous irez assiéger Andrinople, fort aisé à prendre, tandis que les troupes autrichiennes s'empareront de la Servie et de la Bosnie. Ces secrets-là ne sont pas plus de ma compétence que le renvoi de nos chevaliers errants. Je me borne à rire quand je lis dans une de vos lettres que vous voulez les garder quelque temps dans vos états pour qu'ils enseignent les belles manières dans vos provinces.

Le portail voûté, élevé sur la glace, et subsistant sur elle depuis quatre ans, me paraît un des miracles de votre règne; mais c'est aussi un miracle de votre climat. Je doute fort qu'on pût, dans nos cantons, élever un monument pareil; pour la bombe remplie d'eau je pense qu'elle créverait par une forte gelée, tout comme à Pétersbourg.

On dit que le thermomètre d'esprit-de-vin a été de cinquante degrés au-dessous de la congélation, cette année, dans votre résidence; nous péririons, nous autres Suisses, si jamais le thermomètre descendait chez nous à vingt : nôtre plus grand froid est à quinze et seize, et cette année il n'a pas atteint jusqu'à dix.

Je me flatte bien que vos bombes crèveront désormais sur les têtes des Turcs, et que M. le prince Orlof bâtira des arcs de triomphe non pas sur la glace, mais dans l'Atmeidan de Stamboul; et c'est alors que vous ferez naître en Grèce des Phidias comme des Miltiades.

Je crois qu'Algarotti se trompe, s'il dit que les Grecs inventèrent les arts. Ils en perfectionnèrent quelques uns, et encore assez tard.

Il y avait d'ailleurs un vieux proverbe que les Chaldéens avaient instruit l'Égypte, et que l'Égypte avait enseigné la Grèce.

Les Grecs avaient été civilisés si tard, qu'ils furent obligés d'apprendre l'alphabet de Tyr, quand les Phéniciens vinrent commercer chez eux et y bâtir des villes. Ces Grecs se servaient auparavant de l'écriture symbolique des Égyptiens.

Une autre preuve de l'esprit peu inventif des Grecs, c'est que leurs premiers philosophes allaient s'instruire dans l'Inde, et que Pythagore même y apprit la géométrie.

C'est ainsi, madame, que des philosophes étrangers viennent déjà prendre des leçons à Pétersbourg. Le grand homme qui prépara les voies dans lesquelles vous marchez, et qui fut le précurseur de votre gloire,

disait avec grande raison que les arts fesaient le tour du monde, et circulaient comme le sang dans nos veines. Votre majesté impériale paraît aujourd'hui forcée de cultiver l'art de la guerre, mais vous ne négligez point les autres.

Je ne croyais pas, il y a un mois, habiter encore le globe que vous étonnez. Je rends grace à la nature, qui a peut-être voulu que je vécusse jusqu'au temps où vous serez établie dans la patrie d'Orphée et de Mars, c'est-à-dire dans quelques mois; mais ne me faites pas attendre plus long-temps. Il faut absolument que je parte pour le néant. Je mourrai en vous conservant le culte que j'ai voué à votre majesté impériale. Que l'immortelle Catherine daigne toujours agréer mon profond respect, et conserver ses bontés au vieux malade de Ferney, qui l'idolâtre malgré son respect.

128. — DE L'IMPÉRATRICE.

A Pétershof, ce $\frac{19}{30}$ juin.

Monsieur, je prends la plume pour vous donner avis que le maréchal de Romanzof a passé le Danube avec son armée le 11 juin v. st. Le général baron Weissmann lui nettoya le chemin en culbutant, le premier, un corps de douze mille Turcs. Les lieutenants-généraux Stoupichin et Potemkin en firent autant de leur côté. Ceux-ci eurent affaire à dix-huit ou vingt mille musulmans, dont ils envoyèrent bon nombre dans l'autre monde, pour en porter la nouvelle à ces dames polies de la part desquelles vous m'avez dit tant de choses flatteuses après les cinquante-deux accès de

fièvre dont vous vous êtes, à mon très grand contentement, tiré aussi heureusement qu'un jeune homme de vingt ans.

Chaque corps turc nous a laissé son camp, son artillerie, ses bagages. Voilà donc notre cher Moustapha en train d'être joliment tapé de nouveau, après avoir négocié et rompu deux congrès consécutifs, et avoir joui de divers armistices pendant près d'un an. Cet honnête homme-là ne sait point profiter des circonstances. Il n'est pas douteux que vous serez témoin oculaire de la fin de cette guerre. J'espère que le passage du Danube y contribuera, il nous donnera la joie de rendre le sultan plus traitable, et nous laisserons bavarder les Welches. Leurs nouvelles méritent bien peu d'attention : ils ont débité que j'avais demandé trente mille Tartares au kan, et qu'il me les avait refusés. Je n'ai jamais pensé à pareille absurdité, et je doute fort que M. de Saint-Priest l'ait mandé à sa cour, comme on l'assure; parceque ordinairement les ambassadeurs sont réputés avoir au moins le sens commun.

Le froid qu'on a senti ici cet hiver a été moindre que celui de la Sibérie, qu'on fait monter à un degré fabuleux, surtout à Irkutska. Je suis tentée de n'y pas ajouter plus de foi qu'aux sentiments d'Algarotti sur la Grèce. Vous m'avez tirée d'erreur en quatre mots : me voilà convaincue que ce n'est pas en Grèce que les arts ont été inventés. J'en suis fâchée pourtant, car j'aime les Grecs, malgré tous leurs défauts.

Portez-vous bien, conservez-moi votre amitié, et soyez assuré de tous mes sentiments pour vous. Ré-

jouissons-nous ensemble du passage du Danube : il ne sera pas si célèbre que celui du Rhin par Louis XIV, mais il est plus rare, les Russes ne l'ayant franchi de huit cents ans, à ce que disent nos antiquaires.

129. — DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 10 auguste.

Madame, il faudrait que les jours eussent à Pétersbourg plus de vingt-quatre heures, pour que votre majesté impériale eût seulement le temps de lire tout ce qu'on lui écrit de l'Europe et de l'Asie. Pour la fatigue de répondre à tout cela, je ne la conçois pas.

Je voulais, moi chétif, moi mourant, prendre la liberté de vous écrire touchant les fausses nouvelles qu'on nous débite sur votre guerre renouvelée avec ce Moustapha, de vous parler du mariage de monseigneur votre fils, du voyage de madame la princesse de Darmstadt, qui est, après vous, ce que l'Allemagne a vu naître de plus parfait; j'allais même jusqu'à vous dire que Diderot, qui n'est pas welche, est le plus heureux des Français, puisqu'il va à votre cour. Je voulais vous parler des dernières volontés d'Helvétius, dont on dédie l'ouvrage posthume à votre majesté. Je poussais mon indiscrétion jusqu'à vous dire que je ne suis point du tout de son avis sur le fond de son livre. Il prétend que tous les esprits sont nés égaux; rien n'est plus ridicule. Quelle différence entre certaine souveraine et ce Moustapha, qui a fait demander à M. de Saint-Priest si l'Angleterre est une île?

Je voulais être assez hardi pour parler à fond du

passage du Danube. Je voulais demander si Falconnet-Phidias placera la statue de Catherine II, la seule vraie Catherine, ou sur une des Dardanelles, ou dans l'Atmeidan de Stamboul; mais considérant qu'elle n'a pas un moment à perdre, et craignant de l'importuner, je n'écris rien.

Je me borne à lever les mains vers l'étoile du nord; je suis de la religion des sabbéens: ils adoraient une étoile. *Le vieux malade de Ferney.*

130. — DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 12 auguste.

Madame, que votre majesté impériale me laisse d'abord baiser votre lettre de Pétershof, du 19 juin de votre chronologie grecque, qui n'est pas meilleure que la nôtre; mais de quelque manière que nous supputions les temps, vous comptez vos jours par des victoires; vous savez combien elles me sont chères. Il me semble que c'est moi qui ai passé le Danube. Je monte à cheval dans mes rêves, et je vais le grand galop à Andrinople. Je ne cesserai de vous dire qu'il me paraît bien étonnant, bien inconséquent, bien triste, bien mal de toute façon, que vos amis, l'impératrice-reine, et l'empereur des Romains, et le héros du Brandebourg, ne fassent pas le voyage de Constantinople avec vous. Ce serait un amusement de trois ou quatre mois tout au plus, après quoi vous vous arrangeriez ensemble comme vous vous êtes arrangés en Pologne.

Je demande bien pardon à votre majesté; mais cette partie de plaisir sur la Propontide me paraît si natu-

relle, si facile, si agréable, si convenable, que je suis toujours stupéfait que les trois puissances aient manqué une si belle fête. Vous me direz, madame, que je pourrai jouir de cette satisfaction avec le temps; mais permettez-moi de vous représenter que je suis très pressé, que je n'ai que deux jours à vivre, et que je veux absolument voir cette aventure avant de mourir. L'auguste Catherine ne peut-elle pas dire amicalement à l'auguste Marie-Thérèse : « Ma chère Marie, songez donc que les « Turcs sont venus deux fois assiéger Vienne; songez « que vous laissez passer la plus belle occasion qui se « soit présentée depuis *Ortogul* ou *Ortogrul*, et que, si « on laisse respirer les ennemis du saint nom chrétien « et de tous les beaux arts, ces maudits Turcs deviendront peut-être plus formidables que jamais. Le chevalier de Tott, qui a beaucoup de génie, quoiqu'il « ne soit point ingénieur, fortifiera toutes leurs places « sur la mer Égée et sur le Pont-Euxin; quoique Moustapha et son grand-visir ignorent que ces deux petites « mers se soient jamais appelées Pont-Euxin et mer « Égée. Les janissaires et les levantis se disciplineront. « Voilà notre ami Ali-Bey mort, Moustapha va être « maître absolu de ce beau pays de l'Égypte qui adorait « autrefois des chats, et qui ne connaît point saint Jean « Népomucène.

« Profitons d'un moment favorable qui reste encore, « Russes, Autrichiens, Prussiens; fondons sur ces ennemis de l'église grecque et latine. Nous accorderons « au roi de Prusse, qui ne se soucie d'aucune église, « une ou deux provinces de plus, et allons souper à « Constantinople. »

Certainement l'auguste Catherine fera un discours plus éloquent et plus pathétique; mais y a-t-il rien de plus raisonnable et de plus plausible? cela ne vaut-il pas mieux que mes chars de Cyrus? Hélas! l'idée de cette croisade ne réussira pas mieux que celle de mes chars; vous ferez la paix, madame, après avoir bien battu les Turcs; vous aurez quelques avantages de plus, mais les Turcs continueront d'enfermer les femmes, et d'être les amis des Welches, tout galants que sont ces Welches.

Je ne suis donc qu'à moitié satisfait.

Mais ce n'est pas à moitié que je suis l'adorateur de votre majesté impériale, c'est avec la fureur de l'enthousiasme; qu'elle pardonne ma rage à mon profond respect. *Le vieux malade de Ferney.*

131. — DE L'IMPÉRATRICE.

Le $\frac{15}{26}$ septembre.

Monsieur, je vais satisfaire aux demandes que vous ne m'avez point faites, mais que vous m'indiquez dans votre lettre du 10 auguste; je répondrai aussi à celle du 12 de ce mois que j'ai reçue en même temps. Cela vous annonce une dépêche longue à faire bâiller, en réponse à vos charmantes, mais très courtes lettres; jetez la mienne au feu si vous voulez; mais souvenez-vous que l'ennui est de mon métier, et qu'il se trouve ordinairement à la suite des rois. Pour le raccourcir donc, j'entre en matière.

M. de Romanzof, au lieu d'établir ses foyers dans l'Atmeidan de Stamboul, selon vos souhaits, a jugé à

propos de rebrousser chemin, parceque, dit-il, il n'a pas trouvé à dîner aux environs de Silistrie, et que la marmite du visir était encore à Schiumla. Cela se peut, mais il devait prévoir au moins qu'il devait dîner sans compter sur son hôte. Je range ce fait parmi les fautes d'orthographe, et je m'en console par la conversation de madame la landgrave de Darmstadt, qui est douée d'une ame forte et mâle, d'un esprit élevé et cultivé. La quatrième de ses filles va épouser mon fils; la cérémonie des noces est fixée au 29 septembre, vieux style.

Comme chef de l'église grecque, je ne puis vous laisser ignorer la conversion de cette princesse, opérée par les soins, le zéle, et la persuasion de l'évêque Platon, qui l'a réunie au giron de l'église catholique-universelle-grecque, seule vraie croyante établie en Orient. Réjouissez-vous de notre joie, et que cela vous serve de consolation dans un temps où votre église latine est affligée, divisée, et occupée de l'extinction mémorable de la compagnie de Jésus.

A la suite du prince héréditaire de Darmstadt, j'ai eu le plaisir de voir arriver M. Grimm. Sa conversation est un délice pour moi; mais nous avons encore tant de choses à nous dire, que jusqu'ici nos entretiens ont eu plus de chaleur que d'ordre et de suite. Nous avons beaucoup parlé de vous. Je lui ai dit, ce que vous avez oublié peut-être, que vos ouvrages m'avaïent accoutumée à penser.

J'attendais Diderot d'un moment à l'autre; mais je viens d'apprendre, à mon grand regret, qu'il est tombé malade à Duisbourg. L'*Histoire politique et philoso-*

phique du commerce des Indes me donne une très grande aversion pour les conquérants du Nouveau-Monde, et m'a empêchée, jusqu'à ce moment, de lire l'ouvrage posthume d'Helvétius. Je n'en ai pas d'idée; mais il est bien difficile d'imaginer que Pierre-le-Sauvage, porte-faix dans les rues de Londres, dont j'ai le tableau peint par le fils de Phidias-Falconet, soit né avec les mêmes facultés des premiers hommes de ce siècle.

Je n'oserais citer le seigneur Moustapha, mon ennemi et le vôtre, parceque M. de Saint-Priest, qui a vécu à Paris, et qui par conséquent a de l'esprit comme quatre, prétend qu'il en a prodigieusement. Mais, à propos de Moustapha, j'ai à vous dire que Lameri, votre protégé, a débuté, dans le tragique, par Orosmane, et, dans le comique, par le rôle du fils du père de famille, avec un égal succès.

Je vous rends mille graces de la belle harangue que vous me composez pour inviter les cours coopérantes dans les affaires de Pologne à souper au sérail. Je l'emploierai volontiers; mais je sais d'avance que la dame à qui vous voulez que je l'adresse a un chérubin indomptable, assis sur le trépied de la politique, et qui, par sa lenteur et l'obscurité de ses oracles, détruirait l'effet des plus belles harangues du monde, quelque grandes que fussent les vérités qu'elles pussent contenir. D'ailleurs il y a des gens qui n'aiment que ce qu'ils ont inventé, et qui sacrifient tout aux idées reçues.

Je souhaite sans doute la paix, et pour y parvenir il ne me reste qu'à faire la guerre aussi long-temps

que les choses resteront en cet état : vous aurez au moins l'espérance de voir finir la captivité des dames turques.

C'est avec tous les sentiments que vous me connaissez, et avec la plus vive reconnaissance de tout ce que votre amitié vous dicte pour moi, que je ne cesserai de vous souhaiter l'âge de Mathusalem, ou du moins celui de cet Anglais qui fut gai et bien portant jusqu'à cent soixante-seize ans. Imitez-le, vous qui êtes inimitable.

CATERINE.

132. — DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 1er novembre.

Madame, je vois par la lettre du 26 septembre, dont votre majesté impériale m'honore, que Diderot est tombé malade sur les frontières de la Hollande. Je me flatte qu'il est actuellement à vos pieds; vous avez plus d'un Français enthousiaste de votre gloire. S'il y en a quelques uns qui sont pour Moustapha, j'ose croire que ceux qui sont dévots à sainte Catherine valent bien ceux qui se sont faits Turcs. Il est vrai que Diderot et moi nous n'entrons point dans des villes par un trou comme des étourdis; nous ne nous fesons point prendre prisonniers comme des sots; nous ne nous mêlons point de l'artillerie où nous n'entendons rien. Nous sommes des missionnaires laïques qui prêchons le culte de sainte Catherine, et nous pouvons nous vanter que notre église est assez universelle.

J'avoue, à ma honte, que j'ai échoué dans le projet de ma croisade. J'aurais voulu que madame la

grande duchesse eût été rebaptisée dans l'église de Sainte-Sophie, en présence du prophète Grimm, et que votre auguste alliée eût établi des tribunaux de chasteté tant qu'elle aurait voulu dans la Bosnie et dans la Servie. Pierre l'ermite était pour le moins aussi chimérique que moi, et cependant il réussit; mais aussi il faut considérer qu'il était moine; la grace de Dieu l'assistait, et elle m'a manqué tout net. Si je n'ai point la grace, j'ai du moins la raison en ma faveur.

Sérieusement, madame, il me paraît absurde qu'on ait eu un si beau coup à faire et qu'on l'ait manqué; je suis persuadé que la postérité s'en étonnera. N'ai-je pas entendu dire qu'avant la campagne du Pruth un ambassadeur demandant à Pierre I[er] où il prétendait établir le siége de son empire, il répondit, *A Constantinople*. Sur ce pied-là, je disais, Catherine-la-Grande, ayant réparé si bien le malheur de Pierre-le-Grand, accomplira sans doute son dessein; et l'auguste Marie-Thérèse, dont la capitale a été assiégée deux fois par les Turcs, contribuera de tout son pouvoir à cette sainte entreprise. Je me suis trompé en tout; elle a pardonné aux Turcs en bonne chrétienne; et le roi de Prusse, roi des calvinistes, a été le seul prince qui ait protégé les jésuites, lorsque le bon-homme saint Pierre a exterminé le bon-homme saint Ignace: que peut dire à cela le prophète Grimm?

Il faut que M. de Saint-Priest ait bien raison, et que Moustapha ait un esprit bien supérieur, puisqu'il a su engager les meilleurs chrétiens du monde dans ses intérêts, et réunir à-la-fois en sa faveur les Français et les Allemands.

Le roi de Prusse dit toujours que vous battrez Moustapha toute seule; que vous n'avez besoin de personne, je le veux croire; mais vos états ne sont pas tous aussi peuplés qu'ils sont immenses; le temps, la fatigue, et les combats, diminuent les armées, et avant que la population soit proportionnée à l'étendue des terres, il faut des siècles. C'est là ce qui fait ma peine; je vois que le temps est toujours trop court pour les grandes ames. Ce n'est pas à un barbouilleur inutile qu'il faut de longues années, c'est à une héroïne née pour changer la face du monde. Elle est encore dans la fleur de son âge; je voudrais que Dieu lui envoyât des lettres-patentes contre-signées Mathusalem, pour mettre ses états au point où elle les veut. On dit que des corps de Turcs ont été bien battus; c'est une grande consolation pour Pierre l'ermite.

Je me mets aux pieds de votre majesté impériale avec le plus profond respect et l'attachement le plus inviolable.

133. — DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 30 décembre.

Madame, le roi de Prusse me fait l'honneur de me mander, du 10 décembre, que votre armée a battu celle du grand-visir, et que Silistrie est prise. Il ajoute que le grand-visir s'est enfui à Andrinople avec le grand étendard de Mahomet.

Je suppose qu'un roi n'est jamais trompé quand il écrit des nouvelles; et, dans cette supposition, je suis

près de mourir de joie, au lieu de mourir de vieillesse, comme on me l'annonçait tout-à-l'heure avant que je reçusse la lettre du roi de Prusse.

Mort ou vif, il est bien fâcheux d'être si loin des merveilles de votre règne, et M. Diderot est un heureux homme; mais aussi il mérite son bonheur. Pour moi, j'expire dans le désespoir de n'avoir pu voir mon héroïne qui sera celle du monde entier, et de n'avoir pu lui présenter mon très profond et très inutile respect.

134. — DE L'IMPÉRATRICE.

Le 27 décembre. / 7 janvier 1774.

Monsieur, le philosophe Diderot, dont la santé est encore chancelante, restera avec nous jusqu'au mois de février, qu'il retournera dans sa patrie; Grimm pense aussi partir vers ce temps-là. Je les vois très souvent, et nos conversations ne finissent pas. Ils pourront vous dire, monsieur, le cas que je fais de Henri IV, de *la Henriade*, et de l'auteur de tant d'autres écrits qui ont illustré notre siècle.

Je ne sais s'ils s'ennuient beaucoup à Pétersbourg, mais, pour moi, je leur parlerais toute ma vie sans m'en lasser. Je trouve à Diderot une imagination intarissable, et je le range parmi les hommes les plus extraordinaires qui aient existé. S'il n'aime pas Moustapha, comme vous me le mandez, au moins je suis sûre qu'il ne lui veut point de mal; la bonté de son cœur ne le lui permettrait pas, malgré l'énergie de son esprit et le penchant que je lui vois de faire incliner la balance de mon côté.

Eh bien! monsieur, il faut se consoler de ce que le projet de votre croisade a échoué, et supposer que vous avez eu affaire à de bonnes ames, auxquelles on ne peut accorder cependant l'énergie de Diderot.

Comme chef de l'église grecque, je ne puis en bonne foi vous laisser dans l'erreur sans vous reprendre. Vous auriez voulu que la grande-duchesse eût été rebaptisée dans Sainte-Sophie. Rebaptisée, dites-vous? Ah! monsieur, l'église grecque ne rebaptise point; elle regarde comme très bon et très authentique tout baptême administré dans les autres communions chrétiennes. La grande-duchesse, après avoir prononcé en langue russe la profession de foi orthodoxe, a été reçue dans le sein de l'église au moyen de quelques signes de croix, avec de l'huile odoriférante qu'on lui a administrée en grande cérémonie; ce qui chez vous, comme chez nous, s'appelle confirmation. A cette occasion on impose un nom; mais sur ce dernier point nous sommes plus chiches que vous, qui en donnez par douzaine; ici on n'en prend qu'un seul, et cela nous suffit.

Vous ayant mis au fait de ces choses importantes, je continue de répondre à votre lettre du 1er novembre. Vous saurez à présent, monsieur, qu'un corps détaché de notre armée, après avoir passé le Danube au mois d'octobre, battit un corps de Turcs très considérable, et fit prisonnier un bacha à trois queues qui le commandait.

Cet événement aurait pu avoir des suites, mais le fait est (chose dont vous ne serez pas content peut-être) qu'il n'en eut pas; de sorte que Moustapha et moi

nous nous trouvons à peu près dans la situation où nous étions il y a six mois, à cela près qu'il est attaqué d'un asthme, et que je me porte bien. Il se peut que ce sultan soit un esprit supérieur, mais il n'en est pas moins battu pour cela depuis cinq ans, malgré les conseils de M. de Saint-Priest et les instructions du chevalier Tott, qui se tuera à force de fondre des canons et d'exercer des canonniers. Il a beau être vêtu de caftans et d'hermines, l'artillerie turque n'en sera pas meilleure et mieux servie; mais toutes ces choses sont des enfantillages auxquels on donne beaucoup plus d'importance qu'ils ne méritent. Je ne sais où j'ai lu que ces tours d'esprit sont naturels aux Welches.

Adieu, monsieur; portez-vous bien, et soyez assuré que personne ne fait plus de cas de votre amitié que moi.

135. — DE L'IMPÉRATRICE.

A Pétersbourg, le $\frac{8}{19}$ janvier.

Monsieur, je pense que les nouvelles que le roi de Prusse vous a données de la défaite du visir et de la prise de Silistrie, lui sont venues de Pologne, le pays, après la France, où l'on débite les plus fausses. Je m'attends à voir les oisifs fort occupés d'un voleur de grand chemin qui pille le gouvernement d'Orembourg, et qui tantôt, pour effrayer les paysans, prend le nom de Pierre III, et tantôt celui de son employé. Cette vaste province n'est pas peuplée à proportion de sa grandeur; la partie montagneuse est occupée par des Tartares, nommés Baschkis, pillards depuis la

création du monde. Le pays plat est habité par tous les vauriens dont la Russie a jugé à propos de se défaire depuis quarante ans, ainsi que l'on a fait à peu près dans les colonies de l'Amérique pour les pourvoir d'hommes.

Le général Bibikof est allé avec un corps de troupes pour rétablir la tranquillité là où elle est troublée. A son arrivée à Casan, qui est à sept cents verstes (ou cent lieues d'Allemagne) d'Orembourg, la noblesse de ce royaume vint lui offrir de se joindre à ses troupes avec quatre mille hommes bien armés, bien montés, et entretenus à leurs dépens. Il accepta leur offre. Cette troupe seule est plus qu'en état de remettre l'ordre dans le gouvernement limitrophe.

Vous jugez bien que cette incartade de l'espèce humaine ne dérange en rien le plaisir que j'ai de m'entretenir avec Diderot. C'est une tête bien extraordinaire que la sienne; la trempe de son cœur devrait être celle de tous les hommes; mais enfin, comme tout est au mieux dans ce meilleur des mondes possibles, et que les choses ne sauraient changer, il faut les laisser aller leur train, et ne pas se garnir le cerveau de prétentions inutiles. La mienne sera toujours de vous témoigner ma reconnaissance pour toutes les marques d'amitié que vous me donnez. CATERINE.

136. — DE M. DE VOLTAIRE.

15 mars.

Madame, la lettre du 19 janvier, dont votre majesté impériale m'honore, m'a transporté en esprit à Orem-

bourg, et m'a fait connaître M. Pugatschef; c'est apparemment le chevalier de Tott qui a fait jouer cette farce; mais nous ne sommes plus au temps des Démétrius, et telle pièce de théâtre qui réussissait il y a deux cents ans est sifflée aujourd'hui. Si quelque prétendu Inca venait au Pérou se dire fils ou petit-fils du soleil, je doute qu'il fût reconnu pour tel, quand même il serait annoncé par des jésuites, et quand ils feraient valoir des prophéties en sa faveur.

Votre majesté ne paraît pas trop inquiète de l'équipée de M. Pugatschef. Je croyais que la province d'Orembourg était le plus agréable pays de votre empire, que les Persans y avaient apporté tous leurs trésors pendant leurs guerres civiles, qu'on ne songeait qu'à s'y réjouir; et il se trouve que c'est un pays barbare, rempli de vagabonds et de scélérats. Vos rayons ne peuvent pas pénétrer partout en même temps: un empire de deux mille lieues en longitude ne se police qu'à la longue. Cela me confirme dans mon idée de l'antiquité du monde. J'en demande pardon à la Genèse, mais j'ai toujours pensé qu'il a fallu cinq ou six mille ans avant que la horde juive sût lire et écrire; et je soupçonne qu'Hercule et Thésée n'auraient pas été reçus dans votre académie de Pétersbourg. Un jour viendra que la ville d'Orembourg sera plus peuplée que Pékin, et qu'on y jouera des opéra comiques.

En attendant, je me flatte que vous vous amuserez, madame, à battre le nouveau sultan *, ou que vous lui dicterez des conditions de paix, telles que les anciens

* Abdhul-Achmet, frère et successeur de Mustapha III, qui était mort le 21 janvier 1774.

Romains en imposaient aux anciens rois de Syrie. Cependant, chargée du poids immense de la guerre contre un vaste empire, et du gouvernement de votre empire, encore plus vaste, voyant tout, fesant tout par vous-même, vous trouvez encore du temps pour converser avec notre philosophe Diderot, comme si vous étiez désœuvrée.

Je n'ai jamais eu la consolation de voir cet homme unique; il est la seconde personne de ce monde avec qui j'aurais voulu m'entretenir: il me parlerait de votre majesté: majesté! ce n'est pas cela que je veux dire, c'est de votre supériorité sur les êtres pensants: car je compte les autres êtres pour rien. Je vous demande donc, madame, votre protection auprès de lui. Ne peut-il pas se détourner d'une cinquantaine de verstes pour venir me prolonger la vie en me contant ce qu'il a vu et entendu à Pétersbourg?

S'il ne vient pas sur le bord du lac de Genève, j'irai, moi, me faire enterrer sur le bord du lac Ladoga; il faut que je voie votre nouvelle création, je suis las de toutes les autres.

Je me mets à vos pieds avec adoration de latrie.

137. — DE L'IMPÉRATRICE.

Le $\frac{4}{15}$ mars.

Monsieur, les gazettes seules font beaucoup de bruit du brigand Pugatschef, lequel n'est en relation directe ni indirecte avec M. de Tott. Je fais autant de cas des canons fondus par l'un que des entreprises de l'autre. M. de Pugatschef et M. de Tott ont cependant cela de

commun que le premier file tous les jours sa corde de chanvre, et que l'autre s'expose à chaque instant au cordon de soie.

Diderot est parti pour retourner à Paris. Nos conversations ont été très fréquentes; et sa visite m'a fait un très grand plaisir. On ne rencontre pas souvent de tels hommes. Il a eu de la peine à nous quitter; le seul attachement à sa famille l'a séparé de nous. Je lui manderai le desir que vous avez de le voir. Il s'arrêtera quelque temps à La Haye. Cette lettre répond à la vôtre du 4 mars, vieux style. Je n'ai pour le présent rien d'intéressant à vous mander; mais je ne laisserai pas de vous répéter les sentiments d'estime, d'amitié, et de considération que vous m'avez inspirés depuis long-temps. Caterine.

138. — DE M. DE VOLTAIRE.

9 auguste.

Madame, je suis positivement en disgrace à votre cour. Votre majesté impériale m'a planté là pour Diderot, ou pour Grimm, ou pour quelque autre favori: vous n'avez eu aucun égard pour ma vieillesse; passe encore si votre majesté était une coquette française; mais comment une impératrice victorieuse et législatrice peut-elle être si volage?

Je me suis brouillé pour vous avec tous les Turcs, et même encore avec M. le marquis Pugatschef; et votre oubli est la récompense que j'en reçois. Voilà qui est fait, je n'aimerai plus d'impératrice de ma vie.

Je songe cependant que j'aurais bien pu mériter

ma disgrace. Je suis un petit vieillard indiscret qui me suis laissé toucher par les prières d'un de vos sujets nommé Rose, Livonien de nation, marchand de profession, déiste de religion, qui est venu apprendre la langue française à Ferney; peut-être n'a-t-il pu mériter vos bontés que j'osais réclamer pour lui.

Je m'accuse encore de vous avoir ennuyée par le moyen d'un Français dont j'ai oublié le nom, qui se vantait de courir à Pétersbourg pour être utile à votre majesté, et qui, sans doute, a été fort inutile.

Enfin je me cherche des crimes pour justifier votre indifférence. Je vois bien qu'il n'y a point de passion qui ne finisse. Cette idée me ferait mourir de dépit, si je n'étais tout près de mourir de vieillesse.

Que votre majesté, madame, daigne donc recevoir cette lettre comme ma dernière volonté, comme mon testament.

Signé votre admirateur, votre délaissé, votre vieux Russe de Ferney.

139. — DE L'IMPÉRATRICE.

Le $\frac{13}{24}$ auguste.

Monsieur, quoique très plaisamment vous prétendiez être en disgrace à ma cour, je vous déclare que vous ne l'êtes point: je ne vous ai planté là ni pour Diderot, ni pour Grimm, ni pour tel autre favori. Je vous révère tout comme par le passé; et quoi qu'on vous dise de moi, je ne suis ni volage ni inconstante.

Le marquis de Pugatschef m'a donné du fil à retordre cette année; j'ai été obligée, pendant plus de six

semaines, de m'occuper de cette affaire avec une attention non interrompue, et puis vous me grondez et me dites que de votre vie vous ne voulez plus aimer d'impératrice. Cependant il me semble que pour avoir fait une si jolie paix avec les Turcs, vos ennemis et les miens, je méritais de votre part quelque indulgence et point de haine.

Malgré mes occupations, je n'ai point oublié l'affaire de Rose le Livonien, votre protégé. Son sauf-conduit n'a pu être expédié à Lubeck comme vous le desiriez, parceque Rose, outre ses dettes, s'est sauvé de prison, et qu'il a emporté quelques milliers de roubles à différentes personnes: il serait remis tout de suite en prison, malgré les sauf-conduits, qui ne sont guère en usage chez nous. Je n'ai point reçu d'autres lettres depuis plusieurs mois que celle au sujet de ce Rose; et par conséquent je n'ai aucune connaissance du Français dont vous me parlez dans votre lettre du 9 de ce mois.

Mais en vérité, monsieur, j'aurais envie de me plaindre à mon tour des déclarations d'extinction de passion que vous me faites, si je ne voyais, à travers votre dépit, tout l'intérêt que l'amitié vous inspire encore pour moi.

Vivez, monsieur, et raccommodons-nous; car aussi bien il n'y a pas de quoi nous brouiller: j'espère bien que, dans un codicille en ma faveur, vous rétracterez ce prétendu testament si peu galant. Vous êtes bon Russe, et vous ne sauriez être l'ennemi de CATERINE.

140. — DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, ce 6 octobre.

MADAME,

L'amour fit le serment, l'amour l'a violé.

Je pardonne à votre majesté impériale, et je rentre dans vos chaînes. Ni le grand-turc ni moi nous ne gagnerions rien à être en colère contre vous; mais je mettrais, si j'osais, une condition au pardon que j'accorde si bénignement à votre majesté; ce serait de savoir si le marquis Pugatschef est agent ou instrument. Je n'ai pas l'impertinence de vous demander son secret; je ne crois pas le marquis instrument d'Achmet IV, qui choisissait si mal les siens, et qui probablement n'avait rien de bon à choisir. Pugatschef ne servait pas le pape Ganganelli, qui est allé trouver saint Pierre avec un passe-port de saint Ignace. Il n'était aux gages ni du roi de la Chine, ni du roi de Perse, ni du grand-mogol. Je dirais donc avec circonspection à ce Pugatschef, Monsieur, êtes-vous maître ou valet? agissez-vous pour votre compte ou pour celui d'un autre? Je ne vous demande pas qui vous emploie, mais seulement si vous êtes employé: quoi qu'il en soit, monsieur le marquis, j'estime que vous finirez par être pendu: vous le méritez bien; car vous êtes non seulement coupable envers mon auguste impératrice, qui vous ferait peut-être grace, mais vous l'êtes envers tout l'empire, qui ne vous pardonnera pas. Laissez-moi maintenant reprendre le fil de mon discours avec votre souveraine.

Madame, quoi! dans le temps que vous êtes occupée du sultan, du grand-visir, de son armée détruite, de vos triomphes, de votre paix si glorieuse et si utile, de vos grands établissements, et même de Pugatschef, vous baissez les yeux sur le Livonien Rose! vous avez deviné que c'est un escroc, un fripon! Votre majesté clairvoyante a très bien deviné, et j'étais un imbécile de m'être laissé séduire par sa face rebondie.

Je ne puis, cette année, grossir la foule des Européans et des Asiatiques qui viennent contempler l'admirable autocratrice, victorieuse, pacificatrice, législatrice. La saison est trop avancée; mais je demande à votre majesté la permission de venir me mettre à ses pieds l'année prochaine, ou dans deux ans ou dans dix. Pourquoi n'aurai-je pas le plaisir de me faire enterrer dans quelque coin de Pétersbourg, d'où je pusse vous voir passer et repasser sous vos arcs de triomphes, couronnée de lauriers et d'oliviers?

En attendant, je me mets à vos pieds, de mon trou de Ferney, en regardant votre portrait avec des yeux toujours étonnés et un cœur toujours plein de transport.

Le vieux malade.

141. — DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 19 octobre.

Madame, mon impertinence ne fatigue pas aujourd'hui votre majesté impériale pour la large face du Livonien Rose, ni pour celle de l'avocat Duménil, qui voulait vous aider à faire des lois *par le conseil de son parrain*. Il s'agit aujourd'hui d'un jeune gentil-

homme, bon géomètre, bon ingénieur, ayant des mœurs et du courage; il se nomme de Murnan: sa famille est de la province où je suis. Il est fortement recommandé à M. Euler, que vous honorez de votre protection. Tous ses maîtres rendent de lui le témoignage le plus avantageux.

Votre majesté ne doit point être surprise qu'il desire passionnément d'entrer à votre service. Tout ce qui doit affliger ce jeune officier, c'est que vous ayez sitôt accordé la paix au sultan; car il aurait bien voulu lever le plan de Constantinople, et contrecarrer le chevalier de Tott.

Il ne m'appartient pas d'oser vous présenter personne; mais enfin votre majesté ne peut m'empêcher d'être très jaloux de tous ceux qui ont vingt-cinq ans, qui peuvent aller sur la Néva et sur le Bosphore, qui peuvent vous servir de la tête et de la main, et qui seront prédestinés, si, par hasard, ils sont tués à votre service. Il est bien dur de vivre au coin de son feu en pareil cas.

Je me mets tristement aux pieds de votre majesté impériale, comme un vieux Suisse inutile.

142. — DE L'IMPÉRATRICE.

Le $\frac{22 \text{ octobre.}}{2 \text{ novembre.}}$

Volontiers, monsieur, je satisferai votre curiosité sur le compte de Pugatschef: ce me sera d'autant plus aisé qu'il y a un mois qu'il est pris, ou, pour parler plus exactement, qu'il a été lié et garrotté par ses propres gens dans la plaine inhabitée entre le Volga

et le Jaïck, où il avait été chassé par les troupes envoyées contre eux de toutes parts. Privés de nourriture et de moyens pour se ravitailler, ses compagnons, excédés d'ailleurs des cruautés qu'il commettait, et espérant obtenir leur pardon, le livrèrent au commandant de la forteresse du Jaïck, qui l'envoya à Sinbirsk au général comte Panin. Il est présentement en chemin pour être conduit à Moscou. Amené devant le comte Panin, il avoua naïvement, dans son premier interrogatoire, qu'il était cosaque du Don, nomma l'endroit de sa naissance, dit qu'il était marié à la fille d'un cosaque du Don, qu'il avait trois enfants, que dans ces troubles il avait épousé une autre femme, que ses frères et ses neveux servaient dans la première armée, que lui-même avait servi, les deux premières campagnes, contre la Porte, etc., etc.

Comme le général Panin a beaucoup de cosaques du Don avec lui, et que les troupes de cette nation n'ont jamais mordu à l'hameçon de ce brigand, tout ceci fut bientôt vérifié par les compatriotes de Pugatschef. Il ne sait ni lire ni écrire, mais c'est un homme extrêmement hardi et déterminé. Jusqu'ici il n'y a pas la moindre trace qu'il ait été l'instrument de quelque puissance, ni qu'il ait suivi l'inspiration de qui que ce soit. Il est à supposer que M. Pugatschef est maître brigand, et non valet d'ame qui vive.

Je crois qu'après Tamerlan, il n'y en a guère eu qui ait plus détruit l'espèce humaine. D'abord il fesait pendre, sans rémission ni autre forme de procès, toutes les races nobles, hommes, femmes, et enfants, tous les officiers, tous les soldats qu'il pouvait attra-

per : nul endroit où il a passé n'a été épargné : il pillait et saccageait ceux mêmes qui, pour éviter ses cruautés, cherchaient à se le rendre favorable par une bonne réception : personne n'était devant lui à l'abri du pillage, de la violence, et du meurtre.

Mais ce qui montre bien jusqu'où l'homme se flatte, c'est qu'il ose concevoir quelque espérance. Il s'imagine qu'à cause de son courage je pourrais lui faire grace, et qu'il ferait oublier ses crimes passés par ses services futurs. S'il n'avait offensé que moi, son raisonnement pourrait être juste, et je lui pardonnerais ; mais cette cause est celle de l'empire, qui a ses lois.

Vous voyez par là, monsieur, que Duménil, avocat, dont je n'ai jamais entendu parler, malgré les avis de son parrain, est venu trop tard pour législater. M. La Rivière même, qui nous supposait, il y a six ans, marcher à quatre pattes, et qui très poliment s'était donné la peine de venir de la Martinique pour nous dresser sur nos pieds de derrière, n'était plus à temps.

Quant au baisemain des prêtres sur lequel vous me questionnez, je vous dirai que c'est un usage de l'église grecque, établi, je pense, presque avec elle. Depuis dix ou douze ans les prêtres commencent à retirer leurs mains, les uns par politesse, les autres par humilité. Ainsi ne vous gendarmez pas trop contre un ancien usage qui s'abolit peu-à-peu.

Je ne sais pas aussi si vous trouveriez beaucoup à me gronder sur ce que, dès ma quatorzième année, je me suis conformée à cet usage établi. En tout cas, je ne serais pas la seule qui mériterais de l'être. Si vous

venez ici, et si vous vous y faites prêtre, je vous demanderai votre bénédiction; et quand vous me l'aurez donnée, je baiserai de bon cœur cette main qui a écrit tant de belles choses et tant de vérités utiles. Mais pour que vous sachiez où me trouver, je vous avertis que cet hiver je m'en vais à Moscou. Adieu, portez-vous bien. CATERINE.

143. — DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 16 décembre.

Madame, c'était donc un diable d'homme que ce marquis de Pugatschef? et il faut que le divan soit bien bête pour ne lui avoir pas envoyé quelque argent. Il ne savait donc pas plus écrire que Gengis-kan et Tamerlan? Il y a eu même, dit-on, des gens qui ont fondé des religions sans pouvoir seulement signer leur nom. Tout cela n'est pas à l'honneur de la nature humaine: ce qui lui fait honneur, c'est votre magnanimité. Votre majesté impériale donne de grands exemples qui sont déjà suivis par le prince votre fils. Il vient de donner une pension à un jeune homme de mes amis nommé M. de La Harpe, qu'il ne connaît que par son mérite trop méconnu en France. De tels bienfaits, répandus à propos, enflent la bouche de la Renommée, et passent à la postérité.

Je crois que votre majesté, qui sait lire et écrire, va reprendre le bel ouvrage de sa législation, quoiqu'elle n'ait plus auprès d'elle le pauvre Solon nommé La Rivière*, qui était venu vous donner des leçons, et

* Au moment où Catherine II résolut de donner un nouveau code

qu'elle n'ait pas encore pour premier ministre cet avocat sans cause nommé Duménil, qui vient enseigner la coutume de Paris à Pétersbourg de la part de son parrain.

Vous serez réduite à donner des lois sans le secours de ces deux grands personnages; mais je vous conjure, madame, d'insérer dans votre code une loi expresse qui n'accorde la permission de baiser les mains des prêtres qu'à leurs maîtresses. Il est vrai que Jésus-Christ se laisse baiser les jambes par Magdeleine, mais ni nos prêtres ni les vôtres n'ont rien de commun avec Jésus-Christ.

J'avoue qu'en Italie et en Espagne les dames baisent la main d'un jacobin ou d'un cordelier, et que ces marauds-là prennent beaucoup de liberté avec nos femmes. Je voudrais que les dames de Pétersbourg fussent un peu plus fières. Si j'étais femme à Pétersbourg, jeune et jolie, je ne baiserais que les mains de

à son vaste empire, elle demanda au prince de Gallitzin, son ministre à Paris, s'il ne pourrait pas lui procurer le secours d'un homme digne de confiance en ce genre de connaissances. Le prince proposa Mercier de La Rivière, dont il fit un grand éloge; le marché fut conclu et ratifié, à condition que Mercier de La Rivière se rendrait auprès de l'impératrice avant l'époque pour laquelle elle avait convoqué à Moscou les députés de toutes les provinces de l'empire. M. de La Rivière n'arriva à Saint-Pétersbourg que sept ou huit jours après le départ de l'impératrice; Catherine fut mécontente: M. de La Rivière ne la vit qu'une fois après son retour de Moscou, et il se décida bientôt à demander l'agrément de sa majesté pour revenir en France. M. de La Rivière fut très fâché de ce voyage. Il se plaignit hautement et avec énergie et de la souveraine, et de ses ministres, et du pays. (Voyez *les Souvenirs de M. Thiébault*. Paris, 1804, in-8°, tome III, pag. 147 et suiv., cités par M. Boissonade.)

vos braves officiers qui ont fait fuir les Turcs sur terre et sur mer, et ils me baiseraient tout ce qu'ils voudraient. Jamais on ne pourrait me résoudre à baiser la main d'un moine, qui est souvent très malpropre. Je veux consulter sur cette grande question le parrain du sieur Duménil.

En attendant, madame, permettez-moi de baiser la statue de Pierre-le-Grand, et le bas de la robe de Catherine plus grande. Je sais qu'elle a une main plus belle que celle de tous les prêtres de son empire; mais je n'ose baiser que ses pieds, qui sont aussi blancs que les neiges de son pays.

Je la supplie de daigner conserver un peu de bonté pour le vieux radoteur des Alpes.

144. — DE L'IMPÉRATRICE.

A Czarskozélo, le 29 décembre. / 9 janvier 1775.

Monsieur, je réponds aujourd'hui à deux de vos lettres. Celle du 19 octobre m'est parvenue par le sieur Murnan, que vous en aviez chargé; votre recomman dation l'a fait recevoir à mon service comme vous l'avez desiré, quoique la guerre soit finie.

Le marquis de Pugatschef, dont vous me parlez encore dans votre lettre du 16 décembre, a vécu en scélérat et va finir en lâche. Il a paru si timide et si faible dans sa prison, qu'on a été obligé de le préparer à sa sentence avec précaution, crainte qu'il ne mourût de peur sur-le-champ.

Dans quelques jours d'ici je pars pour Moscou. C'est

là que je reprendrai le grand ouvrage de la législation, privée à la vérité des secours de Solon-La-Rivière, et de la coutume de l'avocat Duménil, dont jusqu'ici je n'ai point entendu parler. Je serais bien aise cependant de faire la connaissance de son parrain; peut-être me fournirait-il un projet pour abolir entièrement l'usage du baisemain des prêtres, contre lequel vous plaidez avec force. Quand vous aurez consulté ce parrain, vous voudrez bien me communiquer son avis; en attendant, vous permettrez que l'ancienne coutume tombe d'elle-même tout doucement.

Quatre de mes frégates sont arrivées de l'Archipel à Constantinople; l'une d'elles a passé dans la mer Noire pour se rendre dans notre port de Kersch, sans que ce phénomène, le premier, je pense, depuis que le monde existe, ait été précédé d'une comète. Le parrain de M. Duménil sait-il cela? et qu'en dit-il?

Il ne sera peut-être pas fâché d'apprendre un trait de politesse de la part de mon bon frère et ami sultan Abdhul-Ahmet, qui, voyant passer mes frégates du fond de son harem, leur envoya une chaloupe pour les avertir qu'il y avait beaucoup de pierres sous l'eau dans tel endroit du canal, et qu'ils eussent à prendre garde que le courant ne les entraînât de ce côté-là; cela est humain, cela est poli.

Soyez assuré, monsieur, que mes sentiments pour vous sont toujours les mêmes, et que je suis très sensible et très reconnaissante pour tout ce que vous me dites d'agréable, etc. CATERINE.

145. — DE M. DE VOLTAIRE.

Ferney, 28 juin.

Madame, pardonnez; voici le fait :

Un très bon peintre, nommé Barrat, arrive chez moi; il me trouve écrivant devant votre portrait; il me peint dans cette attitude, et il a l'audace de vouloir mettre cette fantaisie aux pieds de votre majesté impériale; il l'encadre et la fait partir. Je ne puis que vous supplier de pardonner à la témérité de ce peintre. C'est un homme qui d'ailleurs a le talent de faire en un quart d'heure ce que les autres ne feraient qu'en huit jours. Il peindrait une galerie en moins de temps qu'on y donnerait le bal; il a surtout l'art de faire parfaitement ressembler. Je ne lui connais de défaut que sa témérité de prendre votre majesté impériale pour juge de ses talents. Peut-être aurez-vous l'indulgence de faire placer ce tableau dans quelque coin, et vous direz en passant, Voilà celui qui m'adore pour moi-même, comme les quiétistes adorent Dieu. Vos sujets sont plus heureux que moi; ils vous adorent et vous voient.

J'apprends dans le moment, madame, que votre majesté, qui s'est fait si bien connaître dans la Méditerranée, avait un vice-consul à Cadix, et que ce vice-consul, qui était Allemand, est mort. Il y a un autre Allemand nommé Jean-Louis Pettremann, demeurant à Cadix, qui servirait très bien votre majesté, si elle n'avait pas disposé de cette place. Il ne m'appartient pas d'oser vous proposer un vice-consul ni un proconsul; je crois que, s'il y avait encore des consuls

romains, ils ne tiendraient pas plus devant vous que les grands-visirs.

Daignez, madame, du pinacle de votre gloire, agréer le profond et inutile respect, l'attachement inviolable, et la reconnaissance du vieux malade de Ferney.

146. — DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 7 juillet.

Madame, je suis bien plus téméraire que je ne croyais avec la bienfaitrice de cinquante ou soixante provinces, victorieuse des Moustapha. Elle pardonnera mon impertinence quand elle verra de quoi il s'agit.

Marc Le Fort, petit-neveu de ce François Le Fort, qui rendit quelques services assez importants à la Russie sous les yeux de l'empereur Pierre-le-Grand, représente à l'impératrice Catherine II la très grande, qu'il peut la servir dans le commerce de sa nation à Marseille. Il a séjourné plus de vingt ans dans ce port, et il y a été très utile à tous les négociants du Levant.

Si l'intention de sa majesté impériale est que les Russes aient un traité de commerce avec la France, et particulièrement vers la Méditerranée, Marc Le Fort lui offre ses très humbles services.

Il dit que les vaisseaux russes peuvent apporter à Marseille, avec un grand avantage, chanvre, fer, bois, potasse, huile de baleine, et rapporter toutes les denrées de Provence.

Il dit que les Suédois et les Danois font ce commerce, et ont des consuls à Marseille; ces consuls sont Genevois.

Le petit-neveu du général Le Fort serait un très digne consul de sa majesté impériale.

Voilà donc, madame, en très peu de temps, un vice-consul et un consul que je mets à vos pieds. Cette proposition a je ne sais quel air de l'empire romain; mais, dans le fond de mon cœur, je donne la préférence à l'empire russe.

J'ignore absolument en quels termes est actuellement votre empire avec le petit pays des Welches, qui prétendent toujours être Français; pour moi, j'ai l'honneur d'être un vieux Suisse que vous avez naturalisé votre sujet. Marc Le Fort est un meilleur sujet que moi; nous attendons vos ordres. Le vieux malade de Ferney se met aux pieds de votre majesté impériale: il mourra en invoquant votre nom.

147. — DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 18 octobre.

Madame, après avoir été étonné et enchanté de vos victoires pendant quatre années de suite, je le suis encore de vos fêtes. J'ai bien de la peine à comprendre comment votre majesté impériale a ordonné à la mer Noire de venir dans une plaine auprès de Moscou. Je vois des vaisseaux sur cette mer, des villes sur les bords, des cocagnes pour un peuple immense, des feux d'artifice, et tous les miracles de l'opéra réunis.

Je savais bien que la très grande Catherine II était la première personne du monde entier; mais je ne savais pas qu'elle fût magicienne.

Puisqu'elle a tant de pouvoir sur tous les éléments,

que lui en aurait-il coûté de plus pour m'envoyer la flèche d'Abaris, ou le carrosse du bon-homme Élie, afin que je fusse témoin de toutes vos grandeurs et de tous vos plaisirs?

On croit, dans mon pays, que tout cela est un songe. J'en aurais certifié la vérité; j'aurais dit à mes petits compatriotes, qui font les entendus, Messieurs, les fêtes sur la mer Noire sont encore fort peu de chose en comparaison des établissements pour les orphelins et pour les maisons d'éducation; ces fêtes passent en un jour, mais ces maisons durent tous les siècles.

Je me jette aux pieds de votre majesté impériale, pour lui demander bien humblement pardon d'avoir osé l'interrompre par toutes mes importunités misérables.

Je demande pardon d'avoir laissé partir le tableau d'un peintre de la ville de Lyon.

Je demande pardon d'avoir parlé d'un vice-consul de Cadix, nommé Widellin, et d'un autre qui se présente pour exercer la suprême dignité du vice-consulat.

Je demande pardon d'avoir proposé une autre dignité de consul à Marseille.

J'ai honte de dire qu'il se présentait encore un autre consul à Lyon.

L'empire romain ne donnait jamais que deux consulats à-la-fois: mais tout le monde veut être consul de Russie. Tous ceux qui entrent chez moi et qui voient votre portrait s'imaginent que j'ai un grand crédit à votre cour. Ils me disent, Faites-nous consuls de cette impératrice qui devrait être souveraine de tout ce globe,

mais qui en possède environ un quart. Je tâche de réprimer leur ambition.

Je ferais mieux, madame, de réprimer ma bavarderie. Je sens que j'ennuie la conquérante, la législatrice, la bienfaitrice : il m'est permis de l'adorer; mais il ne m'est pas permis de l'ennuyer à cet excès. Il faut mettre des bornes à mon zèle et à mes témérités, il faut se borner malgré soi au profond respect.

148. — DE L'IMPÉRATRICE.

A Czarskozélo, $\frac{14}{25}$ juin 1776.

Monsieur, plus on vit dans ce monde et plus on s'accoutume à voir alternativement les événements heureux céder la place aux plus tristes spectacles, et ceux-ci à leur tour suivis de scènes étonnantes. Les pertes dont vous me parlez, monsieur, m'ont touchée sensiblement en leur temps par toutes les circonstances malheureuses qui les ont accompagnées, aucun secours humain n'ayant pu ni les prévoir, ni les prévenir, ni réussir à sauver tous les deux, ou au moins l'un des deux. La part que vous y prenez, monsieur, m'est une nouvelle preuve des sentiments que vous m'avez toujours témoignés, et pour lesquels je vous ai mille obligations. Nous sommes présentement très occupés à réparer nos pertes. Les réglements que vous me demandez ne sont encore traduits et imprimés qu'en allemand; rien n'est plus difficile que d'avoir une bonne traduction française de quoi que ce soit écrit en russe; cette dernière langue est si riche, si énergique, et souffre tant d'inversions et de compositions de termes, qu'on la ma-

nie comme l'on veut; la vôtre est si sage et si pauvre, qu'il faut être vous pour en avoir tiré le parti et l'usage que vous en avez su faire.

Dès que j'aurai une traduction passable, je vous l'enverrai; mais je vous avertis d'avance que cet ouvrage est très sec, très ennuyeux, et que qui y cherchera autre chose que de l'ordre et du sens commun sera trompé. Il n'y a certainement dans tout ce fatras ni esprit ni génie, mais seulement beaucoup d'utilité.

Adieu, monsieur; portez-vous bien, et soyez assuré que rien au monde ne peut changer ma façon de penser à votre égard. CATERINE.

149. — DE M. DE VOLTAIRE.

24 janvier 1777.

Madame, votre sujet, moitié Suisse, moitié Gaulois, nommé Voltaire, était près de mourir il y a quelques jours : son confesseur catholique-apostolique-romain, c'est-à-dire universel, coureur de Rome, vint pour me préparer au voyage; le malade lui dit, Mon révérend père, Dieu pourrait bien me damner. Et pourquoi cela, vieux bon-homme? me dit le prêtre. Hélas! lui répondis-je, c'est qu'on m'a accusé auprès de lui d'être un ingrat. J'ai été comblé des bontés d'une autocratrice qui est une de ses plus belles images dans ce monde, et je ne lui ai point écrit depuis plus d'un an. Qu'est-ce qu'une autocratrice? me dit mon vilain. Eh pardieu! lui dis-je, c'est une impératrice. Vous êtes un grand ignorant; et cette impératrice fait du bien depuis le Kamtschatka jusqu'en Afrique. Oh! si cela est, repartit

le prêtre, vous avez bien fait ; elle n'a pas de temps à perdre. Il ne faut pas ennuyer une autocratrice-impératrice-bienfaitrice, occupée du soir au matin tantôt à battre les Turcs, tantôt à leur donner la paix, ou bien à couvrir de vaisseaux la mer Noire, et qui s'amuse à faire fleurir onze cent mille lieues carrées de pays. Allez, allez, je vous donne l'absolution.

150. — DE L'IMPÉRATRICE.

A Pétersbourg, $\frac{\text{28 janvier.}}{\text{8 février.}}$

Monsieur, j'ai lu cet hiver deux traductions russes nouvellement faites, l'une du Tasse et l'autre d'Homère. On les dit très bonnes; mais j'avoue que votre lettre du 24 janvier, que je viens de recevoir, m'a fait plus de plaisir que le Tasse et Homère. La gaieté et la vivacité qui y régnent me font espérer que votre maladie n'aura aucune suite, et que vous passerez très lestement au-delà des cent ans.

Votre souvenir m'est toujours aussi flatteur qu'agréable; mes sentiments pour vous sont toujours invariables.

151. — DE L'IMPÉRATRICE.

A Pétersbourg, le $\frac{\text{20 septembre.}}{\text{1 octobre.}}$

Monsieur, pour répondre à vos lettres, il faut que je vous dise premièrement que si vous êtes content du prince Ioussoupof, je dois lui rendre le témoignage qu'il est enchanté de l'accueil que vous avez bien

voulu lui faire, et de tout ce que vous avez dit pendant le temps qu'il a eu le plaisir de vous voir.

Secondement, monsieur, je ne puis vous envoyer le recueil de nos lois, parcequ'il n'existe pas encore. L'année 1775, j'ai fait publier des réglements pour le gouvernement des provinces; ceux-ci ne sont traduits qu'en allemand. La piéce qui est à la tête rend raison du pourquoi de ces arrangements; c'est une piéce estimée à cause de la manière concise dont y sont décrits les faits historiques des différentes époques. Je ne crois pas que ces réglements puissent servir aux Treize-Cantons: j'en envoie un exemplaire pour la bibliothéque du château de Ferney.

Notre édifice législatif s'éléve peu-à-peu: l'instruction pour le code en est le fondement: je vous l'ai envoyée il y a dix ans. Vous verrez que ces réglements ne dérogent point aux principes, mais qu'ils en découlent; bientôt ils seront suivis de ceux de finances, de commerce, de police, etc., lesquels nous occupent depuis deux ans; après quoi le code ne sera qu'un ouvrage aisé et facile à rédiger.

Voici l'idée que je m'en fais pour le criminel. Les crimes ne sauraient être en grand nombre; mais de proportionner les peines au crime, cela demande, je crois, un travail à part et beaucoup de réflexions. Je pense que la nature et la force des preuves pourraient être réduites à une forme de demandes très méthodique, très simple, qui éclaircirait le fait. Je suis persuadée, et je l'ai établi, que la meilleure des procédures criminelles et la plus sûre est celle qui fait passer ces sortes de matières par trois instances dans

un temps fixé ; sans quoi la sûreté personnelle des accusés pourrait être à la merci des passions, de l'ignorance, des balourdises involontaires, et des têtes chaudes.

Voilà des précautions qui pourraient ne pas plaire au soi-disant saint-office; mais la raison a ses droits, contre lesquels il faut que tôt ou tard la sottise et les préjugés viennent échouer.

Je me flatte que la société de Berne approuvera cette façon de penser. Soyez persuadé, monsieur, que la mienne à votre égard n'est soumise à aucune variation. CATERINE.

J'oubliais de vous dire que l'expérience, depuis deux ans, nous confirme que la cour d'équité établie par mes réglements devient le tombeau de la chicane.

152. — DE L'IMPÉRATRICE.

A Pétersbourg, 23 novembre / 4 décembre.

Monsieur, j'ai recu les trois feuillets imprimés qui accompagnaient votre lettre du 28 octobre. Le sujet que vous proposez est digne de vous : il est à desirer qu'il soit entièrement rempli. Les inquisitions d'état et d'église n'auraient pas besoin du grand fatras de régles et de formes si les princes étaient instruits ou éclairés. J'attends avec une grande impatience les exemplaires complets que vous me promettez ; je vous avoue que ceux de vos écrits me seraient les plus précieux : ils me délasseraient de certains réglements de finance dont la base porte sur ces mots, *Vivre et lais-*

ser écrire. On y travaille depuis deux ans, et je n'en vois pas la fin.

Adieu, monsieur; portez-vous bien, et souvenez-vous quelquefois de moi.

M. de Schouvalof est revenu plus enchanté de vous que jamais.

153. — DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 5 décembre.

Madame, je reçus hier au soir un des gages de votre immortalité, le code de vos lois en allemand, dont votre majesté impériale daigne me gratifier. J'ai commencé, dès ce matin, à le faire traduire dans la langue des Welches; il le sera en chinois; il le sera dans toutes les langues: ce sera l'évangile de l'univers.

J'avais bien raison de dire, il y a treize ans, que tout nous viendrait de l'étoile du nord.

J'ai pris la liberté d'adresser, il y a quinze jours, à votre majesté, par les chariots de poste d'Allemagne, le *Prix de la justice et de l'humanité**. C'est un petit coup de cloche qui annonce vos bienfaits au genre humain. Nous sommes deux membres de la société de Berne qui avons déposé chacun cinquante louis d'or pour le concurrent qui fera le projet d'un code criminel le plus approchant de vos lois et le plus convenable au pays où nous vivons.

Je voudrais qu'on proposât un prix pour celui qui

* Voyez le tome XXVIII, premier de *Politique et Législation*, page 283.

trouvera la manière la plus prompte et la plus sûre de renvoyer les Turcs dans le pays d'où ils sont venus; mais je crois toujours que ce secret n'est réservé qu'à la première personne du genre humain, qui s'appelle Catherine II. Je me prosterne à ses pieds, et je crie dans mon agonie, *allah*, *allah*, *Catherine rezoul*, *allah*.

FIN DE LA CORRESPONDANCE

AVEC L'IMPÉRATRICE DE RUSSIE.

LETTRES

DE PLUSIEURS SOUVERAINS

A M. DE VOLTAIRE.

LETTRES

DE PLUSIEURS SOUVERAINS

A M. DE VOLTAIRE.

I. — DE M. DE VOLTAIRE

A MONSEIGNEUR LE DUC D'ORLÉANS RÉGENT.

1718.

Monseigneur, faudra-t-il que le pauvre Voltaire ne vous ait d'autres obligations que de l'avoir corrigé par une année de Bastille? Il se flattait qu'après l'avoir mis en purgatoire, vous vous souviendriez de lui dans le temps que vous ouvrez le paradis à tout le monde. Il prend la liberté de vous demander trois graces : la première, de souffrir qu'il ait l'honneur de vous dédier la tragédie qu'il vient de composer [1]; la seconde, de vouloir bien entendre quelque jour des morceaux d'un poème épique [2] sur celui de vos aïeux auquel vous ressemblez le plus; et la troisième, de considérer que j'ai l'honneur de vous écrire une lettre où le mot de souscription ne se trouve point.

Je suis avec un profond respect, monseigneur, de votre altesse royale, le très humble et très pauvre secrétaire des niaiseries. VOLTAIRE.

[1] *OEdipe*. — [2] *La Ligue*, depuis *la Henriade*.

2. — DE M. DE VOLTAIRE

A MADAME LA PRINCESSE ULRIQUE DE PRUSSE,

DEPUIS REINE DE SUÈDE.

Le 13 novembre 1743.

Madame, ce n'est donc pas assez d'avoir perdu le bonheur de voir et d'entendre votre altesse royale, il faut encore que l'admiration vienne à trois cents lieues augmenter mes regrets. Quoi! madame, vous faites des vers! et vous en faites comme le roi votre frère! C'est Apollon qui a les muses pour sœurs: l'une est une grande musicienne, l'autre fait des vers charmants, et toutes sont nées avec les talents de plaire. C'est trop avoir d'avantages: il eût suffi de vous montrer.

Quand l'Amour forma votre corps,
Il lui prodigua ses trésors,
Et se vanta de son ouvrage.
Les muses eurent du dépit;
Elles formèrent votre esprit,
Et s'en vantèrent davantage.
Vous êtes, depuis ce beau jour,
Pour le reste de votre vie
Le sujet de la jalousie
Et des muses et de l'Amour.
Comment terminer cette affaire?
Qui vous voit croit que les appas,
Sans esprit, suffiraient pour plaire:
Qui vous entend ne pense pas
Que la beauté soit nécessaire.

J'avais bien raison, madame, de dire que Berlin est devenu Athènes: votre altesse royale contribue

bien à la métamorphose. C'est le temps des jours glorieux et des beaux jours. C'est grand dommage que je n'aie pas à mon service ces trois cent mille hommes que je voulais pour vous enlever ; mais j'aurai plus de trois cent mille rivaux si je montre votre lettre. N'ayant donc point de troupes pour devenir votre sultan, je crois que je n'ai d'autre parti à prendre que de venir être votre esclave : ce sera la seconde place du monde.

Je me flatte que sa majesté la reine-mère ne s'offensera pas de ma déclaration ; elle y entre pour beaucoup : je voudrais vivre à ses pieds comme aux vôtres. J'avoue que je suis trop amoureux de la vertu, du véritable esprit, des beaux arts, de tout ce qui régne à votre cour, pour ne lui pas consacrer le reste de ma vie. Le roi sait à quel point j'ai toujours desiré de finir ma vie auprès de lui. Je lutte actuellement contre ma destinée pour venir enfin être toujours le témoin de ce que j'admire de trop loin.

Croyez-moi, madame, on ne trompe point les princesses qu'on veut enlever ; mon unique objet est très sincèrement d'être votre courtisan.

3. — DE S. M. STANISLAS,

ROI DE POLOGNE, DUC DE LORRAINE ET DE BAR.

A Lunéville, le 17 mai 1748.

J'ai cru, mon cher Voltaire, jusqu'à présent que rien n'était plus fécond que votre esprit supérieur ; mais je vois que votre cœur l'est encore plus. J'en reçois des marques bien sensibles ; j'aime son style au-

delà du style le plus éloquent. Je veux tâcher de me mettre au niveau, en répondant à vos sentiments par ceux que votre incomparable mérite m'a inspirés, et par lesquels vous me connaîtrez toujours tout à vous, et de tout mon cœur, STANISLAS, roi.

4. — DE M. DE VOLTAIRE

A LA REINE DE FRANCE,

AU SUJET DE SÉMIRAMIS.

10 octobre.

Madame, je me jette aux pieds de votre majesté. Vous n'assistez aux spectacles que par condescendance pour votre auguste rang; et c'est un sacrifice que votre vertu fait aux bienséances du monde. J'implore cette vertu même, et je la conjure avec la plus vive douleur de ne pas souffrir que ces spectacles soient déshonorés par une satire odieuse qu'on veut faire contre moi à Fontainebleau sous vos yeux. La tragédie de *Sémiramis* est fondée, d'un bout à l'autre, sur la morale la plus pure; et par là, du moins, elle peut s'attendre à votre protection. Daignez considérer, madame, que je suis domestique du roi, et par conséquent le vôtre. Mes camarades, les gentilshommes du roi, dont plusieurs sont employés dans les cours étrangères, et d'autres dans des places très honorables, m'obligeront à me défaire de ma charge, si j'essuie devant eux et devant toute la famille royale un avilissement aussi cruel. Je conjure votre majesté par la bonté et par la grandeur de son ame, et par sa piété,

de ne pas me livrer ainsi à mes ennemis ouverts et cachés, qui, après m'avoir poursuivi par les calomnies les plus atroces, veulent me perdre par une flétrissure publique. Daignez envisager, madame, que ces parodies satiriques ont été défendues à Paris pendant plusieurs années. Faut-il qu'on les renouvelle pour moi seul sous les yeux de votre majesté! Elle ne souffre pas la médisance dans son cabinet; l'autorisera-t-elle devant toute la cour? Non, madame; votre cœur est trop juste pour ne pas se laisser toucher par mes prières et par ma douleur, et pour faire mourir de douleur et de honte un ancien serviteur, et le premier sur qui sont tombées vos bontés. Un mot de votre bouche, madame, à M. le duc de Fleury et à M. de Maurepas, suffira pour empêcher un scandale dont les suites me perdraient. J'espère de votre humanité qu'elle sera touchée, et qu'après avoir peint la vertu, je serai protégé par elle. Je suis, etc.

5. — DE S. M. STANISLAS,

ROI DE POLOGNE, DUC DE LORRAINE ET DE BAR.

Le 9 janvier 1749.

Peut-on s'attendre, mon cher Voltaire, qu'une si maudite cause produise un si bon effet? Je vous fais savoir toute l'horreur de la calomnie, et vous me dites tout ce qui est de plus flatteur pour moi! Il est certain qu'à juger de ce livre[1] par sa noirceur, il doit faire votre panégyrique, l'envie effrénée n'attaquant que le mérite. Je ne saurais cependant, malgré le mépris

[1] Le libelle intitulé *Voltairiana*.

qu'on doit en avoir, qu'être touché sur tout ce qui regarde votre réputation. Elle m'est chère par l'amitié et la haute estime avec lesquelles je vous suis affectionné.

STANISLAS, roi.

6. — DU MÊME.

Le 19 janvier.

J'ai reçu, mon cher Voltaire, votre lettre avec le manuscrit des *Mensonges imprimés**. Rien de si vrai que ce que vous dites; mais il est trop bon pour servir de réponse au livre imprimé, je crois, au fond de l'enfer. Ainsi je crois qu'il faudrait se servir de l'usage ordinaire de mépriser la noirceur des malhonnêtes gens, et se contenter d'être estimé des gens d'honneur, comme vous l'êtes, ce qui doit faire votre satisfaction. La mienne sera toujours de vous marquer combien je suis votre très affectionné, STANISLAS, roi.

J'embrasse la chère madame du Châtelet.

7. — DU MÊME.

A Lunéville, le 31 janvier.

Je vous suis redevable, mon cher Voltaire, des compliments du roi de Prusse, et de ceux que vous lui avez faits de ma part. Notre gent est d'accord sur votre sujet, et je suis bien flatté d'avoir les mêmes sentiments qu'un prince que j'aime et estime beaucoup. C'est à vous à partager les vôtres entre nous, sans exciter notre jalousie.

Je voudrais, à tel prix que ce soit, que la malheu-

* *Mélanges historiques*, t. II.

reuse comète vous amusât plus favorablement qu'elle n'a fait, et qu'il n'y ait rien qui vous ennuie à Lunéville. Ma troupe de qualité de la comédie, qui surpasse celle de profession, y suppléera.

Je crains que l'*original du héros* que vous voulez copier dans le roman ne soit romanesque en effet. Je ne me fie pas à la favorable prévention que vous avez pour lui. Si ce que vous imaginez d'avantageux en sa faveur est une fiction, rien de si réel qu'il est bien sensible à votre attachement et à votre amitié. Vous voilà donc, je crois, à Paris, sans que je puisse encore dire quand j'y serai. C'est le séjour de madame l'Infante qui me réglera. Je vous renvoie vos deux pièces. Memnon m'a endormi bien agréablement, et j'ai vu, dans un profond sommeil, que la sagesse n'est qu'un songe. Je suis de tout mon cœur à vous.

STANISLAS, roi.

8. — DU MÊME.

Le 5 février.

Ce n'est pas Memnon qui m'ennuie, mon cher Voltaire, c'est votre sciatique. Je desire avec impatience d'apprendre que vous en soyez quitte. Nous mangeons vos bonbons tout notre soûl. Vos soins à nous les envoyer en font la plus agréable douceur. A la place de cela, je vous envoie *le Philosophe chrétien*, qui a été continué depuis votre départ. Memnon dira bien qu'il y a de la folie de vouloir être sage; mais du moins il est permis de se l'imaginer. Ce philosophe ne mérite pas un moment de votre temps perdu pour le parcourir, mais il connaît votre indulgence pour se

présenter devant vous. Faites-lui donc grace en faveur du bonheur qu'il cherche, et que vous lui procurerez, si vous le jugez digne de vous occuper un moment. Je vous embrasse de tout mon cœur.

STANISLAS, roi.

9. — DU MÊME,

A MADAME LA MARQUISE DU CHATELET.

Le 17 février.

Je vous rends mille graces, ma chère marquise, du compte que vous me rendez de ce que vous faites. J'envie le bonheur de tous les lieux où vous vous trouvez. J'espère avoir le plaisir de vous rejoindre immédiatement après Pâques; madame l'Infante m'en donnera le temps. Jusqu'à ce moment le carême me deviendra bien mortifiant. J'ai réfléchi sur ce que M. d'Argenson vous a dit. Si vous ne faites rien avant mon arrivée, je crois que la gloire me reviendra, quand j'y serai, d'effectuer ce qu'on vous a promis. Du moins j'y emploierai tous mes soins, et tout l'empressement que vous me connaissez pour tout ce qui vous intéresse. Soyez-en, je vous en conjure, persuadée, car, en vérité, je suis de tout mon cœur votre très affectionné,

STANISLAS, roi.

A M. DE VOLTAIRE.

P. S. Je n'ai pas le temps, mon cher Voltaire, de vous écrire aujourd'hui. Je me réduis à cette apostille pour vous dire que je viens d'exécuter ce que vous avez demandé au philosophe par sa bonne amie, et de vous embrasser cordialement.

A MADAME DU CHATELET.

Oserais-je vous prier de pouvoir me servir de vous pour témoigner à M. de Richelieu combien j'ai pris part à son expédition de Gênes, et à son avancement? Cela me vaudra plus dans son amitié que tous les compliments que je lui aurais pu faire à cette occasion.

10. — DU MÊME.

Le 13 mars.

Je serais, mon cher Voltaire, au désespoir, si je me trouvais aussi embarrassé à répondre à vos sentiments pour moi, qu'à la production de votre incomparable génie; car il n'y a ni vers ni prose qui soient capables de vous exprimer combien je suis sensible à tout ce que vous me dites. Toute mon éloquence est au fond de mon cœur. C'est par son langage que vous connaîtrez ma façon de m'expliquer pour vous marquer ma reconnaissance de la part que vous avez prise à ma légère incommodité, et pour vous assurer combien je suis de tout mon cœur à vous. STANISLAS, roi.

11. — DU MÊME.

A Commerci.

Madame de Boufflers, mon cher Voltaire, en partant précipitamment pour aller voir monsieur son père, m'a chargé de vous renvoyer votre livre. Je sacrifie l'empressement que j'ai eu de le parcourir à la nécessité que vous avez de le ravoir, espérant que vous me

le communiquerez quand vous pourrez. Vous connaissez comme je suis gourmand de vos ouvrages.

Me voilà seul. Les agréments de Commerci ne remplacent pas le plaisir d'être avec ses amis. Aussi je me prépare à le quitter bientôt. Je voudrais que madame du Châtelet, que j'embrasse tendrement, employât le temps de l'absence à faire ses couches, et la retrouver sur pied. Je vous embrasse, mon cher Voltaire, de tout mon cœur. STANISLAS, roi.

12. — DE M. DE VOLTAIRE.

AU ROI DE POLOGNE, DUC DE LORRAINE.

29 auguste.

Sire, il faut s'adresser à Dieu quand on est en paradis. Votre majesté m'a permis de venir lui faire ma cour jusqu'à la fin de l'automne, temps auquel je ne puis me dispenser de prendre congé de votre majesté. Elle sait que je suis très malade, et que des travaux continuels me retiennent dans mon appartement autant que mes souffrances. Je suis forcé de supplier votre majesté qu'elle ordonne qu'on daigne avoir pour moi les bontés nécessaires et convenables à la dignité de sa maison, dont elle honore les étrangers qui viennent à sa cour. Les rois sont, depuis Alexandre, en possession de nourrir les gens de lettres, et quand Virgile était chez Auguste, Allyotus, conseiller aulique d'Auguste, fesait donner à Virgile du pain, du vin, et de la chandelle. Je suis malade aujourd'hui, et je n'ai ni pain ni vin pour dîner *. J'ai l'honneur d'être

* Voltaire avait souvent de ces querelles avec M. Allyot; et quand

avec un profond respect, sire, de votre majesté, le très humble, etc.

13. — DE MME LA PRINCESSE D'ANHALT-ZERBST [1].

A Zerbst, ce 25 mai.

Monsieur, je suis trop sensible à la manière obligeante dont vous avez bien voulu vous prêter à la commission hardie dont j'avais osé charger madame la comtesse de Bentinck, et trop véritablement reconnaissante, pour ne pas me porter avec autant d'empressement que de plaisir à vous faire mes remerciements au sujet de la belle inscription et du précieux don que vous avez eu la politesse d'y ajouter; mais vous n'avez peut-être pas senti, monsieur, ce que vous m'allez imposer par là. Vous me mettez dans l'obligation de former une bibliothéque pour soutenir la réputation de femme lettrée que votre présent me donne; il y attirera les savants et les personnes de goût, pour consulter ce rare exemplaire de vos œuvres, avec la même ardeur qu'on examine un manuscrit de Virgile ou de Cicéron.

Comptez cependant, monsieur, que cet exemplaire

le roi était pris pour juge, il décidait en faveur de Voltaire. La femme de M. Allyot était très sotte et très superstitieuse. Un jour qu'elle se trouvait avec Voltaire dans un moment d'orage affreux, elle lui fit sentir que sa présence pourrait bien attirer le tonnerre sur la maison. Voltaire, qui, dit-on, n'était pas lui-même très rassuré, dit à haute voix et en montrant le ciel: « Madame, j'ai pensé et écrit plus de bien « de celui que vous craignez tant, que vous n'en pourrez dire de toute « votre vie. »

[1] Mère de l'impératrice de Russie, Catherine II.

du recueil de vos ouvrages, pour n'être pas dans la bibliothèque d'un savant, n'en est pas moins entre les mains d'une personne qui a toujours su admirer les productions de votre plume, et qui saura conserver ce morceau inestimable comme un monument aussi flatteur que glorieux de l'attention d'un des plus grands hommes de notre siècle. Si l'estime, monsieur, qui vous est due à ce titre, est un tribut que votre mérite exige, celle que je conserverai pour vous très particulièrement est propre à me mériter votre amitié, que je vous demande en faveur des sentiments avec lesquels je suis, monsieur, votre tout acquise amie et très humble servante, ÉLISABETH.

14. — DE M. DE VOLTAIRE.

A S. A. R. MADAME LA PRINCSSLE ULRIQUE DE PRUSSE, DEPUIS REINE DE SUÈDE.

1750.

Madame, j'ai eu la consolation de voir ici M. Esourleman, dont j'estropie peut-être le nom, mais qui n'estropie pas les nôtres, car il parle français comme votre altesse royale. Il m'a assuré, madame, du souvenir dont vous daignez m'honorer, et il augmente, s'il se peut, mes regrets et mon attachement pour votre personne. Je n'ai jamais eu plus de plaisir que dans sa conversation : il ne m'a cependant rien appris de nouveau. Il m'a dit combien votre altesse royale est idolâtrée de toute la Suède. Qui ne le sait pas, madame? et qui ne plaint pas les pays que vous n'embellissez point? Il dit qu'il n'y a plus de glaces dans le nord,

et que je n'y trouverai que des zéphyrs, si jamais je peux aller faire ma cour à votre altesse royale. Rempli la nuit de ces idées, je vis en songe un fantôme d'une espéce singulière :

A sa jupe courte et légère,
A son pourpoint, à son collet,
Au chapeau garni d'un plumet,
Au ruban ponceau qui pendait
Et par-devant et par-derrière,
A sa mine galante et fière
D'amazone et d'aventurière,
A ce nez de consul romain,
A ce front altier d'héroïne,
A ce grand œil tendre et hautain,
Moins beau que le vôtre, et moins fin,
Soudain je reconnus Christine :
Christine des arts le soutien,
Christine qui céda pour rien
Et son royaume et votre église,
Qui connut tout, et ne crut rien,
Que le saint-père canonise,
Que damne le luthérien,
Et que la gloire immortalise.

Elle me demanda si tout ce qu'on disait de madame la princesse royale était vrai. Moi, qui n'avais pas l'esprit assez libre pour adoucir la vérité, et qui ne fesais pas réflexion que les dames et quelquefois les reines peuvent être un peu jalouses, je me laissai aller à mes transports, et je lui dis que votre altesse royale était à Stockholm, comme à Berlin, les délices, l'espérance, et la gloire de l'état. Elle poussa un grand soupir, et me dit ces mots :

Si comme elle j'avais gagné

Les cœurs et les esprits de la patrie entière;
Si comme elle toujours j'avais eu l'art de plaire,
Christine aurait toujours régné.
Il est beau de quitter l'autorité suprême;
Il est encor plus beau d'en soutenir le poids.
Je cessai de régner, pouvant donner des lois:
Ulric règne sans diadème.
Je descendis pour m'élever;
Je recherchais la gloire, et son cœur la mérite.
J'étonnai l'univers, qu'elle a su captiver.
On a pu l'admirer, mais il faut qu'on l'imite.

Je pris la liberté de lui répondre que ce n'était pas là un conseil aisé à suivre, et elle eut la bonne foi d'en convenir. Il me parut qu'elle aimait toujours la Suède, et que c'était la véritable raison pour laquelle elle vous pardonnait toutes vos grandes qualités, qui feront le bonheur de sa patrie. Elle me demanda si je n'irais point faire ma cour à votre altesse royale dans ce beau palais que M. Esourleman vous fait bâtir: « Descartes « vint bien me voir, dit-elle, pourquoi ne feriez-vous « pas le voyage? »

Ah! lui dis-je, belle immortelle,
Descartes, ce rêveur dont on fut si jaloux,
Mourut de froid auprès de vous,
Et je voudrais mourir de vieillesse auprès d'elle.

On me dira peut-être, madame, que je rêve toujours en parlant à votre altesse royale, et que mon second rêve ne vaut pas le premier. Il est bien sûr au moins que je ne rêve point quand je porte envie à tous ceux qui ont le bonheur de vous voir et de vous entendre, et quand je proteste que je serai toute ma vie avec un attachement inviolable et avec le plus profond respect, etc.

15. — DE S. M. LA REINE DE SUÈDE.

Drottningholm, ce $\frac{12}{23}$ juillet.

Je m'étais réservé, monsieur, le plaisir de vous témoigner moi-même combien j'ai été satisfaite de votre lettre, accompagnée d'une nouvelle édition de vos ouvrages. J'avoue que le remerciement aurait dû être plus prompt, et je serais fâchée si le retardement pouvait faire naître en vous des idées qui seraient désavantageuses à ma façon de penser pour vous. Vous me rendrez toujours justice quand vous serez persuadé de l'estime infinie que j'ai pour votre esprit et vos talents, et je me ferai toujours un plaisir de vous la témoigner quand les occasions s'en présenteront. En attendant, je vous envoie une bagatelle qui servira de souvenir de ces mêmes assurances. Vous m'obligerez infiniment, si vous voulez continuer de me faire part de vos nouvelles productions. Je ne saurais assez vous dire la satisfaction que je trouve en les lisant. Vous y rassemblez l'utile et l'agréable, chose si rare dans tous les écrits de nos jours. La comparaison flatteuse que vous faites de la reine Christine et de moi ne peut que me faire rougir. Je me trouve si inférieure en tout point à cette princesse, dont le génie était infiniment au-dessus de celui de notre sexe! Je desirerais de pouvoir attirer comme elle les beaux esprits à ma cour; mais la mort de Descartes sert toujours de prétexte à éluder toutes les tentatives que je peux faire. Souvenez-vous, je vous prie, que Maupertuis a été en Suède, et même en

Laponie, qu'il vit à Berlin en parfaite santé, qu'il a changé la figure de la terre, et que ce changement a si bien opéré sur ces climats, que les glaces n'y ont plus leur empire. L'hiver saura respecter des jours consacrés par Apollon et par Minerve à l'honneur de notre siècle. Vous voyez que jamais vie n'a été plus en sûreté que la vôtre. J'espère qu'à présent vous serez détrompé sur tous ces préjugés désavantageux à notre climat, et que vous me mettrez un jour à même de vous assurer de bouche de l'estime infinie avec laquelle je suis votre affectionnée, ULRIQUE.

16. — DE M. DE VOLTAIRE.

A MADAME LA DUCHESSE DE SAXE-GOTHA.

1753.

Vos bontés font dans mon cœur un étrange contraste avec les maladies qui m'accablent. Je viendrais sur-le-champ me mettre aux pieds de V. A. S., soit à Gotha, soit à Altembourg, si j'en avais la force; mais je n'ai pas encore eu celle de me faire transporter aux eaux de Plombières. Dieu préserve la grande maîtresse des cœurs d'être dans l'état où je suis, et conserve à V. A. S. cette santé, le plus grand des biens, sans lequel l'électorat de Saxe, qui devrait vous appartenir, serait si peu de chose; sans lequel l'empire de la terre ne serait qu'un nom stérile et triste! Si je peux, madame, acquérir une santé tolérable, si je me trouve dans un état où je puisse me montrer, si je ne suis pas condamné par la nature à attendre la mort dans la solitude, il est bien certain que mon cœur me mènera

dans votre cour. Quand j'ai dit que je demanderais permission à la nature et à la destinée, je n'ai dit que ce qui est trop vrai. Pauvres automates que nous sommes, nous ne dépendons pas de nous-mêmes. Le moindre obstacle arrête nos desirs, et la moindre goutte de sang dérangée nous tue, ou nous fait languir dans un état pire que la mort même. Ce que V. A. S. me mande de la santé de madame de Buchwald redouble mon attendrissement et mes alarmes. Elle m'a inspiré l'intérêt le plus vif. Il y a certainement bien peu de femmes comme elle. Où pourriez-vous trouver de quoi réparer sa perte? « La vie n'est agréable qu'avec quel-« qu'un à qui on puisse ouvrir son cœur, et dont l'at-« tachement vrai s'exprime toujours avec esprit, sans « avoir envie d'en montrer. » Elle est faite pour vous, madame. J'ose vous protester que je vous suis attaché comme à elle, et que mon cœur a toujours été à Gotha depuis que V. A. S. a daigné m'y recevoir avec tant de bonté. Je voudrais l'amuser par quelques nouvelles; mais heureusement la tranquillité de l'Europe n'en fournit point de grandes. Les grandes nouvelles sont presque toujours des malheurs. Je ne sais rien des petites, sinon qu'un chimiste du duc de Deux-Ponts, nommé Bull ou Pull, parent, je crois, d'un de vos ministres, a tenté en vain de créer le salpêtre à Colmar. Il a travaillé à Colmar, pendant trois mois, avec un Saxon nommé le baron de Planitz, et ni l'un ni l'autre n'ont encore réussi dans le secret de perfectionner la manière de tuer les hommes. On croit avoir découvert à Londres et à Paris l'art de rendre l'eau de la mer potable, et on pourrait bien n'y pas réussir davantage.

De bons livres nouveaux, il n'y en a point. Il en paraît quelques uns sur le commerce. On les dit de quelque utilité; mais il ne se fait plus de livres agréables.

17. — DE S. A. S. L'ÉLECTEUR PALATIN, CHARLES-THÉODORE.

Manheim, ce 1er mai 1754.

Le manuscrit corrigé de votre main, monsieur, joint au second tome des *Annales de l'Empire*, m'ont occupé si utilement et si agréablement ces jours passés, que je n'ai pu vous en témoigner plus tôt ma reconnaissance. Vos ouvrages ne sont pas faits pour être lus à la hâte. Chaque année, pour ainsi dire, dans vos *Annales*, mérite quelque attention particulière par les réflexions judicieuses que vous y placez si à propos; l'*Essai sur l'Histoire universelle*, dont vous avez tiré une grande partie pour vos *Annales*, ne leur céde en rien, quoique le sujet en soit beaucoup plus vaste; et ces deux ouvrages ne sont pas faits pour les gens qui ressemblent au nouvel automate de Paris. Il y a, il est vrai, si peu de gens qui pensent, et moins encore qui pensent juste, qu'il ne serait pas étonnant si quelque sombre misanthrope ne regrettait pas qu'on ait trouvé le moyen de diminuer l'espéce humaine à moins de frais.

Vous me ferez plaisir, monsieur, de m'informer si cette opération avec le sel se fait avec succès. Je serai d'ailleurs charmé de pouvoir vous faire plaisir, et de vous témoigner l'estime qui vous est due, monsieur. Votre bien affectionné, CHARLES-THÉODORE, électeur.

18. — DU MÊME.

Schwetzingen, ce 27 juillet.

J'ai reçu, monsieur, votre lettre pendant que j'étais aux bains de Schlangenbadt; et peu de jours après mon retour ici, le volume que vous m'avez envoyé. Je vous en suis bien obligé; et quoique vous ayez outré quelques expressions flatteuses à mon égard, je suis bien aise de concourir à la justice que le public vous doit sur les mauvaises éditions de votre *Essai sur l'Histoire universelle*. Vous rendrez sûrement un grand service à ce même public, si vous donnez bientôt le reste de cet ouvrage. Il intéresse, il amuse, et instruit solidement. Rien d'essentiel n'y est oublié, et les faits de moindre conséquence qui s'y trouvent paraissent presque nécessaires pour nous bien faire entrer dans l'esprit des siècles passés.

J'ai entendu dire par plusieurs personnes que vous travaillez présentement à une *Histoire d'Espagne*. Quoiqu'elles ne me l'aient pas assuré pour certain, j'espère que votre santé vous permettra toujours de donner quelque ouvrage nouveau.

Comme je crois le vin de Hongrie fort sain, et que vous n'êtes peut-être pas à portée d'en avoir du bon, j'ai fait faire les dispositions pour vous en envoyer dès que les chaleurs le permettront. Je voudrais avoir des occasions plus réelles de pouvoir vous faire plaisir.

Je suis avec bien de l'estime, etc.,

CHARLES-THÉODORE, électeur.

19. — DU MÊME.

Schwetzingen, ce 28 auguste.

Je suis charmé d'apprendre par votre lettre, monsieur, que vous continuez de travailler à un ouvrage que le public doit desirer avec empressement, et que, malgré les peines et les soins que vous vous donnez dans les profondes recherches que vous faites dans l'histoire, vous vous occupiez encore à orner le théâtre français d'une nouvelle tragédie. Je suis bien impatient de la voir : *You're in the right to think that I don't dislike the english taste, and I have borrow'd this way of thinking from the observations on this nation.* Les trop grandes libertés de la tragédie anglaise étant réduites à de justes bornes par quelqu'un qui sait si bien les compasser que vous, monsieur, ne pourront que plaire à tous ceux qui jugent sans prévention; je tombe moi-même un peu dans le défaut d'être prévenu, puisque je le suis déjà pour ce nouvel enfant légitime, dont je serai charmé de revoir le père, qui en fait tant et de si beaux. J'espère que votre santé se remet. Soyez sûr de l'estime avec laquelle je suis, etc.

20. — DU MÊME.

Schwetzingen, ce 17 septembre.

J'ai relu jusqu'à trois fois, monsieur, la tragédie que vous m'avez fait le plaisir de m'envoyer. J'y ai toujours trouvé de nouvelles beautés. Enfin j'en suis enchanté, et suis bien empressé de la faire jouer.

Pourtant si je savais que votre santé vous permît bientôt de vous donner la peine de recorder les acteurs, j'attendrais encore pour avoir le plaisir complet, d'autant plus que, bien que je n'y aie rien trouvé de trop allégorique aux affaires du temps, je ne voudrais pas la faire donner sans votre aveu, dont je ne doute pourtant pas, croyant que vous ne voudriez pas priver le public de la satisfaction de voir et d'admirer une si belle pièce. Trois ou quatre personnes de goût qui l'ont lue n'ont pu en faire assez l'éloge, et elles en ont été touchées jusqu'aux larmes. Je vous assure, monsieur, que l'estime qu'on doit avoir pour des talents si supérieurs ne peut qu'augmenter; et c'est avec ces sentiments que je suis, etc.,

CHARLES-THÉODORE, électeur.

21. — DU MÊME.

Manheim, 20 octobre.

J'ai été bien charmé, monsieur, d'apprendre par vos deux lettres que vous aviez pris la résolution de venir passer l'hiver ici. Je me réjouis d'avance des moments que je passerai si agréablement et si utilement avec vous. On profite toujours de vos entretiens, comme on ne se lasse jamais de relire vos ouvrages. J'aurai soin que votre nièce puisse jouir des spectacles qu'elle desirera de voir. J'en ai donné la commission à Pierron.

J'attends avec impatience le plaisir de vous revoir, et suis, etc., CHARLES-THÉODORE, électeur.

22. — DU MÊME.

Manheim, le 29 décembre.

Je vous suis bien obligé, monsieur, de la part que vous avez prise à la maladie que j'ai essuyée, et qui m'a empêché de répondre à vos dernières lettres. Dans l'état où j'étais, je n'aurais pu qu'à peine signer ma dernière volonté. Dans cette triste situation, je me fesais lire *Zadig;* et si les chapitres de Misouf, du nez coupé, et des mages corrompus par une femme qui voulait sauver Zadig, m'ont égayé, celui de l'ermite, et les réflexions de Zadig avec le vendeur de fromage à la crême, m'ont fait supporter avec moins d'impatience une fiévre chaude continue qui a duré vingt-six jours.

L'article de *Pic de La Mirandole* me paraît très bien traité, et les réflexions sont aussi justes qu'elles puissent l'être. Je ne sais si vous n'excusez pas trop les usurpations, ainsi dites, sous les premiers empereurs. Il est sûr qu'ils confiaient la direction de quelques provinces à ceux qui possédaient les premières charges de leur cour, et que leur intention n'était certainement pas de laisser ces pays à ceux qui les gouvernaient, et encore moins de les rendre héréditaires dans leurs familles. Vous avez très raison de dire que les Allemands avaient des princes avant que d'avoir des empereurs; mais ce ne sont, autant qu'il m'en souvient, ni ces princes ni leurs successeurs qui se sont remis en possession de leurs anciennes dominations. Je plaide contre ma propre cause; mais, par bonheur, *beati possidentes.*

J'attends avec bien de l'empressement le nouvel ouvrage d'histoire qui doit être conduit jusqu'à nos jours ; mais j'ai bien plus d'impatience d'en revoir l'auteur, et de l'assurer de la parfaite estime qui lui est due. Je suis, etc., CHARLES-THÉODORE, électeur.

23. — DU MÊME.

Manheim, ce 20 février 1755.

J'ai reçu un peu tard, monsieur, la lettre que vous m'avez fait le plaisir de m'écrire. Un voyage que j'ai fait à Munich en a été la cause. Je serais aise de voir les changements que vous avez faits à vos Chinois, et le serai bien davantage quand j'aurai la satisfaction de vous revoir à Schwetzingen ce printemps. Je m'en fais une fête d'avance; soyez-en bien persuadé, de même que de l'estime que j'aurai toujours pour vous. Je suis, etc.,

CHARLES-TÉHODORE, électeur.

24. — DU MÊME.

Manheim, ce 17 auguste.

S'il était aussi facile, monsieur, de faire un bel édifice qu'il vous est aisé de faire une belle tragédie, je ne serais pas en peine de la réussite des bâtiments que j'ai commencés. Les deux ailes que vous avez ajoutées au vôtre n'ont fait que donner de nouveaux ornements à votre ouvrage. Par le plaisir que j'ai de lire ce que vous faites, jugez de celui que j'aurai de vous revoir ici. Je me suis beaucoup entretenu de vous, il y a

peu de temps, avec un Anglais nommé Garden, qui m'a paru un homme d'esprit et de savoir. Il m'a dit vous avoir beaucoup fréquenté pendant son séjour à Lausanne.

J'espère que votre médecin suisse rétablira bientôt votre santé, pour que l'Europe jouisse plus long-temps de vos écrits, et moi du plaisir de vous revoir. Vous me feriez entre-temps un vrai plaisir de me mander quelle sorte d'habillement vous trouvez le plus convenable pour les acteurs. Je m'imagine que vous ne voulez pas une tête et une moustache chinoise pour Zamti, ni de petites pantouffles de métal pour sa femme, quoique ce ne soit pas ce à quoi l'on prendrait garde en écoutant de si beaux vers.

Je suis avec beaucoup d'estime, etc.,

CHARLES-THÉODORE, électeur.

25. — DE S. M. STANISLAS,

ROI DE POLOGNE, etc.

A Lunéville, le 27 avril 1756.

J'ai reçu, monsieur, avec un plaisir sensible votre lettre que M. le comte de Tressan m'a rendue. Je suis charmé de voir que dans votre retraite, qui pourrait faire croire que vous avez renoncé aux amorces du monde, vous vous souveniez de ceux qui ne vous oublieront jamais. Je ne saurais répondre à ce que vous me dites de plus flatteur que par vos propres idées. On peut envier en effet aux cantons que vous habitez la douceur dont ils jouissent par votre présence, et plaindre ceux qui en sont privés. Si vous m'attribuez le de-

sir de rendre mes sujets heureux, soyez persuadé qu'en vous déclarant celui de cœur, un des plus vifs plaisirs que je ressens, est de vous savoir, partout où vous êtes, aussi parfaitement content que vous le meritez, et aussi constamment que je suis, avec toute estime et considération, votre très affectionné,

STANISLAS, roi.

26. — DE S. A. S. L'ÉLECTEUR PALATIN.

Dusseldorff, ce 8 mai.

Je vous suis bien obligé, monsieur, du nouvel ouvrage que vous m'avez envoyé, et que j'ai lu avec bien du plaisir et de la satisfaction. Ces deux morceaux de poésie peuvent être mis au nombre de vos autres ouvrages, desquels on peut dire, à bien juste titre, l'axiome de Pope, *Tout ce qui est, est bien.* En effet cela convient mieux à vos ouvrages en particulier qu'à l'espéce humaine en général.

Je serais bien charmé si la belle saison où nous allons entrer me procurait le plaisir de vous revoir à Schwetzingen cet été. Je compte d'y être au commencement de juin. Peut-être que le changement d'air fera du bien à votre santé. Sûrement je serai bien charmé de pouvoir passer bien des heures si utilement et si agréablement avec une personne de votre mérite. Soyez persuadé de l'estime avec laquelle je suis, etc.,

CHARLES-THÉODORE, électeur.

27. — DU MÊME.

Manheim, ce 12 janvier 1757.

Je vous suis très obligé, monsieur, de l'*Essai sur l'Histoire générale* que vous m'avez envoyé. Je le lirai avec toute l'attention que vos ouvrages méritent à si juste titre. On ne peut s'instruire plus solidement et plus agréablement que par des faits historiques choisis et traités par un génie tel que le vôtre.

Vous avez bien raison de dire que les siécles passés n'ont pas produit d'événements plus singuliers que ceux que nous voyons sous nos yeux. Ce siécle poli, qui devait même passer pour un siécle d'or, à peine est-il au-delà de sa moitié, qu'il est souillé par l'assassinat d'un grand roi. Il me paraît que notre siécle ressemble assez à ces sirènes dont une moitié était une belle nymphe, et l'autre une affreuse queue de poisson. Ce serait pour moi une vraie satisfaction de pouvoir m'entretenir avec vous sur de pareilles matières, et j'espère même que votre santé vous le permettant, les sentiments que vous voulez bien avoir pour moi me procureront bientôt ce plaisir. Si en tout cas vous en êtes empêché, faites-moi le plaisir de me confier vos idées sur la situation présente de l'Europe. Vous pouvez m'écrire en toute liberté; vous êtes dans un pays libre, et je suis aussi discret et aussi honnête homme qu'aucun de vos républicains.

Je vous prie d'être persuadé de l'estime toute particulière avec laquelle je suis, etc.,

Charles-Théodore, électeur.

28. — DU MÊME.

Schwetzingen, ce 15 auguste.

Ce n'est que la quantité d'affaires dont j'ai été occupé, monsieur, qui m'a fait retarder si long-temps à répondre aux lettres que vous m'avez écrites. Je suis très obligé au petit Suisse de ses justes réflexions sur Rominagrobis, dont les affaires vont présentement très mal. Il faut espérer que cela l'obligera de souscrire à des conditions de paix qui rendront le calme à l'Europe.

Je suis bien charmé que l'affaire de la rente viagère ait été terminée à votre satisfaction. Comptez qu'en toute occasion je serai fort aise de contribuer à tout ce qui pourra vous être agréable.

Vous me feriez plaisir, monsieur, de me dire votre sentiment sur la nouvelle tragédie d'*Iphigénie en Tauride*, qui a eu un si brillant succès à Paris; je n'en ai vu jusqu'à présent qu'un extrait. On en dit la versification un peu dure, et qu'elle sera moins goûtée à la lecture qu'à la représentation. Il est si difficile de vous ressembler, et même d'approcher de vos talents! Je regrette infiniment que votre santé me prive du bonheur d'en pouvoir profiter. Je suis avec une parfaite estime, etc., CHARLES-THÉODORE, électeur.

29. — DU MÊME.

Manheim, ce 25 octobre.

J'ai reçu, monsieur, avec bien de la reconnaissance, l'importante nouvelle que vous m'avez communiquée; vous pouvez être persuadé du secret inviolable que je vous garderai. Vous me donnez dans cette occasion une preuve bien réelle des sentiments que vous voulez bien avoir pour moi. Je serai très charmé d'être à portée de pouvoir vous faire plaisir, et vous témoigner la reconnaissance et la parfaite estime avec lesquelles je suis, etc., CHARLES-THÉODORE, électeur.

30. — DU MÊME.

1758.

Je vous suis très obligé, monsieur, des souhaits que vous me faites pour la nouvelle année, que je vous souhaite aussi très heureuse. Celle que nous avons finie ne l'a guère été pour bien du monde. Jamais tant de sang n'a été répandu. Je ne crois pas qu'on trouve un exemple dans l'histoire que, dans une seule campagne, on ait donné dix batailles. Il n'y a guère d'apparence que l'hiver nous ramène la paix. Votre santé ne vous permettra-t-elle plus de me donner le plaisir de vous revoir, et de vous assurer de toute l'estime que vous méritez, et que j'aurai toujours pour vous?

CHARLES-THÉODORE, électeur.

31. — DU MÊME.

Manheim, le 23 mai.

Je ne pouvais rien apprendre de plus agréable, monsieur, que le projet que vous avez fait de venir ici. J'irai le 27 de ce mois à Schwetzingen, où je vous attendrai avec la plus grande impatience. Quel bonheur en effet de jouir de votre compagnie, et de converser avec un homme tel que vous! Je m'en fais un tel plaisir d'avance, que j'espère bien que votre santé ni les houssards ne me tromperont pas dans mon attente. C'est alors que je pourrai raisonner bien plus librement avec le petit Suisse sur les grandes révolutions que nous voyons présentement. Vous connaissez les sentiments de la parfaite estime que j'aurai toujours pour le petit Suisse.

CHARLES-THÉODORE, électeur.

32. — DU MÊME.

Manheim, ce 23 octobre.

Je vous suis bien obligé, monsieur, de la pièce que vous m'avez communiquée. Vous avez bien raison de dire que dans ce siécle il y a des choses qui ne ressemblent à rien, et beaucoup de riens qu'on voudrait faire ressembler à des choses. La seconde bataille des Russes est de ce nombre, et quantité d'autres. On a enfin surpris ce grand homme dans son camp; mais ses belles manœuvres ont tout rétabli. Il faut espérer que tant de sang versé fera penser à une paix qui est tant à desirer.

J'espère que votre santé sera entièrement rétablie, et que j'aurai l'été qui vient la même satisfaction dont j'ai si peu joui cette année. Soyez bien persuadé de la parfaite estime que j'aurai toute ma vie pour le petit Suisse. CHARLES-THÉODORE, électeur.

33. — DU MÊME.

Manheim, le 23 février 1759.

J'ai reçu, monsieur, vos lettres avec bien du plaisir, et vous suis très obligé des bons souhaits que vous mé faites. Ce serait un bonheur trop parfait dans ce monde s'ils s'accomplissaient en tout point. L'optimisme est banni depuis long-temps de notre globe, et si Pope vivait encore, je doute qu'il soutînt, en voyant tout ce qui se passe depuis peu d'années, que *all what is*, *is right*.

Vous me ferez un sensible plaisir de venir cet été. Ne craignez plus le froid : j'y porterai grand soin; et, plutôt que d'être privé de la satisfaction de vous voir, je ferai placer une cheminée à chaque porte et fenêtre. Profitez cette année des fleurs d'orange, car il ne me paraît pas encore que le terroir d'Allemagne soit disposé à porter beaucoup d'olives. Soyez bien persuadé de la parfaite estime que j'aurai toujours pour le vieux Suisse. CHARLES-THÉODORE.

34. — DU MÊME.

Manheim, ce 29 avril.

L'*Oraison funèbre d'un cordonnier*[1], que vous m'avez envoyée, monsieur, m'a paru aussi singulière par la façon dont elle est écrite, et à cause de celui qui l'a écrite, que l'*Ode sur la mort de madame la margrave* m'a paru sublime, et portant presque à chaque strophe quelque vérité frappante avec elle.

J'espère, quand j'aurai le plaisir de vous revoir, que vous apporterez encore quelque bel ouvrage nouveau que vous aurez composé. Vous savez le cas que je fais de votre personne, de vos ouvrages, l'empressement que j'ai toujours d'en profiter, et la vraie estime que j'ai toujours pour le petit Suisse.

CHARLES-THÉODORE, électeur.

35. — DU MÊME.

Schwetzingen, ce 22 juillet.

Je suis bien mortifié, monsieur, de n'avoir pu jouir de la satisfaction de vous voir ici cet été; j'espère que ce plaisir n'est qu'un peu reculé. Je vous suis très obligé de votre nouvelle tragédie[2]. Je l'ai lue avec bien du plaisir, d'autant plus que vous y avez ôté la monotonie de ces vers qui tombent deux à deux pendant cinq actes entiers; vous y peignez au mieux cet esprit de chevalerie qui par bonheur ne subsiste plus. Chaque

[1] Par le roi de Prusse. — [2] *Tancrède*.

siècle a ses ridicules, et peut-être le nôtre surpasse ceux des précédents.

J'ai lu, dans le *Journal encyclopédique*, un *Précis de l'Ecclésiaste* en vers qui vous est attribué. Par les beautés que j'y ai trouvées, je le croirais aisément. Faites-moi le plaisir de me le mander, et soyez toujours persuadé de mon estime particulière pour le petit Suisse.

CHARLES-THÉODORE, électeur.

36. — DU MÊME.

Manheim, ce 12 mars 1760.

Dès que j'ai reçu, monsieur, votre lettre du 9 du mois passé, j'ai tâché de me procurer les œuvres de poésie du philosophe de Sans-Souci, que j'ai lues avec un grand plaisir. La première épître à son frère, la suivante à Hermotime, la dixième au général Bredow, et la dix-neuvième à Darget, sont celles qui m'ont le plus frappé. *L'art de la guerre* est un poème unique et de toute beauté. Ce grand auteur est bien digne d'en donner des leçons.

Vous vous souviendrez, monsieur, que je n'ai aucun goût pour les odes, et que je m'y entends encore moins qu'aux autres pièces de poésie. J'ai trouvé dans la sixième *Épître au comte de Gotter*, les descriptions de plusieurs arts et métiers admirables, entre autres celle sur le pain, qui commence ainsi,

> Voyez ces laboureurs, dès l'aube vigilants,
> Qui guident la charrue et cultivent les champs.

Je crois avoir reconnu le petit Suisse en plusieurs

endroits, entre nous soit dit; faites-moi le plaisir de me mander si j'ai rencontré votre goût en quelque chose dans les articles que je vous ai cités. Je suis toujours charmé de profiter de vos lumières; j'espère d'en profiter davantage cet été à Schwetzingen; vous me le faites espérer. Vous devez être persuadé du plaisir que j'aurai de revoir le petit Suisse.

CHARLES-THÉODORE, électeur.

37. — DE M. DE VOLTAIRE

AU ROI STANISLAS.

Aux Délices, le 15 auguste.

Sire, je n'ai jamais que des graces à rendre à votre majesté. Je ne vous ai connu que par vos bienfaits, qui vous ont mérité votre beau titre. Vous instruisez le monde, vous l'embellissez, vous le soulagez, vous donnez des préceptes et des exemples. J'ai tâché de profiter de loin des uns et des autres autant que j'ai pu. Il faut que chacun dans sa chaumière fasse à proportion autant de bien que votre majesté en fait dans ses états: elle a bâti de belles églises royales; j'édifie des églises de village. Diogène remuait son tonneau, quand les Athéniens construisaient des flottes. Si vous soulagez mille malheureux, il faut que nous autres petits nous en soulagions dix. Le devoir des princes et des particuliers est de faire chacun dans son état tout le bien qu'il peut faire. Le dernier livre de votre majesté, que le cher frère Menou m'a envoyé de votre part, est un nouveau service que votre majesté rend au genre humain: si jamais il se trouve quelque athée

dans le monde (ce que je ne crois pas,) votre livre confondra l'horrible absurdité de cet homme. Les philosophes de ce siècle ont heureusement prévenu les soins de votre majesté. Elle bénit Dieu, sans doute, de ce que depuis Descartes et Newton il ne s'est pas trouvé un seul athée en Europe. Votre majesté réfute admirablement ceux qui croyaient autrefois que le hasard pouvait avoir contribué à la formation de ce monde : elle voit sans doute avec un plaisir extrême qu'il n'y a aucun philosophe de nos jours qui ne regarde le hasard comme un mot vide de sens. Plus la physique a fait de progrès, plus nous avons trouvé partout la main du Tout-Puissant.

Il n'y a point d'hommes plus pénétrés de respect pour la Divinité que les philosophes de nos jours. La philosophie ne s'en tient pas à une adoration stérile, elle influe sur les mœurs. Il n'y a point en France de meilleurs citoyens que les philosophes ; ils aiment l'état et le monarque ; ils sont soumis aux lois ; ils donnent l'exemple de l'attachement et de l'obéissance : ils condamnent et ils couvrent d'opprobres ces factions pédantesques et furieuses, également ennemies de l'autorité royale et du repos des sujets ; il n'est aucun d'eux qui ne contribuât avec joie de la moitié de son revenu au soutien du royaume. Continuez, sire, à les seconder de votre autorité et de votre éloquence ; continuez à faire voir au monde que les hommes ne peuvent être heureux que quand les rois sont philosophes, et qu'ils ont beaucoup de sujets philosophes. Encouragez de votre voix puissante la voix de ces citoyens qui n'enseignent dans leurs écrits et dans leurs discours que

l'amour de Dieu, du monarque, et de l'état; confondez ces hommes insensés livrés à la faction, ceux qui commencent à accuser d'athéisme quiconque n'est pas de leur avis sur des choses indifférentes.

Le docteur Lange dit que les jésuites sont athées, parcequ'ils ne trouvent point la cour de Pékin idolâtre. Le frère Hardouin, jésuite, dit que les Pascal, les Arnauld, les Nicole, sont athées, parcequ'ils n'étaient pas molinistes. Frère Berthier soupçonne d'athéisme l'auteur de l'*Histoire générale*, parceque l'auteur de cette histoire ne convient pas que des nestoriens, conduits par des nuées bleues, sont venus du pays de Tacin, dans le septième siècle, faire bâtir des églises nestoriennes à la Chine. Frère Berthier devrait savoir que des nuées bleues ne conduisent personne à Pékin, et qu'il ne faut pas mêler des contes bleus à nos vérités sacrées.

Un gentilhomme Breton * ayant fait, il y a quelques années, des recherches sur la ville de Paris, les auteurs d'un Journal qu'ils appellent *Chrétien*, comme si les autres journaux étaient faits par des Turcs, l'ont accusé d'irréligion au sujet de la rue Tireboudin et de la rue Troussevache; et le Breton a été obligé de faire assigner ses accusateurs au Châtelet de Paris.

Les rois méprisent toutes ces petites querelles; ils font le bien général, tandis que leurs sujets, animés les uns contre les autres, font les maux particuliers. Un grand roi tel que vous, sire, n'est ni janséniste, ni moliniste, ni anti-encyclopédiste; il n'est d'aucune faction; il ne prend parti ni pour ni contre un diction-

* Saint-Foix, auteur des *Essais sur Paris*.

naire; il rend la raison respectable, et toutes les factions ridicules; il tâche de rendre les jésuites utiles en Lorraine, quand ils sont chassés du Portugal; il donne douze mille livres de rente, une belle maison, une bonne cave à notre cher frère Menou, afin qu'il fasse du bien: il sait que la vertu et la religion consistent dans les bonnes œuvres, et non pas dans les disputes; il se fait bénir, et les calomniateurs se font détester.

Je me souviendrai toujours, sire, avec la plus tendre et la plus respectueuse reconnaissance, des jours heureux que j'ai passés dans vos palais; je me souviendrai que vous daigniez faire le charme de la société, comme vous fesiez la félicité de vos peuples; et que si c'était un bonheur de dépendre de vous, c'en était un plus grand de vous approcher.

Je souhaite à votre majesté que votre vie, utile au monde, s'étende au-delà des bornes ordinaires. Aureng-Zeb et Muley-Ismael ont vécu l'un et l'autre au-delà de cent cinq ans: si Dieu accorde de si longs jours à des princes infidèles, que ne fera-t-il point pour Stanislas-le-Bienfesant? Je suis avec le plus profond respect, etc.,

38. — DE M. DE VOLTAIRE

A S. A. S. L'ÉLECTEUR PALATIN.

Ferney, 9 février 1761.

Ce pauvre vieillard suisse, cet homme si trompé dans tous les événements qui arrivent depuis quatre ans, ce solitaire si attaché à votre altesse électorale, qui voudrait être à vos pieds, et qui n'y est pas; cet

amateur du théâtre, qui aurait pu entendre les beaux opéra représentés dans le palais de Manheim, et qui peut à peine représenter le rôle du vieillard dans *Tancrède*, chez des Allobroges calvinistes, prend la liberté de mettre aux pieds de votre altesse électorale une nouvelle édition de ce *Tancrède*, dont il eut l'honneur de lui envoyer les prémices. La tragédie présente de l'Europe me fait verser plus de larmes que *Tancrède* n'en a fait répandre à Paris. On pleure les malheurs publics et les particuliers, et voilà à quoi l'on passe son temps dans le meilleur des mondes possibles. La Jérusalem céleste, où j'aurai l'honneur d'aller tenir mon coin incessamment, nous dédommagera de tout cela, et ce sera un vrai plaisir. Ma vraie Jérusalem serait à Schwetzingen. Je me mets à vos pieds, monseigneur, avec le plus profond respect. *Le petit Suisse*, V.

39. — DE S. A. S. L'ÉLECTEUR PALATIN.

Manheim, ce 28 mars.

Je vous suis très obligé, monsieur, de la belle tragédie de *Tancrède*, que vous m'avez envoyée, avec la très édifiante lettre qui la suit. On vous lit toujours avec un nouveau plaisir. Tout le monde littéraire vous prie de lui donner encore beaucoup de vos ouvrages avant d'aller habiter la Jérusalem céleste. Vous êtes si admiré sur la terre! restez-y tant que vous pourrez; et, s'il vous est possible, venez bientôt revoir un de ceux qui vous admirent le plus. Si j'ai tardé long-temps à vous écrire, c'est que je n'ai pu le faire plus tôt. J'ai été accablé d'affaires, sans les soins que l'électrice me

donne dans sa grossesse. Si vous venez à Schwetzingen, vous verrez un papa jouer avec un enfant; et après l'avoir bercé, s'entretenir avec plaisir avec son cher Suisse, pour qui j'aurai toujours une vraie estime.

CHARLES-THÉODORE, électeur.

40. — DE M. DE VOLTAIRE

A S. A. S. L'ÉLECTEUR PALATIN.

A Ferney, le 14 avril 1761.

Que je suis touché! que j'aspire
A voir briller cet heureux jour,
Ce jour si cher à votre cour,
A vos états, à tout l'empire!

Que j'aurai de plaisir à dire,
En voyant combler votre espoir :
J'ai vu l'enfant que je desire,
Et mes yeux n'ont plus rien à voir!

Je ressemble au vieux Siméon,
Chacun de nous a son messie;
J'ai pour vous plus de passion
Que pour Joseph et pour Marie.

Monseigneur, que votre altesse électorale me pardonne mon petit enthousiasme un peu profane, la joie le rend excusable. Je ne sais ce que je fais, ma lettre manque à l'étiquette. Du temps de la naissance du duc de Bourgogne, tous les polissons se mirent à danser dans la chambre de Louis XIV. Je serais un grand polisson dans Schwetzingen, si je pouvais, dans le mois de juillet, être assez heureux pour me mettre aux pieds du père, de la mère, et de l'enfant. Un fils et la

paix, voilà ce que mon cœur souhaite à vos altesses électorales; et un fils sans la paix est encore une bien bonne aventure. Je me mets à vos genoux, monseigneur; je les embrasse de joie. Agréez, vous et madame l'électrice, ma mauvaise prose, mes mauvais vers, mon profond respect, mon ivresse de cœur; et daignez conserver des bontés à votre petit Suisse, etc.

41. — DE M. DE VOLTAIRE

A S. A. S. L'ÉLECTEUR PALATIN.

A Ferney, le 9 juin.

Est-ce une fille, est-ce un garçon?
Je n'en sais rien; la Providence
Ne dit point son secret d'avance,
Et ne nous rend jamais raison.

Grands, petits, riches, gueux, fous, sages,
Tous aveugles dans leurs efforts,
Tous à tâtons font des ouvrages
Dont ils ignorent les ressorts.

C'est bien là que l'homme est machine:
Mais le machiniste est là-haut,
Qui fait tout de sa main divine
Comme il lui plaît, et comme il faut.

Je bénis ses dons invisibles:
Car vous savez que tout est bien.
On ne peut se plaindre de rien
Au meilleur des mondes possibles.

S'il vous donne un prince, tant mieux
Pour tout l'état et pour son père,
Et s'il a votre caractère,
C'est le plus beau présent des cieux.

Si d'une fille il vous régale,
Tant mieux encor; c'est un bonheur :
En grace, en beautés, en douceur,
Je la vois à sa mère égale.

O couple auguste! heureux époux!
L'esprit prophétique m'emporte :
Fille ou garçon, il ne m'importe,
L'enfant sera digne de vous.

Monseigneur, il m'importe cependant; et je partirais en poste pour savoir ce qui en est, si cette Providence, qui fait tout pour le mieux, ne me traitait pas misérablement. Elle maltraite fort votre petit vieillard suisse, et m'a fait l'individu le plus ratatiné et le plus souffrant de ce meilleur des mondes. Je ferais vraiment une belle figure au milieu de fêtes de vos altesses électorales! Ce n'était que dans l'ancienne Égypte qu'on plaçait des squelettes dans les festins. Monseigneur, je n'en peux plus. Je ris encore quelquefois; mais j'avoue que la douleur est un mal. Je suis consolé si votre altesse électorale est heureuse. Je suis plus fait pour les extrêmes-onctions que pour les baptêmes.

Puisse la paix servir d'époque à la naissance du prince, que j'attends! puisse son auguste père conserver ses bontés au malingre, et agréer les tendres et profonds respects du petit Suisse! etc.

42.—DE S. A. S. L'ÉLECTEUR PALATIN.

Schwetzingen, ce 15 juillet.

Je n'ai fait qu'un beau rêve, mon cher malade, qui, je crois, m'a causé plus de douleur que toutes vos in-

firmités ne vous en font ressentir. C'est une affaire faite, il faut se soumettre à la Providence. Je ne vous suis pas moins obligé de vos charmantes lettres et de l'intérêt que vous prenez à ce qui me regarde [1]. Je serai très aise de contribuer à l'édition de Corneille; j'y souscrirai pour dix exemplaires.

Votre *Henriade* va bientôt paraître en beaux vers allemands. J'y fais travailler un nommé Schwartz, très médiocre conseiller que j'ai, mais très bon poéte, et qui a déjà traduit toute l'*Énéide* en vers, à la parfaite satisfaction des amateurs de la poésie allemande. S'il réussit également dans *la Henriade*, il pourra se vanter d'avoir enrichi la littérature allemande des deux meilleurs poèmes épiques qui existent. Soyez persuadé de l'estime particulière que j'aurai toujours pour vous.

CHARLES-THÉODORE, électeur.

43.—DE S. A. S. L'ÉLECTEUR PALATIN.

J'ai été bien charmé, monsieur, de recevoir la lettre que Collini m'a apportée. J'ai été bien aise de faire sa connaissance. Il paraît avoir beaucoup d'esprit et de mérite.

J'espère bien avoir la satisfaction, l'année prochaine, de vous revoir. Je suis bien mortifié d'en avoir été privé celle-ci. Faites toujours d'aussi beaux poèmes qu'Homère, mais ne devenez pas aveugle comme lui. Tous les amateurs de la bonne littérature y perdraient trop.

[1] L'électrice mit au monde un prince qui ne vécut que peu d'instants. Voyez les deux lettres ci-dessus de Voltaire, n° 40 et 41, et celle qu'il écrivit à Collini le 7 juillet 1761.

Comme vous donnez présentement dans le *vieux Testament*, ne croiriez-vous pas le livre de Job susceptible d'une belle poésie? Je vous l'ai entendu louer bien souvent. C'est un temps actuellement où l'on a besoin d'être excité à la patience. Bien des gens sont aujourd'hui aussi mal à leur aise que Job l'était sur son fumier. Vous vivez dans la tranquillité, mais j'espère qu'on en jouira bientôt partout, et que j'aurai le plaisir de vous assurer ici de la vraie estime que j'aurai toujours pour le petit Suisse. CHARLES-THÉODORE, électeur.

44. — DE S. A. S. Mme LA PRINCESSE D'ANHALT-ZERBST.

Avril 1762.

Monsieur, ne craignez-vous pas de m'enorgueillir, ou bien est-ce pour essayer si le cœur d'une Allemande saura sentir la valeur d'une approbation aussi flatteuse que l'est la vôtre que vous me l'accordez, et que vous y ajoutez de nouveau de ces faveurs aussi propres à servir de modéles qu'à vous attirer la reconnaissance des siécles à venir, par conséquent à vous immortaliser? Je ne suis pas assez philosophe pour résister à l'une [1]; et pour l'autre, j'ai su vous lire, vous préférer, vous estimer : ce sont là les titres des remerciements dont je m'acquitte, qui me font oser vous demander votre amitié, et vous assurer que j'ai l'honneur d'être, monsieur, votre tout acquise amie et très humble servante. ÉLISABETH.

[1] Le *Poème de Jeanne d'Arc*.

45. — DE M. DE VOLTAIRE

A S. A. S. L'ÉLECTEUR PALATIN.

Aux Délices, le 5 juillet.

Monseigneur, je voudrais bien que mon bon hiérophante trouvât grace devant votre altesse électorale. Il n'est ni janséniste ni moliniste; c'est le meilleur prêtre que je connaisse. Si les jésuites lui avaient ressemblé, ils seraient encore en Portugal, et ne seraient point honnis en France. Toute la famille d'Alexandre*, que j'ai mise à vos pieds il y a un mois, attend ce que vous pensez d'elle pour savoir si elle doit se montrer.

Me sera-t-il permis d'avoir recours à votre protection pour le temporel [1], après avoir soumis le spirituel à vos lumières? Votre altesse électorale voit que l'ame et le corps du petit Suisse dépendent d'elle. La petite-fille de Corneille et son édition languissent. J'espère que M. de Bekers nous ranimera. C'est auprès de M. de Bekers que je vous implore; je crois qu'il n'y a point auprès de lui de meilleure protection que la vôtre. Daignez donc souffrir, monseigneur, que j'adresse à votre altesse électorale le triste et discourtois placet que je présente à votre contrôleur-général. Il y a de fins courtisans italiens qui prétendent qu'il faut toujours aller au prince par les ministres, et moi, monseigneur, je tiens que dans votre cour il faut aller au ministre par le prince, et que c'est toujours à votre belle ame qu'il faut avoir recours.

* La tragédie d'*Olympie*.

[1] Il s'agissait d'une rente viagère que lui devait l'électeur.

Que votre altesse électorale daigne agréer, avec sa bonté ordinaire, l'attachement, la reconnaissance, et le profond respect, etc.

46. — DE S. A. S. L'ÉLECTEUR PALATIN.

Schwetzingen, ce 28 juillet.

Je ne puis vous exprimer combien votre famille d'Alexandre m'a fait plaisir, monsieur; j'aurais voulu attendre la représentation pour vous marquer les éloges qu'elle mérite; mais la paresse des comédiens, qui d'ailleurs étaient déjà occupés à l'étude de *Tancrède*, m'en a empêché. Lenoble, que vous avez vu ici dans le rôle de Lusignan, fera cet honnête homme de prêtre qui a si peu d'imitateurs : Olympie sera représentée par la Denesle, jeune actrice qui tâche d'imiter la Clairon, et qui a étudié deux ans avec elle. Le Kain la connaît. La pièce, telle qu'elle est, me paraît de toute beauté, et ressemble à vos autres productions.

Je crois que vous aurez été content de la réponse du baron de Bekers. Je sais fort bien qu'après avoir pensé au spirituel, il ne faut pas oublier le temporel. Je vous prie de ne pas oublier tout-à-fait Schwetzingen, malgré votre faible santé, et soyez persuadé de la sincère estime que j'aurai toujours pour le petit Suisse.

CHARDES-THÉODORE, électeur.

47. — DU MÊME.

Je vous suis très obligé, monsieur, de m'avoir envoyé les deux chants de *la Pucelle*, que j'ai lus avec

bien de l'empressement, de même que tout ce que vous écrivez. Vous me faites un bien sensible plaisir de m'apprendre que votre santé et le fameux Tronchin vous permettront de venir chez celui qui aime et admire une personne d'un mérite tel que le possède le petit Suisse, CHARLES-THÉODORE, électeur.

48. — DU MÊME.

Schwetzingen, ce 1er octobre 1764.

Un œil poché et une cuisse en compote m'ont empêché de répondre à votre dernière lettre au sujet du curé, et avec laquelle vous m'avez envoyé le supplément au *Discours aux Welches*. Je reçois à ce moment votre seconde lettre touchant votre association à mon académie. Quoique je lui aie abandonné le choix de ses membres, je sais sûrement que les académiciens sont trop éclairés pour ne pas sentir le prix de vous voir de leur nombre. Je ne peux que vous témoigner ma reconnaissance de vouloir bien mêler votre nom avec le leur.

Soyez persuadé, mon cher vieux Suisse, que tous les Frérons du monde ne pourront jamais diminuer la vraie estime que j'ai toujours eue pour la personne et le génie d'un homme tel que vous. La critique âpre et amère n'atteignit jamais Virgile, Salluste, et Newton; et tel qui critiqua l'église de Saint-Pierre à Rome n'eut peut-être pas été en état de dessiner une église de village.

C'est avec ces sentiments et l'espoir de vous revoir encore que je serai toujours votre bien affectionné,

CHARLES-THÉODORE, électeur.

49. — DE M. DE VOLTAIRE

AU ROI DE POLOGNE, PONIATOWSKI.

A Ferney, 3 février 1767.

Sire, ma respectueuse reconnaissance n'a osé passer les bornes de deux lignes, quand j'ai remercié votre majesté de ses bienfaits envers la famille des Sirven, qui lui devra bientôt son honneur et sa fortune; mais le bien que vous faites à l'humanité entière en établissant une sage tolérance en Pologne me donne un peu plus de hardiesse. Il s'agit ici du genre humain: vous en êtes le bienfaiteur, sire. Vous pardonnerez donc au bon vieillard Siméon de s'écrier, « Je mourrai « en paix, puisque j'ai vu les jours du salut. » Le vrai salut est la bienfesance.

J'ai lu deux discours de votre majesté à la diéte qui sont de cette éloquence qui n'appartient qu'aux grandes ames. Madame de Geoffrin est bien heureuse. Les vieillards de Saba en feraient autant que leur reine, s'ils n'avaient que leur vieillesse à surmonter; mais la caducité, jointe à la maladie, ne laisse de libre que le cœur. Permettez, sire, que ce cœur, pénétré de vos vertus et de votre sagesse, se mette à vos pieds pour sa consolation. Je suis avec le plus profond respect, etc.

50. — DE M. DE VOLTAIRE.

AU ROI DE DANEMARCK, CHRISTIAN VII.

Le 4 février.

Sire, la lettre dont votre majesté m'a honoré m'a fait répandre des larmes de tendresse et de joie. Votre majesté donne de bonne heure de grands exemples. Ses bienfaits pénètrent dans des pays presque ignorés du reste du monde. Elle se fait de nouveaux sujets de tous ceux qui entendent parler de sa générosité bienfesante. C'est désormais dans le nord qu'il faudra voyager pour apprendre à penser et à sentir; si ma caducité et mes maladies me permettaient de suivre les mouvements de mon cœur, j'irais me jeter aux pieds de votre majesté.

Du temps que j'avais de l'imagination, sire, je n'aurais fait que trop de vers pour répondre à votre charmante prose. Pardonnez aux efforts mourants d'un homme qui ne peut plus exprimer l'étendue des sentiments que vos bontés font naître en lui. Je souhaite à votre majesté autant de bonheur qu'elle aura de véritable gloire.

Pourquoi, généreux prince, ame tendre et sublime,
Pourquoi vas-tu chercher dans nos lointains climats
Des cœurs infortunés que l'injustice opprime*?
C'est qu'on n'en peut trouver au sein de tes états.

Tes vertus ont franchi par ce bienfait auguste
Les bornes des pays gouvernés par tes mains;

* Les Sirven.

Et partout où le ciel a placé des humains,
Tu veux qu'on soit heureux, et tu veux qu'on soit juste.

Hélas! assez de rois que l'histoire a faits grands,
Chez leurs tristes voisins ont porté les alarmes;
Tes bienfaits vont plus loin que n'ont été leurs armes:
Ceux qui font des heureux sont les vrais conquérants.

51. — DU ROI DE POLOGNE, PONIATOWSKI.

Varsovie, le 21 février.

Monsieur de Voltaire, tout contemporain d'un homme tel que vous, qui sait lire, qui a voyagé, et ne vous a pas connu, doit se trouver malheureux. Si le roi mon prédécesseur eût vécu un an de plus, j'aurais vu Rome et vous. J'allais partir pour l'Italie lorsqu'il est mort, et je comptais revenir par chez vous. C'est un des plaisirs que me coûte ma couronne, et dont elle ne m'ôtera jamais le regret. Vous l'augmentez par votre lettre du 3 de ce mois; vous m'y tenez compte de faits qui ne sont malheureusement que des intentions. Plusieurs des miennes ont leur source dans vos écrits. Il vous serait souvent permis de dire, « Les nations feront des vœux pour que les rois me lisent. »

Continuez, monsieur, à jouir de votre gloire et à prouver au monde qu'il est des esprits qui ne s'épuisent point. Je suis bien véritablement, M. de Voltaire, votre très affectionné, Stanislas-Auguste, roi.

52. — DE M. DE VOLTAIRE

AU ROI DE POLOGNE, PONIATOWSKI.

6 décembre.

Sire, on m'apprend que votre majesté semble desirer que je lui écrive. Je n'ai osé prendre cette liberté. Un certain Bourdillon[1], qui professe secrètement le droit public à Bâle, prétend que vous êtes accablé d'affaires, et qu'il faut *captare mollia fandi tempora*. Je sais bien, sire, que vous avez beaucoup d'affaires; mais je suis très sûr que vous n'en êtes pas accablé, et j'ai répondu au sieur Bourdillon, *Rex ille superior est negotiis.*

Ce Bourdillon s'imagine que la Pologne serait beaucoup plus riche, plus peuplée, plus heureuse, si les serfs étaient affranchis, s'ils avaient la liberté du corps et de l'ame, si les restes du gouvernement gothico-sclavonico-romano-sarmatique étaient abolis un jour par un prince qui ne prendrait pas le titre de fils aîné de l'Église, mais celui de fils aîné de la raison. J'ai répondu au grave Bourdillon que je ne me mêlais pas d'affaires d'état, que je me bornais à admirer, à chérir les salutaires intentions de votre majesté, votre génie, votre humanité, et que je laissais les Grotius et les Puffendorf ennuyer leurs lecteurs par les citations des anciens qui n'ont pas fait le moindre bien aux modernes. Je sais, disais-je à mon ami Bourdillon,

[1] C'est le nom sous lequel M. de Voltaire avait publié l'*Essai sur les dissensions des églises de Pologne*. Voyez tome XXVII, second des *Mélanges historiques*.

que les Polonais seraient cent fois plus heureux si le roi était absolument le maître, et que rien n'est plus doux que de remettre ses intérêts entre les mains d'un souverain qui a justesse dans l'esprit et justice dans le cœur; mais je me garde bien d'aller plus loin. Vous n'ignorez pas, M. Bourdillon, qu'un roi est comme un tisserand continuellement occupé à reprendre les fils de sa toile qui se cassent; ou, si vous l'aimez mieux, comme Sisyphe, qui portait toujours son rocher au haut de la montagne, et qui le voyait retomber; ou enfin comme Hercule avec les têtes renaissantes de l'hydre.

M. Bourdillon me répondit, Il finira sa toile, il fixera son rocher, il abattra les têtes de l'hydre.

Je le souhaite, mon cher Bourdillon, et je fais des vœux au ciel avec vous pour qu'il réussisse en tout, et pour que les hommes soient moins asservis à leurs préjugés et plus dignes d'être heureux. Je ne doute pas qu'un grand jurisconsulte comme vous ne soit en commerce de lettres avec un grand législateur. La première fois que vous l'ennuierez de votre fatras, dites-lui, je vous en prie, que je suis avec un profond respect, avec admiration, avec dévouement, de sa majesté, etc.

53. — DE M. DE VOLTAIRE

AU ROI DE DANEMARCK, CHRISTIAN VII.

Novembre 1770.

Sire, M. d'Alembert m'a instruit des bontés de votre majesté pour moi. Tant de générosité de votre part

ne m'étonne point; mais l'objet m'en étonne: ce n'était pas sans doute à un simple citoyen comme moi qu'il fallait une statue. L'Europe en doit aux rois qui voyagent pour répandre des lumières, qui ont la modestie de croire en acquérir, qui donnent des exemples en prétendant qu'ils en reçoivent; qui emportent les vœux de tous les peuples chez lesquels ils ont été, qui ne revoient leurs sujets que pour les rendre heureux, pour en être chéris et pour les venger des barbares.

Je suis près de finir ma carrière, lorsque votre majesté en commence une bien éclatante. L'honneur qu'elle daigne me faire répand sur mes derniers jours une félicité que je ne devais pas attendre. Je sens combien il est flatteur de finir par avoir tant d'obligations à un tel monarque.

Je suis avec le plus profond respect et la plus vive reconnaissance, etc.

54. — DU ROI DE DANEMARCK, CHRISTIAN VII.

Friderichsberg, ce 15 décembre.

Monsieur de Voltaire, toujours poli et plein d'esprit, je sais bien à quoi je dois ce que sa lettre contient de flatteur pour moi. Je dois à sa politesse ce qu'il mérite de ma part et de tout le public par une longue suite de ses actions. Vous réussissez à faire des heureux en éclairant les hommes et leur apprenant à penser librement. Je suis moins heureux avec la meilleure volonté du monde et le pouvoir d'un souverain. Je n'ai pas encore pu parvenir à lever les obstacles qui

s'opposent à rendre la liberté civile à la plus grande portion de mes sujets. Vous vous occupez présentement à délivrer un nombre considérable des hommes du joug des ecclésiastiques, le plus dur de tous, parceque les devoirs de la société ne sont connus que de la tête de ces messieurs, et jamais sentis de leur cœur. Ceci vaut bien se venger des barbares.

Je suis avec beaucoup d'estime, votre affectionné,

CHRISTIAN.

55. — DE M. DE VOLTAIR

AU ROI DE DANEMARCK.

A Ferney, 15 janvier 1771.

Sire, rien n'est si ennuyeux que trop de vers : je demande pardon à votre majesté de lui en présenter une si énorme quantité; mais, en récompense, je prends la liberté de lui envoyer beaucoup plus de prose. Le paquet doit lui arriver par les voitures publiques.

Sa majesté me permettra-t-elle de la féliciter sur le bien qu'elle fait à ses sujets ? La liberté qu'elle veut donner aux hommes est assurément plus précieuse que la liberté des livres.

Je suis avec le plus profond respect et la plus sincère reconnaissance, de votre majesté, etc.

56. — DE M. DE VOLTAIRE

AU ROI DE SUÈDE, GUSTAVE III.

12 novembre.

Sire, c'est avec ces larmes qu'arrachent l'attendrissement et l'admiration que j'ai lu l'éloge du roi votre père, composé par votre majesté. L'Europe prononce le vôtre; permettez à un étranger de joindre sa voix à toutes celles qui font mille vœux pour vous. Si je ne suis pas né votre sujet, je le suis par le cœur, et les sentiments de ce cœur que vous avez pénétré sont l'excuse de la liberté que je prends. Je suis avec le plus profond respect, sire, de votre majesté, etc.

57. — DE M. DE VOLTAIRE

AU ROI DE POLOGNE, PONIATOWSKI.

A Ferney, 3 décembre.

Sire, votre majesté m'a honoré de trop de bontés pour que je ne mêle pas ma voix à toutes celles qui font des vœux pour votre conservation et pour votre bonheur. Ma voix, à la vérité, n'est que celle qui crie dans le désert, mais elle est sincère; elle part du cœur. Et quel cœur en effet ne doit pas être sensible à tout ce qui intéresse votre personne! il faut être barbare pour ne pas vous aimer: il faut entendre bien mal ses intérêts pour ne vous pas servir. Mais la vraie bonté et la vraie vertu triomphent de tout à la fin.

Permettez-moi de faire les vœux les plus sincères pour votre félicité dont vous êtes si digne.

Je suis avec la plus parfaite reconnaissance et le plus profond respect, etc.

58. — DE M. DE VOLTAIRE

AU ROI DE POLOGNE, PONIATOWSKI.

A Ferney, 6 décembre.

Sire, permettez à mon sincère attachement pour votre personne, pour votre cause, pour vos vertus, de dire encore un mot à votre majesté.

Tous les papiers publics disent que Kosinski avait fait serment à la sainte Vierge, ainsi que les autres conjurés, de consommer leur attentat sacrilége. Je respecte fort la sainte Vierge; je suis seulement fâché que Poltrot, Jean-Chastel, Ravaillac, Damiens, le révérend père Malagrida, etc., etc., aient eu tant de religion.

Oserais-je demander à votre majesté s'il n'est pas vrai que votre aspect, vos discours, le souvenir de vos vertus, enfin l'humanité, aient réveillé dans le cœur de l'assassin les sentiments naturels que la dévotion à la sainte Vierge avait un peu endormis? La religion avait part au crime, et la nature l'a empêché.

Au reste on est persuadé que cette horreur tournera à votre avantage. Le bien sort du mal comme les moissons viennent de la fange. Il sera désormais trop honteux d'être rebelle. Les confédérés eux-mêmes vous aimeront comme tous les esprits bien faits de l'Europe vous aiment.

Si votre majesté daigne répondre en deux lignes à ma question, je la supplie d'adresser sa lettre à Genève,

Je suis avec le plus profond respect et avec un attachement qui redouble tous les jours ; sire, de votre majesté, etc.

59.—DU ROI DE POLOGNE, PONIATOWSKI.

Varsovie, ce 28 décembre.

Monsieur de Voltaire, c'est avec le plus grand plaisir que je réponds à votre lettre du 3 du courant. Votre voix doit être assurément distinguée entre toutes celles qui m'ont parlé depuis le 3 novembre dernier. Vous trouverez bon cependant que je ne convienne pas de la comparaison que vous vous donnez. Celui dont la voix criait dans le désert annonçait quelqu'un de plus grand que lui, et c'est ce que vous ne sauriez faire. Mais si l'intérêt le plus constant de ma part à votre conservation et à votre gloire mérite de la reconnaissance, il est vrai que vous m'en devez. Je suis bien véritablement, monsieur, votre très affectionné,

STANISLAS-AUGUSTE, roi.

60. — DU MÊME.

Varsovie, le 1er janvier 1772.

Monsieur de Voltaire, j'ai répondu par Paris, il y a cinq jours, à votre lettre du 3 décembre. J'ai reçu depuis votre seconde du 6, et je crois ne pouvoir mieux répondre à celle-ci qu'en vous envoyant les pièces ci-jointes dont je vous garantis la vérité exacte.

Je mets au nombre des vœux les plus chers à mon cœur de vous voir conservé à tout ce siècle que vous avez éclairé.

C'est avec la plus véritable reconnaissance que je reçois les témoignages si affectueux de vos sentiments pour moi, et que je suis, monsieur, votre très affectionné, STANISLAS-AUGUSTE, roi.

61. — DU ROI DE SUÈDE GUSTAVE III.

A Stockholm, ce 10 janvier.

Monsieur de Voltaire, vous jetez donc aussi quelquefois un coup d'œil sur ce qui se passe dans notre nord! Soyez persuadé que du moins nous y connaissons le prix de votre suffrage, et que nous le regardons comme le plus grand encouragement à bien faire dans tous les genres. Je prie tous les jours l'Être des êtres qu'il prolonge vos jours, si précieux à l'humanité entière, et si utiles aux progrès de la raison et de la vraie philosophie.

Sur ce, je prie Dieu qu'il vous ait, monsieur de Voltaire, en sa sainte garde, étant votre très affectionné,

GUSTAVE.

62. — DE M. DE VOLTAIRE

A SA MAJESTÉ LA REINE DE SUÈDE.

Madame, l'honneur que me fait votre majesté redouble le petit chagrin d'avoir quatre-vingts ans, et d'être sur le bord du lac de Genève, au lieu d'être venu faire ma cour au lac Meler. Je ne pourrais mourir content qu'après m'être jeté à vos pieds et à ceux du roi votre digne fils; et je ne peux être consolé de cette privation que par la bonté avec laquelle votre majesté

a daigné se souvenir de moi. L'académie que vous protégez sera employée à célébrer le plus beau régne de la Suéde. Que ne puis-je venir joindre ma faible voix à toutes celles qui sont inspirées par l'admiration et par l'amour !

Je suis avec un profond respect et la plus vive reconnaissance, madame, de votre majesté, etc.

FIN DES LETTRES DE PLUSIEURS SOUVERAINS.

LETTRES

DES PRINCES DE PRUSSE, etc.

ET DE M. DE VOLTAIRE.

LETTRES

DES PRINCES DE PRUSSE, etc.

ET DE M. DE VOLTAIRE.

I. — DE LA PRINCESSE ULRIQUE,

DEPUIS REINE DE SUÈDE.

Octobre 1743.

C'est pour vous faire part, monsieur, de l'aventure la plus étrange de ma vie que j'ai le plaisir de vous écrire. Comme vous y avez donné lieu, je ne pouvais me dispenser de vous en faire le récit. Retirée dans ma solitude, dans le temps que Morphée sème ses pavots, je goûtais le plaisir d'un sommeil doux et tranquille. Un songe charmant s'emparait de mes sens. Apollon, d'un port majestueux, l'air doux et gracieux, suivi des neuf Sœurs, se présente à ma vue. J'apprends, dit-il, jeune mortelle, que tu reçus des vers de mon favori[1]. Une chétive prose fut toute ta réponse; j'en fus offensé. Ton ignorance fit ton crime; te pardonner, c'est l'ouvrage des dieux. Viens, je veux te dicter. J'obéis en écrivant ce qui suit:

> Quand vous fûtes ici, Voltaire,
> Berlin, de l'arsenal de Mars,

[1] Voyez le madrigal, *Souvent un peu de vérité*, dans les *Poésies mêlées*, tome XIII de cette édition.

Devint le temple des beaux arts;
Mais trop plein de l'objet dont le cœur vous sut plaire,
Émilie en tous lieux présente à vos regards...
Enfin l'illusion, une douce chimère,
Me fit passer chez vous pour reine de Cythère.
Au sortir de ce songe heureux,
La vérité, toujours sévère,
A Bruxelles bientôt dessillera vos yeux;
Je sens assez de nous la différence extrême.
O vous, tendres amis, qui vous rendez fameux,
Au haut de l'Hélicon vous vous placez vous-même;
Moi, je dois tout à mes aïeux.
Tel est l'arrêt du sort suprême:
Le hasard fait les rois, la vertu fait les dieux.

A ces mots je m'éveillai; à mon réveil vous perdîtes un empire; et moi, l'art de rimer. Contentez-vous, monsieur, qu'une deuxième fois, en prose, je vous assure de l'estime parfaite avec laquelle je suis votre affectionnée, ULRIQUE.

2. — DE LA MÊME.

Berlin, ce 29 octobre.

C'est avec un vrai plaisir, monsieur, que j'ai reçu votre lettre. Je me trouve fort embarrassée à y répondre. Ce n'est que la satisfaction de vous assurer de mon estime qui me fait sacrifier mon amour-propre. Je sais qu'il faudrait une autre plume et un esprit bien au-dessus du mien pour écrire à un homme tel que vous; mais j'espère que vous aurez quelque indulgence pour les défauts du style, qui ne vous convaincra que trop que je ne suis point déesse, mais un être des plus matériels. Je ne veux pas vous priver plus long-temps

de ce qui vous sera le plus agréable : ce sont les marques de bonté de la reine ma mère, qui m'ordonne de vous assurer de son estime. Elle vous enverra la boîte et les portraits, et vous les auriez déjà reçus si le peintre avait été plus diligent.

Ma sœur implore le secours d'Euterpe pour animer les enfants de Terpsichore. La composition de la musique des ballets est à présent son occupation. Comme vous êtes le favori des neuf Sœurs, je vous prie d'intercéder en sa faveur pour la réussite de son ouvrage. Par reconnaissance, je ferai des vœux pour l'accomplissement de votre bonheur, que vous faites consister à finir vos jours ici. J'y trouverai mon compte, ayant alors plus souvent le plaisir de vous assurer de l'estime et de la considération avec laquelle je suis votre affectionnée, ULRIQUE.

3. — DU PRINCE LOUIS DE VIRTEMBERG.

Stutgard, ce 17 octobre 1750.

J'ai reçu, monsieur, la lettre dont il vous a plu m'honorer. J'y vois avec plaisir les raisons qui vous ont engagé à vous établir à la cour de Berlin; elles sont dignes de vous, et d'un sage qui cherche son pareil. Vous le trouverez sur le trône. Il est à même de répandre sa vertu sur un peuple innombrable, et toutes ses actions tendent à ce but élevé. Quel bonheur pour vous de pouvoir l'admirer, et de voir de plus près les rayons divins qui partent de son génie! La Divinité a vengé la nature en nous rendant un Marc-Aurèle.

Il est temps actuellement de plaider ma cause. Vous

dites, monsieur, que je me suis expatrié, et vous ne voulez point entrevoir les raisons qui m'invitent à servir en France. J'imagine que j'y suis plus à même de rendre des services importants à ma patrie que dans son sein même. Voilà, monsieur, ce qui m'y a engagé. Trouvez-vous encore que je lui sois rebelle, et oserez-vous encore me désapprouver? Le but de tout homme de bien doit être le bonheur de ses concitoyens. Je puis vous assurer que ce sont là mes vues, et que jamais je ne m'en écarterai. Vous me dites encore que le séjour de Paris est plus fait pour moi que pour vous. Les plaisirs brillants qu'on y rencontre ne me tentent nullement. J'en cherche de plus solides, et celui d'oser et de pouvoir me respecter est le seul que j'envie. Les fêtes agréables dont Paris est surchargé me paraissent insipides et maussades. J'y trouve un vide affreux, indigne de tout homme qui pense. J'envisage Paris d'un côté tout opposé. C'est un théâtre immense. Les acteurs qui le montent ne sont pas tous égaux; mais la représentation, la plupart du temps, en est fort comique. Le rôle que j'y veux remplir est difficile, mais il est convenable. Voilà mes plaisirs, monsieur; le dîner que vous me proposez n'est point de refus; au contraire il me flatte infiniment. J'ai une grace à vous demander, et je suis persuadé d'avance que vous ne me l'accorderez pas: j'en conçois l'impossibilité; mais on me force à vous en parler. C'est la duchesse régnante, ma belle-sœur, qui est très sensible à votre souvenir, qui desirerait lire votre *Rome sauvée*, et vous fait sommer de la lui envoyer. C'est vous embarrasser cruellement. Il ne fait pas bon vous ennuyer plus long-

temps : je finis donc en vous assurant de toute l'amitié et de tout l'attachement possibles, avec lesquels je suis, monsieur, votre très humble et très obéisssant serviteur, Louis, prince de Virtemberg.

4. — DU MÊME.

Que je suis fâché, monsieur, de n'avoir pu assister aux représentations de *Rome sauvée*, que vous avez bien voulu accorder à madame la duchesse du Maine! Les personnes qui ont été plus heureuses que moi ne peuvent assez m'exprimer leur contentement. Je vous prie de ne pas douter de la part que j'y prends. J'en suis pénétré de joie, mais je ne m'en suis point étonné; vous êtes fait pour nous donner du parfait, et on doit l'attendre d'un génie tel que le vôtre. Mais pourquoi être ingrat à votre patrie? Pourquoi nous soustraire un morceau digne des Romains, que vous dépeignez si bien, pour l'emporter dans des contrées éloignées? Est-ce pour nous priver du plaisir de vous applaudir? ou est-ce que vous ne nous croyez pas dignes de posséder du bon? Je crois, à vous dire la vérité, avoir deviné juste, et ne puis que vous donner raison. Vous n'êtes pas fait, monsieur, pour être en concurrence avec l'auteur d'*Aristomène* et de *Cléopâtre*. Quoi de plus insultant pour nous que de voir réussir ces deux pièces avec tant d'éclat? Quoi de plus cruel et de plus insultant pour la France que de voir son plus beau génie s'éloigner d'elle, lui à qui on devrait élever des autels, et qu'on devrait encenser comme un dieu? Et que de gloire pour vous d'être le seul, dans ce siècle

lâche et efféminé, qui pensiez avec force et avec élévation !

Je vous le répète encore, monsieur; rien ne m'a plus flatté que les applaudissements que mes amis vous ont justement accordés. Je desirerais pouvoir vous prouver tout le plaisir que cela m'a fait, et en même temps l'amitié et l'attachement avec lesquels je suis, monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur,

Louis, prince de Virtemberg.

5. — DE Mme LA MARGRAVE DE BAREITH.

Le 10 décembre.

Je vous ai promis, monsieur, de vous écrire, et je vous tiens parole. J'espère que notre correspondance ne sera pas aussi maigre que nos deux individus, et que vous me donnerez souvent sujet de vous répondre. Je ne vous parlerai point de mes regrets, ce serait les renouveler. Je suis sans cesse transportée dans votre abbaye; et vous jugez bien que celui qui en est abbé m'occupe toujours. Je me suis acquittée de vos commissions auprès du margrave. Il me charge de vous assurer de son amitié, et vous prie de mettre à fin l'affaire du marquis d'Adhémar. Il sera charmé de le prendre à son service en qualité de chambellan, et lui fera des conditions dont il pourra être content. Quoique votre recommandation suffise auprès du margrave, il serait pourtant nécessaire, pour l'agrément du marquis, d'en avoir une ou de M. de Puissieulx, ou de M. d'Argenson, qu'il pût produire à la cour. Je vous serai bien obligée si vous pouvez le détermi-

ner à venir bientôt ici, où nous avons grand besoin de secours pour remplir les vides de la conversation. Nos entretiens me semblent comme la musique chinoise, où il y a de longues pauses qui finissent par des tons discordants. Je crains que ma lettre ne s'en ressente : tant mieux pour vous, monsieur ; il faut des moments d'ennui dans la vie pour faire valoir d'autant plus ceux qui font plaisir. Après la lecture de cette lettre, les petits soupers vous paraîtront bien plus agréables. Pensez-y quelquefois à moi, je vous en prie, et soyez persuadé de ma parfaite estime. WILHELMINE.

6. — DE LA MÊME.

Le 18 février 1751.

Si vous desirez grandement de me revoir, je vous rends le réciproque ; partant frère Voltaire sera le bien venu en quelque temps que ce soit ; et nous tâcherons de lui rendre notre abbaye agréable autant que faire sera possible. Ne vous émerveillez pas de mon langage de jadis. Il était naïf ; et qui dit naïf dit sincère. Bref, je lis les *Mémoires de Sulli*, et j'ai parcouru tous ceux que j'ai sur l'histoire de France. Ces mémoires sécrets mettent infiniment mieux au fait que les histoires générales où les auteurs attribuent souvent les belles actions, tant politiques que militaires, à ceux qui n'y ont eu que peu de part. J'ai conclu que vous avez eu de très grands hommes, et des rois très ordinaires. Henri IV n'aurait peut-être jamais régné, ou ne se serait pas maintenu sans un Sulli ; et Louis XIV, sans les Louvois, les Colbert, et les Turenne, n'aurait jamais

acquis le surnom de *Grand*. Tel est le monde : on sacrifie à la grandeur, et rarement au mérite.

Vous me mandez des choses bien extraordinaires. Apollon est en procès avec un Juif? Fi donc! monsieur, cela est abominable. J'ai cherché dans toute la mythologie, et n'ai trouvé ombre de plaidoyer dans ce goût au Parnasse. Quelque comique qu'il soit, je ne veux point le voir représenter sur la scène. Les grands hommes n'y doivent paraître que dans leur lustre. Je veux vous y contempler juge de l'esprit, des talents, et des sciences, triomphant des Racine et des Corneille, et dictateur perpétuel de la république des belles-lettres. J'espère que votre Israélite aura porté la peine de sa fourberie, et que vous aurez l'esprit tranquille.

Envoyez-nous bientôt le marquis d'Adhémar; songez à la joie; renoncez à la repentance; portez-vous bien; pensez quelquefois à moi, et comptez sur ma parfaite estime. WILHELMINE.

7. — DE LA MÊME.

25 décembre.

Sœur Guillemette à frère Voltaire, salut; car je me compte parmi les heureux habitants de votre abbaye, quoique je n'y sois plus; et je compte très fort, si Dieu me donne bonne vie et longue, d'y aller reprendre ma place un jour. J'ai reçu votre consolante épître. Je vous jure mon grand juron, monsieur, qu'elle m'a infiniment plus édifiée que celle de saint Paul à la dame élue. Celle-ci me causait un certain assoupissement

qui valait l'opium, et m'empêchait d'en apercevoir les beautés. La vôtre a fait un effet contraire; elle m'a tirée de ma léthargie, et a remis en mouvement mes esprits vitaux.

Quoique vous ayez remis votre voyage de Paris, j'espère que vous me tiendrez parole, et que vous viendrez me voir ici. Apollon vint jadis se familiariser avec les mortels, et ne dédaigna pas de se faire pasteur pour les instruire. Faites-en de même, monsieur; vous ne pouvez suivre de meilleur modéle.

Que dites-vous de l'arrivée du Messie à Dresde? Pourrez-vous après cela révoquer en doute les miracles? Si j'avais été le prince royal de Saxe, j'en aurais laissé tout l'honneur au Saint-Esprit; mais il pense comme Charles VI. Lorsque l'impératrice accoucha de l'archiduc, on cria que c'était à Népomucène qu'on en avait l'obligation: à Dieu ne plaise, dit l'empereur; je serais donc cocu.

Mais laissons là le Saint-Esprit et le Messie. Quoiqu'il soit né aujourd'hui, je vous assure que je n'aurais pas pensé à lui, sans l'aventure merveilleuse de Saxe. J'aime mieux penser aux beaux esprits de Potsdam, à son abbé, et à ses moines. Ressouvenez-vous quelquefois en revanche des absents, et comptez toujours sur moi, comme sur une véritable amie.

WILHELMINE.

8. — DE LA MÊME.

Le 6 janvier 1752.

Je profite d'un moment qui me reste pour vous avertir, monsieur, que le duc de Virtemberg a dessein d'engager le marquis d'Adhémar dans son service. Il a fait connaissance avec lui à Paris; et j'ai appris, par un cavalier de la suite du duc, que le marquis d'Adhémar se proposait de venir ici. Je vous prie de le prévenir, et de l'engager à se rendre bientôt en cette cour. Je vous souhaite dans le cours de cette année une santé parfaite. C'est la seule chose qui vous manque pour vous rendre heureux. Nous histrionons ici comme vous le faites à Berlin. Adieu; il faut que je vous quitte pour repasser mon rôle. Soyez persuadé de ma parfaite estime. WILHELMINE.

9. — DE LA MÊME.

Le 23 janvier.

Il faut que je me sois très mal expliquée dans ma dernière lettre, puisque vous n'en avez pas compris le sens. Peut-être étais-je dans ce moment-là inspirée du Saint-Esprit. Comme vous n'êtes pas apôtre, vous avez trouvé fort obscur ce que je croyais fort clair. J'en viens à l'explication. Le duc de Virtemberg m'a marqué qu'il avait dessein d'engager le marquis d'Adhémar à son service. J'ai craint qu'il ne vous prévînt, et vous ai prié de faire en sorte que le marquis refuse les propositions qu'on lui fera de la part du duc. Le mar-

grave ne vous démentira point par rapport aux quinze cents écus d'appointements que vous lui avez offerts. Je vous prie de dépêcher cette affaire, et d'engager M. d'Adhémar à se rendre bientôt ici. On lui destine une charge de cour au-dessus de celle de chambellan, et vous pouvez compter que le margrave aura pour lui toutes les attentions imaginables.

Je crois que votre séjour en Allemagne inspire dans tous les cœurs la fureur de réciter des vers. La cour de Virtemberg revient exprès ici pour histrioner avec nous. Le sensé Vriot nous a choisi, selon moi, la plus détestable pièce de théâtre qu'il y ait pour la versification : c'est *Oreste et Pylade*, de Lamotte. J'admire les différentes façons de penser qu'il y a dans le monde. Vous excluez les femmes de vos tragédies de Potsdam, et nous voudrions, si nous avions un Voltaire, retrancher les hommes de celles que nous jouons ici. N'y aurait-il pas moyen que vous puissiez nous accommoder une de vos pièces, et y donner les deux principaux rôles aux femmes? Le duc et ma fille jouent fort joliment; mais c'est tout. Le pauvre Monperni est encore trop languissant pour prendre un grand rôle, et le reste ne fait qu'estropier vos pièces. Je n'ai osé proposer *Sémiramis*, la duchesse-mère ayant représenté cette pièce à Stutgard.

J'ai vu ces jours passés un personnage singulier. C'est un référendaire du pape, prélat, chanoine de Sainte-Marie, et, malgré tout cela, homme sensé, déchaîné contre les moines, à l'abri du préjugé, et ne parlant que de tolérance.

Votre petit acteur est arrivé. Comme j'ai été tout co

temps fort incommodée, je ne l'ai point encore vu; mais on m'en dit beaucoup de bien.

Venez bientôt nous voir dans notre couvent; c'est tout ce que nous souhaitons. Le margrave vous fait bien des amitiés. Saluez tous les frères qui se souviennent encore de moi, et soyez persuadé que l'abbesse de Bareith ne desire rien tant que de pouvoir convaincre frère Voltaire de sa parfaite estime.

WILHELMINE.

10.—DE MME LA DUCHESSE DE BRUNSVICK.

Brunsvick, ce 20 février.

J'ai reçu, monsieur, avec toute la satisfaction possible, le *Siècle de Louis XIV*, qu'il vous a plu de m'envoyer. Je vous assure que je le lirai avec toute l'attention et le plaisir que méritent vos ouvrages. Ce sera ensuite l'ornement le plus distingué de ma bibliothèque, accompagné de toutes vos productions, qui vous rendent si célèbre et immortel. Je serais charmée si la situation de votre santé se rétablit au point que je puisse espérer que vous ne me flattez pas vainement, et que vous me procurerez l'agrément de vous voir cet été ici. Je vous attends pour vous remercier de bouche comme par écrit de votre obligeante attention, et pour vous marquer combien je suis votre affectionnée,

CHARLOTTE.

11. — DE Mme LA MARGRAVE DE BAREITH.

Le 20 avril.

La pénitence que vous vous imposez a achevé de fléchir mon courroux. Je n'avais pu encore oublier votre indifférence. Il ne fallait pas moins qu'un pèlerinage à Notre-Dame de Bareith pour effacer votre péché. Frère Voltaire sera pardonné à ce prix. Il sera le bien venu ici, et y trouvera des amis empressés à l'obliger et à lui témoigner leur estime. Je doute encore de l'accomplissement de vos promesses. Le climat d'Allemagne a-t-il pu en si peu de temps réformer la légèreté française? Les voyages de France et d'Italie, réduits en châteaux en Espagne, me font craindre le même sort pour celui-ci. Soyez donc archigermain dans vos résolutions, et procurez-moi bientôt le plaisir de vous revoir.

Quoique absent, vous avez eu la faculté de m'arracher des larmes. J'ai vu hier représenter votre faux prophète. Les acteurs se sont surpassés, et vous avez eu la gloire d'émouvoir nos cœurs franconiens, qui d'ailleurs ressemblent assez aux rochers qu'ils habitent.

Le marquis d'Adhémar a fait écrire, il y a quatre semaines, à M. de Folard. J'ai oublié de vous le mander dans ma dernière lettre. Vous jugez bien que ses offres ont été reçues avec plaisir. Monperni lui a écrit en conséquence. J'espère qu'il sera content des conditions. Elles sont plus avantageuses que celles qu'il avait desirées. Elles consistent en 4,000 livres, la table, et l'entretien de ses équipages. Je vous prie d'achever

votre ouvrage, et de faire en sorte qu'il soit bientôt fini. Je vous en aurai une grande obligation. Vous savez que le titre qu'il demande n'est point usité en Allemagne. Comme il répond à celui de chambellan, il aura ce titre auprès de moi.

Le temps m'empêche de vous en dire davantage aujourd'hui. Soyez persuadé que je serai toujours votre amie, WILHELMINE.

12. — DE LA MÊME.

Le 12 juin.

Le marquis d'Adhémar n'est point encore arrivé ici, mais nous l'attendons à toute heure. Il a été malade, ce qui a différé son départ. Je crois qu'il est beaucoup plus facile d'avoir des Adhémar et des Graffigni que des Voltaire. Il n'y a que le roi qui soit en droit de posséder ceux-ci. Vous me faites éprouver le sort de Tantale. Vous me flattez toujours par la promesse de venir faire un tour ici, et lorsque je m'attends à vous voir, mes espérances s'évanouissent. Si vous en aviez eu bonne envie, vous auriez pu profiter de l'absence du roi; mais vous suivez la maxime de beaucoup de grands ministres, qui paient de belles paroles sans effet. J'ai écrit au roi ce que vous me mandez sur son sujet. Il est difficile de le connaître sans l'aimer, et sans s'attacher à lui. Il est du nombre de ces phénomènes qui ne paraissent tout au plus qu'une fois dans un siècle. Vous connaissez mes sentiments pour ce cher frère; ainsi je tranche court sur ce sujet. Nous menons présentement une vie champêtre. Je partage mon temps entre mon

corps et mon esprit : il faut bien soutenir l'un pour conserver l'autre, car je m'aperçois de plus en plus que nous ne pensons et n'agissons que selon que notre machine est montée. Vous semblez devenu bien misanthrope. Vous restez à Potsdam tandis que le roi est à Berlin, et vous vous imaginez qu'un philosophe ne convient point à une noce. On voit bien que vous n'avez jamais tâté du mariage, et que vous ignorez qu'un des points essentiels dans cet état est d'être bon philosophe, surtout en Allemagne. Les quatre vers que vous faites sur ce sujet me paraissent un peu épicuriens, et cet épicurianisme est incompatible avec la misanthropie. Il ne vous faudrait qu'une nouvelle Uranie pour vous tirer de vos réflexions noires, et pour vous remettre dans le goût des plaisirs.

Le margrave vous fait bien des amitiés. Monperni est toujours de vos amis. Nous parlons souvent de vous; mais cacochyme, et d'ailleurs accablé d'affaires, il ne peut vous écrire. Ses douleurs diminuent, mais il les a tous les jours pendant quelques heures, et vit comme un moine pour tâcher de se rétablir. Je ne le vois qu'un moment par jour. Il fesait la meilleure pièce de notre petite société. J'espère qu'Adhémar y suppléera.

Soyez persuadé que je ne cherche que les occasions de vous convaincre de ma parfaite estime. WILHELMINE.

P. S. Le roi me dit, lorsque j'étais à Berlin, qu'il voulait faire écrire l'*Esprit de Bayle*. Si cet ouvrage a eu lieu, et qu'on puisse l'avoir, je vous prie de me le procurer. J'ai reçu un supplément au dictionnaire fait en Angleterre. Selon moi, il répond très mal à son original.

13. — DE LA MÊME.

Erlang, le 1[er] novembre.

Il faudrait avoir plus d'esprit et de délicatesse que je n'en ai pour louer dignement l'ouvrage que j'ai reçu de votre part. On doit s'attendre à tout de frère Voltaire. Ce qu'il fait de beau ne surprend plus, l'admiration depuis long-temps a succédé à la surprise. Votre poème sur la *Loi naturelle* m'a enchantée. Tout s'y trouve : la nouveauté du sujet, l'élévation des pensées, et la beauté de la versification. Oserai-je le dire? il n'y manque qu'une chose pour le rendre parfait. Le sujet exige plus d'étendue que vous ne lui en avez donné. La première proposition demande surtout une plus ample démonstration. Permettez que je m'instruise et que je vous fasse part de mes doutes.

Dieu, dites-vous, a donné à tous les hommes la justice et la conscience pour les avertir, comme il leur a donné ce qui leur est nécessaire.

Dieu ayant donné à l'homme la justice et la conscience, ces deux vertus sont innées dans l'homme, et deviennent un attribut de son être. Il s'ensuit de toute nécessité que l'homme doit agir en conséquence, et qu'il ne saurait être ni injuste ni sans remords, ne pouvant combattre un instinct attaché à son essence. L'expérience prouve le contraire. Si la justice était un attribut de notre être, la chicane serait bannie; les avocats mourraient de faim ; vos conseillers au parlement ne s'occuperaient pas, comme ils font, à troubler la France pour un morceau de pain donné ou refusé; les

jésuites et les jansénistes confesseraient leur ignorance en fait de doctrine.

Les vertus ne sont qu'accidentelles et relatives à la société. L'amour-propre a donné le jour à la justice. Dans les premiers temps les hommes s'entre-déchiraient pour des bagatelles (comme ils font encore de nos jours); il n'y avait ni sûreté pour le domicile, ni sûreté pour la vie. Le tien et le mien, malheureuses distinctions (qu'on ne fait que trop de notre temps), bannissaient toute union. L'homme, éclairé par la raison, et poussé par l'amour-propre, s'aperçut enfin que la société ne pouvait subsister sans ordre. Deux sentiments attachés à son être et innés en lui le portèrent à devenir juste. La conscience ne fut qu'une suite de la justice. Les deux sentiments dont je veux parler sont l'aversion des peines et l'amour du plaisir.

Le trouble ne peut qu'enfanter la peine, la tranquillité est mère du plaisir. Je me suis fait une étude particulière d'approfondir le cœur humain. Je juge, par ce que je vois, de ce qui a été. Mais je m'enfonce trop dans cette matière, et pourrais bien, comme Icare, me voir précipiter du haut des cieux. J'attends vos décisions avec impatience; je les regarderai comme des oracles. Conduisez-moi dans le chemin de la vérité, et soyez persuadé qu'il n'y en a point de plus évidente que le desir que j'ai de vous prouver que je suis votre sincère amie. WILHELMINE.

14. — DU PRINCE FRÉDÉRIC DE HESSE-CASSEL.

Cassel, le 16 juin 1753.

Monsieur, je suis charmé que vous soyez content du peu de séjour que vous avez fait à notre cour. Vous ne devez qu'à vous-même les politesses qu'on vous y a faites. J'aurais été dans la joie si j'avais pu contribuer à vous rendre les jours que vous avez passés avec nous agréables, pour tâcher de vous témoigner par là mes sentiments, qui ne varieront jamais à votre égard. Votre indisposition m'inquiète d'autant plus que je vous crois très mal logé au Lion d'or. J'espère d'apprendre bientôt que vous vous portez mieux, et que vous aurez continué votre route. Toutefois il ne paraît pas à la lettre que vous m'avez écrite que vous soyez malade; et il faut être sain pour écrire des lettres aussi énergiques et aussi dégagées d'un fatras d'expressions inutiles. Je suis charmé que vous soyez content de nos salines; elles coûtent beaucoup, cependant les revenus en sont assez considérables. Le grand défaut qu'elles ont, selon moi, c'est que les bâtiments sont trop près les uns des autres, et par conséquent sujets à être mis en cendres au moindre feu; ce qui serait une perte irréparable.

J'ai lu ces jours passés, dans M. l'abbé Nollet, que la mer n'était salée que parcequ'elle dissout des mines de sel qui se rencontrent dans son lit comme il s'en trouve dans les autres parties de la terre. Je vous prie de m'en dire votre sentiment. Je suis persuadé comme vous qu'on ne change jamais un métal en un autre. Je n'avais aussi jamais entendu parler de cet homme

qui veut changer le plomb en étain. Nous mettrons cette découverte dans le même rang que ces mines d'acier qu'on croit avoir trouvées dans ce pays; l'acier n'étant rien autre chose qu'un fer rougi et trempé, par conséquent ne pouvant se trouver naturellement dans la terre. Cela saute, selon moi, aux yeux. Vous avez raison de dire que je suis au-dessus des étiquettes et des formules; je ne les ai jamais aimées, et les aimerai encore bien moins que jamais avec des personnes comme vous dont je serai toujours charmé de cultiver l'amitié, et que je voudrais convaincre de plus en plus de l'estime la plus parfaite et de la considération la plus distinguée. FRÉDÉRIC.

P. S. Mon père m'a chargé de vous faire ses compliments.

15. — DE M. DE VOLTAIRE

A S. A. S. LE LANDGRAVE DE HESSE-CASSEL.

A Schwetzingen, près de Manheim, le 4 auguste.

Monseigneur, votre altesse sérénissime m'a recommandé de lui apprendre la suite de l'aventure odieuse de Francfort. Le roi de Prusse l'a fait désavouer par son envoyé en France. Cependant le brigandage exercé par Freitag, qui se dit ministre du roi de Prusse à Francfort, n'a pas encore été réparé; les effets volés n'ont point été restitués, et on n'a point rendu encore l'argent qu'on avait pris dans nos poches. Il ne faut point de formalités pour voler, et il en faut pour restituer. Il y a grande apparence que le conseil de la ville de Francfort ne voudra pas se couvrir d'opprobre; et on

doit espérer que le roi de Prusse fera justice du malheureux qui, pour se faire valoir d'un côté auprès de son maître, et de l'autre pour dépouiller des étrangers, a commis des violences si atroces. Il aurait peut-être fallu être sur les lieux pour obtenir une justice plus prompte. Voilà en partie pourquoi j'avais eu dessein de passer quelques semaines à Hanau. Mais ma santé et les bontés de ma cour m'ont rappelé en France; et je compte y retourner après avoir profité quelque temps des agréments de la cour de Manheim, dont je jouis, sans oublier ceux de la vôtre. Je serai pénétré toute ma vie, monseigneur, des bontés dont votre altesse sérénissime m'a honoré depuis que j'ai eu l'honneur de lui faire ma cour à Paris. Si j'étais plus jeune, je me flatterais de pouvoir encore venir me mettre à ses pieds. Mais si je n'ai pas cette consolation, j'aurai du moins celle de penser que vous me conservez votre bienveillance, et je serai attaché à votre altesse sérénissime jusqu'au dernier moment de ma vie, avec le plus profond respect et le plus tendre dévouement.

16. — DU PRINCE FRÉDÉRIC DE HESSE-CASSEL.

Cassel, le 16 avril 1754.

Il y a long-temps, mon cher ami, que je vous cherche partout, et que je ne puis rien entendre de certain de l'endroit de votre séjour. Dernièrement un M. de Wakenits, qui vient de Gotha, m'assura que vous étiez à Colmar, et que vous aviez envoyé le deuxième tome des *Annales de l'Empire* à madame la duchesse, et que vous y aviez ajouté une dédicace à la

fin pour cette princesse. Il m'est donc impossible de garder plus long-temps le silence sans vous demander des nouvelles de votre santé ; j'y prends trop de part pour tarder davantage à m'en informer. J'ai lu avec plaisir le premier tome de vos *Annales*. On y remarque partout le feu qui brille dans tous vos écrits ; et quoique cette façon d'écrire ne soit pas en elle-même si agréable que l'histoire, vous y avez donné cependant une tournure qui convient et qui est digne de son auteur, dont les ouvrages l'immortaliseront.

J'ai fait venir, il y a quelque temps, de Hollande, tous ces ouvrages. Je les relis tant que je peux, et je souhaiterais d'avoir plus de mémoire pour n'en rien perdre. Ils ne quittent point ma table, et d'abord que j'ai un moment à moi, je m'entretiens avec vous par le moyen de vos ouvrages. Permettez que je vous fasse ressouvenir que vous m'en avez promis une édition complète.

Faites-moi le plaisir de me donner bientôt de vos nouvelles. Il y en a qui disent que vous allez à Bareith ; d'autres que vous retournez à Berlin. J'y prends trop de part pour ne pas m'y intéresser vivement. Votre amitié me sera toujours précieuse ; comptez sur un parfait retour de mon côté, étant avec toute la considération imaginable,

FRÉDÉRIC, prince héréditaire de Hesse.

17. — DU MÊME.

Cassel, le 7 mai.

Votre lettre, mon cher ami, m'a fait grand plaisir. Je vous suis bien obligé des *Annales de l'Empire* que vous m'avez envoyées. J'ai commencé à les lire, et j'en suis presque à la fin du premier tome. Je souhaiterais de trouver quelque chose qui pût être à votre goût dans ces pays pour vous l'offrir. Vous ne me dites rien de l'état de votre santé. Je veux donc la croire bonne pour ma propre satisfaction.

Le cabinet de physique me ferait grand plaisir si nous n'en étions richement pourvus mon père et moi. J'ose même dire que le mien est fort complet. Il n'en est pas de même des tableaux dont je serai charmé d'avoir une liste des largeurs et hauteurs, en y joignant les prix, comme aussi les sujets. J'ai grande opinion des deux tableaux du Guide et de Paul Véronèse. Le lustre d'émail me ferait aussi plaisir si j'en savais la grandeur, de même que des statues.

Je compte aller passer quelques mois à Aix-la-Chapelle et à Spa. L'exercice m'occupe à présent; c'est de ces choses qui fatiguent beaucoup le corps sans donner de la nourriture à l'esprit. La lecture est un de mes amusements les plus chéris. Je préfère celle qui fournit à la réflexion; les livres qui traitent de physique, d'astronomie, de nouvelles découvertes, me font grand plaisir. Il a paru ces jours passés un livre intitulé *Songes physiques*. On l'attribue à M. de Maupertuis. Le titre m'invita à le lire. Le sublime auteur y traite de

toutes les matières imaginables. Il prétend que la gêne est le principe de tout ce qu'on fait dans ce monde; qu'un homme qui se tue le fait pour sortir de l'état de gêne où il croit être pour chercher mieux; que quelqu'un qui boit le fait pour sortir de l'état de gêne où la soif le retenait. Enfin il fait de cela un système, et en tire des conséquences extrêmement forcées. Tout ce que l'on peut dire, à l'honneur de l'auteur et du livre, c'est que ce sont des songes qu'il réfutera peut-être à son réveil. Ces songes peuvent aller de pair avec les lettres du même auteur, où il nous parle de la ville latine, des terres australes, etc. Le style en est extrêmement confus; aussi les éditeurs n'ont pu s'empêcher de dire dans leur préface que l'auteur avait promis un dernier songe pour expliquer les autres.

Conservez-moi votre souvenir, et soyez persuadé, mon cher ami, de ma parfaite et sincère amitié.

FRÉDÉRIC.

P. S. Les cérémonies m'ennuient; aussi voyez-vous bien que je n'en fais pas à la fin de ma lettre. Mon père et la princesse vous font leurs compliments. Quel ne serait pas le plaisir que je ressentirais de vous voir en Allemagne!

18. — DE M. DE VOLTAIRE

A S. A. S. LE PRINCE HÉRÉDITAIRE DE HESSE-CASSEL.

14 mai.

Monseigneur, je suis toujours émerveillé de votre belle écriture. La plupart des princes griffonnent, et

votre altesse sérénissime aura peine à trouver des secrétaires qui écrivent aussi bien qu'elle. Permettez-moi d'en dire autant de votre style. Ce que vous dites des *Songes physiques* est bien digne d'un esprit fait pour la vérité. Je ne sais qui est l'auteur de cet ouvrage, que je n'ai point vu; mais votre extrait vaut assurément mieux que le livre.

On fait à présent à Colmar une expérience de physique fort au-dessus de celles de l'abbé Nollet. Elle est doublement de votre ressort, puisque vous êtes physicien et prince: il s'agit de tuer le plus d'hommes qu'on pourra, au meilleur marché possible, au moyen d'une poudre nouvelle faite avec du sel qu'on convertit en salpêtre. Le secret a déjà fait beaucoup de bruit en Allemagne, et a été proposé en Angleterre et en Danemarck. En effet on a fait du bon salpêtre avec du sel, en y versant beaucoup de nitre; c'est-à-dire on a fait du salpêtre avec du salpêtre, à grands frais, comme on fait de l'or; et ce n'est pas là notre compte. Les deux opérateurs qui travaillent à Colmar en présence des députés de la compagnie des poudres en France, ont demandé quatre cent cinquante mille écus d'Allemagne pour leur secret, et un quart dans le bénéfice de la vente. Ces propositions ont fait croire qu'ils sont sûrs de leur opération. L'un est un baron de Saxe, nommé Plancts, l'autre, un notaire de Manheim, nommé Boull, qui fait actuellement de l'or aux Deux-Ponts, et qui a quitté son creuset pour les chaudières de Colmar. Il y a trois mois qu'ils disent que la conversion se fera demain. Enfin le baron est parti pour aller demander en Saxe de nouvelles instructions à un de

ses frères qui est grand magicien. Le notaire reste toujours pour achever son acte authentique, et il attend patiemment que le nitre de l'air vienne cuire son sel dans ses chaudières et le faire salpêtre. Il est bien beau à un homme comme lui de quitter le grand œuvre pour ces bagatelles. Jusqu'à présent le nitre de l'air ne l'a pas exaucé; mais il ne doute pas du succès. Voilà de ces cas où il ne faut avoir de foi que celle de saint Thomas, et demander à voir et à toucher.

Je suis bien fâché, monseigneur, d'aller à Plombières pendant que votre altesse sérénissime va à Spa et à Aix. Peut-être ne dirigerai-je pas toujours ma course si mal.

Je renouvelle à votre altesse sérénissime, monseigneur, mon respect, etc.

19. — DU DUC DE VIRTEMBERG.

A Paris, le 28 février 1755.

Nous sommes deux à vous écrire cette lettre: l'un est un abbé qui écrit sur la musique, non pas en musicien, mais en philosophe, grand admirateur de M. de Voltaire, et qui réunit l'ame de Socrate et l'esprit de Pythagore; et l'autre enfin est un jeune Suéve que vous avez grondé quelquefois; et qui n'a d'autre mérite que celui d'aimer beaucoup vous et la vérité, et un peu la gloire. Notre lettre sera remplie de questions. Nous voulons jouir de cet esprit philosophique qui voit, qui comprend, qui saisit, qui éclaire tous les sujets sur lesquels il se répand.

D'abord ce même abbé, qui peut dire la messe et

qui ne la dit pas, qui adore vos ouvrages quoiqu'ils renversent des préjugés, qui ne va point à vos tragédies parceque les trop grandes émanations l'incommodent, voudrait savoir de vous, monsieur (vous voyez bien que je ne fais qu'écrire ce que l'on me dicte, car j'aurais dit, Mon cher maître), si M. de Montesquieu, qui avait de la probité, ne renvoyait point en secret à nombre d'auteurs, qui assurément ne vous sont pas inconnus, une bonne partie de l'estime que le public lui a accordée.

Pour moi, sans consulter Montesquieu, je serais bien aise de savoir de vous quelle doit être la philosophie des princes.

L'abbé, car je ne sais quel démon l'a mis aux trousses de M. de Montesquieu, vous demande si le président a imaginé avant que de penser, ou s'il a pensé avant que d'imaginer.

Et moi, je vous demande si un prince qui gouverne despotiquement peut ne pas craindre le diable; et si les loups bleus font plus de mal que les ours noirs, qui travaillent sans relâche à rappeler la barbarie que les arts et les sciences repoussent avec peine. A propos d'ours, l'archevêque est exilé.

Autre question de l'abbé, qui s'imagine que la mère babillarde du marquis, dans votre comédie de *Nanine*, est la parodie du babillard Polydore de la *Mérope* du marquis Maffei.

Pour moi, qui aime fort à rendre justice aux héros, je vous prie de me dire s'il vaut mieux sacrifier le tout à une de ses parties, ou n'avoir pas leurs cinquante mille hommes, et faire le bonheur de son peuple.

L'abbé et moi nous voulons bien vous épargner un millier de questions que nous avions encore à vous faire, pour nous livrer tout entiers à l'enthousiasme dont vous nous avez remplis.

Maintenant que mon second ne s'en mêle plus, je vous prie de me dire s'il est vrai qu'on imprime *la Pucelle*. Ce serait le comble de la perfidie, et vraisemblablement vous sauriez à qui vous en prendre. Je ne le crois pas. Le trait serait trop noir. J'aime toujours mon maître, car il est impossible de ne le pas aimer.

C'est avec ces sentiments que je serai toujours votre très humble et très dévoué serviteur,

LOUIS-EUGÈNE, duc de Virtemberg.

20. — DU MÊME.

A Paris, le 2 mai.

Le porteur de cette lettre, monsieur, est un garçon auquel je m'intéresse sincèrement. Il s'appelle Fierville, et il est attaché à la cour de son altesse royale madame la margrave de Bareith. C'est un très bon acteur, et qui s'est surtout appliqué à remplir les rôles principaux de vos tragédies. Il vous a étudié avec beaucoup de soin, et il m'a demandé une lettre pour vous, que je lui ai accordée avec bien du plaisir.

Je suis dans la douleur la plus profonde. Naguère que d'Han..., par sa mauvaise conduite, s'est montré indigne de l'opinion que j'avais conçue de lui ; je dis mauvaise conduite, pour n'en pas dire plus ; et aujourd'hui je viens de perdre un ami qui était le vôtre ; un homme dont les connaissances étaient aussi éten-

dues, le génie aussi élevé que son ame était simple; M. de Lironcourt est mort. Je l'ai toujours regardé comme une machine merveilleuse; toute la nature était rassemblée dans sa tête. O vous, qui êtes sensible, jugez de mon affliction! il est mort le moment après m'avoir rendu les plus grands services. Il laisse une famille nombreuse, sans bien, désolée, et son malheur serait affreux, si elle n'était appuyée du plus noble, du plus plus généreux, du plus aimable des hommes. Quand je vous dirai que ce protecteur est M. le duc de Nivernois, vous cesserez de la plaindre. Oui, les soins officieux qu'il daigne prendre pour elle m'attachent à lui pour toujours. Il est digne d'être aimé de vous; mais je finis, car la douleur et l'admiration m'empêchent également de vous en dire davantage.

Je vous aime du fond de mon cœur,

LOUIS-EUGÈNE, duc de Virtemberg.

21. — DU PRINCE DE VIRTEMBERG.

A Paris, ce 4 juin.

J'ai reçu les deux lettres, monsieur, que vous m'avez écrites, la première concernant notre calculateur, et la seconde dans laquelle vous me parlez de *la Pucelle*.

D'abord je vous promets de ne me plus rapporter au calcul des autres, et de laisser pendus ceux que leur mérite a élevés à ce sublime degré d'honneur; secondement je vous assure de ne me plus livrer aux apparences, et d'approfondir le caractère de ceux qui voudront bien s'attacher à moi.

Pour ce qui est de *la Pucelle*, je croirais vous manquer si j'acceptais vos offres, et j'ose vous engager ma parole d'honneur que je n'en ai pas le moindre lambeau. Soyez sûr que je vous l'aurais envoyée, et que je préfère infiniment votre tranquillité au plaisir que je pourrais goûter. J'en connais, à la vérité, quelques copies, mais elles sont dans des mains qui ne me permettent pas de les soupçonner. Rassurez-vous, et soyez bien persuadé que je conserverai votre lettre pour l'opposer à tout ce qu'on pourrait faire de contraire à vos intentions.

Puissé-je trouver des occasions propres à vous témoigner la tendre amitié avec laquelle je suis, monsieur, votre très humble et très dévoué serviteur,

Louis, duc de Virtemberg.

22. — DU DUC DE VIRTEMBERG.

A Paris, le 27 novembre.

Je viens de recevoir dans le moment, monsieur, cet exemplaire imprimé de *la Pucelle*. Je me fais un scrupule de l'avoir autrement que par vous. Ainsi je vous l'envoie tel qu'on me l'a apporté, sans l'avoir fait couper, et par conséquent sans l'avoir lu.

Je crois que vous serez convaincu maintenant qu'on vous trompait en vous assurant que j'en avais sept chants. Je ne veux vos ouvrages que par vos mains, et non par celles de vos ennemis, qui ont intérêt à les falsifier.

Je vous prie de m'aimer toujours un peu, et d'être persuadé de la tendre amitié avec laquelle je serai tou-

jours, monsieur, votre très humble et très dévoué serviteur, Louis-Eugène, duc de Virtemberg.

23. — DE M. DE VOLTAIRE

AU PRINCE LOUIS DE VIRTEMBERG.

Aux Délices, le 14 juin 1756.

Un Suisse, un solitaire, un de vos serviteurs les plus tendrement attachés, qui ne lit point les gazettes, qui ne sait rien de ce qui se passe dans ce monde, sait pourtant que votre altesse sérénissime est au mi-milieu des coups de canon, dans une île de la Méditerranée qui appartenait autrefois à Vénus, ensuite aux Carthaginois; qui n'était pas faite pour des Anglais, et qui sera bientôt tout entière à M. le maréchal de Richelieu. Si vous êtes là, monseigneur, comme je n'en doute pas, vous avez très bien fait d'y venir en si bonne compagnie. On ne peut pas toujours être à l'affût d'un canon ou au bivouac: on ne peut pas toujours exposer sa vie, quelque agréable que cela soit. Il y a toujours du temps de reste avec la gloire, et c'est ce qui m'encourage à écrire à votre altesse sérénissime. Je me donne rarement cet honneur, parceque les plaisirs ne sont pas faits pour moi. Un vieux malade retiré sur les bords d'un lac n'est plus fait pour entretenir un jeune prince guerrier, quelque philosophe que soit ce prince.

Si dans les moments de relâche que vous donne le siége, vous vous occupez à lire, il paraît depuis peu des mémoires du feu marquis de Torcy dignes d'être lus de votre altesse. Elle y verra un détail vrai et in-

structif des humiliations que Louis XIV eut à essuyer pendant qu'il demandait grace aux Hollandais. Vous contribuez actuellement, monseigneur, à une gloire aussi grande que ces abaissements furent tristes.

La Beaumelle, après avoir déterré, je ne sais comment, les *Lettres de madame de Maintenon*, en a inondé le public. Vous verrez dans ces lettres peu de faits, et encore moins de philosophie.

Le même La Beaumelle a compilé sur des manuscrits six volumes de *Mémoires pour servir à l'histoire de Louis XIV et de sa cour;* mais il a mêlé au peu de vérités que ces mémoires contenaient toutes les faussetés que l'envie de vendre son livre lui a suggérées, et toutes les indécences de son caractère. Peu d'écrivains ont menti plus impudemment.

Je vous dirai la vérité, monseigneur, quand je vous dirai qu'il ne tient qu'à moi d'aller dans un pays où j'ai fait autrefois ma cour à votre altesse, et que ce n'est pas dans ce pays-là que je voudrais lui renouveler mes hommages.

Je crois que M. le prince de Beauvau a souvent le bonheur de vous voir. C'est après vous, monseigneur, celui dont je suis le plus fâché d'être éloigné. Votre altesse sérénissime sait à quel point et avec quel tendre respect je lui serai toujours dévoué.

24. — DE M. DE VOLTAIRE

A MADAME LA MARGRAVE DE BAREITH.

A Monrion, près de Lausanne,
pays de Vaud, 8 février 1757.

Madame, je crois que la suite des nouvelles* que j'ai eu l'honneur d'envoyer à votre altesse royale lui paraîtra aussi curieuse qu'atroce, et que le roi son frère en sera surpris.

Il a eu la bonté de m'écrire une lettre où il daigne m'assurer de ses bonnes graces. Mon cœur l'a toujours aimé; mon esprit l'a toujours admiré, et je crois que je l'admirerai encore davantage.

L'impératrice de Russie me demande à Pétersbourg, pour écrire l'histoire de Pierre I[er]. Mais Pierre I[er] n'est pas le plus grand homme de ce siècle, et je n'irai point dans un pays dont le roi votre frère battra l'armée.

Je ne sais si la nouvelle du changement de ministère en France est parvenue déjà à votre altesse royale. On croit que l'abbé de Bernis aura le premier crédit. Voilà ce que c'est que d'avoir fait de jolis vers.

Madame, madame, le roi de Prusse est un grand homme.

Que votre altesse royale conserve sa santé; qu'elle daigne, ainsi que monseigneur, honorer de sa protection et de ses bontés ce vieux Suisse qui lui a été tendrement attaché avec le plus profond respect, dès

* L'assassinat de Louis XV occupait alors tous les esprits. Il paraît que M. de Voltaire envoyait par bulletins à la margrave de Bareith les nouvelles qu'il recevait de Paris.

qu'il a eu l'honneur d'être admis à sa cour! Qu'elle n'oublie pas frère V...!

Paris, 30 janvier*.

Pierre Damiens est interrogé fréquemment et longuement. Il n'est plus permis de douter qu'il n'ait des complices. La lettre adressée à monsieur le dauphin est très vraie. Vous pouvez compter là-dessus.

L'on lui marque dans cette lettre que sa vie est en danger; qu'il ne lui sera pas difficile de se garantir du fer; mais qu'il n'a d'autre moyen d'éviter le poison qu'en se servant de la poudre enfermée dans la lettre. L'on a fait essai de cette poudre. C'était le poison le plus subtil. Des consuls de la ville ont reçu aussi une lettre dans ce goût-là, datée de Strasbourg. Je ne puis revenir de pareilles abominations. Notre siècle ne vaut pas mieux que les autres.

Il est vrai que l'assassin n'a pas paru proprement un fanatique. Mais ce qui explique cela, c'est qu'il n'est point décidé qu'il n'ait pas espéré de se sauver. Il y a même apparence du contraire.

L'on débite cent choses nouvelles tous les jours. Tout devient intéressant. Il semble que tout a rapport à l'affaire principale, qui occupe tous les honnêtes gens. La Bastille est pleine. L'on y a renfermé encore une dame de Meckelbourg, mais elle doit sortir aujourd'hui. Il s'agissait d'une lettre au sujet du roi de Prusse et d'un Autrichien. L'affaire est manquée, et elle n'a aucun rapport aux affaires d'ici, etc.

25. — DE M. DE VOLTAIRE

A MADAME LA MARGRAVE DE BAREITH.

Auguste.

Madame, mon cœur est touché plus que jamais de la bonté et de la confiance que votre altesse royale daigne me témoigner. Comment ne serais-je pas attendri avec transport? Je vois que c'est uniquement votre belle ame qui vous rend malheureuse. Je me sens né pour être attaché avec idolâtrie à des esprits supérieurs et

* Ce bulletin n'est point écrit de la main de M. de Voltaire.

sensibles qui pensent comme vous. Vous savez combien dans le fond j'ai toujours été attaché au roi votre frère. Plus ma vieillesse est tranquille, plus j'ai renoncé à tout, plus je me suis fait une patrie de la retraite, et plus je suis dévoué à ce roi philosophe. Je ne lui écris rien que je ne pense du fond de mon cœur; rien que je ne croie très vrai, et si ma lettre paraît convenable à votre altesse royale, je la supplie de la protéger auprès de lui comme les précédentes [1].

Votre altesse royale trouvera dans cette lettre des choses qui se rapportent à ce qu'elle a pensé elle-même. Quoique les premières insinuations pour la paix n'aient pas réussi, je suis persuadé qu'elles peuvent enfin avoir du succès. Permettez que j'ose vous communiquer une de mes idées. J'imagine que le maréchal de Richelieu serait flatté qu'on s'adressât à lui. Je crois qu'il pense qu'il est nécessaire de tenir une balance, et qu'il serait fort aise que le service du roi son maître s'accordât avec l'intérêt de ses alliés et avec les vôtres. Si dans l'occasion vous vouliez le faire sonder, cela ne serait pas difficile. Personne ne serait plus propre que M. de Richelieu à remplir un tel ministère. Je ne prends la liberté d'en parler, madame, que dans la supposition que le roi votre frère fût obligé de prendre ce parti; et j'ose vous dire qu'en ce cas il vous aurait beaucoup d'obligation, quand même les conjonctures le forceraient à faire des sacrifices. Je hasarde cette idée, non pas comme une proposition, encore moins comme un conseil, il ne m'appartient pas d'oser en

[1] Voyez les lettres au roi, année 1757.

donner, mais comme un simple souhait qui n'a sa source que dans mon zèle.

26. — DE MME LA MARGRAVE DE BAREITH.

Le 19 auguste.

On ne connaît ses amis que dans le malheur. La lettre que vous m'avez écrite fait bien honneur à votre façon de penser. Je ne saurais vous témoigner combien je suis sensible à votre procédé. Le roi l'est autant que moi. Vous trouverez ci-joint un billet qu'il m'a ordonné de vous remettre. Ce grand homme est toujours le même. Il soutient ses infortunes avec un courage et une fermeté dignes de lui. Il n'a pû transcrire la lettre qu'il vous écrivait. Elle commençait par des vers. Au lieu d'y jeter du sable, il a pris l'encrier, ce qui est cause qu'elle est coupée. Je suis dans un état affreux, et ne survivrai pas à la destruction de ma maison et de ma famille. C'est l'unique consolation qui me reste. Vous aurez de beaux sujets de tragédies à travailler. O temps! ô mœurs! Vous ferez peut-être verser des larmes par une représentation illusoire, tandis qu'on contemple d'un œil sec les malheurs de toute une maison contre laquelle, dans le fond, on n'a aucune plainte réelle. Je ne puis vous en dire davantage; mon ame est si troublée que je ne sais ce que je fais. Mais, quoi qu'il puisse arriver, soyez persuadé que je suis plus que jamais votre amie. WILHELMINE.

27. — DE LA MÊME*.

Le 12 septembre.

Votre lettre m'a sensiblement touchée; celle que vous m'avez adressée pour le roi a fait le même effet sur lui. J'espère que vous serez satisfait de sa réponse pour ce qui vous concerne; mais vous le serez aussi peu que moi de ses résolutions. Je m'étais flattée que vos réflexions feraient quelque impression sur son esprit. Vous verrez le contraire dans le billet ci-joint. Il ne me reste qu'à suivre sa destinée, si elle est malheureuse. Je ne me suis jamais piquée d'être philosophe: j'ai fait mes efforts pour le devenir. Le peu de progrès que j'ai fait m'a appris à mépriser les grandeurs et les richesses; mais je n'ai rien trouvé dans la philosophie qui puisse guérir les plaies du cœur que le moyen de s'affranchir de ses maux en cessant de vivre. L'état où je suis est pire que la mort. Je vois le plus grand homme du siècle, mon frère, mon ami, réduit à la plus affreuse extrémité. Je vois ma famille entière exposée aux dangers et aux périls; ma patrie déchirée par d'impitoyables ennemis; le pays où je suis peut-être menacé de pareils malheurs. Plût au ciel que je fusse chargée toute seule des maux que je viens de vous décrire! Je les souffrirais et avec fermeté.

Pardonnez-moi ce détail. Vous m'engagez, par la part que vous prenez à ce qui me regarde, de vous ouvrir mon cœur. Hélas! l'espoir en est presque banni.

* Cette lettre est rapportée par M. de Voltaire dans le *Commentaire historique*, tome I de cette édition.

La fortune, lorsqu'elle change, est aussi constante dans ses persécutions que dans ses faveurs. L'histoire est pleine de ces exemples; mais je n'y en ai point trouvé de pareils à celui que nous voyons, ni une guerre aussi inhumaine et cruelle parmi des peuples policés. Vous gémiriez si vous saviez la triste situation de l'Allemagne et de la Prusse. Les cruautés que les Russes commettent dans cette dernière font frémir la nature. Que vous êtes heureux dans votre ermitage, où vous vous reposez sur vos lauriers, et où vous pouvez philosopher de sang froid sur l'égarement des hommes! Je vous y souhaite tout le bonheur imaginable. Si la fortune nous favorise encore, comptez sur toute ma reconnaissance; et je n'oublierai jamais les marques d'attachement que vous m'avez données : ma sensibilité vous en est garant; je ne suis jamais amie à demi, et je le serai toujours véritablement de frère Voltaire. WILHELMINE.

Bien des compliments à madame Denis; continuez, je vous prie, d'écrire au roi.

28. — DE LA MÊME.

Le 8 octobre.

Vos lettres me sont toutes bien parvenues. L'agitation de mon esprit a si fort accablé mon corps, que je n'ai pu vous répondre plus tôt. Je suis surprise que vous soyez étonné de notre désespoir. Il faut que les nouvelles soient bien rares dans vos cantons, puisque vous ignorez ce qui se passe dans le monde. J'avais dessein de vous faire une relation détaillée de l'enchaînement de nos malheurs. Ma faiblesse y a mis obstacle.

Je ne vous la ferai que très abrégée. La bataille de Kolin était déjà gagnée, et les Prussiens étaient les maîtres du champ de bataille sur la montagne, à l'aile droite des ennemis, lorsqu'un certain mauvais génie que vous n'aimiez point s'avisa, contre les ordres exprès qu'il avait reçus du roi, d'attaquer le corps de bataille autrichien; ce qui causa un grand intervalle entre l'aile gauche prussienne, qui était victorieuse, et ce corps. Il empêcha aussi que cette aile fût soutenue. Le roi boucha le vide avec deux régiments de cavalerie. Une décharge de canons à cartouches les fit reculer et fuir. Les Autrichiens, qui avaient eu le temps de se reconnaître, tombèrent en flanc et à dos sur les Prussiens. Le roi, malgré son habileté et ses peines, ne put remédier au désordre. Il fut en danger d'être pris ou tué. Le premier bataillon des gardes à pied lui donna le temps de se retirer en se jetant devant lui. Il vit massacrer ses braves gens, qui périrent tous, à la réserve de deux cents, après avoir fait une cruelle boucherie des ennemis. Le blocus de Prague fut levé le lendemain. Le roi forma deux armées. Il donna le commandement de l'une à mon frère de Prusse, et garda l'autre. Il tira un cordon depuis Lissa jusqu'à Leitmeritz, où il posa son camp. La désertion se mit dans son armée. De près de trente mille Saxons à peine il en resta deux à trois mille. Le roi avait en face l'armée de Nadasti; mon frère, qui était à Lissa, celle de Tawn. Mon frère tirait ses vivres de Zittaw; le roi, du magasin de Leitmeritz. Tawn passa l'Elbe, et déroba une marche au prince de Prusse. Il prit Gabel, où étaient quatre bataillons prussiens, et marcha à Zittaw. Le prince décampa pour

aller au secours de cette ville. Il perdit les équipages et les pontons, les voitures étant trop larges et ne pouvant passer par les chemins étroits des montagnes. Il arriva à temps pour sauver la garnison et une partie du magasin. Le roi fut obligé de rentrer en Saxe. Les deux armées combinées campèrent à Bautzen et Bernstadt; celle des Autrichiens, entre Gorlitz et Schonaw, dans un poste inattaquable. Le 17 de septembre le roi marcha à l'ennemi pour tâcher de s'emparer de Gorlitz. Les deux armées en présence se canonnèrent sans effet; mais les Prussiens parvinrent à leur but, et prirent Gorlitz. Ils se campèrent alors depuis Bernstadt sur les hauteurs de Javernic jusqu'à la Neisse, où le corps du général Vinterfeld commençait, s'étendant jusqu'à Radomeritz. L'armée du prince de Soubise, combinée avec celle de l'Empire, s'était avancée jusqu'à Erfort. Elle pouvait couper l'Elbe en se postant à Leipsick, ce qui aurait rendu la position du roi fort dangereuse. Il quitta donc l'armée, dont il donna le commandement au prince de Bevern, et marcha avec beaucoup de précipitation et de secret sur Erfort. Il faillit à surprendre l'armée de l'Empire; mais ces troupes craintives s'enfuirent en désordre dans les défilés impénétrables de la Thuringe, derrière Eisenach. Le prince de Soubise, trop faible pour s'opposer aux Prussiens, s'y était déjà retiré. Ce fut à Erfort et ensuite à Naumbourg où le destin déchaîna ses flèches empoisonnées contre le roi. Il apprit l'indigne traité conclu par le duc de Cumberland, la marche du duc de Richelieu, la mort et la défaite de Vinterfeld, qui fut attaqué par tout le corps de Nadasti, consistant en vingt-quatre mille hommes, et n'en ayant

que six mille pour se défendre ; l'entrée des Autrichiens en Silésie, et celle des Suédois dans l'Uter-Marc, où ils semblaient prendre la route de Berlin. Joignez à cela la Prusse, depuis Memmel jusqu'à Kœnigsberg, réduite en un vaste désert : voilà un échantillon de nos infortunes. Depuis les Autrichiens se sont avancés jusqu'à Breslaw. L'habile conduite du prince de Bevern les a empêchés d'y mettre le siége. Ils sont présentement occupés à celui de Schweidnitz. Un de leurs partis, de quatre mille hommes, a tiré des contributions de Berlin même. L'arrivée du prince Maurice leur a fait vider le pays du roi. Dans ce moment on vient me dire que Leipsick est bloqué ; mon frère de Prusse y est fort malade ; le roi est à Torgau ; jugez de mes inquiétudes et de mes douleurs ; à peine suis-je en état de finir cette lettre. Je tremble pour le roi, et qu'il ne prenne quelque résolution violente. Adieu ; souhaitez-moi la mort ; c'est ce qui pourra m'arriver de plus heureux.

WILHELMINE.

29. — DE LA MÊME.

Le 16 octobre.

Accablée par les maux de l'esprit et du corps, je ne puis vous écrire qu'une petite lettre. Vous en trouverez une ci-jointe qui vous récompensera au centuple de ma brièveté. Notre situation est toujours la même. Un tombeau fait notre point de vue. Quoique tout semble perdu, il nous reste des choses qu'on ne pourra nous enlever : c'est la fermeté et les sentiments du cœur. Soyez persuadé de notre reconnaissance, et de tous les senti-

ments que vous méritez par votre attachement et votre façon de penser, digne d'un vrai philosophe.

WILHELMINE.

30. — DE LA MÊME.

Le 23 novembre.

Mon corps a succombé sous les agitations de mon esprit, ce qui m'a empêché de vous répondre. Je vous entretiendrai aujourd'hui de nouvelles bien plus intéressantes que celles de mon individu. Je vous avais mandé que l'armée des alliés bloquait Leipsick; je continue ma narration. Le 26, le roi se jeta dans la ville avec un corps de dix mille hommes; le maréchal Keit y était déjà entré avec un pareil nombre de troupes; il y eut une vive escarmouche entre les Autrichiens, ceux de l'Empire, et les Prussiens; les derniers remportèrent tout l'avantage, et prirent cinq cents Autrichiens. L'armée alliée se retira à Mersbourg; elle brûla le pont de cette ville et celui de Veissenfeld; celui de Halle avait déjà été détruit. On prétend que cette subite retraite fut causée par les vives représentations de la reine de Pologne, qui prévit avec raison la ruine totale de Leipsick, si on continuait à l'assiéger. Le projet des Français était de se rendre maîtres de la Sale. Le roi marcha sur Mersbourg, où il tomba sur l'arrière-garde française, s'empara de la ville, où il fit cinq cents prisonniers français. Les Autrichiens pris à l'escarmouche devant Leipsick avaient été enfermés dans un vieux château sur les murs de la ville. Ils furent obligés de céder leur gîte aux cinq cents Français, parcequ'il était

plus commode, et on les mit dans la maison de correction. C'est pour vous marquer les attentions qu'on a pour votre nation que je vous fais part de ces bagatelles. Le maréchal Keit marcha à Halle, où il rétablit le pont. Le roi n'ayant point de pontons, se servit de tréteaux sur lesquels on assura des planches, et releva de cette façon les deux ponts de Mersbourg et de Veissenfeld. Le corps qu'il commandait se réunit à celui du maréchal Keit à Bornerode. Ce dernier avait tiré à lui huit mille hommes commandés par le prince Ferdinand de Brunswick. On alla reconnaître, le 4, l'ennemi campé sur la hauteur de Saint-Michel; le poste n'étant pas attaquable, le roi fit dresser le camp à Rosbach, dans une plaine. Il avait une colline à dos dont la pente était fort douce. Le 5, tandis que le roi dînait tranquillement avec ses généraux, deux patrouilles vinrent l'avertir que les ennemis fesaient un mouvement sur leur gauche. Le roi se leva de table; on rappela la cavalerie qui était au fourrage, et on resta tranquille, croyant que l'ennemi marchait à Freibourg, petite ville qu'il avait à dos; mais on s'aperçut qu'il tirait sur le flanc gauche des Prussiens. Sur quoi le roi fit lever le camp, et défila par la gauche sur cette colline, ce qui se fit au galop, tant pour l'infanterie que pour la cavalerie. Cette manœuvre, selon toute apparence, a été faite pour donner le change aux Français. Aussitôt, comme par un coup de sifflet, cette armée en confusion fut rangée en ordre de bataille sur une ligne. Alors l'artillerie fit un feu si terrible, que des Français, auxquels j'ai parlé disent que chaque coup tuait ou blessait huit ou neuf personnes. La mousqueterie ne fit pas moins d'effet. Les

Français avançaient toujours en colonne pour attaquer avec la baïonnette. Ils n'étaient plus qu'à cent pas des Prussiens, lorsque la cavalerie prussienne, prenant un détour, vint tomber en flanc sur la leur avec une furie incroyable. Les Français furent culbutés et mis en fuite. L'infanterie, attaquée en flanc, foudroyée par les canons, et chargée par six bataillons et le régiment des gendarmes, fut taillée en pièces et entièrement dispersée.

Le prince Henri, qui commandait à la droite du roi, a eu la plus grande part à cette victoire, où il a reçu une légère blessure. La perte des Français est très grande. Outre cinq mille prisonniers et plus de trois cents officiers pris dans cette bataille, ils ont perdu presque toute l'artillerie. Au reste je vous mande ce que j'ai appris de la bouche des fuyards et de quelques rapports d'officiers prussiens. Le roi n'a eu que le temps de me notifier sa victoire, et n'a pu m'envoyer la relation. Le roi distingue et soigne les officiers français comme il pourrait faire les siens propres. Il a fait panser les blessés en sa présence, et a donné les ordres les plus précis pour qu'on ne leur laisse manquer de rien. Après avoir poursuivi l'ennemi jusqu'à Spielberg, il est retourné à Leipsick, d'où il est reparti le 10 pour marcher à Torgau. Le général Marchal des Autrichiens, fesant mine d'entrer dans le Brandebourg avec treize ou quatorze mille hommes, à l'approche des Prussiens, ce corps a rétrogradé à Bautzen en Lusace. Le roi le poursuit pour l'attaquer s'il le peut. Son dessein est d'entrer ensuite en Silésie. Malheureusement nous avons appris aujourd'hui la reddition de Schweidnitz, qui s'est rendu le 13 après avoir soutenu

l'assaut, ce qui me rejette dans les plus violentes inquiétudes. Pour répondre aux articles de vos deux lettres, je vous dirai que la surdité devient un mal épidémique en France. Si j'osais, j'ajouterais qu'on y joint l'aveuglement. Je pourrais vous dire bien des choses de bouche, que je ne puis confier à la plume, par où vous seriez convaincu des bonnes intentions qu'on a eues. On les a encore. J'écrirai au premier jour au cardinal[1]. Assurez-le, je vous prie, de toute mon estime, et dites-lui que je persiste toujours dans mon système de Lyon, mais que je souhaiterais beaucoup que bien des gens eussent sa façon de penser; qu'en ce cas nous serions bientôt d'accord. Je suis bien folle de me mêler de politiquer. Mon esprit n'est plus bon qu'à être mis à l'hôpital. Vous me faites faire des efforts tant d'esprit que de corps pour écrire une si longue lettre. Je ne puis vous procurer que le plaisir des relations. Il faut bien que j'en profite, ne pouvant vous en procurer de plus grands, et tels que ma reconnaissance les desire. Bien des compliments à madame Denis, et comptez que vous n'avez de meilleure amie que WILHELMINE.

31. — DE LA MÊME.

Le 30 novembre.

Schweidnitz est pris, et le prince Charles battu. C'est ainsi que la vie de l'homme est un mélange de biens et de maux. Les *traîtres Saxons* ont causé par leur rébellion la reddition de la place, qui a pourtant

[1] De Tencin.

essuyé un assaut avant de se rendre. Je n'ai encore aucune particularité de la bataille de Breslaw; tout ce que je sais est que le prince Charles, avec une armée de près de soixante mille hommes, a attaqué le prince de Bevern, qui à peine en avait la moitié, et que la victoire de ce dernier est complète. Le roi était déjà sur les frontières de Silésie lorsqu'il a appris cette heureuse nouvelle. Il marche en hâte pour couper la retraite aux Autrichiens. Je doute qu'il y parvienne, étant trop éloigné. Il s'est emparé de tous leurs magasins en Lusace; ce qui a obligé le corps de Marchal à se retirer. J'ai reçu deux de vos lettres avec des incluses pour le roi que je lui enverrai par la première occasion. J'ai pris la liberté d'en tirer copie. Adhémar vous a fait, à ce qu'il m'a dit, une relation de la bataille, sans quoi je vous l'aurais envoyée. Je ne veux point priver le roi de ce plaisir. Vous la recevrez de sa main; elle vaudra sans doute beaucoup mieux que toutes les autres. J'espère que le retour de la fortune aura banni toute idée sinistre de son esprit. Si le maréchal de Richelieu s'était avancé, c'était fait de sa vie. Il serait tombé sur lui, et serait mort l'épée à la main. Je puis vous assurer que c'était son dessein, ce que je puis prouver par ses lettres. Je n'osais vous le dire alors, puisqu'il me l'avait confié sous le secret. Nous avons quatre mille lièvres ou fuyards de l'armée de l'Empire campés dans le pays. Ce sont autant de loups affamés qui pourraient bien nous communiquer leur faim. Ces pauvres gens ont été huit jours sans vivres, ne buvant que de l'eau bourbeuse, et dormant à la belle étoile; on les a préparés de cette façon à marcher au combat. Les Fran-

çais étaient un peu mieux; mais ils manquaient aussi de pain. L'Allemagne n'est point faite pour les armées françaises. On en a déjà vu l'exemple dans la dernière guerre. Il sera renouvelé dans celle-ci. Je souhaite leurs pertes et leurs maux aux Autrichiens. J'ai un chien de tendre pour eux qui m'empêche de leur vouloir du mal. Le roi ne leur en fait qu'avec peine. Il l'a bien prouvé; il pouvait les abîmer, s'il avait voulu les poursuivre comme il le fallait. Qu'il est à plaindre! Il passe ses jours dans le sang et dans le carnage. C'est le destin des héros, mais un destin bien triste pour un philosophe. Continuez, je vous prie, à me donner de vos nouvelles. Vos lettres font mon unique récréation. Soyez persuadé de toute mon estime. WILHELMINE.

Mes amitiés à madame Denis.

32. — DE LA MÊME.

Le 27 décembre.

Si mon corps voulait se prêter aux insinuations de mon esprit, vous recevriez toutes les postes de mes nouvelles. Je suis, me direz-vous, aussi cacochyme que vous, et cependant j'écris. A cela je vous réponds qu'il n'y a qu'un Voltaire dans le monde, et qu'il ne doit pas juger d'autrui par lui-même. Voilà bien du bavardage. Je vois votre impatience d'apprendre les choses qui vous intéressent. Une bataille gagnée; Breslaw au pouvoir du roi; trente-trois mille prisonniers, sept cents officiers et quatorze généraux de pris, outre cent cinquante canons et quatre mille chariots de vivres, de bagages, et de munitions, sont des

nouvelles que je puis vous donner. Je n'ai pas fini. Il est resté quatre mille morts sur le champ de bataille, quatre mille blessés se sont trouvés à Breslaw, et on compte quatre mille cinq cents déserteurs. Vous pouvez compter que c'est un fait, non seulement avéré par le roi et toute l'armée, mais même par une foule de déserteurs autrichiens qui ont été ici. Les Prussiens ont cinq cents morts et trois mille blessés. Cette action est unique et paraît fabuleuse. Les Autrichiens étaient forts de quatre-vingt mille hommes. Les Prussiens n'en avaient que trente-six mille. La victoire a été disputée; mais toute l'affaire n'a duré que quatre heures. Je ne me sens pas de joie de ce prodigieux changement de la fortune. Je dois ajouter encore une anecdote. Le corps que commandait le roi avait fait quarante-deux milles d'Allemagne en quinze jours de temps, et n'avait eu qu'un jour pour se reposer avant de livrer cette mémorable bataille. Le roi peut dire comme César, Je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu. Il me mande qu'il n'est embarrassé à présent que de nourrir et de placer ce prodigieux nombre de prisonniers. La lettre que vous lui avez écrite, où vous lui demandez la relation de la bataille de Mersbourg, a été enlevée avec la mienne. Heureusement il n'y avait rien qui puisse vous faire du tort. Je vous adresse la lettre ci-jointe pour le chapeau rouge[1]. Pour des coquineries, il n'y en a point; pour des douceurs, je n'en réponds pas.

Nous avons eu, il y a trois jours, trois secousses d'un tremblement de terre à quatre milles d'ici. On dit que la première était forte, et qu'on a entendu des

[1] Le cardinal de Tencin.

bruits souterrains. Il n'a causé aucun dommage. On n'a point d'exemple d'un pareil phénoméne dans ce pays; je vous laisse le soin d'en trouver la raison. Bien des compliments à madame Denis. Soyez persuadé de toute mon estime. WILHELMINE.

33. — DE LA MÊME.

Le 2 janvier 1758.

Car, grace au ciel, nous avons fini la plus funeste des années. Vous me dites tant de choses obligeantes sur celle qui court, que c'est un sujet de reconnaissance de plus pour moi. Je vous souhaite tout ce qui peut vous rendre parfaitement heureux. Pour ce qui me regarde, j'abandonne mon sort à la destinée. On forme souvent des vœux qui nous seraient préjudiciables s'ils s'accomplissaient, aussi n'en fais-je plus. Si quelque chose au monde peut contenter mes desirs, c'est la paix. Je pense comme vous sur la guerre; nous avons un tiers qui pense certainement comme nous. Mais peut-on toujours suivre sa façon de penser? Ne faut-il pas se soumettre à bien des préjugés établis depuis que le monde existe? L'homme court après le clinquant de la réputation, chacun la cherche dans son métier et dans ses talents; on veut s'immortaliser. Ne faut-il pas chercher cette gloire chimérique dans les idées vraies ou fausses que l'esprit de l'homme s'en fait? Démocrite avait bien raison de rire de la folie humaine.

Je vois une hypocrite d'un côté courant les processions et implorant les saints, occupée à brouiller toute l'Europe, et à la priver de ses habitants. Je vois de

l'autre côté un philosophe (quoique avec regret) faire couler des flots de sang humain. Je vois un peuple avare conjuré à la perte des mortels pour accumuler ses richesses. Mais baste! je pourrais trop voir, et cela n'est pas nécessaire. Il faut vous contenter pour cette fois de mon verbiage et de mes réflexions, car je n'ai point de nouvelles depuis la dernière lettre que vous avec reçue de moi. Ce que vous me proposez est un peu scabreux; je m'explique sur ce sujet dans la lettre que je vous adresse. J'en reviens à ma vieille phrase, Que l'on est sourd dans votre patrie. Si je pouvais vous parler, vous jugeriez peut-être différemment que vous ne faites. Le roi est dans le cas d'Orphée, si sa bonne fortune ne le tire d'affaire. Il souhaite la paix, mais il y a bien des *mais*. Si elle ne se fait avant le printemps, toute l'Allemagne sera ruinée et désolée. L'état où elle se trouve déjà est affreux. Quelque conduite sage qu'on tienne, on ne peut se mettre à l'abri des violences et du pillage. Je ne finirais point si je vous faisais un détail des malheurs qui l'accablent. C'est une honte que, dans un siécle policé, on en agisse avec tant de cruauté. Le roi n'en souffre point. Malgré tout ce qu'on en dit, le peuple saxon l'aime, mais la noblesse le hait, parcequ'elle est privée des pensions et des appointements qu'elle retirait. On débite contre lui des calomnies atroces. Peut-on y ajouter foi? elles viennent de ses ennemis. L'envie a persécuté tous les grands hommes; il faut y joindre l'animosité. Que n'est-on sourd quand elle lance ses traits empoisonnés!... Encore une fois, il faut que je finisse, car je m'aperçois que je bavarde trop. Soyez persuadé de

toute mon estime, et que je serai toute ma vie la véritable amie du frère Suisse.

34. — DE LA MÊME.

LETTRE DES PANDOURES AU FRÈRE SUISSE.

Pourquoi nous nommez-vous vilains? nous pillons, nous saccageons, et sommes larrons privilégiés, cela est vrai. Sommes-nous en cela plus condamnables que ceux qui gouvernent le monde, que les auteurs qui dérobent les pensées d'autrui, et que les saints du paradis, qui, pour fonder des églises et des couvents, s'appropriaient les biens du peuple et des particuliers? Non, assurément. Rendez-nous donc plus de justice, et souhaitez, au lieu de nous injurier, que les souverains de l'Europe suivent à l'avenir notre exemple; qu'ils deviennent aussi avides que nous de posséder vos lettres, qu'ils apprennent par leur lecture à devenir philosophes, et pandoures de la vertu. Si jamais nous avons le bonheur de vous attraper, nous tâcherons de piller votre esprit et vos connaissances pour nous venger de votre mépris. Nos rossinantes seront alors métamorphosées en Pégases, et nous saurons bien, avec le secours d'une certaine dame qui se nomme Raison, vous empêcher de faire des neuvaines contre nous. Adieu.

P. S. J'ai reçu toutes vos lettres, et j'y réponds à-la-fois. Le plan de la comédie italienne n'est pas tout-à-fait assez juste; mais il me siérait mal de vouloir critiquer vos ouvrages. La sœur de Mezzetin n'ose se

mêler que de ce qui la regarde, et d'ailleurs il est bien dangereux d'entreprendre de jouer la comédie, puisqu'on risque d'être enlevé par les pandoures, où que les rôles ne soient interceptés. Il y a plus de quatre semaines que je n'ai aucunes nouvelles du roi. Il se peut qu'il m'ait écrit, ce que je crois très sûrement; mais je pense que ses lettres ont peut-être pris des routes qui ne conduisent pas ici.

On dit que les Français ont reçu un petit échec à Bremen, et qu'il y a eu sept mille hommes de battus. Les Suédois sont au pis en Poméranie. Leur cavalerie s'est retirée dans l'île de Rugen. L'infanterie est à Stralsund, où on les a bloqués et où on va les bombarder. Voilà tout ce que je sais. Mon frère de Prusse m'a adressé cette lettre pour vous. Vous pouvez voir par la date combien les lettres arrivent régulièrement ici. Je plains votre aveuglement de ne croire qu'un dieu, et de renier J... Comment ferez-vous pour plaider votre cause? Si quelque chose pouvait me divertir encore, ce serait de voir votre apologie. Adieu; donnez-moi, je vous prie, de vos nouvelles, et surtout de celles de mon amant [1]. Veuille le ciel qu'elles soient bonnes!

WILHELMINE.

J'ai oublié de vous dire que c'est moi qui suis la pandoure. Je me suis méprise, et j'ai envoyé un papier blanc au roi au lieu de votre lettre que j'ai retrouvée. Je l'ai fait repartir. Si elle arrive à bon port, vous aurez bientôt réponse.

[1] Allusion au cardinal de Tencin, avec lequel elle voulait négocier la paix.

35. — DE Mme LA MARGRAVE DE BADE-DOURLACH.

A Carlsruhe, le 17 auguste.

Monsieur, je viens de recevoir la lettre très obligeante que vous venez de m'écrire. Si j'avais pu vous prouver dans toute son étendue la considération que j'ai pour vous, j'oserais alors me flatter, monsieur, de mériter votre estime. La reconnaissance que vous me devriez me tiendrait lieu de mérite, et, à quelque prix que je me visse assurée de votre amitié, cela me suffirait toujours pour me rendre trop heureuse.

Votre pastel est en train. Jamais je n'ai travaillé avec plus de plaisir. Je m'abandonne à l'idée charmante que cela vous empêchera d'oublier une personne qui vous est tout acquise. C'est peut-être une illusion, mais ne me l'ôtez point, monsieur, j'en suis trop charmée.

J'ai rendu compte au margrave de la justice que vous rendez à nos sentiments pour vous, et des politesses que vous me dites à ce sujet: il en est pénétré. J'aurais bien voulu que vous fussiez revenu sur vos pas pour connaître par vous-même l'effet que votre départ fesait sur nous. Nos regrets exprimaient notre admiration et notre estime. Enfin, monsieur, vous êtes bien fêté parmi nous, et comme vous avez si bien su développer le cœur de Zaïre, pourquoi ignoreriez-vous le mien! Permettez que je vous renvoie à cette connaissance, pour vous faire comprendre quels sont les sentiments d'estime et de considération avec les-

quels j'ai l'honneur d'être, pour toute ma vie, monsieur, votre très affectionnée servante, CAROLINE, margrave de Bade-Dourlach.

P. S. N'oubliez pas, monsieur, de revenir chez nous. Le margrave et moi vous en sollicitons. Vous savez bien qu'une écolière vous attend.

36. — DE LA MÊME.

A Carlsruhe, le 17 janvier 1759.

Monsieur, je commets peut-être une indiscrétion de vous dérober des moments dont vous savez faire un meilleur usage; mais pouvez-vous penser que je puisse recevoir vos vers charmants, que j'admire en rougissant, et en étouffer ma reconnaissance? Non, en vérité, je ne le puis. Je ne suis pas digne de votre lyre, monsieur, je le sais, mais réellement de votre amitié. Ne la refusez donc point à l'estime la plus pure et la plus vraie. Je fais de bien sincères vœux pour votre santé. Tout m'y intéresse; et la promesse que vous me donnez, monsieur, de vous revoir chez nous, me les fait redoubler d'ardeur. J'y mets même une telle confiance, que je sens déjà toute la joie de pouvoir vous assurer de vive voix de cette considération et de cette estime distinguée que l'on vous doit, et avec lesquelles j'ai l'honneur d'être plus que personne au monde, monsieur, votre, etc., CAROLINE, margrave de Bade-Dourlach.

P. S. Le margrave, transporté de joie d'oser espé-

rer de vous revoir cet été, monsieur, et pénétré de vos mérites, m'ordonne de vous tenir compte de ses sentiments, et de vous dire combien il est sensible à ceux que vous voulez bien témoigner pour lui.

37. — DE M. DE VOLTAIRE

A S. A. MADAME LA MARGRAVE DE BADE-DOURLACH.

Aux Délices, 2 février.

Madame, la lettre dont votre altesse sérénissime m'honore est un bienfait nouveau qui me remplit de reconnaissance, et un nouveau charme qui m'attache à elle; vos pastels, madame, votre plume, vos bontés, vous font des sujets ou plutôt des esclaves dans un pays libre.

Tout me plaît en vous, tout me touche;
Parlez, belle princesse, écrivez ou peignez :
Les Graces, par qui vous régnez,
Ou conduisent vos mains, ou sont sur votre bouche.

J'ai une bien forte tentation, madame, de quitter dans les beaux jours de l'été mes petits ermitages, mes petits châteaux ou chaumières, pour venir me mettre aux pieds de vos altesses sérénissimes dans le palais du meilleur goût que j'aie jamais vu. Je quitterai mes épinards et mon persil pour vos trois mille plantes de l'Asie et de l'Afrique; mes petits bois, pour votre immense forêt de Dodone; mes lièvres pour vos chevreuils; enfin ma liberté pour les belles chaînes dont vous enchaînez tous ceux qui ont l'honneur de vous approcher.

J'ai perdu dans madame la margrave de Bareith

une princesse qui m'honora toujours d'une bonté inaltérable; je retrouve en vous, madame, son esprit, ses talents, et ses graces, et tout cela très embelli; je voudrais mériter d'y retrouver la même bienveillance.

Fasse le ciel que le saint empire romain, qui est sens dessus dessous depuis trois ans, puisse être aussi tranquille l'été prochain qu'on l'est dans le beau séjour du *Repos de Charles!* Le midi de l'Allemagne est bien heureux; il ne se ressent point des horreurs de la guerre, et il vous possède. On attend la mort du roi d'Espagne pour troubler le reste de l'Europe. Milord maréchal, ou M. Keit, gouverneur de Neuchâtel, vient de passer par nos Alpes pour aller négocier en Italie; on dit que ce n'est pas pour la pacification générale. Mais, madame, pourquoi vous parler de nouvelles? Il est plus doux de s'entretenir de monseigneur le margrave et de vous. Je suis avec le plus profond respect, madame, de votre altesse sérénissime, etc.

Elle pardonnera à un pauvre malade qui ne saurait écrire de sa main.

38. — DE M. DE VOLTAIRE

AU MARGRAVE DE BAREITH,

En lui envoyant l'ode sur la mort de S. A. R. la princesse de Prusse, son épouse.

Au château de Tourney, 17 février.

Monseigneur, mon cœur remplit un bien triste devoir en envoyant à votre altesse sérénissime, ainsi qu'au roi votre beau-frère, cet ouvrage, que ce monarque m'a encouragé à composer.

Ma vieillesse, mon peu de talent, ma douleur même, ne m'ont pas permis d'être digne de mon sujet; mais j'espère qu'au moins le dernier vers ne vous déplaira pas.

Elle vous aimait, monseigneur, et, après vous, son cœur était à son frère. Ce souvenir, quoique très douloureux, vous est cher, et peut mêler quelque douceur à son amertume.

Que votre altesse sérénissime daigne recevoir avec indulgence ce faible tribut d'un attachement que j'aurai jusqu'au tombeau. Puissiez-vous ajouter à de longs jours tous ceux que cette auguste princesse devait espérer de passer avec vous!

Je suis avec le plus profond respect, etc.

39. — DU PRINCE HENRI DE PRUSSE.

8 février 1762.

Monsieur, lorsque je lis un ouvrage qui m'intéresse et m'enléve, je m'écrie, C'est du Voltaire! Voilà le sentiment que vous m'inspirez, c'est mon guide; je n'en connais point d'autre.

Les grands peintres peuvent apprécier un tableau: mais combien peu y en a-t-il qui peuvent dire avec le Corrége, Je suis peintre? C'est un droit qui vous appartient; quant à moi, je n'ose être, dans les ouvrages de goût, esclave de mon jugement.

Après cet aveu, je puis vous dire que l'ode que vous réclamez en faveur d'un autre m'a plu[1]: j'y ai trouvé

[1] Une ode sur la guerre de 1756, qu'on attribuait à M. de Voltaire, et qui est de M. de Bordes.

un cœur pénétré des maux de l'humanité, de la hardiesse dans les expressions, et plusieurs vérités. Ces sentiments sont dignes de vous.

Puissiez-vous jouir long-temps de l'heureux avantage d'éclairer les hommes ! et puissé-je avoir celui de vous donner des preuves de l'estime avec laquelle je suis, monsieur, votre très affectionné ami et serviteur,

HENRI, prince de Prusse.

40. — DE MME LA MARGRAVE DE BADE-DOURLACH.

A Carlsruhe, le 17 auguste.

Monsieur, votre souvenir est la chose du monde qui me flatte le plus. Vous pouvez ainsi juger avec quelle joie et reconnaissance je reçois les marques que vous voulez bien m'en donner. Le mémoire que vous m'envoyez, monsieur, ne serait pas sorti de votre plume s'il ne touchait et n'intéressait autant qu'il le fait. Ces infortunés sont heureux, dans leur malheur, que vous vouliez bien prendre leur défense[1]. Personne n'est plus en état que vous, monsieur, de faire percer la vérité au travers des voiles dont la cabale et l'autorité chercheront à la couvrir. Il est bien louable à vous de donner sujet à votre cœur de se signaler autant que votre génie. L'un et l'autre est si parfait que non seulement nous, mais la postérité la plus reculée ne cessera de vous chérir et de vous admirer. Conservez-moi votre amitié, je vous en conjure, mon-

[1] Les Calas.

sieur; j'ose y prétendre par l'estime très distinguée avec laquelle j'ai l'honneur d'être, pour toute la vie, monsieur, votre, etc., CAROLINE, margrave de Bade-Dourlach.

41. — DE LA MÊME.

A Carlsruhe, le 24 auguste.

Monsieur, je viens de recevoir l'histoire d'Élisabeth Canning et de Jean Calas, que vous m'avez fait l'honneur de m'envoyer. Permettez, monsieur, que je vous en marque toute ma reconnaissance. Je prie le baron de Hahn, qui vous remettra cette lettre, de vous dire avec quel enthousiasme je vous estime, et combien je languis après le moment de vous revoir ici.

Je vous le répète, monsieur, la malheureuse famille de Calas est bien heureuse d'avoir trouvé un avocat tel que vous. Les choses que vous écrivez pour elle sont autant de pièces d'éloquence qui font honneur et à votre plume et à vos sentiments. Le public les recevra, comme moi, avec mille applaudissements, et votre gloire en recevra un nouveau lustre.

J'ai l'honneur d'être avec la considération la plus vraie et la plus parfaite monsieur, votre, etc.,

CAROLINE, margrave de Bade-Dourlach.

42. — DU DUC DE VIRTEMBERG.

A Benan, ce 8 janvier 1763.

Le marquis de Genti, monsieur, s'est acquitté, à son retour de Ferney, de la commission dont vous m'avez fait l'honneur de le charger, avec cette politesse qui

lui paraît naturelle, et avec toute la chaleur de l'amitié que vous avez su lui inspirer.

Je sens tout le prix des offres qu'il vous a plu de me faire faire par lui. J'y suis sensible comme je le dois, monsieur; mais certes je n'en abuserai pas, et parceque je serais au désespoir de paraître importun à une personne que j'aime tant que vous, et parceque les engagements que j'ai pris m'ont déjà fixé ailleurs. Mais je profiterai avec empressement du bonheur que j'ai d'être dans votre voisinage, et je compte, si vous voulez bien l'agréer, rendre mardi prochain mes devoirs à mon ancien maître et ami.

Je me réjouis d'avance du plaisir que j'aurai de vous renouveler de bouche les assurances sincères de la tendre amitié et de la haute estime avec lesquelles je n'ai jamais cessé d'être, monsieur, votre, etc.,

LOUIS-EUGÈNE, duc de Virtemberg.

43. — DE Mme LA MARGRAVE DE BADE-DOURLACH.

A Carlsruhe, le 14 janvier.

Monsieur, vous, qui devez connaître le cas que je fais de votre souvenir, et le prix dont m'est chaque trait de votre plume, pourrez mieux comprendre que personne ma douleur d'avoir été privée jusqu'à cette heure par une maladie du plaisir de vous remercier de la lettre charmante qu'il vous a plu m'écrire. J'en fus transportée, et le marquis de Bellegarde ne pouvait se charger de rien qui me fît plus de plaisir. Je vous consacre donc ici, monsieur, les premiers moments où je

puis écrire, trop heureuse de pouvoir enfin vous témoigner une reconnaissance dont je suis vivement pénétrée. J'ai bien envié au marquis le bonheur de vous avoir vu à Babylone. Si je dépendais de moi, j'irais avec bien de la joie vous trouver dans cette capitale, vous y porter mes hommages, vous y vénérer, vous y admirer, ce qui me siérait beaucoup mieux que de vous faire ici mon aumônier, comme vous dites bien agréablement. Enfin, monsieur, le désir de vous revoir m'occupe tout entièrement. Il n'est pas raisonnable d'exiger que vous quittiez un pays de délices et d'une philosophie si séduisante, pour vous jeter dans une solitude; mais comme les choses dont on se prive un temps acquièrent de nouveaux charmes, vous devriez vous en arracher, venir vous ennuyer un peu avec nous, emporter nos cœurs et nos regrets, puis rentrer dans tous les agréments que vous seul savez si bien procurer à tous ceux qui vous entourent. Je me flatte, monsieur, que votre santé vous permettra un jour cette petite échappade, et que j'aurai la satisfaction de vous renouveler de bouche ces sentiments de la plus haute estime avec laquelle j'ai l'honneur d'être, monsieur, votre, etc.,

Caroline, margrave de Bade-Dourlach.

44. — DU DUC DE VIRTEMBERG.

A Renan, ce 1er février.

Je préfère, monsieur, les marques que vous voulez bien me donner de votre amitié aux faveurs des héros et des rois. Celles-ci sont intéressées et trompeuses,

tandis que j'ose regarder vos sentiments pour moi comme une sorte de récompense due au tendre attachement que je vous ai voué depuis si long-temps. Ce n'est pas d'aujourd'hui seulement que vous daignez m'aimer, et que je vous chéris et vous admire avec tout l'enthousiasme que vous savez si bien inspirer.

Je n'ai garde, monsieur, de charger mes épaules de l'orgueil d'un manteau ; son poids m'accablerait. D'ailleurs c'est pour pouvoir être en veste que je suis venu habiter la Suisse. Cependant, comme la véritable philosophie consiste principalement dans la jouissance du bonheur, je me crois, lorsque je suis à Ferney, plus philosophe que Socrate et que vous-même ; car j'ose penser que vous ne fûtes jamais aussi heureux que je le suis alors.

Encore suis-je heureux quand je me trouve auprès de la tendre épouse qui a su fixer mon cœur. Elle est simple, ingénue, pleine de douceur, de sens, et de vertus. Nous nous aimons avec une ardeur égale ; de jour elle est mon amie, la nuit je suis son amant, et nous ne nous souvenons du titre d'époux que parcequ'il constate notre bonheur, et que nous chérissons également tous les liens qui nous unissent davantage. Vous voyez bien, monsieur, que, dans ce sens, il m'est facile d'être un peu philosophe.

Les regards de ses deux grands yeux noirs pleins de feu vous exprimeraient bien plus vivement que ma faible plume la reconnaissance qu'elle vous porte de l'intérêt que vous daignez prendre à notre situation. Aussi espère-t-elle, quand sa santé le lui permettra, de venir à Ferney vous rendre cette espèce d'hommage,

qui certes ne vous déplaira pas. Voilà, mon cher maitre, les nouvelles les plus fraîches de mon cœur, sur lequel vous vous êtes acquis tant de droits. Elles ne ressemblent pas à celles de la gazette, car elles sont toutes bien vraies.

J'oubliais de vous dire que j'ai renoncé à toutes mes starosties. Je ne suis plus aujourd'hui que ce que j'ai toujours été, votre ami et votre admirateur; et ces titres me sont bien plus chers que tous ceux que la vanité accorde.

C'est du fond de Renan et de nos brouillards que j'ose présenter mes hommages aux heureux habitants de Ferney. Sensible à l'honneur de leur souvenir et de leurs bontés, je me hâterai de venir les joindre, et de grossir votre cour le plus tôt qu'il me sera possible.

Que le papa daigne se charger de mes vœux pour son aimable fille [1]. Je desire que le nouvel état qu'elle va embrasser la rende aussi heureuse que je le suis. C'est tout ce que je peux lui souhaiter de plus agréable et de plus doux. Je l'aime, puisqu'elle paraît ajouter à votre gloire la réputation de bienfesance que vos actions respirent autant que vos écrits immortels.

Recevez les assurances de l'amitié la plus sincère et la plus invariable.

[1] Mademoiselle Corneille.

45. — DE M. DE VOLTAIRE

A S. A. S. MADAME LA MARGRAVE DE BADE-DOURLACH.

Au château de Ferney, par Genève, 4 février.

Madame, j'aime mieux avoir l'honneur d'écrire à votre altesse sérénissime d'une main étrangère que de ne vous point écrire du tout. Je deviens presque aveugle, et il ne faut pas l'être quand on veut faire sa cour à Carlsruhe. J'apprends avec bien de la douleur que votre altesse sérénissime a été malade tout comme une autre; la beauté et le mérite ne guérissent de rien; les médecins ne guérissent pas davantage; il n'y a que le régime qui rétablisse la santé.

Je ne suis point en état, madame, de venir me mettre à vos pieds; que feriez-vous d'un vieil aveugle? Mais si quelqu'un de mes enfants peut trouver grace devant vos yeux, ils viendront demander votre protection.

Je marie dans quelques jours la nièce de Pierre Corneille à un jeune gentilhomme de mon voisinage; la consolation de la vieillesse est de rendre la jeunesse heureuse. S'il fesait plus beau, et si j'étais moins décrépit, je mènerais la noce danser devant votre château, comme fesaient les anciens troubadours; nous y chanterions les plaisirs de la paix, dont l'Allemagne avait besoin comme nous.

J'espère dans quelques semaines envoyer à vos pieds le second tome de la *Vie de Pierre-le-Grand*, ne pouvant le porter moi-même. Votre altesse sérénissime y verra des choses assez curieuses; mais ma plume ne

vaut pas vos crayons, et mes peintures ne valent pas vos pastels.

La czarine régnante a grande envie d'imiter la reine Christine, non pas en abdiquant, mais en cultivant les arts et les sciences; on la dit fort belle et fort aimable : voilà quatre impératrices tout de suite; cela tourne un peu la loi salique en ridicule. Pour moi, madame, depuis que j'ai eu l'honneur de vous faire ma cour, j'ai toujours souhaité que les femmes gouvernassent.

Agréez le profond respect avec lequel je serai toute ma vie, madame, de votre altesse sérénissime, etc.

46. — DU DUC DE VIRTEMBERG.

A Renan, ce 14 février.

J'apprends, monsieur, que madame votre nièce est malade; j'en suis très inquiet. Daignez, de grace, me faire savoir ce qui en est. Je suis très fâché que vous ne m'en ayez rien dit, car vous n'ignorez pas la part que je prends à ce qui vous intéresse. Ce procédé n'est pas dans l'ordre, et vous ne pouvez le réparer qu'en me donnant des nouvelles plus consolantes de sa santé.

Je suis bien fâché que cet incident ait converti vos fêtes en des jours de tristesse; mais l'habileté et les soins de M. Tronchin me rassurent et me tranquillisent.

Il faut bien que la vie de l'homme soit mêlée de plaisirs et de peines, puisqu'à Ferney même l'amertume en corrompt quelquefois la douceur.

Les nouvelles d'aujourd'hui confirment la grande nouvelle de la paix. Un courrier de M. de Werelst a apporté à La Haye la signature des préliminaires. Notre postérité aura de la peine à croire qu'on se soit, pendant sept ans, exterminé de part et d'autre en Allemagne, pour se reposer ensuite dans le même système qu'on avait abandonné.

En vérité les hommes ont de singuliers conducteurs; mais ceux qui rampent aujourd'hui sur la surface de la terre en méritent-ils d'autres?

> Croyez-moi, les humains, que j'ai trop su connaître,
> Méritent peu, mon fils, qu'on veuille être leur maître.

Vous les connaissiez dès-lors, monsieur; et il semble que depuis ils sont devenus encore plus petits et plus méprisables.

J'ai vu de près plusieurs de ceux que les siècles à venir illustreront sous la qualification de héros. Ils m'ont fait pitié, et, je le dis, non par rancune ou par amour-propre, mais par le respect que je porte à la vérité.

Je voudrais avoir trouvé dans les espaces ce point qu'Archimède cherchait: je vous y placerais, mon cher maître, non pour soulever le monde, mais pour nous apprendre des vérités qui confondraient à jamais l'orgueil et l'imposture.

Ma petite femme me charge de vous faire bien des compliments de sa part; et, quoique fort incommodée, elle me paraît plus inquiète de vos inquiétudes que des maux qui l'affligent. Cette façon de penser est commune à tout ce qui m'appartient, et elle découle bien

naturellement des sentiments de la tendre amitié que je vous ai vouée depuis si long-temps.

47. — DU MÊME.

Au château de Renan, ce 20 mars.

Ce n'est pas à ma philosophie, monsieur, qu'il faut attribuer l'ignorance dans laquelle j'ai laissé madame la duchesse de Virtemberg du lieu de mon habitation. Mais la fatalité des circonstances, qui m'a fait éprouver tant de caprices et de bizarreries différentes, et à qui je dois peut-être la douceur de ma vie présente, aurait aussi interrompu l'honneur qu'elle me fesait de recevoir et de me donner de ses nouvelles.

Je suis fâché qu'une occasion si triste pour elle la rappelle à ses anciennes habitudes; mais je suis encore plus affligé d'ignorer absolument ce qui la regarde.

Je desire du fond de mon cœur que des jours plus heureux puissent la consoler de tant de malheurs et de pertes qui l'ont frappée à-la-fois.

Je prends la liberté, monsieur, de vous charger de l'incluse. Adoucissez, s'il se peut, les chagrins amers d'une femme charmante. Qui pourra essuyer ses pleurs, si ce n'est vous? C'est au patriarche à répandre de nouveau le sourire sur la physionomie d'une Grace affligée.

Vous êtes donc présentement aux Délices. Mais les élus qui ont le bonheur de pouvoir être les plus assidus auprès de votre personne ont l'avantage sur vous d'y être sans cesse.

M. Tronchin est digne sans doute de toutes vos préférences. Mais vous feriez encore mieux, monsieur, de le voir que de le consulter.

Cependant, mon cher maître, je vous défie de devenir aveugle; car, quand même ces yeux brillants et si pleins du génie qui vous inspire se couvriraient, vous n'en seriez pas moins l'homme du monde qui voit le mieux.

Selon les calculs faits à Vienne, il est prouvé que les dépenses dans lesquelles cette guerre a entraîné sa majesté l'impératrice montent à cinq cent millions de florins; mais, ce qui est plus exorbitant et plus fâcheux encore, c'est que cette même guerre coûte à ses états un demi-million d'hommes.

Je l'ai déjà dit, et j'ose le répéter encore, que la postérité aura de la peine à croire que l'Europe se soit exposée pour rien à tant de pertes irréparables.

Est-ce là ce siécle de lumières que vous embellissez et que vous éclairez? Hélas! les temps et les hommes se ressemblent et se ressembleront toujours. La multitude aveugle se courbera sans cesse sous le joug d'un petit nombre d'hommes puissants, et l'ambition des rois de la terre foulera toujours les lois sacrées de l'humanité.

Daignez présenter mes hommages à madame Denis, recevoir ceux de ma petite femme, et ne pas douter de la tendre amitié que vous m'avez inspirée depuis si long-temps.

J'apprends tout-à-l'heure, monsieur, que c'est à vous que je dois le chocolat excellent que je prends depuis quelques jours. C'est le présent le plus conve-

nable qu'on puisse faire à un homme marié; aussi ma petite femme vous en est-elle très obligée.

48. — DU MÊME.

A Renan, ce 29 juin.

Quoique mon bonheur, monsieur, soit femelle, il est devenu de tous les genres par le tendre intérêt que vous daignez y prendre.

Comme je n'ai pas cru devoir desirer un fils plutôt qu'une fille, ma joie, à la naissance de cet enfant, a été aussi grande qu'elle aurait pu l'être à celle d'un garçon.

Voilà de nouveaux devoirs qui me sont imposés. J'ai tâché jusqu'à présent de remplir de mon mieux ceux d'un époux tendre, je ferai des efforts pour remplir de même les devoirs d'un bon père. Je ne me flatte pas d'avoir assez de force et de lumières pour satisfaire à tant d'obligations diverses, mais du moins je ferai tout mon possible.

La nature et mon cœur seront les sources où je puiserai. Je tâcherai de rendre la vertu aimable aux yeux de ce cher enfant, et je suis plus convaincu que personne que le meilleur moyen de la lui inspirer est de lui en donner l'exemple; car la plupart des pères sont la cause principale des déréglements et des vices de leurs enfants.

Mon bonheur sera durable, parceque je sais borner mes desirs, parceque je n'ai rien à me reprocher, qu'il n'est pas fondé sur le malheur d'autrui, et parceque je sens que je jouis de cette satisfaction inté-

rieure qui est la plus grande de toutes les félicités; enfin mon bonheur sera durable, parceque je le partage avec une femme que j'adore, et qui me donne tous les jours de nouvelles preuves de la simplicité et de l'excellence de son caractère. Ce bonheur m'est cher, monsieur, parcequ'il est inhérent à mes devoirs, et parceque vous l'aimez; vous l'aimez, parcequ'il est fondé sur la vertu, et que depuis long-temps déjà vous vous plaisez à vous intéresser à moi.

Trissotin représenté par vous, *les Femmes savantes* deviennent nécessairement une fort mauvaise pièce. Eh! qui pourrait n'être pas enchanté de ce nouveau Trissotin! Je suis persuadé qu'au lieu du grec, ces dames vous auraient prié de leur parler votre français.

La nature, si prodigue envers vous, vous refuse quelquefois la santé. C'est à M. Tronchin à vous donner ce qu'elle semble vouloir vous dérober. Puisse-t-il l'emporter sur elle, et il sera mon héros! Enfin puisse-t-il vous arriver tout le bien que je vous souhaite, et vous serez le plus heureux des mortels!

Daignez présenter mes hommages à madame votre niéce, et accepter ceux de ma petite femme, qui est bien sensible à toutes les choses obligeantes que vous avez bien voulu lui faire parvenir.

49. — DE M. DE VOLTAIRE

A S. A. S. MADAME LA MARGRAVE DE BADE-DOURLACH.

Au château de Ferney, par Genève, 17 janvier 1764.

Madame, votre altesse sérénissime a été touchée de l'horrible aventure des Calas. Ce procès d'une famille

protestante qui redemande le sang innocent va bientôt être jugé en dernier ressort; je mets à vos pieds cet ouvrage consacré aux vertus que vous pratiquez. Si votre altesse sérénissime daigne envoyer quelques secours pour subvenir aux frais qu'une famille indigente est obligée de faire, cette générosité sera bien digne de votre altesse sérénissime, et tous ceux qui ont pris en main la cause de ces infortunés vous regarderont dans l'Europe comme leur principale bienfaitrice. Souffrez que je sois ici leur organe, en vous renouvelant le profond respect avec lequel je suis, madame, de votre altesse sérénissime, etc.

50. — DU DUC DE VIRTEMBERG.

A La Chablières, ce 4 février.

Je sais bien bon gré, monsieur, à cette belle princesse de me rappeler dans l'honneur de votre souvenir. C'est une marque bien précieuse qu'elle me donne de son amitié, et je saisis cette occasion avec tout l'empressement possible pour vous en remercier tous deux.

Si le titre de philosophe est le partage de ceux qui sont véritablement heureux, je conviens, monsieur, que j'y ai quelque droit. Je coule ma tranquille vie entre une épouse et un enfant que j'aime de tout mon cœur. Mes occupations domestiques sont à-la-fois mes devoirs et mes plaisirs, et je borne tous mes desirs à les remplir avec tendresse et avec exactitude.

Ce sont ces mêmes devoirs qui me privent du bonheur d'aller vous voir à Ferney. Ma femme, qui me

charge de vous présenter ses hommages, est déjà assez avancée dans sa nouvelle grossesse, et je n'ai garde de l'abandonner dans une situation que mon absence lui rendrait encore plus pénible; et il me semble que ceci suffit pour vous prouver combien je l'aime.

J'ignore parfaitement quelles seront les fêtes de Stutgard et de Louisbourg; mais ce que je sais, c'est que tous les jours, que dis-je? tous les instants sont des fêtes pour moi; car il ne me faut qu'une caresse de ma femme et un sourire de mon enfant pour les rendre tels. Après cela, vous sentez bien, monsieur, que je ne desire pas de changer de manière d'être. Mais, si toutefois la fortune avait résolu de me faire passer dans une autre situation, encore ne désespèrerais-je pas de vivre heureux, et voici comme je ferais : je vivrais avec beaucoup de simplicité; je m'environnerais, autant qu'il me serait possible, d'honnêtes gens; je n'aurais pour but de ma conduite que le bonheur de ceux qui me seraient confiés, et je n'écouterais, pour le remplir, que la voix de ma conscience et ce motif si louable et si consolant par lui-même : voilà mon secret, et je suis bien persuadé que vous daignerez l'approuver. Je ne vous en dirai pas davantage; car que pourrais-je vous dire après cela? mais ce qui est bien sûr, c'est que l'avenir n'altèrera jamais ma façon de penser à votre égard, et que je me ferai toujours un plaisir de vous convaincre des sentiments d'attachement que je vous ai voués, et avec lesquels j'ai l'honneur d'être, monsieur, votre, etc.,

Louis-Eugène, duc de Virtemberg.

51. — DU LANDGRAVE DE HESSE-CASSEL.

Cassel, le 6 février.

Monsieur, j'ai reçu, avec tout le plaisir imaginable, votre lettre avec le *Traité sur la tolérance*. Je l'ai lu, et on n'a pas de peine à y reconnaître son auteur, toujours plein de feu, d'idées neuves, et d'un jugement admirable. Le sort de cette pauvre famille des Calas m'a touché jusqu'au fond de l'ame. Comment se peut-il que dans un siècle aussi éclairé que celui où nous vivons il se commette encore de pareilles choses, qui feraient honte aux siècles les plus reculés? J'ai eu soin de vous faire remettre par un marchand de Genève un petit secours pour cette pauvre famille. Que je serais charmé si je pouvais espérer de vous voir à ma cour! Je suis au désespoir que votre santé vous en empêche. Il faudra donc, malgré moi, me borner à vous prier de me donner souvent de vos nouvelles, auxquelles je m'intéresse beaucoup.

Je lis et relis vos ouvrages toujours avec le même plaisir. J'ai vu représenter *Olympie* à Manheim, avec un plaisir infini; et en dernier lieu, sur mon théâtre, les comédiens français nous ont donné *Sémiramis*, et ils se sont surpassés.

Je suis avec beaucoup d'amitié et d'estime, monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur,

FRÉDÉRIC, landgrave de Hesse.

52. — DE M. DE VOLTAIRE

AU LANDGRAVE DE HESSE-CASSEL.

24 février.

Monseigneur, l'aveugle remercie votre altesse sérénissime pour les roués et autres martyrs ; votre bonne œuvre pourra être récompensée dans le ciel, mais elle n'y sera pas plus louée qu'elle l'est sur la terre. On va juger incessamment le procès que la pauvre famille Calas intente à leurs juges. Il est vrai que cette abominable aventure semble être du temps de la Saint-Barthélemi, ou de celui des Albigeois. La raison a beau élever son trône parmi nous, le fanatisme dresse encore ses échafauds, et il faut bien du temps pour que la philosophie triomphe entièrement de ce monstre.

J'ai encore à remercier votre altesse sérénissime d'avoir donné la préférence aux acteurs français sur les châtrés italiens. Je n'ai jamais pu m'accoutumer à voir les rôles de César et d'Alexandre fredonnés en fausset par un chapon. Vous avez bien raison de faire plus de cas de votre cœur et de votre esprit que de vos oreilles. Que n'ai-je de la santé et de la jeunesse ! j'irais à Cassel, et n'irais pas plus loin. Agréez le profond respect, etc.

53. — DU LANDGRAVE DE HESSE-CASSEL.

Cassel, le 13 mars.

Monsieur, c'est toujours avec un sensible plaisir que je reçois vos lettres. Il y règne un feu auquel l'on peut

aisément découvrir le Nestor et le père de la littérature. Que je serais charmé si votre santé vous permettait dans la belle saison de venir ici, et de renouveler notre ancienne amitié!

Vous avez bien raison de n'avoir jamais pu vous faire à voir représenter à un chapon les rôles des empereurs romains. Ces cris perçants et ces cadences à la fin des airs m'ont toujours révolté, et j'avoue que, quoique j'en aie un qui soit assez bon, je préfèrerai toujours la tragédie et la comédie françaises. Vous pourriez, monsieur, donner à mon spectacle un nouveau lustre, et qui le mettrait en réputation : ce serait de m'envoyer une tragédie qui n'aurait point encore paru. Fouillez seulement dans votre portefeuille, et alors vous pourrez aisément me faire ce plaisir.

Je suis avec les sentiments d'amitié la plus sincère, monsieur, votre très humble, etc.

FRÉDÉRIC, landgrave de Hesse.

54. — DE M. DE VOLTAIRE

A S. A. S. MADAME LA MARGRAVE DE BADE-DOURLACH.

A Ferney, 20 mars.

Madame, la bonté que votre altesse sérénissime a bien voulu témoigner dans l'aventure affreuse des Calas est une grande consolation pour cette famille désolée, et le secours que vous daignez lui donner pour soutenir un procès qui est la cause du genre humain est l'augure d'un heureux succès. Quand on saura que les personnes les plus respectables de l'Europe s'intéressent à ces innocents persécutés, les juges en seront

certainement plus attentifs. Il s'agit de réhabiliter la mémoire d'un homme vertueux, de dédommager sa veuve et ses enfants, et de venger la religion et l'humanité en cassant un arrêt inique. Il est difficile d'y parvenir; ceux qui, dans notre France, ont acheté à prix d'argent le droit de juger les hommes, composent un corps si considérable qu'à peine le conseil du roi ose casser leurs arrêts injustes. Il a fallu peu de temps pour faire mourir Calas sur la roue, et il faut plusieurs années et des dépenses incroyables pour faire obtenir à la famille un faible dédommagement, que peut-être encore on ne lui donnera pas. Heureux, madame, ceux qui vivent sous votre domination ! Il est bien triste pour moi que mon âge et mes maux me privent de l'honneur de venir vous renouveler le profond respect avec lequel je serai toute ma vie, madame, de votre altesse sérénissime, etc.

55. — DE M. DE VOLTAIRE

A S. A. S. MADAME LA MARGRAVE DE BADE-DOURLACH.

A Ferney, 28 mars.

Madame, votre altesse sérénissime se doute bien que je porte une furieuse envie à celui qui aura l'honneur de vous rendre cette lettre. Il jouira de l'avantage de voir une cour dans laquelle tout le monde voudrait vivre, et d'être admis auprès d'une princesse dont on voudrait être né sujet. C'est, madame, un citoyen de Genève, d'une des meilleures familles de cette république; il se nomme Mallet; il a été long-temps à la cour de Danemarck, où il est fort estimé; j'ose dire qu'il

est digne d'être présenté à votre altesse sérénissime : personne n'est plus sensible que lui au mérite supérieur; enfin, madame, quoiqu'il ne soit qu'un voyageur, il deviendra votre sujet dès qu'il aura eu le bonheur de vous voir et de vous entendre; c'est le sort de tous ceux qui ont passé à Carlsruhe : cette noble retraite est devenue, grace à votre altesse sérénissime, l'asile de la vertu et du bonheur. Que reste-t-il à tous ces rois qui ont ébranlé l'Europe par leurs guerres que de revenir chacun dans leur Carlsruhe? Vous êtes, madame, plus sage qu'eux tous, car vous êtes demeurée en paix chez vous, et ils sont forcés enfin de vous imiter.

Je suis avec un profond respect, madame, de vos altesses sérénissimes, etc.

56. — DE M. DE VOLTAIRE

AU LANDGRAVE DE HESSE-CASSEL.

7 avril.

Monseigneur, si je suivais les mouvements de mon cœur, j'importunerais plus souvent de mes lettres votre altesse sérénissime ; mais que peut un pauvre solitaire, malade, vieux, et mourant, inutile au monde et à lui-même? Votre altesse sérénissime me parle de tragédies ; donnez-moi de la jeunesse et de la santé, et je vous promets alors deux tragédies par an ; je viendrai moi-même les jouer à Cassel, car j'étais autrefois un assez bon acteur. Rajeunissez aussi mademoiselle Gaussin, qui n'a rien à faire, et qui sera fort aise de recevoir de vous cette petite faveur. Nous nous mettrons tous les deux à la tête de votre troupe, et nous tâcherons

de vous amuser ; mais j'ai bien peur d'aller bientôt faire des tragédies dans l'autre monde ; pour peu que Belzébuth aime le théâtre, je serai son homme. Les dévots disent en effet que le théâtre est une œuvre du démon : si cela est, le démon est fort aimable, car de tous les plaisirs de l'ame je tiens que le premier est une tragédie bien jouée.

J'envie le sort d'un Génevois qui va faire sa cour à votre altesse sérénissime. Il est bien heureux, mais il est digne de l'être ; c'est un homme plein d'esprit et de sagesse. La liberté génevoise est une belle chose, mais l'honneur de vous approcher vaut encore mieux.

Je songe, monseigneur, que, pour perfectionner votre troupe, vous pourriez prendre, au lieu des chapons d'Italie, que vous n'aimez point, quelques uns de nos jésuites réformés ; ils passaient pour être les meilleurs comédiens du monde ; je crois qu'on les aurait actuellement à fort bon marché.

Pardonnez à un vieillard presque aveugle de ne vous pas écrire de sa main. Je suis, etc.

57. — DU PRINCE LOUIS DE VIRTEMBERG.

Le.....

Je serais trop heureux, monsieur, de mériter l'éloge que vous me donnez dans votre lettre. La bonne opinion que vous avez de moi me pénètre et m'encourage à m'en rendre digne. Il est plus singulier que difficile de suivre le bien, et c'est cette singularité qui écarte le grand nombre d'un chemin si peu battu. L'approbation d'un homme comme vous sert d'aiguillon à un

cœur fait pour connaître la vertu, et de guide pour l'y conduire.

Je serais trop heureux si je pouvais encore avoir le bonheur de vous voir ici. Je ne partirai qu'après l'arrivée du roi à Berlin, et je ne doute nullement que j'aurai la satisfaction de vous assurer de bouche que l'on ne saurait être avec des sentiments plus distingués que les miens, votre, etc., LOUIS.

58. — DU LANDGRAVE DE HESSE-CASSEL.

Wabern, le 7 juin.

Monsieur, j'ai reçu votre lettre avec tout le plaisir imaginable. Je suis bien fâché que votre santé ne vous permette pas de venir me voir ici. Je serais au comble de la joie si, quand elle serait rétablie, vous veniez me surprendre agréablement avec mademoiselle Gaussin, que j'aime toujours beaucoup, pour jouer la comédie. Je vous prie, monsieur, de mettre ce projet en exécution, et rien alors ne saurait passer mon contentement. Je vous écris d'un endroit où je me souviens toujours avec plaisir d'avoir passé des moments bien agréables par les charmes de votre conversation. Nous y avons grande compagnie, et j'y ai fait construire dans l'orangerie un petit théâtre où l'on joue trois fois la semaine la comédie. Tantôt c'est comédie française, tantôt c'est comédie italienne. J'ai un arlequin excellent, qui est fort naturel, qui n'a aucun lazzi forcé, et qui ne charge pas trop son rôle. Nous eûmes dernièrement *l'Avare* de Molière. J'eus la curiosité de lire le lendemain l'original, duquel le comique français l'a copié

presque mot pour mot, et je trouvai que *l'Aululaire* de Plaute était le tableau original. Molière a substitué une cassette au lieu d'un pot; dans Plaute, l'on entend les cris d'une femme en travail d'enfant derrière le théâtre; ce qui n'aurait pas été trop bien reçu sur le théâtre français. Dans Molière, c'est un enlévement qui se termine par un mariage; l'on rend la cassette dans celui-ci, et dans Plaute, l'avare donne le trésor encore avec la fille. Les cris d'Harpagon et d'Euclion sont les mêmes après qu'ils s'aperçoivent que leur cassette a été volée. Enfin le dénouement de Molière est des plus forcés; il fait venir un homme de bien loin pour faire tous ces mariages, et pour faire faire un habit neuf à Harpagon, au lieu que le dénouement de Plaute s'amène beaucoup plus naturellement. L'avare y meurt, et garde sa passion jusqu'au tombeau.

J'ai vu M. le professeur Mallet de Genève; j'en ai été fort content. Il me paraît être un homme d'esprit; je l'ai engagé à écrire l'histoire de la Hesse; il va commencer incessamment la première partie, qui ira jusqu'à Philippe-le-Magnanime; et la seconde, qui sera la plus intéressante et la plus difficile, ira jusqu'à nos jours. Je lui ferai donner de mes archives toutes les piéces justificatives dont il pourrait avoir besoin. Il désire d'écrire seulement un abrégé de cette histoire, voulant écrire pour tout le monde, et non simplement pour les savants.

Je vous prie de me donner souvent de vos nouvelles, auxquelles je m'intéresse beaucoup.

Je suis avec bien de la considération, monsieur, votre très humble, etc., FRÉDÉRIC, landgrave de Hesse.

59.—DE Mme LA MARGRAVE DE BADE-DOURLACH.

A Carlsruhe, le 26 juin.

Monsieur, le peu de moments que je vis M. Mallet, joint au titre d'être de vos amis, me fit bien desirer de le voir repasser chez nous, et prendre ma réponse. Je m'en flattais même si bien, que je la remis à ce moment; mais le sachant maintenant de retour à Genève, je ne perds plus un instant à vous remercier de la lettre du monde la plus flatteuse et la plus obligeante qu'il vous a plu m'écrire. Vous connaissez trop, monsieur, mon estime et mon admiration pour vous, pour ne point être persuadé que tous mes vœux ne tendent qu'à vous revoir, vous entendre, vous admirer, et vous prouver ma parfaite considération. Vous ne m'en dites plus rien, monsieur; voulez-vous que j'en perde toute espérance! j'en serais vivement touchée. Quelle satisfaction au moins pour moi de vous voir me conserver votre souvenir! c'est un dédommagement auquel j'ai quelque droit de prétendre par tout le cas que j'en fais. M. Mallet m'a remis, monsieur, vos deux derniers ouvrages; il ne pouvait me donner rien de plus agréable. Vos contes de *Guillaume Vadé* font bien preuve du feu et de la vivacité intarissable de votre génie. Enfin il n'y a qu'un Voltaire; j'en suis si persuadée, que rien n'égalera jamais les sentiments de l'estime la plus distinguée avec laquelle j'ai l'honneur d'être, monsieur, votre, etc., Caroline, margrave de Bade-Dourlach.

60. — DU PRINCE HÉRÉDITAIRE DE BRUNSVICK.

Genève, le 16 juillet.

Monsieur, il m'est bien dur de devoir vous prier de remettre à demain le dîner que vous avez bien voulu m'offrir pour aujourd'hui. C'est monsieur l'ambassadeur de France qui en est la cause, et qui m'a arrêté pour ce midi, avant que j'eusse eu le plaisir de recevoir votre réponse. Ce ne sont pas les images des honneurs que l'on cherche quand on vient vous voir; leur réalité réside dans l'opinion que des hommes tels que vous portent de nous; et c'est à ceux-là que j'aspirerais si j'avais la vanité de croire que je puis y prétendre. Vous voir, vous admirer, et vous offrir des hommages sincères, voilà les motifs qui m'appellent à Ferney. Recevez d'avance les assurances de la considération la plus distinguée avec laquelle j'ai l'honneur d'être, monsieur, votre, etc.,

Le prince héréditaire DE BRUNSVICK.

61. — DU DUC DE VIRTEMBERG.

A La Chablières, ce 28 septembre.

Il est bien naturel, monsieur, que je seconde le juste empressement que M. le comte de Sinzendorf m'a témoigné avoir de rendre ses hommages à cet homme illustre qui a enchanté l'Europe par ses écrits immortels, et qui remplit l'univers du bruit de son nom.

Ce comte de Sinzendorf, frère de celui qui est à la tête des finances de sa majesté l'impératrice, est un

jeune homme plein d'esprit et de connaissances, et je ne doute pas que vous n'en soyez très content. Il voyage en philosophe, et je puis dire avec vérité qu'il a beaucoup vu, et très bien vu.

Il vous a réservé pour la bonne bouche, monsieur; et certes il ne pouvait pas mieux couronner la fin de ses voyages. Veuillez donc l'admettre au bonheur de vous voir, et daignez croire que je vous serai infiniment obligé de tous les moments délicieux que vous lui ferez passer.

Je saisis cette occasion pour vous renouveler les assurances sincères de l'attachement inviolable avec lequel j'ai l'honneur d'être, etc.,

LOUIS-EUGÈNE, duc de Virtemberg.

62. — DE M. DE VOLTAIRE

AU LANDGRAVE DE HESSE-CASSEL.

A Ferney, le 21 juin 1766.

Monseigneur, les maladies qui persécutent ma vieillesse sans relâche m'ont privé long-temps de l'honneur de renouveler mes hommages à votre altesse sérénissime. Souffrez que l'amour de la justice et la compassion pour les malheureux m'inspirent un peu de hardiesse. Ce sont vos propres sentiments qui encouragent les miens. J'ai pensé qu'un esprit aussi philosophique que le vôtre et un cœur aussi généreux protégeraient une cause qui est celle du genre humain.

Permettez, monseigneur, que votre nom soit publié au premier rang de ceux qui auront daigné aider les défenseurs de l'innocence à la secourir contre l'op-

pression. Les bienfaiteurs de l'humanité doivent être connus. Leur nom sera cher à tous les esprits tolérants et à toutes les ames sensibles.

Je suis persuadé que votre altesse sérénissime sera touchée après avoir lu seulement la page qui expose le malheur des Sirven. Plusieurs personnes se sont réunies dans le dessein de poursuivre cette affaire comme celle des Calas. Nous ne demandons qu'un léger secours. Nous savons que vos sujets ont le premier droit à vos générosités. La moindre marque de vos bontés sera précieuse. Que ne puis-je les venir implorer moi-même, et être témoin du bonheur qu'on goûte dans vos états! Je suis réduit à ne vous présenter que de loin le profond respect et le dévouement inviolable avec lequel je serai jusqu'au dernier moment de ma vie, etc.

63. — DE M. DE VOLTAIRE

AU MÊME.

15 auguste.

Monseigneur, M. de Vincy m'avertit que votre altesse sérénissime ajoute à ses œuvres de charité celle de venir guérir demain un malade vers les deux heures. Vous avez cru sans doute que le plaisir rendait la vie; vous ne vous êtes pas trompé.

64. — DE M. DE VOLTAIRE

AU MÊME.

A Ferney, le 25 auguste.

Monseigneur, pourquoi mon âge et mes maux me réduisent-ils à ne remercier votre altesse sérénissime

qu'en lui écrivant! pourquoi suis-je privé de la consolation de vous faire ma cour! j'ai été pénétré au fond du cœur de voir en vous un prince philosophe. La justesse de votre esprit et la vérité de vos sentiments m'ont charmé. Votre façon de penser semble réparer les actions tyranniques que la superstition a fait commettre à tant de princes. Vous-êtes éclairé et bienfesant. Que de princes ne sont ni l'un ni l'autre! mais en récompense ils ont un confesseur, et ils gagnent le paradis en mangeant le vendredi pour deux cents écus de marée.

Votre altesse sérénissime m'a attaché à elle, je ne souhaite de la santé que pour m'aller mettre à ses pieds. Je ne vais jamais à la ville de Calvin : mais je veux aller à la capitale d'un prince qui connaît Calvin, et qui le méprise. Puisse la nature m'en donner la force comme elle m'en donne le desir!

Votre altesse sérénissime m'a paru avoir envie de voir les livres nouveaux qui peuvent être dignes d'elle. Il en paraît un intitulé *le Recueil nécessaire*. Il y a surtout dans ce Recueil un ouvrage de milord Bolingbroke qui m'a paru ce qu'on a jamais écrit de plus fort contre la superstition. Je crois qu'on le trouve à Francfort; mais j'en ai un exemplaire broché que je lui enverrai, si elle le souhaite, soit par la poste, soit par les chariots. Cette dernière voie est fort longue, l'autre est un peu coûteuse. J'attendrai ses ordres. Je suis, etc.

65. — DU LANDGRAVE DE HESSE-CASSEL.

Weissenstein, le 9 septembre.

Monsieur, j'ai reçu votre lettre avec bien du plaisir. J'ai quitté Ferney avec bien du chagrin, et j'aurais volontiers voulu profiter plus long-temps de la douce satisfaction de m'entretenir avec un ami dont je fais tout le cas possible, et qu'il mérite. Je suis charmé que vous soyez content de ma façon de penser. Je tâche, autant qu'il m'est possible, de me défaire des préjugés, et si en cela je pense différemment du vulgaire, c'est aux entretiens que j'ai eus avec vous, et à vos ouvrages, que j'en ai l'unique obligation. Que je serais au comble de la satisfaction si je pouvais me flatter de vous voir ici! J'aurais soins que vous y trouviez toutes les aisances possibles, et moi et toute ma cour serions charmés d'aller au-devant de tout ce qui pourrait vous être agréable. Ne me refusez donc point, monsieur, si cela est possible, ce plaisir.

Je n'aime point Calvin; il était intolérant, et le pauvre Servet en a été la victime: aussi n'en parle-t-on plus à Genève, comme s'il n'avait jamais existé. Pour Luther, quoiqu'il ne fût pas doué d'un grand esprit (comme on le voit dans ses écrits,) il n'était point persécuteur, et il n'aimait que le vin et les femmes.

Notre foire a été des plus brillantes, et vos deux tragédies de *Brutus* et d'*Olympie*, que j'ai fait représenter avec toute la pompe nécessaire, lui ont donné le plus grand lustre.

Continuez-moi toujours votre amitié, et soyez bien persuadé des sentiments d'estime, d'amitié, et de considération que j'ai pour vous, et qui ne finiront qu'avec la vie. FRÉDÉRIC.

66. — DU MÊME.

Au château de Weissenstein, près Cassel,
le 1er novembre.

Monsieur, madame Galatin vous a dit vrai; j'aime mieux avoir quelques vers sortis de votre plume que de toute autre. L'esprit, et le véritable esprit, y brille partout. L'*Épître à Uranie* est un ouvrage admirable, et tous ceux à qui le fanatisme et la superstition n'ont pas fermé les yeux pensent comme moi. *La Mule du pape* est charmante, on y découvre aisément son auteur. Personne n'est en état de dire de si jolies choses, et de leur donner une tournure si agréable.

Les prédicants calvinistes sont un peu (à ce qu'il m'a paru pendant le peu de séjour que j'ai fait à Genève) brouillés avec eux-mêmes sur des points capitaux de la religion.

J'ai fait depuis quelque temps des réflexions sur Moïse et sur quelques histoires du *Nouveau Testament* qui m'ont paru être justes. Est-ce que Moïse ne serait pas un bâtard de la fille de Pharaon que cette princesse aurait fait élever? Il n'est pas à croire qu'une fille de roi ait eu tant de soin d'un enfant israélite, dont la nation était en horreur aux Égyptiens. Le serpent d'airain ne ressemble pas mal au dieu Esculape; les chérubins, au sphinx; les bœufs, qui étaient sous

la mer d'airain où les Israélites fesaient les ablutions, au dieu Apis. Enfin il paraît que Moïse avait donné à ce peuple beaucoup de cérémonies religieuses qu'il avait prises de la religion des Égyptiens. Pour ce qui est du *Nouveau Testament*, il y a des histoires dans lesquelles je souhaiterais d'être mieux instruit. Le massacre des innocents me paraît incompréhensible. Comment le roi Hérode aurait-il pu faire égorger tous ces petits enfants, lui qui n'avait pas le droit de vie et de mort, comme nous le voyons dans l'histoire de la Passion, et que ce fut Ponce-Pilate, gouverneur des Romains, qui condamna Jésus-Christ à la mort? Pourquoi est-ce que Josèphe n'en parle pas, ni aucun écrivain romain? La prière au jardin des Olives me paraît aussi un miracle de ce qu'elle est parvenue jusqu'à nous; car les apôtres ont dormi, le Seigneur les a éveillés jusqu'à trois fois; à la troisième fois, Judas, avec sa cohorte, vint pour l'enlever; ainsi il n'a pas pu leur faire part de cette prière. L'ascension me paraît une histoire qui n'est pas bien claire. L'évangéliste saint Matthieu, qui est le plus précis des quatre dans sa narration, n'en dit pas un mot. Saint Marc le fait monter au ciel d'une chambre où les onze apôtres étaient à table; saint Luc, du chemin de Béthanie; saint Jean n'en parle pas; et le premier chapitre des *Actes des apôtres* le fait monter au ciel d'une haute montagne où une nue descendit pour l'enlever. Que je serais charmé si je pouvais m'entretenir ici avec vous sur toutes ces choses, comme vous me le faites espérer! Soyez toujours persuadé que je ne négligerai aucune occasion où je pourrai vous réitérer de bouche

les assurances de l'amitié sincère et de la parfaite considération avec lesquelles je suis votre, etc.,

FRÉDÉRIC.

67. — DE M. DE VOLTAIRE

AU LANDGRAVE DE HESSE.

A Ferney, le 13 janvier 1767.

Monseigneur, comme je sais que vous aimez passionnément les hypocrites, je prends la liberté de vous envoyer pour vos étrennes un petit éloge de *l'Hypocrisie*[1] adressé à un digne prédicant de Genève. Si cela peut amuser votre altesse sérénissime, l'auteur, quel qu'il soit, sera trop heureux.

Votre altesse sérénissime est informée, sans doute, de la guerre que les troupes invincibles de sa majesté très chrétienne font à l'auguste république de Genève. Le quartier général est à ma porte. Il y a déjà eu beaucoup de beurre et de fromage d'enlevé, beaucoup d'œufs cassés, beaucoup de vin bu, et point de sang répandu. La communication étant interdite entre les deux empires, je me trouve bloqué dans ce petit château que votre altesse sérénissime a honoré de sa présence. Cette guerre ressemble assez à la *Secchia rapita*, et si j'étais plus jeune, je la chanterais assurément en vers burlesques. Les prédicants, les catins, et surtout le vénérable Covelle, y joueraient un beau rôle. Il est vrai que les Génevois ne se connaissent pas en vers; mais cela pourrait réjouir les princes aimables qui s'y connaissent. La seule chose que j'ambitionne à

[1] Tome XIV de cette édition.

présent, monseigneur, ce serait de venir au printemps vous renouveler mes sincères hommages. J'ai l'honneur d'être, etc.

68.—DU LANDGRAVE DE HESSE-CASSEL.

Wabern, le 30 juin 1770.

Monsieur, l'intérêt que vous voulez bien prendre à ma convalescence me pénètre de la plus vive reconnaissance. Je n'en attendais pas moins de l'amitié que vous m'avez témoignée depuis long-temps. Que je serais charmé si je pouvais espérer de vous voir chez moi avec madame Galatin! mais c'est un contentement auquel je ne saurais prétendre. Il ne me reste donc que l'espérance de vous aller voir à Ferney, de jouir de votre conversation, de vous admirer, et de vous assurer que personne ne saurait être plus de vos amis que celui qui sera toute sa vie, monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur,

FRÉDÉRIC, landgrave de Hesse.

69.—DE Mme LA DUCHESSE DE BRUNSVICK.

Berlin, le 15 septembre.

Je ne possède point, monsieur, l'heureux talent de faire des vers; faute de cet avantage, j'espère que vous voudrez recevoir mes remerciements en prose pour votre billet obligeant. Je regrette de ne pouvoir profiter de votre conversation. L'esprit, le savoir, l'enjouement, et la gaieté, sont des dons qui vous sont si naturels qu'ils ne peuvent que contribuer aux charmes

de la société. Cependant, monsieur, si avec toutes ces richesses d'esprit il y avait encore un souhait à faire, ce serait que votre corps cacochyme, comme vous l'appelez, fût plus en état de se produire; et que, jouissant de votre entretien, j'eusse en même temps la satisfaction de vous témoigner combien j'estime vos ouvrages, et avec quelle distinction je les admire. CHARLOTTE.

70. — DU PRINCE ROYAL DE PRUSSE, FÉDÉRIC GUILLAUME*.

A Potsdam, le 12 novembre.

Je vous admire, monsieur, depuis que je vous lis; mais je ne songeais pas à vous le dire: vous êtes trop accoutumé à ce sentiment de la part de vos lecteurs. Je ne puis néanmoins résister à l'envie que j'ai de vous remercier de votre dernière brochure: j'ai vu, avec un extrême plaisir, que la même plume qui travaille depuis si long-temps à frapper la superstition et à ramener la tolérance s'occupe aussi à renverser le funeste principe du *Système de la nature*.

Personne n'est plus capable que vous, monsieur, de réfuter ce malheureux livre avec succès, de démêler le faux et le monstrueux d'avec les excellentes choses qu'il renferme; et de montrer combien l'idée d'un dieu intelligent et bon est nécessaire au bien général de la société et au bonheur particulier de l'homme. Vous l'avez déjà dit dans plusieurs de vos écrits, mais vous ne le direz jamais trop.

Puisque je me suis permis le plaisir de m'entretenir

* Depuis roi de Prusse, sous le nom de Frédéric Guillaume II.

avec vous, souffrez, monsieur, que je vous demande, pour ma seule instruction, si en avançant en âge vous ne trouvez rien à changer à vos idées sur la nature de l'ame. Vos derniers ouvrages ont encore tout le feu, la force, et la beauté de *la Henriade.* Votre corps a-t-il donc conservé aussi la vigueur qu'il avait lors du poème de *la Ligue?* Je n'aime pas à me perdre dans des raisonnements de métaphysique; mais je voudrais ne pas mourir tout entier, et qu'un génie tel que le vôtre ne fût pas anéanti.

Je regrette souvent, monsieur, en vous lisant, de n'avoir pas été en âge de profiter des charmes de votre conversation dans le temps que vous étiez ici. Je n'ignore pas combien le feu prince de Prusse, mon père, vous estimait; je vous prie de croire que j'ai hérité de ses sentiments. J'embrasserai avec plaisir les occasions de vous en donner des preuves et de vous convaincre combien sincèrement je suis, monsieur, votre très affectionné ami,

FÉDÉRIC-GUILLAUME, prince de Prusse.

71. — DE M. DE VOLTAIRE

AU PRINCE ROYAL DE PRUSSE.

A Ferney, le 28 novembre.

Monseigneur, la famille royale de Prusse a grande raison de ne pas vouloir que son ame soit anéantie. Elle a plus de droit que personne à l'immortalité.

Il est vrai qu'on ne sait pas trop bien ce que c'est qu'une ame; on n'en a jamais vu. Tout ce que nous savons, c'est que le Maître éternel de la nature nous

a donné la faculté de penser et de connaître la vertu. Il n'est pas démontré que cette faculté vive après notre mort; mais le contraire n'est pas démontré davantage. Il se peut, sans doute, que Dieu ait accordé la pensée à une monade, qu'il fera penser après nous; rien n'est contradictoire dans cette idée.

Au milieu de tous les doutes qu'on tourne depuis quatre mille ans en quatre mille manières, le plus sûr est de ne jamais rien faire contre sa conscience. Avec ce secret, on jouit de la vie, et on ne craint rien à la mort.

Il n'y a que des charlatans qui soient certains. Nous ne savons rien des premiers principes. Il est bien extravagant de définir Dieu, les anges, les esprits, et de savoir précisément pourquoi Dieu a formé le monde, quand on ne sait pas pourquoi on remue son bras à sa volonté.

Le doute n'est pas un état bien agréable, mais l'assurance est un état ridicule.

Ce qui révolte le plus dans le *Système de la nature* (après la façon de faire des anguilles avec de la farine), c'est l'audace avec laquelle il décide qu'il n'y a point de Dieu, sans avoir seulement tenté d'en prouver l'impossibilité. Il y a quelque éloquence dans ce livre; mais beaucoup plus de déclamation, et nulle preuve. L'ouvrage est pernicieux pour les princes et pour les peuples :

> Si Dieu n'existait pas, il faudrait l'inventer.

Mais toute la nature nous crie qu'il existe; qu'il y a une intelligence suprême, un pouvoir immense, un

ordre admirable, et tout nous instruit de notre dépendance.

Dans notre ignorance profonde fesons de notre mieux; voilà ce que je pense, et ce que j'ai toujours pensé parmi toutes les misères et toutes les sottises attachées à soixante et dix-sept ans de vie.

Votre altesse royale a devant elle la plus belle carrière. Je lui souhaite et j'ose lui prédire un bonheur digne d'elle et de ses sentiments. Je vous ai vu enfant, monseigneur; je vins dans votre chambre quand vous aviez la petite-vérole: je tremblais pour votre vie. Monseigneur votre père m'honorait de ses bontés; vous daignez me combler de la même grace, c'est l'honneur de ma vieillesse, et la consolation des maux sous lesquels elle est prête à succomber. Je suis avec un profond respect, monseigneur, de votre altesse royale, etc.

72. — DE M. DE VOLTAIRE

AU MÊME.

A Ferney, 11 janvier 1771.

Monseigneur, j'ai été tout prêt d'aller savoir des nouvelles positives de cet autre monde qui a si souvent troublé celui-ci, quand on n'avait rien de mieux à faire. Mon âge et mes maladies me jettent souvent sur les frontières de ce vaste pays inconnu, où tout le monde va, et dont personne ne revient. C'est ce qui m'a privé pendant quelques jours de l'honneur et du plaisir de répondre à votre dernière le ttre[1]. Il est beau à un

[1] On n'a point trouvé cette lettre.

jeune prince tel que vous de s'occuper de ces pensées philosophiques qui n'entrent pas dans la tête de la plupart des hommes; mais aussi il faut que ceux qui sont nés pour les gouverner en sachent plus qu'eux. Il est juste que le berger soit plus instruit que le troupeau.

Je prends la liberté de vous envoyer tout ce que je sais sur ces importantes questions dont votre altesse royale m'a fait l'honneur de me parler. Vous verrez que ma science est bien bornée; et vous vous en direz cent fois plus que je n'en dis dans ce petit extrait. Il est tiré d'un petit livre intitulé *Questions sur l'Encyclopédie*, dont on vient d'imprimer trois volumes. J'ai l'honneur d'envoyer à votre altesse royale ces trois tomes par les chariots de poste. Le quatrième n'est pas achevé, l'état où je suis en retarde l'impression; mais rien ne peut retarder mon empressement de répondre à la confiance dont vous m'honorez.

Le système des athées m'a toujours paru très extravagant. Spinosa lui-même admettait une intelligence universelle. Il ne s'agit plus que de savoir si cette intelligence a de la justice. Or il me paraît impertinent d'admettre un dieu injuste. Tout le reste semble caché dans la nuit. Ce qui est sûr, c'est que l'homme de bien n'a rien à craindre. Le pis qui lui puisse arriver, c'est de n'être point; et s'il existe, il sera heureux. Avec ce seul principe on peut marcher en sûreté, et laisser dire tous les théologiens, qui n'ont jamais dit que des sottises. Il faut des lois aux hommes, et non pas de la théologie; et avec les lois et les armes sagement employées dans la vie présente, un grand prince peut at-

tendre à son aise la vie future. Je suis avec un profond respect, etc.

73. — DU PRINCE ROYAL DE PRUSSE, FÉDÉRIC GUILLAUME.

A Potsdam, le 10 mars.

Vous avez très bien fait, monsieur, de ne pas vous presser d'aller apprendre des nouvelles positives de l'autre monde. Vous êtes trop utile dans celui-ci, et j'espère que vous l'éclairerez encore long-temps.

Je ne vous fatiguerai plus par mes questions sur l'ame. Je serais bien fâché que vous allassiez chercher la réponse si loin; et ma curiosité n'en serait probablement pas mieux satisfaite. Quelque favorisé du ciel que vous soyez sur notre petite planète, je doute qu'il vous accordât le privilége de revenir instruire vos admirateurs. Si cependant la chose n'était pas impossible, ne craignez pas que votre apparition m'effraie. Mais, je vous le répète, ne vous hâtez point. Je suis très content de ce que vous savez actuellement de notre ame : elle peut survivre au corps; il est vraisemblable qu'elle lui survivra.

Pour avoir l'esprit en repos sur l'avenir, il ne faut qu'être homme de bien. Je le serai toujours : j'en ferai toute ma vie honneur à vos sages exhortations; et j'attendrai patiemment que la toile se lève pour voir dans l'éternité.

Je ne saurais assez vous dire, monsieur, combien je suis content de vos réponses sur le *Système de la nature*. Je savais bien que vous réfuteriez mieux ce livre

en vingt pages que tous les théologiens ne le feront en cent volumes. Ce bienfait seul mériterait la statue que l'on vous érige à tant de titres. J'aime la manière honnête dont vous traitez l'auteur, et la justice que vous rendez à ce qu'il y a de bon dans son livre, tout en terrassant son système.

Je vous rends mille graces, monsieur, du précieux présent que vous me destinez. Je lis actuellement avec un plaisir infini les premiers volumes de vos *Questions*; je vous avoue que, quelque estime que j'aie pour la grande *Encyclopédie*, la vôtre me plaît incomparablement mieux : un format commode, un style égal et toujours gai, point d'articles ennuyeux ou inintelligibles, et partout l'inimitable Voltaire.

Entre tous les articles que j'ai vus jusqu'à présent, vous ne devineriez pas celui qui m'a le plus amusé; c'est celui d'*Auteur*. Comme je ne crains pas de jamais l'être, j'ai pu en rire à mon aise. A moins qu'un prince n'ait le style de César ou la sagesse de Marc-Aurèle, ou le génie de Fédéric, je crois qu'il fera bien de ne pas écrire.

Je devrais peut-être mettre votre *Julien* sur cette petite liste des princes que leurs ouvrages font admirer; mais je vous avoue que la *Satire des Césars*, si vantée, ne me plaît guère. Je n'y trouve pas le ton de la bonne plaisanterie. Si vous en jugez plus favorablement, pardonnez à mon mauvais goût.

Ma lettre devient trop longue : je vous en demande pardon, vos moments sont trop précieux au public.

Vous êtes assez heureux, monsieur, pour que je ne puisse vous être bon à rien. S'il se présentait néanmoins

quelque occasion de vous faire plaisir, disposez, je vous prie, de votre très affectionné ami,

FÉDÉRIC GUILLAUME, prince royal de Prusse.

74. — DU LANDGRAVE DE HESSE-CASSEL.

Cassel, le 28 février 1772.

Monsieur, M. Mallet me remit ces jours passés votre lettre. Il m'a paru être un jeune homme très sage, et qui s'énonce très bien. Enfin, pour faire son éloge, il n'y a qu'à dire qu'il m'a été recommandé par le Nestor de notre littérature. Que je serais charmé de vous voir ici! Je tâcherais de vous en rendre, autant que je pourrais, le séjour agréable; mais je me bornerai à espérer de vous revoir un de ces jours à Ferney, et à tâcher de mériter par vos leçons le caractère de philosophe, le plus beau qui soit attaché à l'humanité, et que votre politesse veut bien me donner.

Je suis avec les sentiments de l'amitié la plus sincère, monsieur, votre, etc., FRÉDÉRIC.

75. — DU MÊME.

Weissenstein, le 6 octobre.

Monsieur, j'ai reçu, par madame Galatin, votre lettre; elle m'a fait un plaisir inexprimable par l'amitié dont vous voulez bien m'assurer, et dont je fais tout le cas possible. Je vous prie de me la conserver, et d'etre persuadé que personne ne vous chérit et ne vous admire plus que moi. Quel charme si je pouvais espérer de vous revoir bientôt! Je ferai tout mon

possible pour cela, l'amitié étant pour moi la plus grande consolation de la vie. La révolution de Suède a été faite avec beaucoup de prudence et de fermeté. Il faudra voir comment les puissances voisines la prendront.

Adieu, mon cher ami; aimez-moi toujours, vivez encore long-temps, écrivez-moi aussi souvent que vous le pourrez, sans que cela vous incommode, et soyez persuadé de la sincère amitié avec laquelle je serai toujours, monsieur, votre, etc., FRÉDÉRIC.

76. — DU PRINCE HENRI DE PRUSSE.

De Berlin, le 13 février 1773.

Monsieur, je n'ai point voulu être de vos admirateurs indiscrets. Dérober du temps dont vous faites un si noble usage, c'est faire un rapt aux hommes, que vous éclairez par vos lumières. Je lis et relis vos ouvrages; mais j'ai résisté au plaisir que j'aurais eu à vous écrire. Combien de lettres recevez-vous dont la vanité est l'objet! Montrer une réponse de Voltaire, c'est un trophée qui doit faire penser que l'auteur de la lettre et celui de la réponse sont identifiés ensemble. Ce n'est pas ma façon de penser, je vous en fais l'aveu. On ne doit écrire à un homme de lettres que lorsqu'on a des observations utiles, curieuses, des doutes, des lumières à lui communiquer. Des lumières... comment vous en donner? Des observations.... quand tout est clair, précis, il ne reste rien à faire. Des doutes:... je doute avec vous. Quand je lis vos ouvrages philosophiques, vous prouvez, vous subjuguez, vous en-

traînez. Voilà l'apologie du silence que j'ai tenu, et pour lequel, s'il pouvoit servir d'exemple, vous m'auriez quelque obligation. Je jouis cependant de l'agrément de manquer aujourd'hui à la loi que je me suis imposée.

Le chevalier de Mainissier, qui va à Ferney pour vous voir et vous consulter sur ses propres ouvrages, qui m'est recommandé de Queslie, où il a passé trois années, me paroît digne de votre attention.

Ayez égard au souvenir que je conserve de César et de l'ami de Lusignan; j'étais trop jeune, à la vérité, pour avoir pu profiter de votre société autant que je l'aurais dû; conservant cependant l'impression que vos lumières et votre esprit m'ont donnée, et celle de l'estime et de la considération avec laquelle je suis, monsieur, votre très affectionné ami, HENRI.

77. — DE M. DE VOLTAIRE

AU PRINCE HENRI DE PRUSSE.

Mars.

Monseigneur, une des plus douces consolations que j'aie reçues depuis plus de vingt ans a été la lettre dont votre altesse royale m'a honoré; je vois que vous daignez toujours protéger les lettres, et que vous favorisez les Français après vous être amusé à les battre; ils sont dignes en effet de vos bontés. Cette nation, qui passe pour être un peu légère, ne l'a jamais été pour vous; elle vous a toujours aimé, et les gens sensés de chez nous ont rendu unanimement justice à vos grands talents militaires comme à vos graces.

Le jeune M. Mainissier, secrétaire du général de Brux, Écossais au service de l'impératrice de Russie, m'apporta hier dans mon lit, où mes maladies me retiennent, la lettre dont je remercie votre altesse royale; mon triste état, et la perte presque entière de mes yeux, ne me permettront guère de lire trois gros volumes de la *Politique morale*, dont ce jeune homme est l'auteur; mais je lui rendrai tous les services qui dépendront de moi, quoiqu'il soit très difficile de dire des choses neuves en morale, et peut-être dangereux d'en dire de vieilles en politique.

Il est vrai qu'il y a eu de grands politiques à l'âge de vingt-cinq ans; mais ils n'imprimaient rien à cet âge sur le gouvernement.

Quoi qu'il en soit, si le jeune M. Mainissier est assez heureux pour penser et s'exprimer comme vous, il réussira. Je le trouve bien heureux d'avoir pu vous faire sa cour; mon âge et ma fin prochaine ne me laissent pas espérer un tel bonheur.

Je suis avec le plus profond respect, monseigneur, de votre altesse royale, etc.

78. — DU LANDGRAVE DE HESSE-CASSEL.

Cassel, 17 avril.

C'est d'un cœur pénétré de la plus vive reconnaissance que je vous remercie, mon cher ami, de l'intérêt que vous prenez à mon mariage. Il est des plus heureux, et l'on ne saurait rien ajouter à mon bonheur. J'ai été passer deux mois à Berlin, et j'ai eu l'occasion d'entendre souvent les conversations de ce

grand roi, qui m'a comblé de politesses et de faveurs. Quel charme pour moi de l'écouter! Les moments que l'on passe avec lui ne paraissent sûrement pas être longs, et l'on voit à regret en arriver la fin. Vous avez très bien fait, mon cher ami, de ne m'avoir point envoyé une seconde lettre de la personne en question. Gardez-la, je vous prie, me voyant dans l'impossibilité d'y satisfaire.

Que je suis charmé que les cinquante accès de fièvre n'aient pas dérangé une santé aussi chère pour tous vos amis, et pour moi en particulier, qui vous aime au-delà de toute expression! Vivez, cher Nestor de la littérature, vivez encore long-temps pour le bien de l'humanité; conservez-moi toujours votre amitié, qui m'est si précieuse, et soyez persuadé de la parfaite considération avec laquelle je suis, monsieur, votre, etc., FRÉDÉRIC.

79. — DE M. DE VOLTAIRE

A MADAME LA DUCHESSE DE VIRTEMBERG.

Le 10 juillet.

Madame, on me dit que votre altesse sérénissime a daigné se souvenir que j'étais au monde. Il est bien triste d'y être sans vous faire sa cour. Je n'ai jamais ressenti si cruellement le triste état où la vieillesse et les maladies me réduisent.

Je ne vous ai vue qu'enfant, mais vous étiez assurément la plus belle enfant de l'Europe. Puissiez-vous être la plus heureuse princesse, comme vous méritez de l'être! J'étais attaché à madame la Margrave avec

autant de dévouement que de respect, et j'avais l'honneur d'être assez avant dans sa confidence, quelque temps avant que ce monde, qui n'était pas digne d'elle, eût perdu cette princesse adorable. Vous lui ressemblez; mais ne lui ressemblez point par une faible santé. Vous êtes dans la fleur de votre âge : que cette fleur ne perde rien de son éclat, que votre bonheur puisse égaler votre beauté; que tous vos jours soient sereins, que les douceurs de l'amitié leur ajoutent un nouveau charme! Ce sont là mes souhaits; ils sont aussi vifs que le sont mes regrets de n'être point à vos pieds. Quelle consolation ce serait pour moi de vous parler de votre tendre mère et de tous vos augustes parents! Pourquoi faut-il que la destinée vous envoie à Lausanne, et m'empêche d'y voler!

Que votre altesse sérénissime daigne agréer du moins le profond respect du vieux philosophe mourant de Ferney.

80.—DU LANDGRAVE DE HESSE-CASSEL.

Cassel, le 28 juin 1774.

Monsieur, madame Galatin, mademoiselle sa fille, et M. Mallet, arrivèrent avant-hier. Vous pouvez vous imaginer quelle fut ma joie. Elle fut redoublée par la lettre que madame Galatin m'a remise de votre part. Que je reconnais bien le prix de votre amitié, et que ne suis-je toujours à portée de vous assurer de la mienne de bouche! Quand viendra cet heureux jour où je pourrai vous revoir! J'y pense continuellement, et j'espère encore une de ces années, quand vous y

penserez le moins, d'aller vous surprendre à Ferney. Quand viendra-t-il cet heureux jour où je pourrai revoir un ami que j'aime tendrement!

Madame Galatin est un peu fatiguée du voyage. J'espère que le séjour des bains de Geismar la remettra entièrement. Nous y allons demain. Ma santé est assez bonne. Les chagrins la dérangent quelquefois; mais quand on se dit, dans le meilleur des mondes possibles, qu'il faut regarder d'un œil indifférent et philosophique les choses que l'on ne saurait changer: on les surmonte, je l'avoue, mais jamais au point que cela ne fasse quelque impression sur le tempérament.

Continuez-moi toujours, mon cher ami, votre amitié. Écrivez-moi, quand cela ne vous incommodera pas. Conservez votre santé, à laquelle personne ne s'intéresse plus que moi, et soyez bien persuadé de la tendre amitié et de la parfaite estime avec lesquelles je serai toute ma vie, monsieur, votre, etc.,

FRÉDÉRIC.

81. — DE M. DE VOLTAIRE

AU LANDGRAVE DE HESSE.

18 mai 1776.

Monseigneur, je vous avoue que je suis bien étonné. J'avais cru jusqu'ici que votre altesse sérénissime se bornait à estimer, à protéger ceux qui donnent d'utiles conseils aux princes. Je viens de lire un petit écrit dans lequel un prince souverain les instruit de leurs devoirs avec autant de noblesse d'ame qu'il les remplit. Celui qui disait autrefois que pour former un bon

gouvernement il fallait que les philosophes fussent souverains, ou que les souverains fussent philosophes, avait bien raison. Vous voilà philosophe, et si je n'étais pas si vieux je viendrais me mettre aux pieds de votre philosophie sérénissime. Les seigneurs Cattes vos prédécesseurs, ceux qui battirent Varus, ceux qui bravèrent si long-temps Charlemagne, n'auraient jamais écrit ce que je viens de lire. Le siècle où nous sommes sera célèbre par ce progrès des connaissances morales qui ont parlé aux hommes du haut des trônes, et qui ont inspiré des ministres.

Votre altesse sérénissime sait peut-être déjà que la France vient de perdre les secours de deux ministres philosophes qui pratiquaient toutes les leçons qu'on trouve dans ce petit écrit qui m'a tant surpris. L'un est M. Turgot qui, en moins de deux ans, avait gagné les suffrages de toute l'Europe; l'autre est M. de Lamoignon, digne héritier d'un nom cher à la France. Ils se sont démis du ministère le même jour, et on pleure leur retraite.

Je ne sais point encore dans mes déserts quel philosophe prendra leur place et aura la charité de nous gouverner. La sagesse d'aujourd'hui apprend non seulement à faire du bien, mais à voir d'un œil égal les places où l'on peut faire ce bien, et le repos dans lequel on ne cultive la vertu qu'avec ses amis.

Je ne doute pas, monseigneur, que vous n'adoucissiez le poids du gouvernement par les douceurs de l'amitié. Heureux les peuples qui vous sont soumis! heureux les hommes privilégiés qui vous approchent!

Je suis avec un profond respect, monseigneur, de votre altesse sérénissime, etc.

82.—DU LANDGRAVE DE HESSE-CASSEL.

Wabern, le 1er juin.

Monsieur, vous flattez singulièrement mon amour-propre par l'approbation obligeante que vous voulez bien donner aux *Pensées diverses sur les princes.* Je la dois, cette approbation, à votre amitié pour moi, qui m'est si chère, et non au mérite de l'ouvrage. Je n'ai fait qu'y tracer les sentiments de mon cœur, joints à un peu d'expérience. Que ne suis-je à portée, mon cher ami, de vous voir souvent, pour puiser dans votre conversation les principes difficiles de l'art de conduire les hommes, et de leur faire envisager que tout ce que l'on fait est pour leur propre bien!

Plus je connais M. de Luchet et plus je l'estime. Quel charme dans la conversation! quelles idées nettes! il s'exprime avec la plus grande facilité et précision. Je l'ai fait directeur de mes spectacles, et l'on dirait qu'il est fait exprès pour cette place.

La France perd beaucoup dans les deux ministres qui ont donné leur démission. Ils étaient philosophes, et cela est rare. Il me semble que l'on fait mal, à moins d'une nécessité absolue, de changer souvent de ministres. L'on perd trop à l'apprentissage. Les regards des politiques sont tournés vers l'Amérique. J'y ai aussi envoyé douze mille hommes qui contribueront, à ce que j'espère, à faire rentrer les rebelles dans leur devoir. Le pays est beau, mais le trajet par mer est fort long.

Conservez-moi toujours votre amitié, étant pour le reste de ma vie avec l'estime la plus sincère, monsieur, votre, etc., Frédéric.

83. — DU MÊME.

Cassel, le 23 auguste 1777.

Monsieur, je viens de recevoir votre lettre du premier de ce mois. J'espère que vous aurez reçu la mienne, par laquelle j'accepte de bon cœur la proposition que vous me faites d'encourager l'institut de la société de Berne. Il est étonnant que dans un royaume de notre Europe qui se dit policé on pense encore à un tribunal aussi cruel que celui de l'inquisition, qui serait digne des Iroquois et des anthropophages.

Je suis avec l'amitié la plus sincère, monsieur, votre, etc.

84. — DU MÊME.

Cassel, 24 novembre.

Monsieur, j'ai reçu la lettre du 27 du mois passé avec le *Prix de la justice et de l'humanité*. Je me suis empressé de le lire, et j'y ai vu la justice et l'humanité tracées l'une et l'autre sur le papier avec la plume la plus éloquente et la prose la plus belle. Il serait à souhaiter que tous les jurisconsultes pensassent comme vous sur cette matière. Je viens d'en perdre un dans la personne de M. le conseiller-privé Koop, qui réunissait tous les talents que l'on peut souhaiter dans une charge de cette importance. Homme juste, éclairé, laborieux, intégre, compatissant au malheur d'autrui,

la mort nous l'a enlevé, et il n'avait pas encore cinquante ans. Il était entièrement revenu du sentiment barbare et inutile d'arracher le propre aveu du criminel par des supplices plus cruels que la mort.

Je voudrais pouvoir mériter les éloges que vous me donnez à cette occasion, et je les attribue uniquement à votre amitié pour moi, qui a trop d'indulgence.

Je suis avec la plus parfaite considération, monsieur, votre, etc.

FIN DE LA CORRESPONDANCE

AVEC LES PRINCES DE PRUSSE.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

LETTRES DE L'IMPÉRATRICE DE RUSSIE ET DE M. DE VOLTAIRE. Pages 1 à 284

LETTRES DE PLUSIEURS SOUVERAINS A M. DE VOLTAIRE. 285

CHARLES-THÉODORE, électeur palatin, n° 17, 18, 19, 20, 21, 22, 23, 26, 27, 28, 29, 30, 31, 32, 33, 34, 35, 36, 38, 39, 40, 41, 42, 43, 45, 46, 47, 48.

CHRISTIAN VII, roi de Danemarck, 50, 53, 54, 55.

ÉLISABETH, princesse d'Anhalt-Zerbst, mère de Catherine II, 13, 44.

GUSTAVE III, roi de Suède, 56, 61.

ORLÉANS (duc D'), régent, 1.

PONIATOWSKI (Stanislas-Auguste), roi de Pologne, 49, 51, 52, 57, 58, 59, 60.

SAXE-GOTHA (duchesse DE), 16.

STANISLAS, roi de Pologne, 3, 5, 6, 7, 8, 9, 10 11, 12, 25, 37.

ULRIQUE (princesse), depuis reine de Suède, 14, 15, 62.

LETTRES DES PRINCES DE PRUSSE ET DE M. DE VOLTAIRE. 345

BADE-DOURLACH (madame la margrave DE) n° 35, 36, 37, 40, 41, 43, 45, 49, 54, 55, 59.

Bareith (madame la margrave de), 5, 6, 7, 8, 9, 11, 12, 13, 24, 25, 26, 27, 28, 29, 30, 31, 32, 33, 34, 38.

Brunsvick (duchesse de), 10, 69.

Brunsvick (prince héréditaire de), 60.

Fédéric Guillaume, prince royal de Prusse, 70, 71, 72, 73.

Frédéric, prince de Hesse-Cassel, 14, 15, 16, 17, 18.

Henri, prince de Prusse, 39, 77.

Hesse-Cassel (landgrave de), 15, 51, 52, 53, 56, 58, 62, 63, 64, 65, 66, 67, 68, 74, 75, 78, 80, 81, 82, 83, 84.

Hesse-Cassel (prince héréditaire de), 18.

Louis, prince de Virtemberg, 3, 4, 21, 23, 57, 58.

Ulrique (princesse), depuis reine de Suède, 1, 2.

Virtemberg (duc de), 19, 22, 42, 44, 46, 47, 48, 50, 61.

Virtemberg (duchesse de), 79.

FIN DE LA TABLE.

